

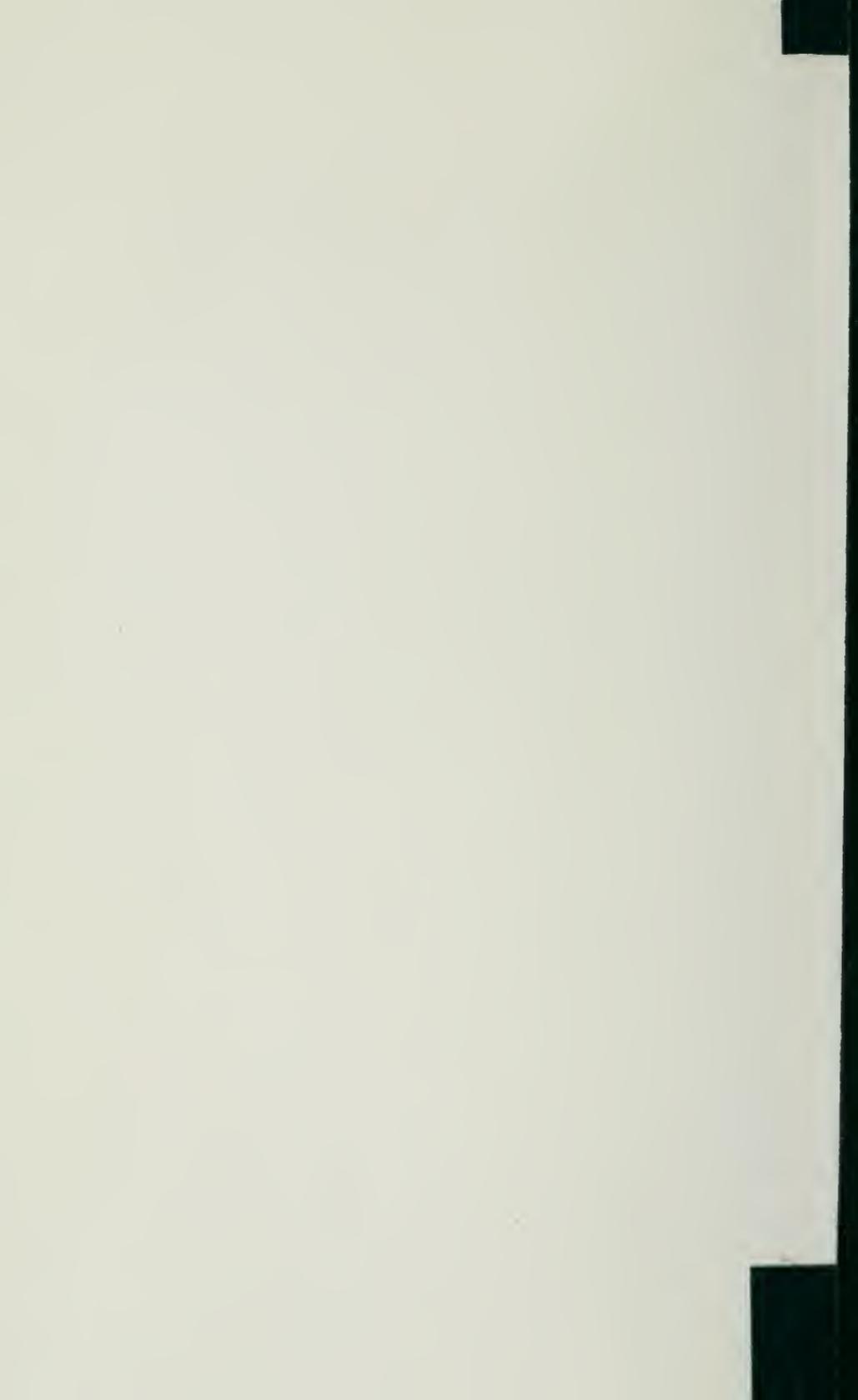
DE DIJON, CARMEL

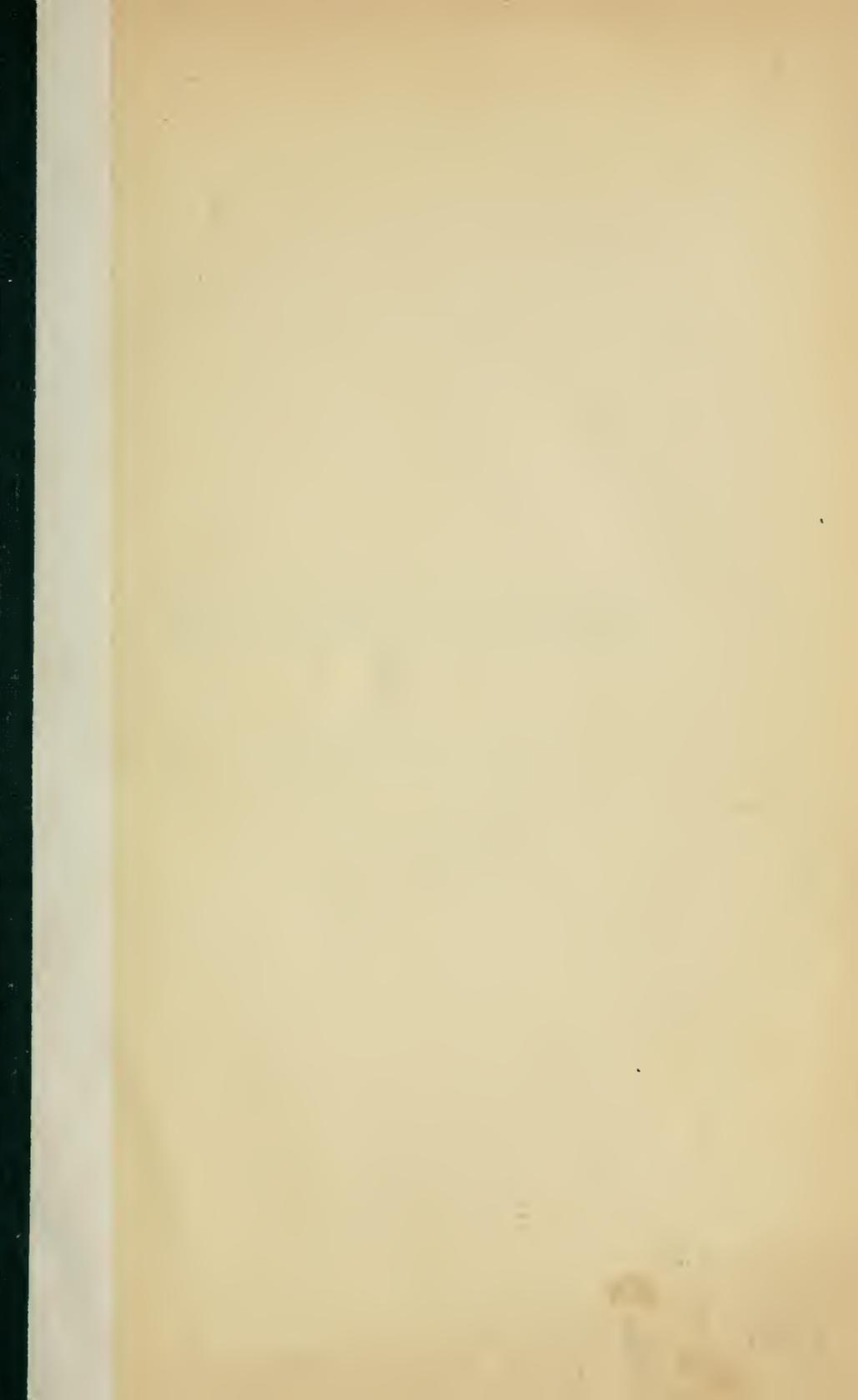
SOEUR ELISABETH DE LA TRINITE

U d /of Ottawa



39003020814025







**SŒUR ÉLISABETH DE LA TRINITÉ**



**SOUVENIRS**

## DÉCLARATION

---

*Conformément au décret d'Urbain VIII, nous déclarons que si dans le cours de cet ouvrage nous avons employé des termes de vénération, ce n'est que dans le sens autorisé par la Sainte Eglise, aux jugements de laquelle nous nous soumettons avec le plus filial amour.*



Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
University of Toronto



*O Verbe éternel, Parole de mon Dieu.  
Je veux passer ma vie à vous écouter.*

# Sœur Elisabeth de la Trinité

RELIGIEUSE CARMÉLITE

1880-1906

## SOUVENIRS

CINQUIÈME ÉDITION



CARMEL DE DIJON

DIJON

IMPRIMERIE JOBARD

1913

EX LIBRIS  
J. DUBE



---

*Tous droits réservés.*

---

BX

4323.8

.E43

H3

1913.

# A LA VIERGE IMMACULÉE

---

*REINE*

*ET BEAUTÉ DU CARMEL*

NOTRE MÈRE BIEN AIMÉE

DAIGNEZ AGRÉER LA DÉDICACE

DE CETTE HUMBLE RELATION EN HOMMAGE

DE NOTRE FILIAL AMOUR ET L'OFFRIR

COMME LOUANGE DE GLOIRE

A LA TRÈS SAINTE

TRINITÉ



# APPROBATION

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR MONESTÈS

**Evêque de Dijon.**

---

ÉVÊCHÉ DE DIJON

---

*Dijon, le 15 Octobre 1912.*

*Fête de sainte Thérèse.*

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Tout à l'heure, dans votre chapelle, pensant à l'approbation attendue de vous pour la nouvelle édition d'un volume de plus en plus désiré, je me demandais par quelles lignes j'allais le louer. Une intime conviction m'a répondu qu'il se recommande assez lui-même. Pour en avoir la certitude, il suffit de lire avec réflexion.

C'est aujourd'hui une merveilleuse action de l'Esprit-Saint dans l'Eglise. Toutes les époques ont vu ces interventions singulières adaptées à l'état social, à la mentalité religieuse du moment. Leur diversité à travers l'histoire ne fait que mieux ressortir l'unité de cet éternel mouvement.

C'est la Vérité et la Miséricorde divine qui se rencontrent pour continuer l'œuvre rédemptrice, éclairer, purifier, sauver les hommes.

De nos jours, le positivisme a pénétré tous les milieux ; devant les masses, il a élevé un mur épais entre l'ordre visible de la création et le monde surnaturel. Il a dit à l'homme qu'il n'est aucun rapport réel d'un monde à l'autre, parce que celui où il se meut existe seul ; qu'aucun rayon ne filtre à travers la muraille, parce qu'il n'y a qu'une seule lumière, celle qui l'éclaire et qu'il voit. Des multitudes d'âmes passent ainsi devant ce mur, fait de matérialisme et d'incrédulité, sans chercher à savoir si vraiment il n'y a rien derrière lui, sans même lever les yeux en haut, pour découvrir, par-dessus le faite, un coin du ciel bleu. Elles justifient à la lettre la constatation attristée du Psalmiste : « Ils s'obstinent à ne plus regarder qu'en bas. »

Or, le Maître de nos vies ne veut pas les laisser immobiles en face de ces horizons désolés. Non seulement il ouvre le ciel à nos espérances, mais il descend jusqu'à nous, reste en nous, nous associe dans le temps à sa vie éternelle : c'est là l'ineffable mystère connu dans l'Eglise dès la première heure. Mais la merveille est de le voir s'affirmer de plus en plus dans le monde, en des âmes d'élite, quels que soient leur tempérament, leur condition, leur mentalité. Cons-

tater, parmi les vices et les impiétés modernes, l'existence de ces vies humaines, tellement pénétrées par la vie divine qu'elles peuvent rééditer justement la formule de l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi », reconforte le cœur et fait entrevoir des aurores régénératrices. Il ne se fait pas un grand bruit précurseur des transformations sociales et historiques : c'est une descente de Dieu en ses créatures pour la sanctification individuelle qui procurera, en multipliant les élus, le salut des peuples. Le vent impétueux se tait ; l'ère de la grande Révélation est close ; la colombe mystique, au contraire, vole sans cesse ; elle se repose sur les âmes de bonne volonté. Mais c'est toujours la même œuvre qui s'accomplit. Ainsi que l'écrit dans ses lumineux petits traités sur la *Vie intérieure*, le P. Foch : « Cette venue, ce rapprochement du Saint-Esprit agissant sur notre âme constitue ce que les théologiens appellent une mission invisible du Saint-Esprit. Or, cette mission invisible ne diffère de la mission solennelle, visible, éclatante, connue sous le nom de Pentecôte, que par des caractères accessoires, extérieurs ; au fond, là et là, le mystère est le même... »

Comme autrefois pour notifier à toute la terre les merveilles de cette deuxième et continuelle Pentecôte, Dieu suscite encore des apôtres. Et

c'est un des aspects de la merveilleuse action dont je parlais tout à l'heure qu'il les prend principalement dans les cloîtres, au fond des solitudes, au moment où le discrédit les entoure, alors que la persécution est intense sur eux. La voix de ces messagers proclamant la réalité, la beauté, les extases de « notre société avec le Père et le Fils », ainsi que s'exprime saint Jean, s'élève depuis quelque temps d'un nombre considérable de monastères. J'en pourrais citer plusieurs, mais la piété catholique les connaît. Je ne veux nommer que le Carmel et, là, désigner avec attendrissement et fierté, dans l'humble cénacle du Carmel de Dijon, Sœur Elisabeth de la Trinité. Sur elle, la colombe se reposa un jour et ne s'en alla plus qu'avec elle au moment où, par la mort, la vie d'union dans la grâce devint la vie d'union dans la gloire.

Le livre dont une nouvelle édition, après plusieurs autres, s'impose, nous démontre surabondamment quel fut le rôle de votre chère fille et quelle est aujourd'hui sa mission providentielle. Dieu a fait de la fervente carmélite un apôtre de la Pentecôte permanente de l'Esprit-Saint dans les âmes. Celle qui disait : « J'ai trouvé mon ciel sur la terre puisque le ciel c'est Dieu et Dieu est en mon âme », conduit ceux qui méditent sa vie et recourent à elle, vers la recherche de « l'habitation du Verbe dans les

âmes des justes ». De tous côtés, on nous l'affirme, sa sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est le témoin inlassable de l'intervention du surnaturel sur la terre et du crédit constant que les prières confiantes ont sur le cœur de Dieu. Elisabeth de la Trinité, dans une gloire moins rayonnante, comme sous un voile de tabernacle, initie les âmes aux secrets inénarrables de la vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Elle en eut une sorte d'intuition prophétique : « Au ciel, je le crois, disait-elle, ma mission sera d'attirer les âmes dans le recueillement intérieur, en les aidant à sortir d'elles-mêmes pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux ; de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles et de les transformer en Lui. »

Que de lettres viennent vous dire, des contrées les plus diverses, le très vivant labeur de votre apôtre ! Combien de visiteurs discrets vont s'agenouiller sur sa tombe pour obtenir un patronage auprès de « ses Trois », ainsi qu'elle appelait les divines Personnes ! Et, pour accréditer, sans doute, la foi en la réalité de sa mission, des signes sensibles, des guérisons récompenseraient même, nous dit-on, ce recours confiant.

C'est la réalisation, de plus en plus indéniable, du vœu que vous formiez en publiant pour la première fois vos Souvenirs. Vous disiez :

« Puissent les parfums de cette vie d'oraison attirer un grand nombre d'âmes dans les voies intérieures, école de la parfaite abnégation ! »  
Rendez grâces à Dieu. En France, la vie d'Elisabeth de la Trinité révèle à beaucoup de consciences « le don de Dieu ». Les traductions étrangères du livre nous prouvent que sa voix « s'en est allée jusqu'aux extrémités de la terre ». Dans l'austère paix de votre Carmel, à l'école de l'illustre et sainte réformatrice dont nous écoutions, ce soir, raconter les œuvres, aidez par vos suffrages, vos sacrifices, vos vertus, l'apostolat conquérant de votre jeune Sœur. Que, chaque jour davantage, par toutes ces fortes intercessions, le règne de Dieu arrive, surtout dans la chère Bourgogne. C'est mon plus grand souhait, mon très ardent désir.

† JACQUES-LOUIS,  
*Evêque de Dijon.*

# APPROBATION

DE

SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DADOLLE

Mort Evêque de Dijon le 22 mai 1911

---

ÉVÊCHÉ

Dijon, le 24 septembre 1909.

DE DIJON

---

Je viens de faire, pendant plusieurs jours, ma lecture spirituelle dans les « bonnes feuilles » des « Souvenirs » de Sœur Elisabeth de la Trinité.

Il m'a été ainsi donné d'entrer en connaissance avec une âme, telle, je pense, que le Carmel lui-même n'en cultive guère d'une pareille beauté.

Qu'il me soit permis de commenter brièvement l'*Impri-matur* que j'accorde à l'exquis recueil.

Le cadre est étroit dans lequel s'est épanouie la vie de notre petite sœur : vingt-six ans. Mais si les cinq dernières seulement de ses courtes années se sont écoulées derrière les grilles du cloître, on serait tenté de penser et d'oser dire qu'Elisabeth fut Carmélite, presque de naissance.

Lorsqu'à sept ans elle a déclaré qu'elle serait « religieuse », elle l'était déjà, la douce enfant, par le don gratuit de l'attrait; elle ne devait cesser de le devenir de plus en plus, en perfectionnant ses rares aptitudes de recueillement en Dieu, sa mortification que dans le monde, elle nourrissait de mille petits furtifs sacrifices, la plus exacte vigilance sur elle-même, et le zèle enfin : toutes vertus spécifiques de la vocation carmélitaine. Si bien, semble-t-il, que c'est la grâce de son baptême qui l'a progressivement et continûment

portée tout droit sur les hauteurs d'où de plain-pied l'on accède à celles du Carmel : *In Carmeli verticem*.

Il est heureux que notre Sœur ait eu, sans s'en douter, l'occasion de tant aider à la peindre. Un fragment de son *Journal* pour la période d'avant le cloître, et, depuis, ses *Lettres*, ses *Notes* de retraite, ses essais poétiques : autant de sources d'où elle sort toute vivante, aux yeux de ceux-là même qui ne l'ont pas connue ou ne l'ont fait qu'entrevoir.

C'est surtout pour l'intention, l'ardeur de vie, l'accent que valent les compositions poétiques d'Elisabeth.

Quant à sa prose, elle est véritablement belle. Plusieurs des *Lettres* sont de purs chefs-d'œuvre.

Elle écrit pour faire participer ceux qu'elle a laissés dans le monde aux lumières de son Carmel. Et alors, à pleines mains, elle tire de son trésor, qui est invariablement la plus sûre doctrine de l'Évangile. Comme elle avait compris saint Paul!...

Ses conférences épistolaires, Sœur Elisabeth les traite dans une langue dont on se demande où elle l'a prise. L'âme se verse telle quelle. Et c'est délicieux de simplicité, de fraîcheur, de sérénité.

La pensée, toujours substantielle et juste, le sentiment personnel, toujours très élevé, qui en jaillit, qui l'anime et lui donne le mouvement, revêtent à tout moment des expressions d'une force ou d'une grâce vraiment extraordinaires.

Mais il s'agit ici de tout autre chose que d'une étude littéraire.

Je dirai, pour finir, à ceux qui croiraient que le cloître est le tombeau des affections de famille : « Lisez les *Lettres* de notre Elisabeth à sa mère, à sa sœur... et montrez-nous ce que vous pensez qui ressemble à cette intensité de tendresse filiale et fraternelle... »

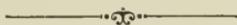
Je bénis les « Souvenirs » et, avec eux, la main pieuse qui a si discrètement tressé cette modeste couronne de gloire terrestre au front de sa petite « Louange de gloire », comme s'appela ici-bas Sœur Elisabeth de la Trinité.

† PIERRE,

*Evêque de Dijon.*

## Lettre de Sa Grandeur M<sup>gr</sup> Altmayer

ARCHEVÊQUE DE SINNADE



Serre, 8 novembre 1909.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

J'ai voulu attendre pour vous remercier du délicieux volume des *Souvenirs* de votre sœur et fille Elisabeth de la Trinité, d'en avoir achevé la lecture : ce qui n'a pas été long, tant ces pages sont captivantes et j'aime à le dire, bienfaisantes.

On ne sait qu'admirer davantage en cette âme si jeune, de cette précoce et forte vertu, de ces ardeurs de foi et d'amour pour Notre-Seigneur, de cette doctrine aussi sûre que sublime qu'elle mettait en actes, de cette union intense à Dieu, de cette communion anticipée à la félicité et au rôle des élus du ciel. Que manque-t-il à cette sainteté d'une fille de sainte Térése ? Ah ! que l'Esprit Saint est admirable dans ses voies ! Car ces merveilles sont son œuvre, et alors on cesse de s'étonner et on rend gloire à Dieu qui a fait une telle âme, qui l'a donnée à votre saint Ordre et à votre cher monastère, qui par vous nous l'a montrée dans tout le rayonnement de sa beauté.

Soyez remerciée, ma Révérende Mère, d'avoir écrit ces *Souvenirs* si intimement vécus par vous et de me les avoir offerts ; soyez-le par toutes les âmes qui en les lisant et en

\*\*

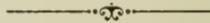
les méditant se sentiront entraînées à courir à l'odeur des vertus de votre sainte enfant.

C'est la grâce que demain, en ce troisième anniversaire de sa bienheureuse mort, nous demanderons les uns pour les autres par sa douce intercession.

Merci de vos prières pour l'humble jubilaire qui vous bénit en Notre-Seigneur.

† F.-HENRI V.

*Archevêque de Sinnade, O. P.*



## Lettre de Sa Grandeur M<sup>gr</sup> Sagot du Vaurou

ÉVÊQUE D'AGEN

---

Agen, le 24 décembre 1909.

*En la vigile de la Nativité de Notre-Seigneur.*

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Il y a douze ans à peine, vos sœurs de Lisieux publiaient l'admirable et touchante histoire de l'une de leurs plus jeunes compagnes, morte en odeur de sainteté à l'âge de 24 ans. Le succès du livre fut complet. Beaucoup d'âmes tressaillirent d'une profonde émotion en lisant ces pages exquisés où se reflètent avec limpidité des vertus à la fois héroïques et charmantes.

Jamais, en effet, dans les temps modernes, l'esprit du Carmel n'avait jeté de plus purs rayons, jamais il n'avait été plus facile de comprendre ce que cet esprit mêle de douceur à l'austérité des règles, de joie à la souffrance, de simplicité

confiante et paisible aux luttes de l'amour divin contre la nature. Or, sœur Thérèse de l'Enfant Jésus a désormais une gracieuse émule, qui, sans avoir un seul instant soupçonné cette ressemblance, l'égale en perfection et en beauté ; c'est la jeune fille, je dirai presque l'enfant dont vous nous racontez la vie sous le titre modeste de *Souvenirs*.

Sœur Elisabeth de la Trinité a vécu vingt-six années, dont cinq dans votre pieux monastère. Douée d'un caractère franc et joyeux, très intelligente et, comme sainte Térèse, votre incomparable Mère, noblement éprise des idées claires et pratiques, affectueuse et bonne, vive et délicate dans tous ses sentiments, avide d'abnégation et de sacrifices, elle possédait, au sens le plus élevé de l'expression, le secret de plaire. « Il émanait d'elle quelque chose que je ne saurais exprimer, disait une de ses amies, c'était si pur, si ardent, si doux pourtant, c'était suave et simple comme le parfum de la vertu (1). » Le monde aurait réservé à cette enfant de brillantes couronnes, si elle avait pu les désirer ; je prétends même qu'il serait impossible à un homme dépourvu de croyances, mais tant soit peu loyal, de parcourir le volume que vous venez d'écrire sans subir involontairement la séduction toute céleste de votre petite sainte. Quelle amabilité, mais aussi quelle force dans l'accomplissement du devoir, si pénible qu'il soit, quel art sublime d'aimer Dieu et tout ce qui mérite l'hommage du cœur, quelle harmonie merveilleuse entre les qualités humaines et la grâce d'En-Haut !

Ce qui me paraît peut-être le plus remarquable dans la vie de Sœur Elisabeth, c'est l'exacte conformité de ses vues, de ses traits, de sa vie intérieure, de ses paroles, avec les principes les plus sûrs de la théologie mystique. Votre chère fille suit constamment la ligne droite ; jamais on ne saisit dans sa conduite un acte faisant ombre au tableau, que ses vertus animent de riches couleurs, ni même sur ses

---

(1) *Souvenirs*, p. 33.

lèvres un mot qui ajoute une note fausse au mélodieux cantique que son amour pour Jésus-Christ ne cesse de chanter. Elle ne sait point raffiner ; l'imagination ne l'emporte pas au delà des espaces où la saine raison, la raison éclairée par la foi et vivifiée par l'amour, a coutume de se tenir. Les considérations subtiles ou nuageuses lui sont étrangères. Sa pensée étant toujours juste, l'expression qui se présente facilement à sa plume ne manque pas de l'être aussi. Comme elle connaît et pénètre bien le sens des Ecritures et particulièrement des épîtres du grand saint Paul, pour lequel son cœur ardent ressent une prédilection qui ne nous étonne pas ! De quels commentaires intéressants et justes elle illumine les enseignements les plus sublimes de saint Jean de la Croix ! Qui donc disserte avec cette élévation et cette fermeté d'esprit ? Est-ce un prêtre habitué depuis longtemps au travail théologique et à l'oraison mentale ? On aurait peine à reconnaître, à travers ces développements simples et lumineux, mais d'une logique virile, l'âme d'une jeune fille, si la chaleur et les grâces d'un style toujours délicat et pur, souvent vif et enjoué, ne répandaient une incomparable douceur sur tous les écrits d'Elisabeth.

A l'exemple de sainte Térèse, la chère petite Sœur aimait donc avant tout la vraie, la forte, la belle doctrine. De là, vous n'en doutez pas plus que moi, l'aisance et la rapidité de ses mouvements ; de là le progrès régulier de ses aspirations vers le bien infini et l'admirable générosité de l'abandon qu'elle fait d'elle-même à l'action divine. Se livrer à la grâce, voilà sa méthode pour aimer ; elle a si parfaitement compris la beauté unique du saint amour et les exigences de la vocation au Carmel que son seul désir est l'union à son Epoux par un amour sans bornes. « Je voudrais tant l'aimer, l'aimer comme ma séraphique Mère, jusqu'à en mourir », écrit-elle un jour (1) et elle ajoute cette parole qui est pour

---

(1) *Souvenirs*, p. 117.

votre Ordre, ma Révérende Mère, un légitime et magnifique éloge : « Il me semble qu'au Carmel c'est si simple de vivre d'amour (1). »

Mais l'amour implique nécessairement la souffrance. Aussi bien Sœur Elisabeth de la Trinité voulait-elle suivre avec vaillance et sans relâche Notre-Seigneur, de Bethléem au Calvaire et jusqu'à l'autel. Souffrir dans son corps ou dans son âme, ce n'était pas, à son jugement, une nécessité à laquelle on se résigne ou même que l'on accepte par esprit de foi et par courage, c'était l'objet de ses vœux les plus intimes et comme la condition indispensable de son attachement au Christ. Elle assurait que « la souffrance l'attirait de plus en plus, au point que ce désir dominait presque celui du ciel qui pourtant était bien fort (2) ». Cet irrésistible penchant, celui de tous les saints, alla toujours en augmentant dans son âme et le Maître ne cessa de le satisfaire. Durement éprouvée par les aridités spirituelles, car il fallait bien qu'elle aussi traversât *la nuit obscure*, elle acheva sa vie après une longue maladie, après une suite de tortures qualifiées par le médecin de véritable martyre.

A-t-elle passé un jour au Carmel sans embrasser étroitement la croix qu'elle avait baisée avec une ardente tendresse au moment de sa première entrée dans votre cloître ? Il est probable que non, car, pas un seul jour, Notre-Seigneur n'a omis de travailler, à la manière dont il forme ses plus chères épouses, la petite âme qui ambitionnait de devenir, et qui fut en effet pour son Bien-Aimé, une *louange de gloire*.

Une fin touchante, que dis-je, un triomphe devait couronner les courtes mais fécondes années de Sœur Elisabeth. Elle avait défini la mort : « Le sommeil de l'enfant s'endormant sur le cœur de sa mère (3) », et son rêve était de consommer bientôt son union avec Jésus. « Partons donc (4) », s'écriait-elle l'âme remplie d'enthousiasme, le jour de la

---

(1) *Souvenirs*, p. 117. — (2) *Id.*, p. 203. — (3) *Id.*, p. 324. — (4) *Id.*, p. 252.

Toussaint, un peu plus d'une semaine avant sa naissance au bonheur céleste. L'attente, en effet, ne pouvait plus être longue ; le 9 novembre, la chère petite martyre prenait son vol vers la demeure où elle allait contempler éternellement « ses Trois », suivant son expression habituelle pour désigner l'adorable Trinité. « Je vais à la lumière, à l'amour, à la vie ! (1). » Ces paroles émouvantes, les dernières qu'il vous ait été permis de recueillir sur sa bouche, ne sont-elles pas la conclusion logique du travail opéré en elle par la foi et par son inviolable fidélité au saint amour ? Elles résument admirablement la vocation, les progrès, la vie tout entière d'Elisabeth.

Je me reprocherais de ne pas signaler encore l'un des caractères les plus frappants de la physionomie morale que vous venez, ma Révérende Mère, de nous faire connaître. Ce trait, d'ailleurs, n'est pas spécial à Sœur Elisabeth. Au Carmel, il appartient à toutes les âmes ; car sainte Tèreise en faisait pour ses religieuses comme une condition essentielle de vocation. Je veux parler de l'esprit apostolique. Votre fille, précisément parce qu'elle aimait avec ardeur le Christ et qu'elle voulait être une vraie carmélite, souhaitait d'être apôtre. Il lui semblait à juste titre qu'unie éternellement au foyer de l'amour infini, « elle pouvait rayonner Dieu et le donner aux âmes (2) ». Or le vœu de son noble cœur se réalisera de plus en plus ; grâce à votre utile publication, la sainte passion de la sainte enfant pour le Christ allumera dans beaucoup d'autres cœurs les flammes de la plus pure charité, les désirs du plus ardent apostolat, c'est-à-dire de ce dévouement à la cause de Dieu et de l'Eglise, dont notre siècle a l'immense besoin.

Je suis heureux de vous exprimer les sentiments d'admiration que j'ai éprouvés à la lecture d'une aussi belle histoire, et d'offrir aux filles de sainte Tèreise un humble mais sincère hommage. Il y a longtemps que l'œuvre de la chère et grande

---

(1) *Souvenirs*, p. 262. — (2) *Id.*, p. 140.

Sainte m'est précieuse. Je dois beaucoup au Carmel et certains souvenirs, parmi les plus doux et les plus anciens de ma vie, se rattachent à vos monastères. Jamais je n'évoque ce passé sans émotion ni sans profit. C'est donc une dette de reconnaissance que j'acquitte chaque fois que j'apporte à votre Ordre le modeste concours de ma parole et de mon affection.

Je bénis la deuxième édition de votre livre, ma Révérende Mère, et je vous prie d'agréer l'assurance de mon religieux et cordial dévouement en notre-Seigneur.

† CHARLES-PAUL,  
évêque d'Agen.



**Lettre du Très Réverend Père Prieur**  
**de l'ABBAYE de la « REINE DU CIEL »**  
**au Mont-César, Louvain.**



« *Regina Cœli* », 15 février 1910.

MA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE,

A la gloire de Dieu et à celle de Sœur Elisabeth de la Trinité, l'humble vierge dont vous révélez au monde, si lumineusement, l'âme toute grande, permettez-moi de vous confier l'inoubliable impression que m'a laissée la lecture de vos saints *Souvenirs*. Je les appelle *saints*, car ils sont si pleins de Dieu, qu'on ne peut guère les parcourir qu'en priant, à genoux.

A chaque fois que je les effeuille, cette impression se fait plus vive et me nourrit toujours mieux. Je sens se graver de plus en plus en moi cette parole de Jésus : *Dieu est esprit, et ceux qui l' adorent doivent l' adorer en esprit et en vérité* (1) », et cette autre de saint Paul, le maître d' Elisabeth : « *Le temple de Dieu est saint, et ce temple c' est vous* (2). »

Peu d' âmes, ce me semble, ont eu comme votre fille spirituelle, le sens de cette *adoration en esprit et en vérité, dans le temple de leur cœur* ; dire de Sœur Elisabeth qu' elle fut ainsi l' adoratrice parfaite de son Dieu, c' est la définir pleinement. Je m' explique.

Qu' est-ce que l' adoration, l' adoration *en esprit et en vérité* ?

L' adoration est l' hommage primordial et absolu rendu par la créature à la divine Excellence, au Dieu qui nous tire du néant, imprime en nous le cachet de la Trinité sainte, désormais l' Hôte divin de l' âme que transforme la grâce du baptême.

L' adoration est un silence solennel et profond où s' abîme celui qui adore, confessant que Dieu est tout et la créature rien.

L' adoration est l' acte propre et immédiat de la première des vertus morales, la religion (3). Elle livre au Seigneur l' homme tout entier, son âme et son corps. L' adoration prend naissance et se développe dans le lieu très secret de cette âme : le corps la révèle au jour, l' extériorise par le moyen nécessaire du culte que complète et vivifie le sacrifice, cette expression au dehors de l' adoration du dedans.

Oui, il y a une adoration « du dedans » exprimée sur un autel plus intime et que Dieu seul garde : c' est l' adoration *en esprit*, celle qui se poursuit dans les profondeurs de l' être raisonnable, dans son intelligence et dans sa volonté : adoration essentielle et principale sans laquelle l' extérieure reste

---

(1) Joan., iv, 24. — (2) I Cor., iii, 17. — (3) S. Thomas, *Sum. theol.*, II, II, q. 81.

sans vie. C'est en même temps l'adoration *en vérité*, la sincère, la pleine, celle où tout est lumière et amour, celle où tout est réglé, parce que vrai.

Cette adoration conduit à une autre plus parfaite, une autre qui est le comble de la religion : c'est celle à laquelle nous initie le Verbe incarné, l'Homme-Dieu, Jésus-Christ, le suprême adorateur de Dieu. *Adorer en esprit et en vérité*, c'est adorer le Père céleste en union avec le Christ, sous la motion du Saint-Esprit ; c'est passer, s'écouler en Jésus qui est la vérité (1) ; c'est se transformer en son image (2), se revêtir de Lui (3), et dans cet état « *par Lui, avec Lui et en Lui, rendre tout honneur et toute gloire à Dieu le Père tout-puissant, dans l'unité du Saint-Esprit* (4) ». Oh ! que cette adoration emporte loin, bien loin du monde et de nous-mêmes ! Elle atteint cette Essence infinie qui est Dieu, et où l'âme en se perdant devient une « *Louange de gloire* » au Dieu trois fois saint.

Sœur Elisabeth fut cette « *Louange de gloire* », la parfaite adoratrice de la Trinité *en esprit et en vérité*. J'en ai pour garant l'admirable prière composée par elle-même et que tout le monde répète déjà. Votre piété, ma Révérende Mère, ne pourrait assez la répandre ; car, outre qu'elle dessine à merveille la physionomie spirituelle de votre héroïque enfant, elle est un programme complet de la perfection où conduit l'adoration prêchée par le christianisme.

J'aurais pu parler des autres écrits de votre Sœur et redire leur charme incomparable, leur tendresse pénétrante, leur théologie profonde. Je préfère me borner et synthétiser mes pensées : ces lignes, que la reconnaissance m'oblige à vous adresser, ne sont que le commentaire de cette *prière* d'une pauvre Carmélite, prière exhalant tout le mystère de notre union à Dieu et révélant le secret de la sainteté. Elisabeth l'a littéralement vécue.

---

(1) I Joan., v, 6. — (2) I Cor., iii, 18. — (3) Rom., xiii, 14. — (4) Canon de la Messe.

« O mon Dieu, dit-elle, *Trinité que j'adore...* », d'un seul élan elle atteint son idéal; elle a la dévotion des grandes âmes, celle au Dieu Un et Trine; et la forme de cette dévotion, c'est l'adoration. Elisabeth saisit d'emblée la relation première et directe qu'établit entre la Trinité et elle son état de créature; elle comprend que ce Dieu, « ses Trois », comme elle disait, c'est son *Tout*, la *Béatitude* dont elle se constitue la *proie* éternelle dans la foi et dans l'amour. C'est ainsi qu'elle adorera toujours.

A cette Trinité adorable, elle élève une *demeure aimée*, un *lieu de repos*, je veux dire l'intime de son âme qu'envahissent les grâces de tout genre, et où, dans le *recueillement* et *l'unité de ses puissances*, elle va vivre en la compagnie de son Dieu, *tout entière, tout éveillée en sa foi, tout adorante, toute livrée à l'action créatrice*.

Pourtant Elisabeth ne s'approche de la Trinité sainte que par Jésus-Christ. Elle sait que Lui seul a été constitué par son Incarnation l'adorateur parfait et universel de Dieu; elle sait qu'elle ne peut bien assumer son rôle d'adoratrice qu'autant qu'elle s'identifiera à ce « Souverain Prêtre » du ciel et de la terre, qu'elle ne fera plus qu'un avec Lui, et cela surtout par « *la communion à ses souffrances, la conformité à sa mort* (1) ». C'est en souffrant qu'elle grandira dans l'amour, et c'est l'amour « *qui fait un seul esprit avec Dieu!* (2) ». Elle sera victime de l'amour, et son sacrifice sera son adoration spéciale. Elle apparaîtra bientôt comme un crucifix vivant; elle avait tant prié la Trinité sainte d'être transformée en Jésus et Jésus crucifié!

Aussi prie-t-elle Dieu le Père *de se pencher vers elle et de ne plus voir en elle que le Bien-Aimé de ses complaisances*. Elle conjure le Verbe, parole de son Dieu, de lui laisser passer sa vie à l'écouter afin d'apprendre tout de Lui, dans le silence. Elle supplie l'Esprit Saint, *Feu consumant, de survenir en elle, afin qu'en son âme se fasse comme une*

---

(1) Philipp., III, 10. — (2) I Cor., VII, 17.

*incarnation du Verbe, et que son être soit pour Celui-ci comme une humanité de surcroît.*

C'est que, devenue l'épouse de son Christ aimé, *elle veut le couvrir de gloire et l'aimer jusqu'à en mourir...*

Vous êtes morte, Elisabeth, martyre cachée de l'Amour, et cette mort a été le témoignage solennel et dernier de votre adoration « *en esprit et en vérité* ». Submergée, pour ainsi dire, en Jésus, envahie par Lui et comme substituée à Lui, vous fûtes le rayonnement de sa vie. Cierge consacré, vous vous êtes consumée lentement dans la flamme d'amour qui vous dévorait si pure. Ce sacrifice adorant, vous l'avez voulu, car vous aviez dit à l'Époux céleste : « *Epuise toute ma substance pour ta gloire, qu'elle se distille goutte à goutte pour ton Eglise!* » Jésus vous a épuisée et l'Eglise de Dieu, déjà fière d'une telle vertu, s'enivre de votre holocauste...

Excusez, ma Révérende Mère, cet élan de mon cœur, mais vous en êtes un peu cause. Du reste, en révélant comme vous avez su le faire tout l'intérieur de votre Sœur Elisabeth, vous suscitez et suscitez dans les âmes des ravissements bien autrement glorieux pour elle et plus féconds en tous. Votre humilité en souffrira peut-être, mais c'est un honneur enviable et très légitime, c'est même un devoir « *que de révéler et publier les œuvres de Dieu* (1) ». J'ai la conviction intime que l'œuvre d'Elisabeth de la Trinité est une de celles-là. Dieu a fait naître cette vierge illustre pour être ici-bas et rester au ciel l'expression vivante de *l'adoration en esprit et en vérité*, de celle qui monte vers le Très-Haut dans le recueillement et le silence de l'âme.

C'est donc aussi le moment de redire avec plus d'à-propos que jamais cette parole tombée jadis des lèvres du Christ : « *L'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; ce sont là les adorateurs que le Père demande* (2). »

DOM Eugène VANDEUR,  
de l'Ordre de Saint-Benoit.

---

(1) Tobie, XII, 7. — (2) Joan., IV, 23.

Lettre de M. l'abbé Ch. Sauvé<sup>(1)</sup>

---

Arenys-de-Mar, 26 janvier 1910.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

Combien j'ai été heureux de recevoir et de *dévor*er tout de suite votre volume ! Le mot d' « exquis travail » de Monseigneur de Dijon rend bien mon impression. Et quelle âme exquise aussi vous nous racontez ! Qui n'admirerait ce recueillement si profond et si vrai ; cette générosité, jamais lassée, pour le sacrifice, la souffrance ; cet *amour jusqu'à en mourir* ; et, par exemple encore, cette force si étonnante de pensée et de volonté dont témoigne sa dernière retraite?..

Mais je veux vous dire ce qui me frappe tout particulièrement, — et pour cause, — ce qu'on ne remarquera peut-être pas assez, ce qui fait, il me semble, la caractéristique de cette vie, c'est la spiritualité *doctrinale* dont elle est animée. La piété d'Elisabeth vivait de la doctrine, profondément contemplée sur Notre-Seigneur, sur la Sainte Trinité (en elle-même et dans l'âme) ; ainsi est-elle admirablement à l'image de la spiritualité de saint Paul. Et c'est peut-être par là que ces *Souvenirs* feront le plus de bien. Comme je le note dans le « Culte de saint Joseph », à propos de votre chère Enfant : *toutes choses étant égales d'ailleurs*, une piété doctrinale est plus vraie, puisqu'elle se nourrit de la vérité

---

(1) Ancien Directeur du grand Séminaire de Dijon, l'auteur des *Élévations dogmatiques sur Jésus intime, Dieu intime, l'Âge et l'homme intimes, le Chrétien intime...* que Sa Sainteté Pie X vient d'honorer d'un admirable Bref.

intégrale; elle est plus virile, elle s'appuie aussi peu que possible sur la sensibilité, car elle est toute tournée vers la doctrine qui saisit la partie supérieure de l'âme; elle est plus constante parce que la vérité qui la domine ne change pas; elle est plus recueillie sous le spectacle plus vif des grandeurs et des bontés infinies; elle est plus humble sous la vue pleine de l'Être divin; plus vivante au contact plus complet avec le Dieu qui est vie en même temps que vérité; plus consolée, plus saintement enthousiaste pour les beautés de la vérité catholique qui devraient nous ravir, nous enlever.

Tout autant de traits dont seront fort édifiés ceux qui liront avec attention cette *Vie* ou ces *Souvenirs* d'une âme d'élite. Et ce ne sont pas seulement des impressions d'édification qu'ils en retireront, mais ce qui est plus précieux, des idées divinement vitales.

Que le bon Dieu vous remercie à sa manière, ma Révérende Mère, d'avoir tant concouru au développement de cette piété, à l'éclosion de cette fleur si vive et si belle! Soyez bénie aussi de la présenter aux âmes avec tant de charme et de simplicité à la fois.

Votre bien religieusement dévoué en Notre-Seigneur, qui n'oubliera jamais le cher Carmel de Dijon et qui se recommande instamment, lui et ses travaux, à vos ferventes prières.

Ch. SAUVÉ, S. S.

## Lettre du Révérend Père Foch, S. J.

*Ancien Maître des novices*

*Ancien Recteur du Scolasticat de la Province de Toulouse (1).*

---

Toulouse, 23 avril 1910.

TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE,

La vie de Sœur Elisabeth de la Trinité défraie mes lectures spirituelles depuis plus de trois semaines déjà.

Sans avoir l'avantage de vous connaître, je me sens pressé de vous remercier, et par vous l'auteur anonyme de ce beau livre, pour le bien considérable qu'il m'a fait.

Mes relations avec le Carmel, l'étude de vos maîtres (saint Jean de la Croix et sainte Térése), m'inspirent pour votre saint Ordre une sympathie de plus en plus profonde. Grande est ma joie de découvrir en sœur Elisabeth, un idéal concret de carmélite, auquel peut être adressée toute enfant du Carmel, sûr qu'elle trouvera dans cette belle physionomie les traits et l'expression d'une vraie fille de sainte Térése.

Rares, me semble-t-il, sont les vies qui, en si peu de pages, donnent aussi vivement l'impression de ce que peut produire

(1) La *Petite Bibliothèque chrétienne*, abbaye Tronchiennes (Belgique), publie du R. P. Foch un « Essai » sur *la Vie intérieure*. « Composé à l'usage des jeunes religieux de la Compagnie mes anciens dirigés, il pourrait, nous écrivait modestement l'auteur, être de quelque utilité à certaines âmes moins favorisées que sœur Elisabeth des intuitions de la foi. » En réalité cet opuscule est un court mais très substantiel traité de la *Vie intérieure*.

dans une âme ouverte, élevée, droite, fidèle à la grâce et généreuse, l'harmonieuse fusion des plus belles ressources du surnaturel et du naturel.

Elle fut courte cette vie de vingt-six ans, mais si remarquablement remplie de tout ce qui fait le plus comprendre, admirer, aimer, désirer, *vouloir* enfin la sainteté!

Le caractère particulièrement attachant qui me la fait surtout apprécier, c'est que la perfection de cette âme religieuse n'est, en dernière analyse, que l'épanouissement de la grâce, le développement progressif, normal, logique des vertus théologales, telles que le baptême nous les infuse à tous.

Chez sœur Elisabeth, la raison, une raison très ferme et la volonté se sont mises tout entières au service de la foi et de la charité. La grâce aidant, sœur Elisabeth tire de ses ressources surnaturelles infuses tout ce qu'elles peuvent donner : elle les cultive par la prière et la méditation comme par l'étude de saint Paul. Et quel meilleur guide pouvait-elle prendre dans les voies de la grâce ? Bien avant saint Augustin, il en est le docteur. Elle les exploite, les fortifie par l'exercice, un exercice de plus en plus vigoureux. Et d'abord, « *elle en a pris conscience* », chose que quantité d'âmes adonnées à la vie intérieure oublient totalement ou négligent de faire.

Une pureté vraiment angélique semble lui avoir mérité les intuitions de la foi vivifiée par l'amour, qui croit comme qui voit. De là, sans doute, ces formules lumineuses, toujours nettes, précises, tantôt fortes, tantôt gracieuses, toujours chaudes comme l'accent d'une âme passionnée pour la vérité, dont est semée sa correspondance.

C'est la promesse du divin Maître réalisée dès ce monde : *Beati mundo corde... quoniam videbunt.*

Et dans ce travail d'une vie spirituelle, on ne peut plus intense, où l'amour de Dieu « flambe » si prestement tous les articles de l'amour-propre, qu'à peine se sent l'effort de la lutte, rien de ce qui fait un cœur aimant, un cœur intelligent, et bien au fait de toutes les exigences du qua-

trième commandement entendu selon toutes les délicatesses du Cœur de Jésus, rien n'est sacrifié : la piété filiale et la tendresse des relations de famille ont gardé tous leurs droits.

Oh ! comme dans cet enfant commençait à se dessiner « la femme forte » dont parlent les *Proverbes*, et telle qu'ils la décrivent avec sa parure toute de grâce et d'énergie !

Cette vie m'a fait beaucoup de bien et me rendra les plus grands services dans mon ministère auprès des Filles de sainte Tère et de toute âme sérieusement éprise de vie intérieure et de perfection chrétienne. Je l'ai déjà chaudement recommandée et continuerai à le faire.

Avec mes remerciements, ma Révérende Mère, je vous prie de bien vouloir agréer l'hommage de mon profond respect en Notre-Seigneur.

Germain FOCH, S. J.

## INTRODUCTION

---

Le 9 novembre 1906, Dieu appelait à l'éternelle *vision de paix* Sœur Elisabeth de la Trinité, religieuse professe de notre Carmel, âgée de 26 ans. La lettre circulaire adressée, selon l'usage, à nos monastères, leur fit justement pressentir que cette âme devait avoir une histoire révélant une fidélité peu ordinaire, et bon nombre d'entre eux nous exprimèrent le désir de la connaître. Nous hésitâmes longtemps ; comment pénétrer plus avant dans ce sanctuaire privilégié, en faire admirer les merveilles, alors que l'humilité, le silence les avaient couvertes de leur voile ?

Outre que cette courte existence ne comptait guère plus de quatre années écoulées dans l'ombre du noviciat, et huit mois passés à l'infirmerie, tout y avait paru si simple et si divin, que le détail semblait devoir échapper à l'analyse. Pourtant l'accueil fait par nos monastères à la première révélation d'une âme dont le sillon paraissait à tous si lumineux, leurs vives instances pour « qu'aucun rayon de cette petite étoile ne

fût laissé sous le boisseau », remplissaient nos cœurs d'une douce joie.

Une lettre résume les sentiments qui nous furent alors exprimés avec une fraternelle et toute cordiale spontanéité; elle fera connaître cet accueil et l'impression de grâce produite par la circulaire de Sœur Elisabeth de la Trinité. Parce qu'elle nous vient d'un Carmel qui personnifie les grandes traditions de l'Ordre, dont il fut en France le berceau, l'appréciation suivante justifie l'estime en laquelle l'humble enfant que nous avons la mission de dépeindre, demeure dans le souvenir de sa famille religieuse.

« Merci de nous avoir si bien fait connaître cette belle âme par la circulaire que nous avons déjà lue et relue. C'est bien là la vie d'une Carmélite entrant pleinement dans sa vocation et allant droit à Dieu avec toute l'ardeur de l'amour. On éprouve, en la lisant, une réelle impression de grâce; nous en sommes édifiées, pénétrées, remuées jusqu'au fond du cœur.

» Tout est bien dans cette vie. Ce que votre sainte enfant a promis de demander après sa mort répond admirablement à l'esprit de notre vocation; c'est sérieux, religieux, en même temps qu'élevé. Dieu soit béni de donner ces trésors de grâce au Carmel!

» Il me semble que vous ne nous avez pas tout dit: c'était juste et nécessaire dans la circulaire, mais ne puis-je vous demander quelques détails sur cette vie d'oraison?... »

Plus tard, revenant sur ces détails et répondant à nos hésitations devant le projet d'une publication plus étendue, la même Mère nous écrivait: « Ne vous laissez

pas arrêter par le peu de documents que pourrait offrir cette courte vie cachée en Dieu ; c'est le fait de bien des vies qui répandent un parfum céleste, sans présenter beaucoup de faits. La simplicité et le silence de Sœur Elisabeth de la Trinité seront de précieux modèles pour le Carmel et pour bien des âmes. Il n'y a qu'une voix ici pour dire : il faut écrire une notice. »

De pieuses *indiscrétions*, providentiellement com-  
mises à l'endroit de notre lettre circulaire, portèrent  
hors du cloître les échos de cette vie si édifiante ; de  
toutes parts nous vinrent alors les mêmes instances, et  
si pressantes, que nous dûmes nous rendre à la *voix de  
Dieu*, songer sérieusement à publier nos **Souvenirs**.

Tel est le titre que nous adoptons pour ces pages  
forcément incomplètes à tous égards, et dont nous  
n'avons accepté la rédaction qu'afin d'assurer à la phy-  
sionomie qu'il s'agissait de reproduire, toute la ressem-  
blance possible et de garder à cette fleur du Carmel son  
parfum monastique.

Grâce à Dieu, qui voulait sans doute le rayonnement  
de sa « louange de gloire », les lettres de Sœur Elisabeth  
de la Trinité ont été religieusement conservées. Fidèle  
écho de son âme, sa correspondance n'a besoin que  
d'être classée dans l'ordre des faits à reconstituer pour  
lui permettre de se dépeindre le plus souvent elle-même.  
Quelques souvenirs d'amis joints aux nôtres, quelques  
notes spirituelles dont il sera fait mention en leur lieu,  
sont nos seuls documents. Nous y joignons certaines poé-  
sies de Sœur Elisabeth : elles achèvent de la révéler (1).

---

(1) Aujourd'hui nous publions trois nouveaux portraits : portraits  
d'âme dirions-nous volontiers tant ils sont caractéristiques. (5<sup>e</sup> éd.,  
1912.)

Mais déjà, jetons un regard sur ce *vase d'élection* : l'appréciation d'un religieux (1) que nous verrons providentiellement intervenir en la vie de notre chère enfant, éclairera d'une vive lumière « cette autre *histoire d'une âme* », ainsi qu'on a nommé le recueil de nos Souvenirs.

« Il est des êtres qui meurent inconscients de l'humain ; aussi sont-ils comme un magnifique cristal au travers duquel la lumière passe sans se briser ; l'impression divine reçue, la frappe demeure.

» Elisabeth était éminemment de ceux-là ; elle avait de l'enfance les naïvetés et les profondeurs instinctives. Toute faite de candeur, de franchise, de simplicité, elle était tout entière en les choses de Dieu, n'ayant rien d'autre dans l'âme et dans son regard si pur.

» Toujours affamée de Dieu, elle savait *écouter* ; ses grands yeux buvaient la lumière ; elle la recevait largement, profondément, toute son âme en plein éveil, mais comme ensevelie dans la paix de Dieu et gardée contre ces enthousiasmes nés trop souvent de la vibration excessive des nerfs et qui se dispersent si vite au dehors. Ces dons se développèrent dans le cloître ; ce qui n'était qu'éveil et pressentiment y devint chose vitale.

» Son oraison fut longtemps occupée du Crucifié ; puis ce fut l'attrait de la Trinité sainte, le besoin de se sentir de la « société » du Père, du Verbe et de

---

(1) Le très révérend Père Vallée, des Frères Prêcheurs.

l'Esprit. Tout s'éclaira et se précisa en elle par l'étude de saint Paul.

» Le silence est la condition d'une telle vie. Sœur Elisabeth de la Trinité y revenait sans effort et comme d'instinct : aussi la sentions-nous visiblement sous l'action de l'Esprit-Saint. Sous les intuitions du don d'intelligence, elle semblait vivre au *contact* de Dieu, toute recueillie, toute vivante aussi sous la clarté reçue. Puis c'était la vue du « pourquoi » adorable de ces communications de Dieu, de cette passion d'amour étrange, infinie, dont Il poursuit les âmes pour les introduire en ses richesses mystérieuses et comme les immobiliser en Lui. Elle se sentait fortement attirée au fond des choses et au fond d'elle-même surtout, par une sorte de saveur débordante, qui la pénétrait tout entière : c'était le don de sagesse.

» Enfin, en la dernière phase, elle reçut la frappe de la croix ; elle en connut la joie, joie voulue, portée avec un héroïsme étonnant, surhumain ; c'était encore plus en « force » qu'en sourire qu'elle portait cet état. L'Esprit-Saint lui communiquait visiblement ce don. C'est dans ce goût de la souffrance que je la trouvai trois semaines avant sa mort, lorsque je la revis pour la dernière fois.

» Cette belle clarté de Dieu qui était sur elle la rendait comme transparente ; sa pensée n'avait fléchi en rien, son âme s'était encore simplifiée ; elle se tenait dans un mouvement de contemplation d'amour aux pieds de son Maître, ayant reçu le sens de l'œuvre divine qu'Il accomplissait en elle : cet état ne ressemble plus à ce qui est de nous.

» Sœur Elisabeth de la Trinité a sondé la charité de Dieu, elle a touché l'Être qui donne; à cette source d'amour elle a trouvé à flots la grâce qui l'a fait pour ainsi dire trépasser en Dieu par un mouvement plénier et continu. »

Fidèle esquisse d'une vie moins humaine qu'angélique, dont nous voudrions rendre aussi parfaitement tous les détails !

Le recueillement peut être considéré comme la caractéristique de cette âme ; du moins nous plaisions-nous à signaler ce trait particulier de sa physionomie, car si l'oraison, l'humilité, l'amour de la souffrance et la force dans l'épreuve font admirer en elle l'action divine, toutefois ces dons excellents ne fructifièrent en notre petite Sœur que parce qu'elle était ce « Jardin fermé » dont l'Époux divin se réserve la culture.

« Vous ne serez héroïque, lui avait-il été dit, que le jour où vous serez tout à fait recueillie au fond de vous-même. » Cette parole, gravée dans son cœur, accrut encore sa passion du silence et développa cet esprit de solitude, tellement apprécié par elle comme un moyen assuré de sainteté, qu'avant de mourir elle nous a souvent répété : « *Au ciel, je le crois, ma mission sera d'attirer les âmes dans le recueillement intérieur, en les aidant à sortir d'elles-mêmes pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux; de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en Lui.* »

Dans le *Journal spirituel* d'une âme privilégiée nous

relevions récemment ces paroles qu'elle crut entendre du divin Maître Lui-même : « Pour se revivifier, il faut d'abord que la France se recueille. Il y en a tant que j'appelle au fond de leur cœur et qui n'entendent pas cet appel (1)!... » Plus providentielle encore nous apparut l'action dévolue à notre angélique Sœur. En effet, bien que plusieurs des grâces attribuées à son intercession appartiennent à l'ordre temporel, il semble être dans la pensée de Dieu d'accréditer avant tout la mission pressentie par l'humble enfant, aujourd'hui si puissante à recueillir les âmes, à les entraîner dans les profondeurs vivifiantes du mystère de l'habitation de la Trinité Sainte en elles.

Nous nous expliquons mieux aussi l'étonnante diffusion d'un ouvrage qui paraissait devoir n'être accueilli qu'en certains milieux. Depuis 1909, les éditions françaises vont se multipliant et bientôt, en sept langues étrangères, louange de gloire, sœur Elisabeth de la Trinité pourra redire son chant d'amour et apprendre à un plus grand nombre comment on peut *trouver le Ciel sur la terre*.

CARMEL DE DIJON

27 octobre 1912.

*Monastère de Saint-Joseph*

*sous la protection du Cœur agonisant de Jésus  
et du Cœur transpercé de Marie Immaculée.*

---

(1) *Lucie-Christine*, publié par Aug. Poulain ; Beauchêne, éditeur, Paris.



*Comme dans les éditions précédentes nous publions la lettre qu'on va lire ; elle nous initie avec autorité au « très vivant labeur de notre apôtre ».*

Le Saulchoir-Kain, 5 octobre 1910.

MA RÉVÉRENDE MÈRE,

« Je vous remercie bien vivement d'avoir songé à m'envoyer cette charmante photographie de Sœur Elisabeth de la Trinité. C'est vraiment elle, avec sa douceur, son recueillement si apaisé, ses traits si purs, ses yeux comme immobilisés par la vision intérieure, et cette attitude de tout son être, qui eût dû vous faire comprendre, si vous aviez pu alors songer à autre chose qu'à la joie de la posséder, que le ciel ne vous la laisserait pas longtemps.

» Elle a passé dans la lumière et dans la paix. La lumière, la paix, elle les avait reçues « en dot » dès la première heure, de son céleste Epoux. Elle y demeura établie à toujours. C'est que sa Foi n'avait rien de vague ni d'abstrait. Elle était toute vivante. Comme celle de saint Paul, qu'elle a tant aimé, elle s'appuyait au Christ, à la contemplation de son mystère et de son action divine dans les âmes. C'est à son appel qu'elle était venue ; ce fut sous les créations de sa grâce qu'elle vécut les années si courtes, mais si divinement belles,

de sa vie religieuse. Quand la nuit parut se faire sur son âme après les clartés qui l'avaient d'abord inondée, sa Foi ne fut pas troublée. Elle crut à Celui qui l'avait appelée. C'était à Lui de choisir les routes. Elle y marcherait joyeuse, en plein abandon de sa volonté, sûre qu'Il savait où Il l'emmenait, et que tout son rôle à elle était de le suivre. Même lorsque son pauvre corps épuisé, brûlé par la fièvre, quasi détruit, tint l'âme en des impuissances inouïes, la petite lampe resta allumée tout au fond d'elle. Son Maître saint, le Christ crucifié, n'était-il pas le Dieu tout amour ? Elle continua de l'aimer dans la paix divine de ses commencements.

» Je me laisse aller à mes souvenirs, ma Révérende Mère, et ce que je vous dis, vous le savez bien mieux que moi. Ce que vous savez peut-être moins, bien que l'écho vous en arrive chaque jour, c'est ce que j'ai saisi tant de fois sur le vif en vos Carmels ou en nos cloîtres dominicains, et parfois jusque dans le monde, c'est l'attraction profonde que votre Sœur exerce sur les âmes intérieures, les éveils divins qu'elle y suscite, le sentiment qu'on garde, à la suite, de sa mystérieuse présence, et les grâces de lumière et de force qui en sont le fruit. A la contempler si prise par Dieu, si initiée par ses grands silences au mystère du Christ, si unie à son sacrifice, si perdue en l'adoration de la Trinité sainte, combien de ses sœurs ont reçu le choc qui « fait toutes choses nouvelles » sous le regard ! Combien ont constaté cette grâce de vivre sous le rayonnement de cette âme, qui ouvre si pleinement sur Dieu, sur Dieu seul, et, comme elle, se sont senties devenir captives

de la lumière et du Christ, foyer de cette lumière, à des profondeurs inconnues d'elles jusque-là.

» Je ne sais ce que Celui qu'elle a tant aimé fera pour la glorifier plus tard; mais s'il y a un don qui révèle la sainteté, c'est bien celui qui permet de prendre ainsi les âmes à fond, de les sortir d'elles-mêmes et de tout l'humain, de les amener, toutes joyeuses de leur délivrance, au Dieu crucifié par amour, et de les fondre en un avec Lui. Or, ce don, notre « Louange de Gloire » l'exerce irrésistible sur ceux qui lisent les « Souvenirs », et c'est une action qui *demeure*, et ceux qui en sont l'objet ont le sentiment que tout sera autre désormais entre Jésus-Christ et eux. Ils n'ont qu'une peur, « la peur jusqu'à l'angoisse », de votre saint Jean de la Croix, de n'être pas fidèles jusqu'au bout, et de retomber par leur faute dans les inconsciences et les à peu près où ils savent maintenant qu'ils avaient vécu jusque-là.

» Vous vous rappelez que Sœur Elisabeth avait le pressentiment de ce rôle qui lui serait départi au ciel : je ne sais pas de preuve plus impressionnante de la sainteté.

» A Dieu, ma Mère, je vous bénis et vous renouvelle encore mon respectueux merci. »

FR. G. VALLÉE,  
*des Fr. Prêch.*

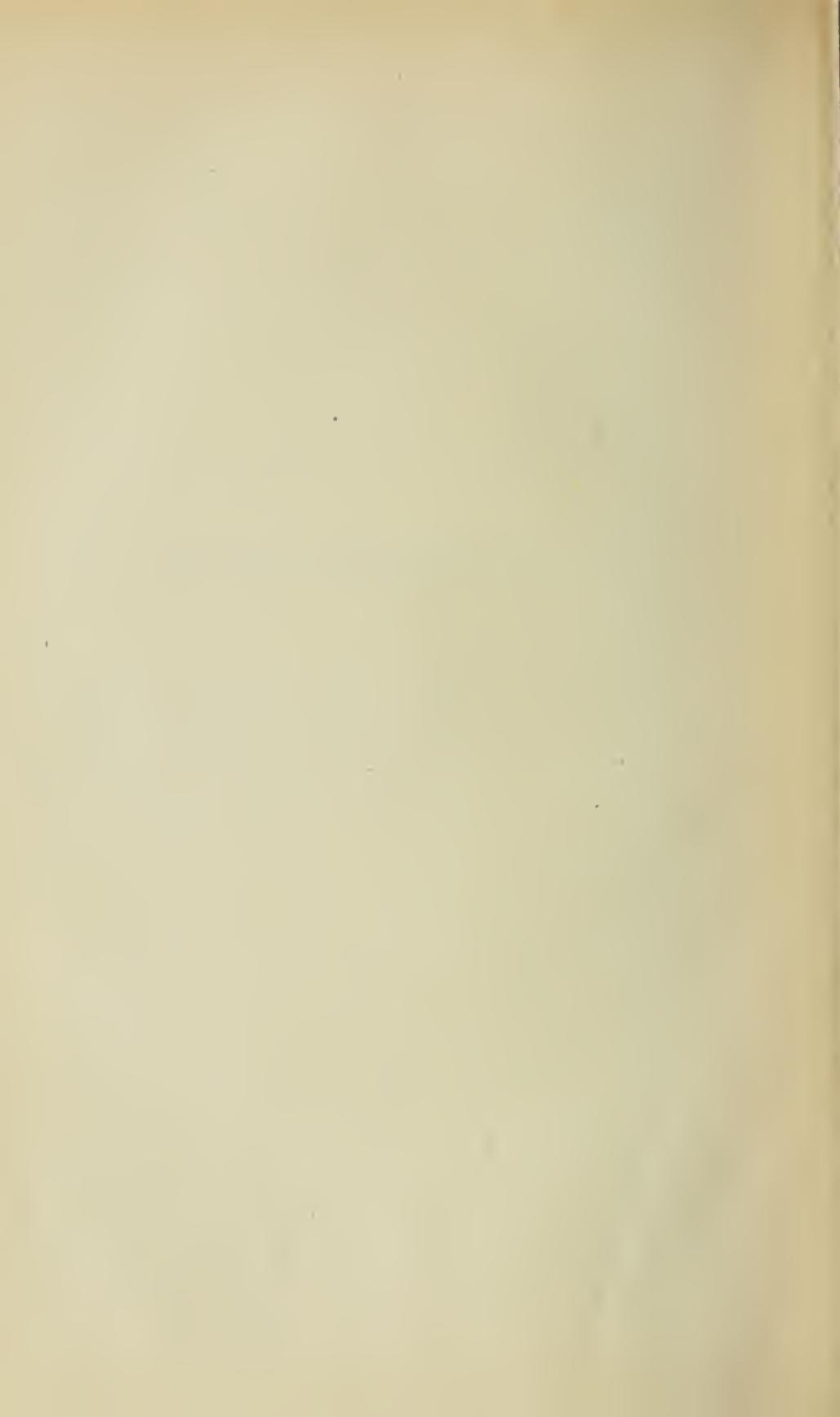


## I.

# LES PRÉVENANCES DIVINES

« Il est de la plus haute importance que l'âme s'exerce beaucoup à l'amour, afin que, se consommant rapidement, elle ne s'arrête point ici-bas, mais arrive promptement à voir son Dieu face à face. »

SAINT JEAN DE LA CROIX.



## CHAPITRE PREMIER

---

### Premières années.

Famille d'Elisabeth. — Naissance et éducation de l'enfant. — Défaut naturel corrigé par le cœur. — Mort de son père. — *Conversion*. — Talent musical. — Première communion. — *Maison de Dieu*. — Séjours à Carcassonne.

Dieu qui ordonne à ses Anges de veiller sur nos voies (1), préparait avec amour celles de Sœur Elisabeth de la Trinité lorsqu'il constituait le foyer auquel devait être confiée cette âme prédestinée.

Son père, M. François-Joseph Catez, appartenait à l'une de ces familles du Nord chez lesquelles les principes religieux et les sentiments élevés se transmettent comme la véritable gloire. Au cours de la carrière militaire qu'il avait embrassée, « il s'attira toujours l'estime de ses chefs, l'affection de ses égaux, l'attachement de tous par sa loyauté, la justesse de son esprit, les nobles qualités de son cœur (2) ».

---

(1) Ps. xc, 11.

(2) Extrait d'un discours prononcé sur la tombe du capitaine Catez par le commandant de C..., et reproduit dans la *Semaine religieuse* de Dijon.

La divine Providence lui avait ménagé une alliance digne de ses mérites dans la famille Rolland, d'origine méridionale, dont le nom avantageusement connu dans l'armée, rappelait aussi le culte de la religion, de l'honneur et de la patrie.

Lorraine par sa mère, M<sup>lle</sup> Marie Rolland en avait la foi simple et vaillante ; une grande délicatesse d'âme la disposait à la mission qui lui était réservée. Admiratrice enthousiaste de la grande Réformatrice du Carmel, elle se plaisait à transcrire les plus belles pages de ses Œuvres, ne se doutant guère que par ces extraits, elle mettrait un jour l'âme de son enfant en communication avec l'âme de la séraphique Mère et la nourrirait ainsi, toute jeune encore, de « sa céleste doctrine (1) ».

Dès la première heure, la protection divine entoura l'existence bien chère dont ces pages doivent conserver la mémoire.

Tout était joie dans l'attente du petit être qui devait compléter le bonheur de ses parents. Mais bientôt cette joie fait place aux plus grandes alarmes : on s'inquiète de la mère et l'on désespère de l'enfant. Mû par sa foi profonde, le capitaine Catez court chez l'aumônier du camp d'Avor et lui demande de célébrer la Messe pour conjurer le malheur qu'il redoute. Le prêtre monte à l'autel, et tandis que l'oblation sainte s'élève vers le trône de Dieu, la grâce en descend ; les cœurs renaissent à l'espérance, et vers la fin du dernier évangile, la petite Elisabeth fait son entrée dans la vie, 18 juillet 1880.

---

(1) Oraison de la fête de sainte Térèse.

C'était un dimanche, coïncidence qu'elle envisagera, dans la suite, comme un premier appel à sa *vocation* spéciale, à ce qui, du moins, fut la caractéristique de sa vie religieuse : être à la sainte Trinité *une louange de gloire*.

Son baptême, en la fête de sainte Marie-Madeleine (22 juillet), pourrait être également regardé comme un signe de la Providence, qui, sous des circonstances fortuites en apparence, cache parfois tout un plan divin. Régénérée sous les auspices de l'illustre Pénitente, l'enfant, de bonne heure, lui voua un culte particulier, et, dans sa pure jeunesse, eut avec elle plus d'un trait de ressemblance (1). Blessée du même amour, elle comprenait ces recherches ardentes, ces longs silences aux pieds du Sauveur, ce besoin de le suivre jusqu'au Calvaire, jusqu'à l'union parfaite qu'il accorde à ses privilégiés.

Cependant, les premières années ne firent rien présager de l'avenir. D'un caractère très vif, Elisabeth se signala, jusqu'à sept ans, par des accès de colère qui contrastaient avec la douceur extrême de sa petite sœur Marguerite, plus jeune de deux ans. Il aurait fallu que

---

(1) Elisabeth était heureuse d'associer chaque année à la mémoire de son baptême celle de sa chère Sainte. En 1905, elle écrivait à cette occasion : « C'est demain la fête de sainte Madeleine, dont la Vérité a dit : « Elle a beaucoup aimé ». C'est aussi fête pour mon âme, car je célèbre l'anniversaire de mon baptême, et puisque vous êtes le prêtre de l'Amour, voulez-vous bien, à la sainte Messe, me consacrer à Lui ; baptisez-moi dans le sang de l'Agneau afin que, vierge de tout ce qui n'est pas Lui, je ne vive que pour aimer d'une passion toujours croissante, jusqu'à cette heureuse unité à laquelle Dieu nous a prédestinés en son vouloir éternel et immuable.

tout cédât à sa volonté (1). Heureusement, la tendresse intelligente de sa mère n'excluait pas la fermeté, appuyée qu'elle était à un vrai sens surnaturel, trop rare même aux foyers chrétiens. M<sup>me</sup> Catez entreprit sans découragement l'éducation de sa fille, d'autant plus qu'elle découvrait en cette petite nature indisciplinée, des ressources peu ordinaires de cœur et d'énergie. Elle y fit appel. La grande punition de l'enfant, celle qui triomphait de ses opiniâtretés, était la privation du baiser maternel avant le repos du soir. Elisabeth bénira un jour sa mère qui lui avait appris à se vaincre par amour. Précieuse leçon ! Devenue plus tard la loi de cette âme, elle la conduira, d'effort en effort, jusqu'aux sommets ardu de la perfection.

De Bourges, la famille Catez vint en Bourgogne ; à Auxonne d'abord, puis à Dijon où l'épreuve ne tarda pas à la visiter. Dieu rappela presque aussitôt à lui le grand-père maternel d'Elisabeth. M. Rolland, homme d'une rare distinction, était avant tout un vaillant chrétien. Habile dans « l'art d'être grand-père », il savait se mettre à la portée de ses petites-filles et captiver leur attention par de charmants récits propres à former leurs jeunes cœurs. Elisabeth pleura beaucoup son vénérable aïeul. Huit mois après, son père fut ravi presque subitement à l'affection des siens. Il ne semble

---

(1) Si douce était notre angélique Sœur qu'il nous serait difficile de la voir autrement que dans la paix ; mais une photographie nous a conservé la physionomie volontaire de l'enfant de trois ans. Pourrions-nous mieux dépeindre le caractère d'Elisabeth à cette époque et permettre de mieux apprécier son énergie, ses luttes, que d'opposer ce portrait à ceux des âges suivants : il est parlant.



*Phot. Chesnat, 1884.*

ÉLISABETH A TROIS ANS

*Il aurait fallu que tout cédât à sa volonté.*



pas, néanmoins, que ce double malheur ait eu sur sa vie l'influence décisive qui devait opérer ce qu'elle appellera *sa conversion*. Cette influence, Dieu se la réservait : elle fut due à la première confession. L'enfant y ressentit une impression profonde qui détermina tout un éveil à l'endroit des choses divines. Dès lors, elle se résolut avec énergie à lutter contre son défaut dominant, sans toutefois que cette application à se vaincre altérât en rien son entrain, sa gaieté.

Pendant les vacances, quelques semaines passées chez des amis, au camp de Châlons, faisaient la joie d'Elisabeth ; elle prenait un vif plaisir à cette vie militaire si mouvementée, à ses batailles quand venait l'époque des grandes manœuvres. Partout elle savait se faire aimer et charmaît déjà par un réel talent musical. A Dijon, des concerts d'enfants avaient été organisés pour l'émulation des jeunes *virtuoses* ; on admirait entre tous le jeu brillant et expressif d'Elisabeth, alors que ses huit ans lui permettaient à peine d'atteindre la pédale. Par *L'Orage*, de Steibelt, elle surprit ses auditeurs ; on s'étonnait de sa sûreté d'exécution, tandis que ses petits doigts semblaient égrener des perles. Ce beau talent devait lui procurer de douces jouissances, car elle avait l'âme pleine d'harmonies.

De tels succès, à un âge si tendre, auraient pu devenir un écueil pour l'enfant ; mais la vigilance maternelle, secondant le travail de la grâce, sut la maintenir dans une simplicité pleine de candeur et d'humilité, cachet de toute sa vie. Après avoir reçu de chaleureuses félicitations, quand la jeune fille demandait à sa mère : « Comment ai-je joué mon morceau ? » M<sup>me</sup> Catez, crai-

gnant l'éveil du moindre sentiment de vanité, lui répondait : « Passablement. » — « Une autre fois, je m'appliquerai davantage », répliquait-elle, sans revenir jamais sur les éloges reçus. C'est que déjà son cœur, épris d'idéal divin, était tout occupé de sa première rencontre avec Celui dont elle pressentait l'amour.

Elle suivait, à cette époque, les catéchismes préparatoires à la première communion et s'y intéressait beaucoup. La lutte contre sa nature bouillante portait ses fruits ; plus le grand jour approchait, plus se multipliaient les victoires d'une volonté déjà maîtresse d'elle-même. Avec quelle ardeur soupirait-elle vers le 19 avril 1891 ! Il se leva enfin radieux sur son âme.

La veille au soir, elle s'était ouverte au pieux aumônier du camp d'Avor, qui l'avait baptisée et venait assister à sa première communion ; le saint prêtre, ému de ce qui lui avait été permis d'entrevoir, se demandait quelle serait la destinée de cette enfant sur laquelle il lui semblait voir la main du Seigneur.

Pendant la touchante cérémonie, les larmes d'Elisabeth coulèrent silencieuses. « Quand nous sortîmes de l'église, rapporte sa compagne de première communion, elle me dit : « Je n'ai pas faim : Jésus m'a nourrie. » Que de fois, nous-mêmes, devons-nous l'entendre dire, après une oraison profonde : « Oh ! comme Il m'a bien nourrie ! »

Dans la soirée, elle eut, au Carmel, une entrevue avec celle qui, huit ans plus tard, devenue Prieure, la soutiendra dans ses deux longues années d'attente. « L'impression qu'elle me laissa est ineffaçable, nous écrit la

Révérènde Mère. Je lui dis que, d'après la signification de son nom, elle était l'heureuse petite *Maison de Dieu*. Cette pensée la frappa vivement ; je la lui inscrivis au verso d'une image, ne me doutant pas que le mystère de l'habitation divine en son àme deviendrait le mot propre de sa vie intérieure (1). »

Ce mystère ne lui était plus caché ; l'Hôte divin ne s'était-Il pas révélé le matin même ! Elisabeth n'avait pas livré le secret intime de cette première rencontre, mais on l'avait devinée profonde et décisive : rien ne le prouve comme le changement qu'on vit s'opérer en elle à dater de ce jour béni. Dès lors, l'aimable enfant devint d'une douceur exemplaire ; on ne surprit même plus un mouvement d'impatience ; parfois seulement une larme, brillant sous sa paupière, révélait le combat intérieur. Le prêtre qui recevait ses confidences ne pouvait assez admirer l'énergie qu'elle déployait pour maintenir en parfait équilibre la violence et la tendresse qui la caractérisaient.

L'ennemi de tout bien, jalosant la paix d'une àme si pure et si fidèle, essaya de la troubler. Pour éprouver son enfant bien-aimée, Dieu permit qu'elle passât par une phase de scrupules et d'angoisses ; mais la patience et la bonté de son confesseur, qui lui firent pressentir celles de Dieu même, l'ouvrirent à la confiance, par où elle rentra dans une paix toute sereine.

---

(1) Cette modeste image, fidèlement conservée, porte au verso ces quatre vers :

Ton nom béni cache un mystère  
 Qui s'accomplit en ce grand jour.  
 Enfant, ton cœur est sur la terre,  
*Maison de Dieu* (Elisabeth), du Dieu d'amour.

A treize ans, elle composait en l'honneur de sa sainte Patronne, un *Souvenez-vous* dont la forme enfantine contraste avec le sérieux des idées. On y remarque déjà cette impression d'exil, cette soif de perfection, d'infini, qui, dès ici-bas, devaient faire vivre notre ange moins sur la terre qu'au Ciel.

« Souviens-toi, ô sainte Elisabeth, ma patronne et ma céleste protectrice, que je suis ta petite protégée; viens me secourir sur cette terre aride et soutiens-moi dans mes faiblesses. Donne-moi tes belles vertus, ta douce humilité et ta sublime charité. Obtiens de Dieu qu'il change mes défauts en vertus, comme Il changea en roses les pains que tu portais. Donne-moi, pour voler au ciel, les ailes de l'espérance, et lorsque Dieu m'appellera à Lui, viens toi-même me recevoir à la porte du ciel. Ainsi soit-il. »

Elisabeth CATEZ.

Que ne nous est-il donné de retrouver dans son *Journal* quelques traces des efforts quotidiens, des luttes qu'elle eut à soutenir avant d'arriver à cette transformation poursuivie sans relâche ! Son désir d'échapper à tous regards lui fit détruire (1) ces pages avec lesquelles il nous eût été facile de reconstituer sa vie tout entière, en lui donnant ce charme particulier que l'on trouve dans les lettres, les écrits de l'enfant, comme dans ceux de la Carmélite : nature pleine de grâce et d'élévation, dont un religieux devait dire, au sortir d'un entretien avec elle au parloir du Carmel : « Elle a vraiment des dons charmants. » Oui, tout en elle charmait, d'autant plus qu'elle paraissait l'ignorer.

« Si tu voyais la beauté d'une âme en grâce avec

---

(1) Sauf un cahier auquel nous ferons quelques emprunts.

moi, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, tu en mourrais d'amour... Telle fut ma première impression, écrit un prêtre chargé de la conduite d'Elisabeth quelques années plus tard, quand s'ouvrit à mon regard de directeur cette âme toute de candeur et d'innocence, limpide comme le pur cristal des eaux transparentes. Un enthousiasme contenu y échauffait une piété simple, régulière, bien naturelle dans son surnaturel; pas d'exaltation, pas d'exigences extraordinaires. Le *moi* haïssable semblait n'avoir, pour ainsi dire, pas pris naissance en elle. »

Disons plutôt qu'il était tenu journallement en échec par un besoin de souffrance bien rare à un âge où le cœur s'ouvre à toutes les joies. Livré au divin amour, celui d'Elisabeth ne devait trouver son repos que dans la douleur. Déjà la chère enfant se montre avide d'im-molation ; chaque feuillet de son *Journal* est l'écho d'aspirations généreuses qu'elle ne se lasse pas de formuler, et avec quels accents (1)! Elle fait plus : se donne au sacrifice tel qu'il s'offre en sa vie, et le sacrifice, constamment accepté, l'assouplit, la modèle sur le divin exemplaire, dont elle exprimera bientôt la dou-

---

(1) Nous retrouvons, datant de cette époque, d'autres échos de ses appels à la croix. Sans doute les fautes abondent dans les premiers essais poétiques de notre petite Sœur, mais ne sont-elles pas touchantes, ces strophes qui jaillirent de son âme sous l'impression des souffrances du Sauveur, en un jour de Vendredi saint.

*Hymne à la souffrance.*

Frappe, frappe, chère souffrance,  
 Frappe, frappe, chère douleur,  
 Toi qui n'épargnas pas le Sauveur,  
 Sois, ici-bas, mon espérance.

ceur et l'humilité, en attendant que, porté à l'héroïsme, il imprime sur elle les stigmates de la croix.

Avant d'aller plus loin, recueillons les souvenirs d'un vénérable chanoine de Carcassonne chez qui la famille Catez faisait fréquemment de petits séjours. Ce digne prêtre connut d'autant mieux Elisabeth que celle-ci, dès son jeune âge, aimait à le prendre pour confident de ses sentiments intimes.

« Que dirais-je de celle qui voulut bien faire de moi son ami, sinon qu'elle était une sainte ? Oh ! oui, une sainte, dans l'acceptation la plus large du mot. Cette conviction est tellement ancrée dans mon esprit, que j'écrivais un jour à sa mère : « Je brûle toutes les lettres » que je reçois ; quant aux lignes qui me viennent » d'Elisabeth, je les collectionne précieusement ; je les » léguerai à vos petites-filles ; qui sait si elles ne servi- » ront pas un jour, quand il sera question de la béa- » tifier ou de la canoniser ? »

» Dieu est admirable dans ses saints ; et sa grâce, qui est une habile ouvrière, commença de bonne heure son travail en cette âme prédestinée.

Frappe, je ne puis vivre sans toi.  
Frappe, afin que Jésus trouve en moi  
Une crucifiée à son image,  
Qui boit avec Lui l'amer breuvage.

Frappe, je goûte tant de délices  
Dans l'épreuve et dans le sacrifice,  
Car j'espère consoler le cœur  
De Jésus, mon bien-aimé Sauveur.

. . . . .  
. . . . .

*Vendredi saint.*

» Elisabeth fut sainte dès ses premières années. J'affirme qu'elle ne s'est jamais démentie. Demandez à sa pieuse mère, elle vous dira que dans nos conversations, comme dans notre correspondance, nous ne l'avons jamais nommée autrement que *notre petite sainte*. Pour moi, elle est morte avec la pureté de son baptême.

» Elle a eu d'autant plus de mérite qu'elle était douée d'une nature vive, ardente, passionnée. Née dans un camp, fille et petite-fille d'officiers, elle sentait circuler dans ses veines un sang de soldat, chaud et généreux. Facilement, elle aurait été emportée, volontaire, fouguese. Heureusement deux amours furent, chez elle, les pondérateurs de sa vivacité : l'amour de sa mère et l'amour de Dieu ; l'amour de sa mère qu'elle chérissait éperdument, et l'amour de Celui qu'elle a toujours, avec une intonation céleste, nommé : *Lui!* Ces grands beaux yeux que vous avez bien connus, ma Révérende Mère, ces yeux dans lesquels se reflétait le ciel, elle les avait sans cesse fixés sur sa mère et sur Dieu, et sans cesse demandait : que faut-il faire?

» Elle aimait bien à jouer avec ses petites amies, et personne mieux qu'elle ne savait mettre de l'entrain au jeu. Je la vois encore, dans nos courses à travers les montagnes, les bois, les prairies, franchissant les rivières, toujours en tête de la bande. Un mot, un regard de sa mère arrêtait le mouvement le plus vertigineux.

» Quelle différence entre elle et sa jeune sœur Marguerite, pourtant également bonne, également aimable. L'une fouguese, exubérante, l'autre calme, sérieuse; nous l'appelions *la Justice!*

» Quand Elisabeth quitta le monde, elle n'éprouva qu'un regret : sa mère.

» Je n'oublierai jamais sa dernière visite : nous étions bien émus au moment d'une séparation que nous savions définitive. Sa mère pleurait; elle, refoulant ses larmes, se pencha vers moi et murmura deux mots que seul j'entendis : *Merci !... Maman !!!* Je ne l'ai plus revue. Puisse-t-elle par sa prière m'obtenir de la revoir au ciel !

» Pourquoi ce merci avant de me recommander sa mère? Parce qu'elle a toujours cru que j'avais favorisé sa vocation. Je ne m'en défends pas, et j'ai eu le courage de dire à sa mère : elle est à Dieu avant d'être à vous.

» C'était un soir, les fillettes, fatiguées de jouer, avaient entamé une conversation enfantine ; Elisabeth, elle, par une manœuvre rusée et savante, avait trouvé le moyen de se rapprocher de moi ; elle était même parvenue à grimper sur mes genoux. Vite, elle se penche à mon oreille et me dit : « Monsieur le cha- » noine, je serai religieuse, je veux être religieuse ! » Elle avait, je crois, sept ans !... Je me souviendrai longtemps de ce timbre angélique... et aussi de l'exclamation quelque peu irritée de sa mère : « Qu'est-ce » qu'elle dit, la petite folle ? »

» M<sup>me</sup> Catez sait bien sous quel cloître elle vint me retrouver le lendemain. Anxieuse, elle me demanda si je croyais sérieusement à une vocation ; et moi je répondis une parole qui, comme un glaive, transperça son âme : J'y crois.

» Aujourd'hui, la sainte femme a gravi le Calvaire ; elle a assisté à l'immolation de son enfant ; pleine de



*D'après une photographie de 1891.*

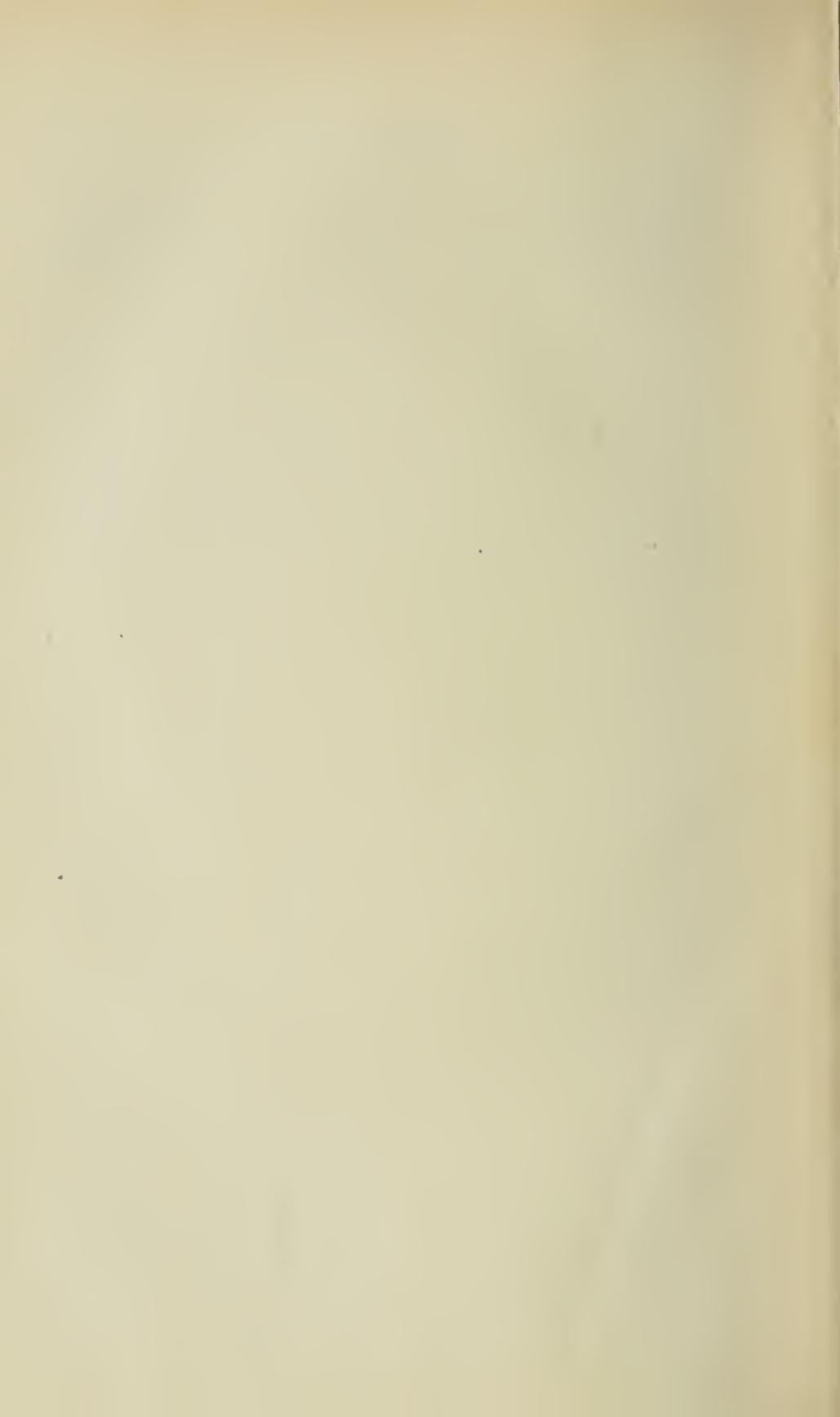
ÉLISABETH L'ANNÉE DE SA PREMIÈRE COMMUNION

*Elle avait appris à se vaincre par amour.*



larmes, mais debout, comme la mère de Jésus, forte, généreuse, elle a offert le sacrifice. Dieu la récompensera comme elle le mérite ; en attendant, elle peut être fière et consolée : elle a donné une grande sainte au ciel.

» Comment Elisabeth s'est-elle préparée à recevoir le Pain des anges au grand jour de la vie ? D'autres, plus heureux que moi, en ont été les témoins, ils pourront le dire. Tout ce que je puis certifier, c'est qu'après cet acte, je ne l'ai pas vue une seule fois prier, je ne l'ai pas entendue une seule fois en confession, je ne l'ai pas communiee une seule fois, sans murmurer, édifié : cette enfant est un ange. »



## CHAPITRE II

---

### L'Appel divin.

Résolution d'être toute à Dieu. — Vœu de virginité. — Au foyer de la famille. — Vocation mise à l'épreuve. — Plaidoyer fraternel. — Journal d'Elisabeth.

« Je serai religieuse, je veux être religieuse », avait dit l'enfant de sept ans. Elle ne comprenait pas qu'on pût se donner à demi au bon Dieu; ainsi *sa conversion* lui avait-elle ouvert la voie des parfaits.

« Très enjouée par nature, nous confiait-elle se reportant aux souvenirs de ses premières années, j'aimais à m'amuser; mais les fêtes mondaines, même à cet âge, me tenaient en éveil à cause de mon cœur. Cependant ma résolution d'être toute à Dieu me gardait de l'attrait du plaisir... Quand j'étais invitée à de petites réunions, j'allais, avant de sortir, m'enfermer dans ma chambre pour prier un bon moment; je me savais si ardente, que je m'obligeais à une grande vigilance. »

Cette volonté d'être complètement à Dieu ne fut d'abord qu'une tendance vague vers le plus parfait.

« Je ne me souviens pas quand Elisabeth me fit ses premières ouvertures sur son désir de se consacrer à Notre-Seigneur, rapporte une amie intime; mais encore

bien petite, elle jouait, de préférence, à imiter les religieuses; c'était déjà sa seule pensée; je ne l'ai jamais vue varier. Un soir, elle me déclara qu'elle voulait être trappistine, le Carmel ne lui paraissant pas assez sévère... »

Quelque temps après, son choix était fait. « Elle avait à peine quatorze ans, dit à son tour M<sup>me</sup> X..., lorsqu'un jour, je la trouvai pensive, triste et levant ses beaux yeux vers le ciel comme pour l'implorer. Je m'approchai et lui demandai pourquoi cet air morose, quand tout lui souriait dans la vie. « Madame, je pense à mon » bonheur lorsque le Carmel m'ouvrira ses portes et il » me semble que le temps passe bien lentement, car je » voudrais déjà être au service de Dieu. » Je ris de cette décision prématurée et lui fis entendre que dans le monde, elle pourrait aimer et servir Dieu, tout en entourant de soins et d'affection sa mère si parfaite. Elle me laissa exprimer toute ma pensée, puis me répondit : « Dieu me veut pour Lui; ma chère maman » comprendra mon désir, elle sera heureuse de mon » départ, puisque ce départ doit faire mon bonheur. Je » l'aimerai bien tout de même, allez ! »

Comment Elisabeth s'était-elle déterminée pour le Carmel? Laissons-la nous l'apprendre :

« J'aimais beaucoup la prière, et tellement le bon Dieu, que même avant ma première communion, je ne comprenais pas qu'on pût donner son cœur à un autre; et dès lors, j'étais résolue à n'aimer que Lui, à ne vivre que pour Lui.

» J'allais avoir quatorze ans, quand un jour, pendant mon action de grâces, je me sentis irrésistiblement poussée à Le choisir pour unique époux, et sans délai,

je me liai à Lui par le vœu de virginité. Nous ne nous dimes rien, ajouta-t-elle en nous faisant cette confidence, mais nous nous donnâmes l'un à l'autre en nous aimant si fort, que la résolution d'être toute à Lui devint chez moi plus définitive encore. Une autre fois, après la sainte communion, il me sembla que le mot *Carmel* était prononcé dans mon âme, et je ne pensai plus qu'à m'ensevelir derrière ses grilles. »

Six années la séparent de ce jour tant désiré; années d'attente bien longues au gré de ses aspirations, mais rapides et bénies pour le foyer qu'elle embaume du parfum de ses vertus. La tendresse de son cœur se concentre sur sa mère et sa sœur Marguerite. Sa mère, de quelle vénération elle l'entoure ! Elle écrira un jour, après avoir entendu un sermon sur l'éducation des enfants : « J'ai remercié Dieu du fond de mon cœur de m'avoir donné une mère comme la mienne, une mère douce et sévère à la fois, et qui a su vaincre mon terrible caractère. »

A l'égard de sa jeune sœur, elle joue son rôle d'aînée avec une grâce charmante : « Ses exemples ne m'instruisaient pas moins que les conseils de sa piété si éclairée, de son jugement si sûr, observe à ce propos celle dont il est ici question. Elisabeth avait douze à treize ans, quand un dimanche au sortir d'un office paroissial, elle me dit : « J'ai entendu le bon Dieu me » demander de ne pas prendre deux chaises à l'église ; » il ne faut pas être si bien installée. » Je me mis à rire, repartant que c'était bien égal au bon Dieu qu'elle eût une ou deux chaises. Plus tard, je compris dans quelle dépendance de la grâce vivait mon angélique

sœur : le secret de ses rapides progrès dans la perfection m'était dévoilé. Avant cet âge, l'amour divin remplissait déjà son cœur ; tout en elle en témoignait. Un jour, petite enfant, elle s'était écriée, passant devant le théâtre : « Oh ! que je voudrais être actrice ! » — « Comment, vous, Elisabeth, avoir un pareil désir ? » lui avait-on dit plus que surpris de cette exclamation. — « Oui, car dans ce lieu il y aurait au moins un cœur » qui aimerait Dieu. » Aimer Dieu et le faire aimer, c'était toute sa vie. Elle veillait à ce que rien en son âme ne fit obstacle à son action ; ainsi cherchait-elle à se corriger d'une certaine timidité, comme d'un manque de simplicité provenant de l'amour-propre.

» Se renoncer était passé dans ses habitudes, tellement qu'on ne pouvait apercevoir en elle la moindre contrainte en ces occasions ; elle témoignait même alors une satisfaction que pouvait seule causer la pensée d'un nouveau sacrifice, nouvel acte d'amour, et d'une joie à procurer aux autres. »

Ses amies donnent les mêmes éloges à sa vertu. « Je ne l'ai jamais ouï dire du mal de personne, témoigne l'une d'entre elles, jamais non plus du bien à faux ; elle savait faire ressortir ce qu'il y a de bon en chacun, sans pour cela nier les lacunes : son tact égalait sa charité, de même que son indulgence ne l'empêchait pas d'être ferme quand il le fallait. »

Elisabeth désirait mourir jeune (1), la terre n'avait

---

(1) A quatorze ans elle pria une petite amie de l'accompagner au sanctuaire bourguignon de Notre-Dame d'Etang dans le but d'obtenir cette faveur.

rien qui l'attirât; cependant elle avait grand'peur du jugement particulier, et chaque soir, ne s'endormait qu'après s'être préparée à la mort, comme si elle eût dû mourir la nuit même. Bientôt, à la crainte, devait succéder l'amour le plus épanouissant.

« Une tendre dévotion pour sainte Catherine de Sienne, nous dit-on d'autre part, la portait à imiter son recueillement continuel dans la petite cellule de son cœur, où elle se plaisait à tenir compagnie au divin Maître et à lui offrir les fleurs de ses sacrifices. Je fus bien souvent témoin, ajoute la narratrice, de ses efforts pour dissimuler une peine, réprimer une impatience, une parole trop vive. »

Une note d'Elisabeth nous livre le secret de ses victoires : « Lorsque je reçois une observation qui ne me paraît pas juste, je crois sentir bouillonner mon sang dans mes veines, tant mon être se révolte... Aujourd'hui j'ai eu la joie d'offrir à mon Jésus plusieurs sacrifices sur mon défaut dominant ; comme ils m'ont coûté ! Je reconnais là ma faiblesse, mais Jésus était avec moi ; j'entendais sa voix au fond de mon cœur, alors j'étais prête à tout supporter pour l'amour de Lui ! »

Oui, Jésus vivait, il régnait en ce cœur virginal ; sa présence se trahissait au dehors. « Il émanait d'elle quelque chose que je ne saurais exprimer, rapporte une autre amie ; c'était si pur, si ardent, si doux pourtant : c'était suave et simple comme le parfum de la vertu. »

Ces quelques souvenirs suffisent à esquisser la physionomie de cette enfant vraiment toute prise par Dieu. C'était bien ce qui se lisait en son regard limpide

et profond, en son attitude modeste et recueillie ; l'âme de la « petite sainte » transpirait en tout son être, en tous ses actes, jusque dans les harmonies de son clavier, qu'elle faisait vibrer avec un art de plus en plus remarquable. « Nul ne sait comme elle interpréter les grands maîtres, disait-on, car elle a de l'âme » ; et l'on sentait que cette âme n'était pas faite pour le monde.

D'où lui venait ce génie d'interprétation ? Elle-même nous le fait connaître, écrivant à propos d'une enfant qui s'effrayait de prendre part active à une séance musicale : « Je prierai pour Madeleine afin que le bon Dieu l'envahisse jusqu'en ses petits doigts ; alors je défie qui que ce soit de rivaliser avec elle. Qu'elle ne s'énerve pas ; je vais lui donner mon secret : il faut qu'elle oublie tous ceux qui l'écoutent et se croie seule avec le Maître divin ; alors on joue pour Lui avec toute son âme, et l'on fait sortir de son instrument des sons pleins, à la fois puissants et doux. — Oh ! que j'aimais à Lui parler ainsi ! »

Non, en vérité, une telle âme n'était pas faite pour le monde, et l'on n'est pas surpris de l'entendre s'écrier, se reportant à cette époque de sa vie : « Le monde ! il m'effrayait. » Nous l'avons vue, bien jeune encore, à l'approche d'une réunion enfantine, « se tenir en éveil à cause de son cœur ». La grande vigilance à laquelle s'était résolue cette jeune fille ardente et fidèle, nous savons avec quelle délicatesse, quels soins jaloux, elle sut l'exercer jusqu'à son entrée au Carmel.

« A dix-huit ans, ce fut fini de la lutte, disait-elle ; au milieu des fêtes, prise par la présence du divin

Maitre et par la pensée de ma communion du lendemain, je devenais comme étrangère, insensible à tout ce qui se passait autour de moi. »

M<sup>me</sup> X... rapporte en effet que, dans une soirée pleine d'entrain, frappée de son regard, elle ne put s'empêcher de lui dire : « Elisabeth, vous n'êtes pas ici, certainement vous voyez Dieu. » La jeune fille s'était contentée de sourire. M<sup>me</sup> Catez, dont l'attention avait été appelée sur le regard de sa fille emportée par le mouvement de la fête, comprit, elle aussi, que le cœur de son enfant n'était pas là. D'ailleurs, ignorait-elle ses aspirations ? Comment oublier ces lignes surprises dans son *Journal* : « O Carmel ! Quand donc m'ouvriras-tu tes portes ? » Depuis ce jour, la vision du grand sacrifice ne l'avait jamais quittée.

En 1897, M. l'abbé S... changeait de résidence ; avant son départ il lui parla sérieusement de la vocation d'Elisabeth, dont il plaida la cause contre des délais trop faciles à prévoir. Tout en se soumettant à l'ordre d'en haut, M<sup>me</sup> Catez voulut éprouver elle-même cette vocation et la laisser mûrir.

Une des épreuves les plus sensibles à la chère enfant, fut la privation des rapports qu'elle eût aimé établir avec le Carmel pour consoler son attente et soutenir ses efforts. Elle l'accepta dans cet esprit d'obéissance qui l'animait toujours, et se prêta avec la même sérénité à tous les désirs de sa mère, en qui elle se confiait absolument.

L'été suivant, on partit pour la Lorraine.

Pendant trois semaines, les réunions se succédèrent ; « Elisabeth y paraissait irréprochable dans sa mise

d'une élégante simplicité, car son bon goût la guidait en cela comme en toutes choses, sans recherche ni prétention ». A la voir ainsi aimable et gracieuse, nul ne se doutait qu'elle vécût dans l'attente du cloître.

Après la Lorraine, au camp de Châlons, elle se créa de nouvelles sympathies dans le monde militaire. Mais pendant que ses dehors charmants faisaient concevoir autour d'elle bien des espérances, elle continuait à poursuivre un plus haut idéal.

Admirant en silence cette rare vertu et se berçant encore de quelque espoir, sa pieuse mère s'en remit, pour l'avenir, au jugement d'un prêtre en qui elle avait toute confiance (1).

Un jour, s'ouvrant à sa seconde fille de ses perplexités, M<sup>me</sup> Catez apprit que son Elisabeth aspirait plus que jamais au cloître, et, qu'en ce moment même, elle faisait une neuvaine à la Sainte Vierge pour obtenir le consentement désiré. Marguerite plaida généreusement une cause bien sensible à son cœur, et la mère, vaincue, fit appeler sa fille aînée. Il s'ensuivit cette touchante scène décrite par Elisabeth :

*Dimanche 26 mai 1899.* — « O Marie, vous m'exaucez, continuez à me soutenir !

» Marguerite a encore abordé le sujet de ma voca-

(1) M. le chanoine G... fut le directeur d'Elisabeth jusqu'à son entrée au Carmel. Il reconnut bientôt l'appel de Dieu, et lorsque le moment de la séparation arrivait, la pauvre mère demandait encore le sursis d'une année, ce fut lui qui la détermina à consommer le sacrifice.

tion ; maman lui a répondu que je ne devais plus y penser, et qu'elle ne m'en parlerait pas la première. Cependant, après le déjeuner, cette pauvre mère m'interrogea. Quand elle vit mes idées toujours les mêmes, elle versa beaucoup de larmes et me dit qu'elle ne m'empêcherait pas de partir à vingt et un ans ; que j'avais donc seulement deux ans d'attente et qu'en conscience, je ne pouvais laisser ma sœur avant ce terme.

» Comme j'ai admiré sa résignation ! C'est bien Marie qui m'a obtenu cette grâce, car jamais je ne l'avais trouvée ainsi. Lorsque je les ai vues pleurer toutes deux, les larmes m'ont inondée moi-même. O mon Jésus, il faut que ce soit vous qui m'appeliez, vous qui me souteniez ; il faut que je vous voie me tendant les bras au-dessus de ces bien-aimées, pour que mon cœur ne se brise pas. Afin de leur éviter une larme je tenterais tout... et c'est moi qui les afflige ainsi. O mon Maître ! je le sens, vous me voulez, et vous me donnez force et courage ; dans ma peine, j'éprouve un calme infini. Oui, bientôt je pourrai répondre à votre appel ; pendant ces deux ans, je vais faire plus d'efforts, afin d'être une épouse moins indigne de vous, mon Bien-Aimé.

» Je crois rêver ! Ah ! c'est trop beau ! je ne puis penser qu'à moi, mauvaise, misérable créature, vous réservez un bonheur semblable. Soyez-en à jamais béni ! Et maintenant, ô vous qui pouvez tout remplacer en mon cœur, brûlez, arrachez tout ce qui vous déplaît en moi. O Marie, merci !... Continuez votre œuvre, soutenez ma bonne mère dont j'admire le courage, récompensez

ma chère petite sœur qui ne pense qu'à m'obtenir le bonheur auquel j'aspire. Donnez-leur force et courage ; qu'elles comprennent que, malgré mon amour pour elles, je suis prête à les quitter pour mon Jésus ; qu'elles croient bien que c'est Lui qui m'appelle, que pour Lui seul je les sacrifie... O Bien-Aimé, soutenez-les, soutenez aussi celle qui vous aime à en mourir, et qui ne peut trouver une parole assez puissante pour vous remercier ! »

Sa prière fut exaucée : ces belles âmes firent de grands progrès dans les voies de Dieu. Quant à Elisabeth, elle ne songea qu'à mettre à profit ce délai trop long pour ses ardents désirs : « Puisque Jésus ne veut point encore de moi, écrit-elle, que sa volonté soit faite ; mais que je me sanctifie dans le monde ; que ce monde ne m'empêche pas d'aller à Lui, que les futilités de la terre ne m'amuse pas, ne m'attardent pas. Je suis l'épouse de Jésus ! nous sommes intimement unis, rien ne peut nous séparer. Ah ! que je sois toujours digne de mon céleste Epoux, que je ne gaspille pas ses grâces, et que j'aie le bonheur de Lui prouver combien je l'aime ! »

Son *Journal* nous révèle quelques-unes de ses fidélités et nous la montre sérieusement appliquée à l'œuvre de sa sanctification.

En ce compte de conscience ouvert, les efforts sont consignés et les déficits humblement reconnus. Tout cela se fait avec beaucoup d'abandon, de simplicité, d'amour surtout. Elle veut plaire à Celui qui l'a charmée et choisie pour lui, elle veut consoler le Cœur divin des outrages dont elle ressent avec lui la douleur. N'igno-

rant pas que seules les vertus chrétiennes prouvent la vérité de l'amour, elle s'y applique avec ardeur et persévérance, pour acquérir la perfection dont elle prépare la profession définitive au Carmel.

A la veille d'entrer dans le cloître, Elisabeth détruit ces pages intimes, sans penser qu'il y aurait intérêt pour d'autres à les conserver. Elle entend d'ailleurs disparaître complètement, s'ensevelir tout entière derrière les grilles, ne laissant à sa mère, à sa sœur, tendrement chéries, que l'assurance d'une affection qui doit se perpétuer dans l'infini de Dieu.

Un cahier cependant, avons-nous dit, échappa aux flammes. Comme il contient principalement des résumés de lectures et d'instructions, elle n'y prit pas garde et c'est, sous une autre forme, la continuation de son histoire intime.

« Je lis en ce moment *Le Chemin de perfection*, de sainte Tèreèse; cette lecture me captive et me fait beaucoup de bien : la Sainte dit de si bonnes choses sur la mortification intérieure, cette mortification à laquelle je veux absolument arriver avec l'aide de Dieu. Je ne puis m'imposer de grandes souffrances pour le moment; du moins, à chaque instant, je puis immoler ma volonté. »

Plus loin : « Mon directeur m'a parlé aujourd'hui de la mortification intérieure; Dieu l'avait bien inspiré... J'y travaille tant depuis ma retraite ! Je dois me persuader que la souffrance corporelle à laquelle j'aspire n'est qu'un moyen, d'ailleurs excellent, pour atteindre à la mortification intérieure et au complet détachement de

moi-même. Jésus, mon amour, ma vie, aidez-moi ; il faut absolument que j'arrive à cela, à faire toujours, en toutes choses, le contraire de ma volonté. Bon Maître, je vous immole cette volonté ; qu'elle ne fasse qu'un avec la vôtre. Je vous le promets, je ferai tous mes efforts pour être fidèle à cette résolution que j'ai prise de me renoncer en tout. Cela ne m'est pas toujours facile, mais avec vous, ô ma force et ma vie, ne suis-je pas assurée de la victoire (1) !

» Je ne saurais dire tout le profit que je retire de ce livre de sainte Térèse. Tout en s'adressant à ses filles du Carmel, elle parle si bien de l'amitié ! Quelle véritable et parfaite amitié que celle d'une personne ou d'une religieuse qui travaille à l'avancement spirituel de son prochain ! Une telle amitié vaut mieux mille fois que celle que l'on pourrait témoigner dans le monde avec toutes les paroles de tendresse dont on use que trop, dit la Sainte.

» O mon Jésus, oui, je le reconnais, j'ai trop aimé les créatures ; je me suis trop donnée à elles et j'ai trop désiré leur affection, ou plutôt je n'ai pas su aimer divinement. Mais maintenant, je le sens, je ne tiens

---

(1) Elisabeth suivait régulièrement les retraites données aux jeunes filles par les Pères de la Compagnie de Jésus. Elle apportait une grande ferveur à s'y préparer et recueillait avec une sainte avidité la doctrine lumineuse des *Exercices*, qui devait éclairer et soutenir le travail de sa perfection. Cette année-là, ses résolutions s'inspirent de « l'*agendo contra* », qui a fait vibrer d'un saint enthousiasme son âme généreuse ; l'énergique expression de saint Ignace devient son mot d'ordre. *Se renoncer en tout, faire toujours le contraire de sa volonté* ; programme d'une courageuse abnégation par laquelle la vaillante enfant disposera en son cœur de continuel degrés d'ascension.

qu'à vous, et surtout, Bien-Aimé de mon cœur, je ne veux être aimée que de vous.

» ...Je me suis confessée aujourd'hui ; j'ai fait connaître à mon directeur mes résolutions et toutes les grâces dont Dieu m'a comblée pendant ces quelques jours. Il me conseille en chacune de mes confessions d'accuser les manquements aux résolutions prises, il m'assure qu'ainsi je ferai plus de progrès. O mon Jésus, je désire en faire beaucoup, afin que vous m'aimiez encore davantage. Oui, Jésus, je suis jalouse de votre amour ; et moi, je vous aime tellement que, par moment, je crois en mourir. »

Les lignes qui vont suivre sont l'écho des sentiments d'une piété filiale que la plume d'Elisabeth excelle à manifester. Le zèle de sa perfection lui ayant fait concevoir un plan qui ne reçoit pas l'approbation de sa mère, sans insister, elle se soumet : « Maman n'a pas été contente, écrit-elle, désormais je ne parlerai plus de cela. »

Et plus loin : « Je me réjouissais de communier aujourd'hui ; pendant quatre jours de suite... C'était trop de bonheur. Comme j'ai vu que cela contrariait maman, j'ai fait ce gros sacrifice et l'ai offert à mon Jésus. »

« J'ai pensé à maman lorsque le Père a dit : « O vous, » pauvres mères auxquelles Dieu demande vos fils ou » vos filles, venez puiser près de Lui force et courage, » écrit-elle après un sermon. Oui, mon Jésus, sou- » tenez-la, je vous en conjure, son chagrin fait mal. »

En 1899, M<sup>me</sup> Catez tombe gravement malade. En proie à l'inquiétude, Elisabeth se lève la nuit pour

aller écouter sa respiration. Elle cherche à connaître la vérité coûte que coûte. Elle prie surtout, et Dieu l'exauce. « Enfin maman est guérie, écrit-elle toute joyeuse. O mon bon Maître, quelle épreuve vous m'avez envoyée là, et cependant je vous dis merci. Vous vous en êtes servi pour me détacher des choses d'ici-bas et m'attacher toute à vous, à vous seul pour qui je veux souffrir ou mourir. »

Une émotion d'un autre genre était réservée au cœur d'Elisabeth si tendre pour sa mère : son *Journal* nous en fait la confidence. « O mon Jésus, gardez mon cœur, il est à vous ; je vous l'ai donné, il ne m'appartient plus. Ce matin, maman est rentrée fort tard et toute bouleversée. On lui a parlé d'un mariage pour moi, un parti superbe que je ne retrouverai jamais. Elle est donc allée demander conseil à mon confesseur ; il l'a engagée à me parler de cette proposition, à m'en montrer les avantages, disant que c'est une épreuve pour moi ; que je dois réfléchir..., qu'il ne peut se prononcer... ; que l'on ne doit point cependant organiser d'entrevue sans m'en prévenir. J'étais loin de m'attendre à cela ; mais comme je reste indifférente à cette séduisante proposition ! Mon cœur n'est point libre ; je l'ai donné au Roi des rois, je ne puis plus en disposer, j'entends la voix de mon Bien-Aimé au fond de mon cœur : « Mon épouse, me dit-il, tu refuses donc tout » bonheur ici-bas pour me suivre ; à ma suite tu » passeras par la douleur, par la croix ; tu auras beau- » coup de souffrances à endurer ; si je n'étais pas là » pour te soutenir, tu ne pourrais les supporter ; même » ces consolations spirituelles, si douces à l'âme, te seront

» enlevées. Que d'épreuves, quand on marche à ma  
» suite ; mais aussi que de douceurs, que de joies je te  
» ferai goûter dans ces tribulations ! La part que je t'ai  
» choisie est bien la plus belle, il faut que je t'aime  
» d'un grand amour pour te l'avoir réservée. Sens-tu  
» assez d'amour pour ton Jésus, acceptes-tu ces souf-  
» frances ? Veux-tu me consoler ? Je suis si abandonné,  
» ma fille, ne me délaisse pas ; je veux ton cœur, je  
» l'aime, je l'ai choisi pour moi, j'aspire au jour où tu  
» seras toute à moi ; oh ! garde ton cœur ! »

» Oui, mon amour, ma vie, l'Époux bien-aimé que  
j'adore ; oui, je suis prête à vous suivre dans cette voie  
de sacrifices. Vous me montrez toutes les peines que je  
rencontrerai, bon Jésus ; nous les traverserons ensemble ;  
à votre suite, avec vous, je serai forte. Oh ! merci  
d'avoir choisi une pauvre petite créature comme moi  
pour vous consoler ; vous saviez bien que je ne vous  
abandonnerais pas. Mais je serais plus coupable que  
les malheureux qui vous crucifiaient il y a vingt siècles !  
O suprême Amour, je suis toute à vous, seulement  
soutenez-moi, car sans vous je suis capable de toutes  
les bassesses, de tous les crimes. Ma mère est admi-  
rable : c'est un miracle de Marie ; elle n'essaie même  
pas de m'ébranler. Je lui ai dit, lorsqu'elle m'a demandé  
de réfléchir, que ma réponse serait la même dans huit  
jours qu'aujourd'hui ; mais que si cela lui était agréable,  
je consentais à ce qu'elle ne répondît pas encore...  
maintenant elle me comprend... « C'eût été le repos  
» pour moi, m'a-t-elle dit ; mais Dieu veut qu'il en soit  
» autrement, que sa volonté soit faite ! »



## CHAPITRE III

---

### La Mission de 1899.

Flamme apostolique. — Correspondance à la grâce. — Douleur de ses fautes. — Confession générale. — Elans de reconnaissance. — Clôture de la mission.

En 1899, nous trouvons Elisabeth tout occupée d'une grande mission qui se préparait.

« Nous allons avoir une mission pendant le carême ; je prie déjà pour son succès. Oh ! combien je désire ramener des âmes à mon Jésus ; je donnerais ma vie pour contribuer au rachat d'une de ces âmes qu'Il a tant aimées ; je voudrais le faire connaître, le faire aimer par toute la terre ! Je suis si heureuse de Lui appartenir ! Je voudrais que le monde entier se plaçât sous ce joug si doux, sous ce fardeau si léger... Je voudrais rendre à Jésus M. N..., un excellent homme, aussi charitable qu'il est possible de l'être, mais qui vit loin de Dieu. J'ai offert plusieurs communions à cette intention et je compte sur la mission pour opérer cette belle œuvre... Si je pouvais y avoir une petite part, ce serait

trop de bonheur ! Que n'endurerais-je pas pour cela !... »

« *Samedi 4 mars.* — Je rentre de la cathédrale ; la cérémonie d'ouverture a été superbe ; Monseigneur est monté en chaire, il a parlé de cette mission qui doit réveiller les âmes de leur sommeil. Après le sermon, il y a eu une magnifique procession suivie par toute la maîtrise. Les voix angéliques s'élevaient pures et suaves jusqu'aux voûtes de l'ancienne basilique ; ces chants étaient beaux et touchants. »

Sa grande préoccupation est le salut des âmes. Les plus ardents soupirs s'échappent de son cœur embrasé du divin amour.

« *Dimanche 5 mars.* — Mon Dieu, je vous fais le sacrifice de ma vie pour le succès de cette mission ; faites-moi souffrir, mais exaucez-moi ; voyez mes larmes, mes soupirs ; grâce, pitié, Dieu tout-puissant ; au nom de Jésus, mon Epoux bien-aimé.

» O Père, n'êtes-vous pas touché ? Que vous faut-il encore ? Des âmes, ô mon Dieu, il me faut des âmes au prix de n'importe quelle souffrance ; ma vie entière sera une expiation ; je suis prête à tout souffrir ; mais pitié pour le monde, au nom de Jésus, mon divin Epoux, Jésus que je veux consoler.

» M. N... est venu à la mission, comme j'ai remercié Dieu ! »

« *Dimanche 12 mars.* — A vêpres, superbe sermon ; celui qui jusqu'à présent m'a peut-être le plus inté-

ressée. En écoutant parler sur ce zèle dont on doit brûler, mes yeux se mouillaient de larmes. O bon Jésus, si j'ai vécu longtemps indifférente au salut de mes frères et vous offensant tant moi-même, du moins j'aspire à vous ramener des âmes ; mon cœur se consume pour cette œuvre de rédemption. Divin Epoux je veux vous consoler, vous faire oublier le chagrin que vous causent les pécheurs. C'est par la souffrance que Jésus-Christ a opéré l'œuvre de la Rédemption, et après Lui, il nous appelle à cette vie de sacrifice, moyen le plus sûr pour sauver les âmes.

» O Jésus ! est-ce que je ne demande pas la souffrance à grands cris ? Je veux bien tout endurer ; mais donnez-moi des âmes, donnez-moi celle que je vous recommande d'une manière toute particulière. J'étais remplie d'espoir, voyant ce pécheur assister à la mission, et voilà que maintenant il n'y retourne plus... »

« *Mardi 14 mars.* — Le sermon sur l'éternité a été splendide. Ces Rédemptoristes parlent avec tant d'amour de Dieu, c'est admirable. Quand je les vois ainsi évangéliser, combien je les aime ! Ah ! ils ont pu suivre leur vocation, ils ramènent beaucoup d'âmes à Dieu, ils sont heureux ! Qu'ils jouissent de leur bonheur ! Mon Jésus, quand pourrai-je suivre ma voie, quand pourrai-je me donner à vous ? Je suis avide de sacrifices, je bénis tous ceux qui se présentent dans le courant de mes journées. Pendant cette mission, je sens redoubler ma flamme, mon cœur brûle du désir de convertir des âmes ; cette idée me poursuit jusqu'en mon sommeil, je n'ai plus un moment de repos. Mon Dieu, voyez les

ardents désirs de mon cœur, envoyez-moi des souffrances, cela seul peut me faire supporter la vie : ô Père céleste, « ou souffrir ou mourir ! »

« *Dimanche 19 mars.* — Aujourd'hui se terminent mes deux neuvaines à saint Joseph et à Notre-Dame du Perpétuel Secours ; je suis désolée, tout en demeurant confiante. J'attends un miracle, oui j'en attends un. Quand Jésus est venu ce matin en mon cœur, je Lui ai dit que je tenterai tout avec Lui pour ramener cette âme. La nuit, je ne dors plus bien ; ô Père céleste, ne vous laisserez-vous pas toucher ? Je suis prête à tout pour obtenir la conversion de M. N... ; donnez-le-moi, et faites-moi endurer tous les tourments qu'il a mérités ; je les supporterai pour mon Jésus, avec mon Jésus. Que ce pauvre pécheur ne laisse pas passer le moment de la grande miséricorde, qu'il profite de cette mission pour revenir à vous. Mon Dieu, mon cœur se brise, exaucez-moi. Chaque fois que je ressens une douleur, je me réjouis et me dis : Marie m'exauce ; oui, oui, il le faut, j'attends un miracle. »

« *Jeudi saint, 30 mars.* — Pardon, pardon pour les pécheurs. J'ai tellement pleuré, supplié, ô Jésus, que j'espère vous donner celui-ci. Je redouble de prières envers la Vierge Marie, et je sens augmenter ma confiance ; que je serais heureuse s'il revenait à vous ! Ce matin, quand j'ai vu tous les hommes s'approcher de la sainte Table pour vous recevoir, j'ai pleuré de joie en pensant combien vous deviez vous réjouir ; mais il m'a semblé que vous me parliez au fond du cœur, de

ceux qui n'étaient pas là. O mon Sauveur, oubliez-les; ne pensez à eux que pour leur pardonner; laissez-vous consoler par ceux qui vous aiment; je suis trop malheureuse quand je pense que votre cœur est affligé. »

Le Samedi saint, elle épanche ainsi sa douleur : « Pauvre Jésus, quelle épine pour votre cœur ! Votre bien-aimée souffre avec vous; oh ? n'est-ce pas, je ne vous ai refusé aucun sacrifice pour cette conversion ?

» Je suis si émue, pourrai-je seulement écrire ? Après avoir préparé les voies auprès de M. N..., maman avait demandé à Monsieur le Curé d'envoyer un missionnaire. Aujourd'hui le Père L... est venu...; j'étais pleine de confiance; hélas ! on lui a répondu un *non* qui ne laisse plus rien à espérer, et le Père craint que ce pécheur ne se convertisse jamais. J'en suis malade pour mon Jésus; je tremble pour cette âme; je ne la blâme point; après un moment d'irritation contre elle, je la plains; mon Dieu, n'aurais-je pas fait autant et plus encore, si vous ne m'aviez comblée de vos bienfaits !

» Bon Maître, j'unis ma douleur à la vôtre; nous avons tout tenté, maman par ses bonnes paroles, et moi, mon Jésus, je croyais avoir tant prié ! je ne l'ai point assez bien fait. Eh bien ! je souffrirai, je prierai jusqu'à ce que je sois enfin exaucée... »

Elisabeth songe à faire fructifier en son propre cœur la parole de Dieu. Après un sermon sur l'humilité, elle conclut :

« Donc s'humilier en toutes choses, s'humilier en voyant ses fautes et, au lieu de s'en vouloir à soi-même,

reconnaitre sa fragilité et son néant. O Marie, ô vous que je prie chaque jour pour obtenir l'humilité, venez à mon aide, brisez mon orgueil, envoyez-moi beaucoup d'humiliations, bonne Mère.

» L'instruction du Père missionnaire sur la charité m'a fait grand bien, car je ne suis pas toujours disposée à excuser mon prochain. J'ai pris de sérieuses résolutions. Jésus, aidez-moi, enlevez toutes les méchancetés de mon cœur... Le support des caractères, que cela est difficile ! Un saint l'a appelé « la fleur de la charité ». Mon Jésus, désormais plus une parole contre le prochain ne sortira de mes lèvres ; je l'excuserai toujours, et si l'on m'accuse injustement, je penserai à vous et je saurai tout supporter sans me plaindre. »

Son analyse du sermon sur le péché se termine par ces lignes : « Après le sermon, qui a été très émotionnant, le Père a prononcé tout haut un acte de contrition pendant lequel j'ai bien pleuré.

» O Jésus, pardon ! pardon pour mes offenses, pour mes colères d'autrefois ; pardon pour mon mauvais exemple, mon orgueil et toutes les fautes que je commets si souvent. Je le sais, il n'est pas de créature plus misérable que moi, car vous m'avez tant donné ! Vous ne vous êtes pas lassé de me combler encore. O Maître, pardon ! Comment puis-je oser demander grâce pour les autres quand je suis si coupable ? Comment, après toutes mes offenses, ne vous êtes-vous pas détourné de moi, ô Seigneur Jésus ? Mon Epoux, ma vie, pardon !... »

Deux jours plus tard, c'est l'instruction sur la confession qui « la remue, la bouleverse ». « Depuis quelque

temps, je pense à cette contrition ; je me sens prête à mourir plutôt que de vous offenser volontairement, même par le péché véniel. Mais avant, à onze, douze, treize, quatorze ans, ô mon Dieu, ai-je toujours eu ce regret ? Y ai-je seulement songé ? Je tremble en y pensant ! Je suis décidée à faire une confession générale. Je m'en épouvante ; comment me souvenir de ces péchés pour la quantité, la diversité ? Enfin Dieu m'aidera... Oh ! oui, qu'il m'éclaire, pour que je voie mes péchés dans toute leur malice et horreur...

» Bon Maître, si je devais retomber pareillement, je vous en conjure, faites-moi mourir ! Comment, après de si nombreuses offenses, avez-vous pu supporter ma vue ? Comment m'avez-vous prévenue par tant de grâces ? Oh ! merci !... Oh ! pardon ! Quelle douleur j'éprouve en songeant au chagrin que je vous ai causé, vous que j'aime tant, vous qui me voulez pour votre épouse ; pardon, pardon, Jésus, je suis une indigne créature ; il n'en est pas une à qui vous ayez tant donné et qui se soit montrée si ingrate. Je vous aime, je pleure ces péchés qui vous ont fait souffrir, ayez pitié de moi, ne voyez que votre miséricorde. »

« *Mercredi matin, 15 mars.* — Je me suis confessée. J'ai rencontré un confesseur hors ligne, et j'en remercie le bon Dieu. Le Père m'a trouvé toutes les marques d'une vraie vocation ; il croit, lui aussi, que Jésus m'appelle au Carmel, et cette vocation, dit-il, est la plus belle. J'ai fait une confession générale depuis ma première communion. Le Père m'affirme que je n'ai jamais perdu l'innocence baptismale. » Aucune réflexion ne

suit l'aveu si simple d'une assurance dont nous savons qu'elle éprouva un indicible bonheur ; mais les formules d'actions de grâces se pressent sous sa plume. Elle ne cesse de bénir Celui qui a fait en elle de grandes choses et lui réserve de nouvelles faveurs.

Après un sermon sur la mort et le jugement : « Chose extraordinaire : je n'ai été nullement effrayée. O Jésus, pourquoi trembler de paraître devant vous ? Pouvez-vous condamner celle qui, malgré ses fautes sans nombre, n'a vécu que pour vous ? Certes, elle est bien misérable, elle a mille fois mérité l'enfer : mais Jésus vous ne pouvez la méconnaître, c'est votre épouse ; qu'elle marche donc à votre suite ; et, chantant le cantique des vierges, qu'elle s'enivre des délices de votre présence. O mort ! si je n'avais l'espoir de souffrir et de faire un peu de bien sur la terre, comme je t'appellerais à grands cris ! Si jamais je devais offenser mortellement l'Époux que j'aime par-dessus toutes choses, alors fauche-moi avant ce grand malheur. Mon Jésus, tout souffrir, tout endurer, mais ne point vous causer une telle douleur ! Gardez-moi ; mon cœur est là près du vôtre ; veillez sur lui, protégez-le bien, consommez-le du feu de votre amour. »

Les instructions sur le monde provoquent encore des élans de gratitude : « Mon Dieu, merci pour m'avoir, dès ma jeunesse, montré la vanité des choses de ce monde ; merci pour m'avoir attirée à vous !

» Lorsque j'entends condamner le monde et ses plaisirs, quels sentiments de reconnaissance s'élèvent du fond de mon cœur vers vous. Jamais je ne pourrai assez vous remercier pour cette belle part que vous

m'avez choisie. Le Père disait ce matin qu'en retournant aux cieux, alors que vous recommandiez vos apôtres à Dieu, vous lui faisiez d'eux cet éloge : « Père, ils ne sont point du monde; ils vivent dans le monde, mais ils n'en sont point. » Et moi aussi, bon Maître, je suis dans le monde, mais je ne vois que vous, je ne veux que vous et votre croix. Ce monde ne peut me satisfaire, je languis, je souffre, car je vous cherche. Oh! prenez-moi toute à vous, vous êtes si puissant, vous pouvez tout arranger : un miracle, Jésus, je vous en conjure. »

Quelques jours après : « Le sermon de ce soir sur l'amour divin a été admirable. J'ai pleuré en écoutant parler de cet amour de Dieu pour mon âme ? je regrette de ne pouvoir écrire le sermon d'un bout à l'autre, car c'est le plus beau de tous. O Jésus, je ne puis entendre dire que vous souffrez, que votre cœur saigne en voyant tous ces hommes s'éloigner de vous; cela me torture. Vous souffrez, vous, mon Bien-Aimé ! Oui, et dans votre bonté, vous êtes allé jusqu'à me demander à moi, pauvre ver de terre, de vouloir bien vous consoler. Est-ce possible ? Mon Jésus ! C'est trop beau, trop doux pour mon cœur ! »

Prise à ce degré par le divin amour, Elisabeth sera plus attentive encore aux moindres détails de sa perfection. Elle cherche la lumière dont elle croit avoir besoin et regrette la manne fortifiante de la parole sainte. Après quelques instructions sur la vie chrétienne, nous lisons : « Je compte demander des avis à ce sujet au père L...; j'ai plusieurs choses, du reste, à lui dire et il me tarde beaucoup d'aller le trouver... »

» Quel malheur ! la mission approche de sa fin, comme elle a vite passé ! Un sentiment de tristesse s'empare de moi ; mais Jésus me dit d'être toute à la joie de bientôt Lui appartenir. Je regarde le monde, les objets du monde comme des choses parmi lesquelles je ne fais que passer ; je n'y attache point mon cœur, et chaque matin, en examinant ma journée, je promets au divin Epoux tels ou tels sacrifices. Lorsqu'il en est un qui me coûte, lorsque j'hésite, Jésus insiste si fortement qu'il m'est impossible de le Lui refuser.

» O mon Dieu, pendant ces quatre semaines, vous n'avez fait que me combler de bienfaits, surtout pendant ces derniers jours (1). Je suis si heureuse ! Je ne puis comprendre ce prodige de votre amour ; quand je pense à toutes mes faiblesses, à ma tiédeur envers vous, votre bonté me confond. Bientôt je serai toute vôtre, ne m'occupant que de vous, ne vivant que pour vous, ne conversant qu'avec vous. Je sais, je sens que vous aspirez à ce jour où votre bien-aimée sera enfin toute à vous ; elle aussi l'attend avec impatience. Ah ! elle aura à faire un gros sacrifice en quittant celles qu'elle chérit si tendrement ; mais elle éprouve une douceur infinie dans ce sacrifice, puisque c'est pour vous qu'elle le fait ; pour vous qu'elle aime par-dessus tout ; pour vous qui avez blessé son cœur ; vous dont les attraites l'ont captivée ; vous, son Epoux, sa mère, sa sœur, son amour suprême ; vous qui pouvez tout remplacer en son cœur. Mystère d'amour ! Quoi ! vous voulez bien m'élever jusqu'à vous, et vous me donnez la plus haute des

---

(1) Allusion au consentement maternel obtenu vers la fin du Carême.

vocations ! Ah ! plus de larmes ni de tristesse ; mon âme, enivre-toi de bonheur.

» Je compte les jours qui me séparent de cette heure si belle où, par trois vœux, je vous appartiendrai sans retour. Je serai votre épouse, une humble et pauvre Carmélite, une crucifiée à votre image. O mon Roi, soutenez-moi toujours dans cette voie de la croix que j'ai prise pour partage, car sans vous je ne puis rien. Je ne serai pas toujours portée par la grâce comme maintenant ; j'aurai à lutter : soyez là, mon Jésus, fortifiez-moi. Pendant ces deux années que je vais employer à me préparer à la vie religieuse, faites-moi beaucoup souffrir, détachez mon cœur de tout ; qu'il soit libre pour que rien ne l'empêche de vous voir ; brisez ma volonté, abaissez mon orgueil, ô vous si humble de cœur ; enfin, façonnez-le pour qu'il puisse être votre demeure aimée, pour que vous veniez vous y reposer, y converser avec moi dans une idéale union. Que ce pauvre cœur ne fasse plus qu'un avec vous, Cœur divin, et pour cela, arrachez, consommez tout ce qui vous déplaît. Dans deux ans !... C'est bien long ! Mais mon bonheur sera si doux, que déjà j'en jouis, je le savoure. Ah ! dites, mon Amour, rien ne surviendra ?... Non, j'ai confiance, et qui sait !... Peut-être sera-ce encore plus tôt que vous me prendrez ; arrangez tout, je vous confie tout. Merci, mon Jésus, inspirez mon confesseur, soutenez maman si admirable de résignation, récompensez Marguerite, et moi, faites-moi souffrir, prenez-moi, je suis toute à vous ! »

*Pâques.* — Les joies de la Résurrection ne lui font pas

oublier la douleur que lui cause celui pour qui elle a tant prié. « Alleluia! Alleluia! Bon Jésus, je pleure en ce jour de gloire et de joie, je pleure la fin de la mission; je pleure surtout l'endurcissement de M. N... ; j'ai entendu votre voix au fond de mon cœur ce matin; vous m'avez dit de ne pas me désoler, que si mes prières semblaient ne point être exaucées, du moins toutes ces supplications, toutes ces souffrances avaient fait du bien à votre cœur. Cela me console. Mais puis-je être heureuse alors que vous, mon Epoux, vous souffrez. Vous pouvez cependant vous réjouir en voyant toutes les conversions obtenues pendant cette mission ; et pour passer ce jour de Pâques un peu moins tristement, je m'unis à l'allégresse de votre cœur. Ne pensez, en ce beau jour, qu'aux brebis égarées qui sont revenues au bercail.

» Le Père missionnaire nous a fait ses adieux; il a recommandé aux âmes qui n'ont point vu leurs prières exaucées de ne pas se décourager, leur assurant qu'il est impossible qu'elles ne le soient pas un jour, car Dieu tiendra compte de tant de prières et de sacrifices. Comme ces paroles m'ont fait du bien ! »

Hélas! ce pécheur endurci, esprit voltairien, justifia les craintes du R. P. L... Quand on vint apprendre au Carmel sa mort, caractérisée par tous les signes de l'impénitence, Sœur Elisabeth de la Trinité leva simplement les yeux au ciel et poussant un profond soupir : « Le malheureux ! » dit-elle; puis elle adora la justice de Dieu. Nous ignorions alors tout ce que cette âme lui avait coûté. Elle ne parut avoir aucun retour sur elle-même; toute à Dieu, la seule pensée de son amour méconnu l'affligea, témoin les lignes suivantes :

« La mort de M. N... m'a profondément peinée; dire que Dieu a tant aimé, et que des cœurs se ferment à l'action de cet amour! »

Ce zèle brûlant qui la consumait bien jeune encore, plongeait ses racines dans une charité ordonnée par l'Époux divin, qui l'avait introduite dans les celliers de l'oraison :

« N'avez-vous pas ouy, écrit un vieil auteur, ce que l'Épouse dit, que le Roy l'a introduite dans la cave au vin et a ordonné en elle la charité? C'est cela même qui se trouve en l'âme, et Dieu veut, sans que cette âme sache comment, qu'elle sorte de là scellée de son sceau, c'est-à-dire de son amour et du désir qu'Il a que les âmes se sauvent, et des peines qu'Il ressentait, voyant les grandes offenses qui se commettaient contre son Père (1). »

---

(1) *Catéchisme de sainte Térèse*, par le R. P. Pierre-Thomas de Sainte-Marie, ch. xxxviii.



## CHAPITRE IV

---

### Vertus surnaturelles.

Esprit de prière. — Grâces d'oraison. — Influence d'Elisabeth. —  
*O crux, ave, spes unica.* — Rapports avec le Carmel. — Dernière  
retraite dans le monde.

Comment s'étonner qu'une âme aussi généreuse ait été divinement comblée. « Ta mesure sera ma mesure », disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne. Celle d'Elisabeth devait être abondamment remplie.

Elle reçut d'abord un esprit de prière qui l'aurait retenue des heures à l'église. Une amie de sa mère lui demandait un jour ce qu'elle pouvait dire au bon Dieu tout ce temps-là. « O Madame, nous nous aimons. » Réponse digne d'une enfant de sainte Térèse : la séraphique Mère n'enseigne-t-elle pas que l'oraison consiste moins à penser qu'à *beaucoup aimer* ?

Bien jeune encore, nous nous en souvenons, elle allait d'instinct à la prière ; « à treize ans, la contemplation de la Cène était déjà son habituel sujet d'oraison ». Comment se passaient ces heures si délicieuses

à cette âme privilégiée ? Volontiers nous nous la représentons prenant sur le cœur du divin Maître la place de l'Apôtre vierge, et, dans cette attitude abandonnée qu'elle conservera jusqu'au dernier jour, reposer suavement. Alors commencent à lui être dévoilés les secrets de la charité divine, dont le mystère doit absorber sa vie.

Le jardin des oliviers l'attire aussi. Nous avons parlé d'une phase douloureuse qui suivit sa première communion. Ses propres angoisses la font-elles songer à celles du divin Agonisant de Gethsémani ? Sont-elles le principe des stations qu'elle prolonge dans la compagnie du Sauveur triste jusqu'à la mort ? Quoi qu'il en soit, toujours oublieuse d'elle-même, la généreuse enfant cherche à le consoler par une compassion d'autant plus sincère qu'elle s'offre à partager l'amer calice.

Tandis qu'elle remplissait ce rôle d'ange consolateur, l'âme d'Elisabeth se fortifiait. Le désir de pâtir à son tour, fruit de son amoureuse contemplation, lui devenait un secours aux heures difficiles, car chez elle les mouvements de grâce eurent toujours un effet pratique.

C'est vers cet âge que, se sentant conviée aux noces mystiques, elle y préluda par les divines fiançailles du vœu de virginité. Il fut suivi de vraies grâces de recueillement : rien ne la détournait de Dieu. Pénétrée de sa sainte présence et tout émue des effets qu'elle en ressentait : « Quand je verrai mon confesseur, se disait-elle, je lui demanderai ce qui se passe en moi. »

Le confesseur, prudent et sage, cherchait moins à

l'éclairer sur son état contemplatif qu'à encourager des efforts encore nécessaires pour achever d'ordonner sa vie au gré de Celui qui déjà prenait en elle de si grandes complaisances.

En réalité, Dieu lui découvrait son habitation au dedans d'elle-même; c'est là qu'elle se recueillera, à l'exemple de sainte Térése, à l'instar de la vierge de Siemie : « Puisque je ne puis rompre avec le monde et vivre solitaire, ah! du moins, donnez-moi la solitude du cœur; que je vive avec vous dans une intime union; que rien ne puisse m'en distraire...

» Vous le savez bien, mon divin Maître, quand j'assiste à ces fêtes mondaines, ma consolation est de me recueillir et de jouir de votre présence, je vous sens si bien en moi ! Dans ces réunions, on ne pense guère à vous, et il me semble que vous êtes heureux qu'un cœur, même aussi pauvre que le mien, ne vous oublie pas. »

La prière fait ses délices; elle en est insatiable et devance l'aube, même par les plus grands froids, pour se procurer une heure d'oraison supplémentaire. La crainte de manquer le divin rendez-vous la tient en éveil : « Que d'allumettes j'avais à faire disparaître, disait-elle, pour échapper à un fâcheux interrogatoire. »

Pour Elisabeth comme pour les âmes sincères, l'oraison fut une école de sainteté. « O mon crucifix, c'est en te contemplant que je comprends toute la malice du péché. Mon Bien-Aimé, tandis que les bourreaux perçaient vos pieds et vos mains, tandis que vous enduriez mille tortures sur la croix, vous voyiez

mes fautes sans nombre et toutes mes infidélités. Ah! qu'elles vous faisaient souffrir! Mais vous saviez aussi combien je devais vous aimer; vous saviez que, pour répondre à votre amour, pour vous consoler, je serais prête à donner mille fois ma vie. O mon Jésus! pardon pour toute la peine que j'ai causée à votre divin Cœur; pardon, ne regardez que mon amour!

. . . . .

» Qui pourrait dire la douceur de ces cœur-à-cœur pendant lesquels on ne se croit plus sur la terre, on ne voit plus, on n'entend plus que Dieu! Dieu qui parle à l'âme, Dieu qui lui dit des choses si douces, Dieu qui lui demande de souffrir; Jésus enfin qui désire un peu d'amour pour le consoler... Pendant ces entretiens divins, comme je demande à Jésus sa croix; cette croix, mon soutien, mon espérance; cette croix que je veux partager avec le Maître qui daigne me choisir pour confidente et consolatrice de son Cœur. Par mon amour, mon attention, mes sacrifices, mes prières, je veux lui faire oublier ses douleurs; je veux l'aimer pour tous ceux qui ne l'aiment pas. »

Elle semble avoir une certaine connaissance expérimentale d'un état plus élevé décrit par sainte Tèreſe. « Comme j'aime la façon dont la Sainte traite ce sujet lorsqu'elle parle de la contemplation, ce degré d'oraison dans lequel Dieu agit plus que nous, unissant notre âme si intimement à Lui que ce n'est plus nous qui vivons, mais Lui qui vit en nous... J'ai reconnu là ces heures délicieuses que le divin Maître a daigné m'accorder pendant cette retraite (1899), et depuis

encore. Que lui rendre pour tant de bienfaits?... Après ces *petites extases* où l'âme oublie tout et ne voit plus que son Dieu, comme l'oraison ordinaire semble dure et pénible; avec quelle peine il faut travailler à réunir toutes ses puissances, comme cela coûte et paraît difficile ! »

L'esprit d'oraison allume en son cœur cette *vive flamme d'amour* qui doit si rapidement la consumer. Sa douce influence s'exerce déjà au dehors. Elisabeth « donne des marques d'une âme qui garde des trésors du ciel; elle commence à profiter aux prochains, parce que les fleurs de ce jardin exhalent une odeur si forte et si douce qu'elle leur fait désirer d'en approcher (1) ».

Vraiment attirante, son influence datait de loin. « Elle avait douze ans, écrit une de ses amies, religieuse aujourd'hui, quand nos relations commencèrent à s'établir. Dès leur début, je m'étais sentie gagnée par son ardeur et sa générosité; je pressentais qu'elle pourrait me faire beaucoup de bien. Me préparant à ma première communion, et devinant quelles avaient été ses dispositions, j'aimais à parler avec elle de ce grand jour et de ses joies intimes. »

« Je n'oublierai jamais, relate une autre personne, l'édification que me donna M<sup>lle</sup> Catez au cours d'une retraite commune. La piété vraiment touchante avec laquelle je la vis faire son chemin de la croix m'impressionna si fort que j'eus plus de dévotion à la contempler qu'à accomplir moi-même ce saint exercice. Quelque

---

(1) *Catéchisme de sainte Térèse*, chap. xxxviii.

chose d'irrésistible me retint à ma place, simplement unie à elle et faisant miens ses sentiments pour les offrir à Notre-Seigneur.

» Je la retrouvai une autre fois auprès du confessionnal des Pères Rédemptoristes, pendant la mission de 1899. Les longues séances qu'il fallait faire alors me donnèrent le loisir de l'observer. Son recueillement fut si profond, que pendant une heure et demie, je ne la vis pas faire un mouvement; elle paraissait enveloppée d'une atmosphère spéciale qui l'isolait de tout entourage. En l'approchant, on pressentait que de grandes grâces lui étaient réservées, et qu'elle se donnerait à Dieu avec une générosité rare, comme l'avenir l'a prouvé. »

Elisabeth édifiait beaucoup aussi dans le chœur de chant des jeunes filles de la paroisse. Toujours prête à rendre service, elle gardait pourtant une modestie absolue, malgré son talent, dont elle ne s'autorisa jamais pour la moindre critique.

L'Œuvre des catéchismes sollicita son dévouement; elle s'y donna avec bonheur, voyant en cela une occasion de prouver son amour au divin Maître, d'exercer ce zèle qui la dévorait. Les enfants indisciplinées des écoles laïques, elles aussi, subissaient le charme secret de sa vertu; les plus rebelles lui obéissaient avec joie tant elle en était aimée.

Une petite fille de quatorze ans n'ayant pas encore fait sa première communion, lui fut confiée : de quelle sollicitude elle l'entoura ! Prières et sacrifices, rien ne fut épargné. « Le bon Dieu, écrit l'enfant, m'avait ménagé cette âme d'élite pour me préparer à ma pre-

mière communion et compléter mon instruction religieuse bien élémentaire. Son visage angélique me captiva tout de suite ; ma respectueuse sympathie s'accroissait chaque fois que je me rendais auprès d'elle. Sa patience et sa douceur à mon égard étaient incomparables. Avec quel amour elle me parlait du grand sacrement que j'allais recevoir ! Comme elle m'invitait à prier la Sainte Vierge ! C'est bien elle qui a déposé dans mon cœur les germes de cette dévotion filiale. Son dévouement redoubla quand arriva la retraite préparatoire au grand jour. Je me rappelle surtout sa piété en priant avec moi et pour moi ; j'étais frappée par son maintien si recueilli dans la rue, lorsque nous allions ensemble à l'église. Je comprends aujourd'hui combien elle se sentait *le tabernacle de Jésus* ; elle me disait que j'allais moi-même le devenir, qu'il me fallait être bien pure, et préparer avec soin ma confession générale, dont elle m'aida à faire l'examen. Je n'avais qu'une assez courte liste de fautes à accuser : « Ma » bonne petite, me dit M<sup>lle</sup> Catez, vous avez le bonheur » d'avoir peu de péchés ; je n'étais pas comme vous, je » me rappelle combien j'en avais trouvé. » Délicate et humble façon de me dire de scruter davantage les replis de ma conscience. »

Elisabeth ne perdait pas de vue que le zèle n'est actif et fécond que par la souffrance. « Mon Dieu, en union avec Jésus crucifié, *je m'offre comme victime*. Je veux la croix pour force et pour soutien ; je veux vivre avec elle ; je la veux pour trésor, puisque Jésus l'a choisie aussi pour moi ; je le remercie de cette marque de prédestination. *O crux, ave, spes unica!* Oh ! oui,

toujours tu seras mon soutien, ma force, mon espérance. Croix sainte, trésor suprême que Jésus réserve aux privilégiés de son Cœur, je veux vivre avec toi, mourir avec toi, à l'exemple de mon Epoux bien-aimé ; oui, je veux vivre et mourir en crucifiée.

» Mon Sauveur, je vous rendrai amour pour amour, sang pour sang ; vous êtes mort pour moi, eh bien ! chaque jour, j'endurerai de nouvelles souffrances, chaque jour, je supporterai un nouveau martyre, et cela pour vous que j'aime tant !... »

La passion de la souffrance croissant en elle comme terme équivalent de l'amour, la généreuse enfant ne craignait pas de s'imposer de nombreuses mortifications. Dans la soif de ressembler au divin Maître, elle alla jusqu'à lui demander l'impression de sa couronne d'épines, et fut exaucée. Des maux de tête inaccoutumés l'éprouvèrent continuellement, sans qu'il parût autre chose au dehors que l'expression du bonheur. Ce secret, longtemps et délicatement gardé, fut enfin découvert ; on lui enjoignit alors de solliciter la fin de son épreuve, qui cessa sous la grâce de l'obéissance : elle avait duré deux ans.

Ravie d'avoir un cilice et ne pouvant le porter le jour, elle s'en revêtit la nuit. Bientôt sa santé s'altéra sans qu'on en soupçonnât la cause. Elle confia le fait à la Mère Prieure du Carmel, qui découvrit le principe du mal en cette pénitence intempestive, et les forces lui revinrent avec le sommeil nécessaire à ses vingt ans.

De cette confiance, il ressort que l'interdiction des visites au béni monastère avait été levée. Se sentir

comprise, pouvoir librement s'épancher et recevoir une direction *térésienne* fut une grande consolation pour les deux dernières années de son exil.

Elisabeth se joignit à un petit groupe de jeunes personnes, le Carmel devint leur centre. La veille des grandes fêtes, elles se faisaient un bonheur d'aider les sœurs tourières à parer la chapelle, comme elles l'avaient lu de leurs *devancières*, dans les *Chroniques* de l'ancien Carmel de Dijon. On se rappelle l'entrain d'Elisabeth, époussetant la grille du chœur pour une cérémonie de prise d'habit, comme aussi son air heureux dans les courts instants passés à l'ombre du cher monastère, dont elle regardait en soupirant la porte toujours close.

« C'était un vrai supplice pour moi, nous confiait-elle, d'être emmenée pendant les vacances loin de mon Carmel, loin de Dijon et de ses églises qui faisaient mes délices. Dans les réunions d'amies, cependant bien chères à mon cœur, j'éprouvais des vides douloureux ; il me semblait vivre sans vie. »

Nul ne le pouvait soupçonner tant la vaillante enfant savait prendre sur elle pour rendre heureux les chers objets de sa tendresse. Aussi continuait-elle à se faire apprécier, à être le charme de toutes les fêtes.

L'été de 1899 se passa, comme d'habitude, de différents côtés ; en France, puis en Suisse, dont les sites enchanteurs ravirent Elisabeth. Facilement enthousiasmée par les merveilles de la nature, elle se perdait volontiers dans la contemplation des œuvres du Créateur.

« Jouissez bien de ces beaux panoramas, écrira-t-elle de sa petite cellule de Carmélite, la nature porte au bon

Dieu. J'aimais tant ces montagnes, elles me parlaient de Lui. » Puis à sa sœur en villégiature dans les Pyrénées : « N'est-ce pas qu'on ne se lasse pas de contempler la mer? Te rappelles-tu la dernière fois que nous l'avons vue ensemble au *rocher de la Vierge*, à Biarritz? Quelles bonnes heures j'ai passées là! C'était si beau de voir ces lames de fond envahissant les rochers; mon âme vibrait devant ce spectacle grandiose; jouis-en bien, et pense qu'au Carmel, je retrouve en Dieu tous ces vastes horizons. »

Avec l'hiver revinrent les soirées. Pour ne pas contrister sa mère, elle accepta d'y accompagner sa jeune sœur.

« Voici les réunions mondaines qui commencent; vous savez si j'aime cela! Enfin je l'offre au bon Dieu, il me semble que rien ne peut me distraire de Lui. Lorsqu'on n'agit que pour Lui, toujours en sa sainte présence, sous ce regard divin qui pénètre l'intime de l'âme, même au milieu du monde, on peut l'écouter dans le silence d'un cœur qui ne veut être qu'à Lui. »

Le *Journal d'Elisabeth* s'achève avec sa dernière retraite dans le monde :

« *Mardi 23 janvier.* — Mon Dieu, depuis la retraite de l'an passé, que de grâces vous avez accordées à votre pauvre petite créature. O vous qui savez tout, vous savez au moins que je vous aime! Je veux pour vous devenir une sainte. Il me reste une longue année à passer dans le monde; que je la passe en faisant beaucoup de bien! Façonnez en moi la Carmélite, car au dedans je puis et je veux l'être!

» Mon Dieu, aidez-moi pendant cette retraite, car je veux non seulement sauver mon âme, mais je désire vous en ramener d'autres aussi ; ce désir me consume. Ah ! vous savez, vous qui lisez en mon cœur, que si je désire tant souffrir et tout quitter pour vous, ce n'est point pour m'éviter quelques flammes du purgatoire, mais uniquement pour vous consoler, ô mon Bien-Aimé ! Si vous le vouliez, je serais prête à vivre en enfer, pour que de ce gouffre infernal monte sans cesse vers vous la prière d'un cœur qui vous aime. O mon Dieu, je vous recommande toutes les âmes qui suivent cette retraite ; si vous le désirez, je renonce pour elles aux consolations que vous pourriez m'y envoyer ; seulement je suis si faible, soutenez-moi bien. Que pendant ces jours bénis, je vive dans une union plus complète avec vous ; que je ne vive qu'en ce petit coin de moi-même où je vous vois, où je vous sens si bien. Hélas ! souvent je vous y laisse solitaire comme vous l'étiez au désert ; c'est bien moi, je suis si peu de chose ! Mais je vous aime, et je suis jalouse de ces grandes âmes qui vous ont tant aimé. »

Après l'instruction sur la mort, elle écrit : « O mon Dieu, que je meure avec vous ! Que je meure en vous emportant dans mon cœur ! Quand je paraîtrai devant vous, mon Jésus, que vous reconnaissiez votre épouse ; celle qui pour vous aura tout quitté. Ah ! que vous n'ayez point honte de moi ! Que je ne vous voie point avec un visage irrité, non, n'est-ce pas ; j'ai confiance ! Alors, ô mon Bien-Aimé, je vous verrai, je vous posséderai sans crainte de vous perdre ; je m'enivrerais de votre amour. Cette pensée me transporte de bonheur ;

mon Jésus, peut-être est-ce bientôt que vous m'appellerez à vous ; que votre volonté soit faite, je ne veux que ce que vous voulez. Vous savez que je vous ai tout donné, je ne veux plus avoir d'autres désirs que les vôtres. Cependant si je devais vous offenser mortellement, je vous l'ai déjà dit bien souvent, prenez-moi, je vous en supplie, je vous en conjure, prenez-moi, tandis que je suis toute à vous. »

Sur le jugement dernier : « O Maître, je le sais, je vous ai bien offensé, mais je vous aime tant ! je vais à vous en toute confiance, comme à un tendre ami ; il me semble que vous agréiez cette douce familiarité, aussi est-ce avec abandon que j'attends ce moment qui m'unira pour toujours à vous. Mais au ciel je ne pourrai plus souffrir pour vous... Ah ! du moins, je l'espère, je pourrai travailler encore à votre gloire !

» Tant que je suis sur la terre, daignez permettre que je fasse un peu de bien ; je suis votre petite victime, servez-vous de moi, faites de moi ce qu'il vous plaira ; je vous abandonne tout, corps et âme, désirs et volonté, je vous livre tout. »

« Je me suis bien donnée au bon Maître, écrit-elle le dernier jour ; je me suis abandonnée à Lui, ainsi que mon désir le plus cher. Je ne veux que ce qu'Il veut ; qu'Il me prenne quand Il voudra...

» Après ces jours de recueillement, quand je pense qu'il faudra reprendre ma vie ordinaire, je ne puis dire le sentiment de tristesse qui s'empare de moi. Cette souffrance, je vous l'offre, ô Maître, je suis prête à tout ce que vous voulez, à vous suivre où bon vous semblera.

» J'ai pris cette année encore les mêmes résolutions : l'humilité et le renoncement ; tout est là, et je supplie mon Jésus de m'aider à les tenir fidèlement. Oui, mon Bien-Aimé, je vous promets de m'humilier et de me renoncer chaque fois que j'en aurai l'occasion... »

« J'ai vu la Prieure du Carmel pour la clôture de ma retraite. Quel bien j'ai retiré de ce long entretien ! En quittant le parloir, j'ai été à la chapelle, et, à l'autel de Marie, je me suis de nouveau consacrée à ma bonne mère. Ah ! qu'elle me garde pure, qu'elle préserve de la moindre souillure ce cœur qui est tout à Jésus !

» Divin Maître, que ma vie soit une oraison continue ; que rien, rien, n'est-ce pas, ne puisse me distraire de vous ; ni mes occupations, ni les plaisirs, ni la souffrance ; que je sois abîmée en vous...

» Dans cinq jours, M... va tout quitter pour vous ; je vous la donne, en vous remerciant de nous avoir choisies toutes deux pour être vos épouses. Je voudrais pouvoir aussi répondre à votre appel ; mais l'heure n'est pas encore venue. Sainte volonté de mon Dieu, sois toujours la mienne... ! Oui, Seigneur, que votre volonté soit faite ! Même dans le monde je puis vous appartenir. Prenez tout mon être, qu'Elisabeth disparaisse, qu'il ne reste que Jésus !... »



## CHAPITRE V

---

### Adieux au monde.

Tarbes et Lourdes. — Le Carmel de Dijon. — Heure de grâce. —  
Etat de foi et d'abandon. — Lettres et souvenirs. —  
Le 2 août 1901.

Les vacances de l'été suivant furent pour notre petite Sœur une tournée d'adieux aux amis, comme aux lieux qu'elle ne devait plus revoir. Un séjour à Tarbes lui permit de s'entretenir quelquefois avec la Révérende Mère Prieure du Carmel.

« Après une assez longue visite, rapporte celle-ci, je dus appeler une sœur tourière au parloir pendant qu'Elisabeth était encore là. La sœur me demanda si je savais qu'elle fût à genoux. Elle était donc restée tout le temps ainsi, près de notre grille. En causant avec elle, il était facile de reconnaître une âme prise par Dieu ; aussi les merveilles de la grâce dévoilées par la circulaire de Dijon, nous ont-elles causé moins de surprise que d'admiration. »

C'est à Tarbes, en visitant une jeune professe après la

cérémonie de sa prise de voile, qu'elle reçut l'assurance du consentement définitif de sa mère. Celle-ci, voyant la joie débordante de la nouvelle carmélite et les larmes de sa chère fille, comprit que le bonheur de son enfant était là, et lui dit en sortant : « Ne pleure pas, je ne te ferai plus attendre longtemps. »

Deux jours passés à Lourdes lui procurèrent d'ineffables consolations ; elle eut le bonheur de faire la sainte communion à la Grotte, dont elle ne pouvait s'arracher.

La Vierge Immaculée, pour qui Elisabeth avait une dévotion si tendre et si filiale, l'attirait spécialement dans son mystère de pureté. Que de grâces et d'impressions célestes son âme avait déjà reçues aux roches Massabiellles, souvent visitées par la pieuse enfant pendant les séjours de sa famille dans les Pyrénées ! Cette année, elle venait une dernière fois supplier l'*Etoile des mers* de la conduire enfin au port.

Ces vacances se terminèrent par un court séjour à Paris. Le sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, celui de Montmartre attiraient seuls la future Carmélite dans ce voyage, dont l'exposition universelle était le but. Il lui tardait de regagner Dijon pour retrouver son cher monastère et préparer son entrée définitive en l'arche sainte, grande occupation des derniers mois.

L'organisation de chants pour nos solennités lui était un heureux prétexte de multiplier ses visites à la Révérende Mère Prieure : « Cher et pauvre petit parloir du Carmel, quels délicieux moments je passe chez toi ! Mon Jésus, rendez à cette bonne Mère tout le bien qu'elle me fait, je vous en conjure ; elle sait si bien vous donner à mon âme ! »

De son côté, la Mère disait d'elle : « Quelle ravissante enfant ; elle me repose de tout !... »

« Nous parlions d'oraison, nous écrit-elle aujourd'hui ; la sienne était toute simple, toute d'une pièce. Le divin Maître était là, au dedans, la façonnant à son gré. Elle se plaignait de ne rien faire, ravie qu'elle était par Celui qui faisait tout. »

Au Carmel, Elisabeth rencontra un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique qui devait exercer sur sa vie intérieure une influence toute providentielle. Le Père avait grâce spéciale pour parler de la Sainte Trinité. L'auguste mystère ne s'était pas encore révélé à cette âme toute prise par l'amour du divin Maître et par le désir de s'absorber en la contemplation de ses douleurs. La transformation en Jésus crucifié était déjà tout son idéal de sainteté ; aussi lui en avait-il coûté de renoncer à son nom d'Elisabeth de Jésus, quand la Mère Prieure lui avait dit son intention de la dédier aux trois divines Personnes. Bientôt elle s'en voulut de ce regret, ce nom d'Elisabeth de la Trinité étant pour elle « toute une vocation, toute sa vocation ».

En attendant, formulant ce qu'elle pressentait, le Père lui ouvrit des horizons comme infinis sur le « trop grand amour de Dieu ». Elle en fut transportée ; son oraison devint encore plus profonde. Sous cette lumière de foi, qui fut toujours son phare lumineux, elle demeurerait dans l'adoration silencieuse des richesses divines entrevues (1).

---

(1) Un jour de *licences*, après un entretien assez intime avec sœur Elisabeth, émerveillée de la beauté de son âme, je ne pus m'empêcher de lui dire : « Qui donc vous a ainsi travaillée ? » Elle

« C'était une vraie joie, écrit le Révérend Père, de parler de Notre-Seigneur et de sa grâce en nous, avec cette âme si pure, si intuitive, si simple aussi, et dont la volonté, autant que l'intelligence, fut donnée à son Maître dès la première heure (1). »

Le fruit de ces nouveaux éveils fut un état de foi tout filial, l'établissant dans un amoureux et paisible abandon à la conduite de Celui dont la divine paternité dévoilée, devait nécessairement apaiser l'angoisse de ses désirs.

« Je me livre, je m'abandonne, je suis tranquille, je sais à qui je me fie ; Il est tout-puissant, qu'Il arrange toutes choses selon son bon plaisir ; je ne veux que ce qu'Il veut ; je ne désire que ce qu'Il désire ; je ne Lui demande qu'une chose : l'aimer de toute mon âme, mais d'un amour vrai, fort et généreux. »

Deux mois encore et notre petite colombe sera reçue dans l'arche, portant avec elle l'espérance et la joie. Lettres et souvenirs vont nous permettre de la suivre

me répondit, avec ce geste d'abandon qui lui était particulier : « Je ne sais pas, ma Sœur, comment cela s'est fait ; je vous dirai pourtant que le R. P. Vallée a eu sur moi une grande influence. La première fois que je le vis, il me parla de la charité divine : je fus comme érasée... ; jamais je n'ai perdu l'impression de ce qu'il me dit alors de l'amour infini cherchant et poursuivant chacune de nos âmes. » (Notes de Sœur").

Les fruits de cette première rencontre, poursuit une autre sœur, sont une des choses qui m'ont le plus révélé Sœur Elisabeth de la Trinité. D'autres, initiées comme elle au mystère du divin amour, vont et viennent sous la lumière reçue, mais elle s'y établit, s'y fixe pour toujours. C'est qu'elle était en mesure de correspondre tout de suite aux prévenances de la grâce, semblable à une cire molle prête à recevoir l'empreinte ou comme ce beau lac tranquille, dont parle saint Jean de la Croix, où tout le ciel peut se réfléchir.

(1) Voir à l'Introduction le développement de cette appréciation.

jusqu'à la fin dans son vol toujours égal, et d'entendre ses derniers chants sur la rive étrangère.

19 mai 1901.

CHER MONSIEUR LE CHANOINE,

« Que Dieu est bon ! Qu'il est doux de se livrer, de s'abandonner à Lui ! Quand Il veut quelque chose Il sait surmonter les obstacles, aplanir toutes les difficultés.

» Je Lui avais confié mes affaires, je Lui avais demandé de parler Lui-même à ma chère maman, et Il a fait cela si bien que je n'ai rien eu à dire. Pauvre maman ! Si vous la voyiez, elle est admirable ! Elle se laisse conduire par le bon Dieu et comprend qu'Il me veut ; aussi, dans deux mois, me laissera-t-elle entrer au Carmel. J'ai tant désiré et attendu ce jour qu'il me semble rêver ; mais ne croyez pas que je ne sente point le sacrifice ; je l'offre à Dieu chaque fois que je songe à la séparation. Puis-je Lui sacrifier plus qu'une mère comme la mienne ? Ah ! Il me comprend, Lui dont le cœur est si tendre, Il sait bien que c'est pour Lui ; Il me soutient et me prépare au sacrifice.

» Voyez-vous, ce bon Maître me veut toute à Lui ; je le savais, aussi j'avais confiance, j'étais sûre qu'Il me prendrait. Remerciez le bon Dieu pour votre petite Elisabeth, Il lui a tant donné, surtout en grâces connues de Lui seul, de ces choses qui se passent au plus intime de l'âme ! Oh ! que d'amour ! Mais Lui sait bien que je l'aime, et il me semble que ce mot dit tout.

» Vivre d'amour, c'est-à-dire ne plus vivre que de Lui, en Lui, par Lui, n'est-ce pas avoir déjà un peu son paradis sur terre ? Je puis bien vous confier quelque chose : si vous saviez comme parfois j'ai la nostalgie du ciel ; je voudrais tant m'en aller là-haut près de Lui ; je serais si heureuse, même s'il me prenait avant le Carmel, car le Carmel du ciel est bien meilleur, et je serais tout de même Carmélite en paradis. Lorsque je dis cela à ma bonne Mère Prieure, elle me traite de paresseuse ; mais je ne désire que ce que le bon Dieu veut et s'Il veut me laisser bien longtemps sur la terre, je suis toute disposée à vivre pour Lui.

» Vous allez penser que je suis un peu *sans cœur* ; j'ai honte de toutes les sottises que je vous dis, mais vous m'avez demandé de vous écrire librement, et je vous obéis ; puis il me semble que vous me comprenez.

» Je sollicite la continuation de vos bonnes prières ; j'en ai particulièrement besoin. Oh ! priez surtout pour ma bien-aimée maman ; demandez à Dieu qu'Il me remplace dans son cœur, qu'Il lui soit *tout*. »

Vendredi, 14 juin 1901.

« Depuis dix jours, je suis prise par le genou ; j'ai un peu d'épanchement de synovie. Figurez-vous que j'en suis contente, c'est une attention de mon Bien-Aimé qui veut faire partager à sa petite fiancée la douleur de ses genoux divins, sur le chemin du Calvaire ! Je suis privée de l'église, privée de la sainte communion ; mais le bon Dieu n'a pas besoin de sacrement pour venir à moi ; il me semble que je l'ai autant ! C'est là, tout au

fond, dans le ciel de mon âme, que j'aime le trouver, puisqu'Il ne me quitte jamais. Dieu en moi, moi en Lui, oh ! c'est ma vie!... Qu'elle est consolante la pensée que, sauf la vision, nous le possédons déjà comme les bienheureux le possèdent là-haut ; que nous pouvons ne jamais le quitter, ne jamais nous laisser distraire de Lui ! Priez-le pour que je me laisse toute prendre et emporter!...

» Vous ai-je jamais dit mon nom du Carmel?... Elisabeth de la Trinité ; il me semble que ce nom indique ma vocation personnelle ; n'est-ce pas qu'il est beau ! J'aime tant ce mystère de la Sainte Trinité ; c'est un abîme dans lequel je me perds !

» Plus qu'un mois ! Ces derniers moments sont une agonie ; pauvre maman ! Oh ! priez pour elle. Je l'abandonne toute au bon Dieu : « Pense à moi, je penserai à toi », disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne ; c'est si doux l'abandon quand on connaît Celui auquel on se livre !

» A Dieu, cher Monsieur le chanoine, je vous envoie ma photographie ; pendant qu'on la prenait je pensais à *Lui*, c'est donc *Lui* qu'elle vous portera, en la regardant priez-Le pour moi, j'en ai besoin, je vous assure. »

ELISABETH.

Écoutons une personne autorisée nous parler encore de celle que nous nommerons bientôt Sœur Elisabeth de la Trinité. Sa charmante relation complétera fort heureusement la première partie de nos *Souvenirs*.

« J'ai rencontré pour la première fois Elisabeth quand

elle avait dix-sept ans. Dès cette première entrevue, le charme qui émanait d'elle m'avait captivée. Un an après, j'entrais en relations de visites avec sa mère, et peu après, Elisabeth, qui savait que j'avais eu des attaches avec le Carmel, se rapprocha de moi. Notre intimité se fit rapidement, et je finis par lire dans cette belle âme les pages de vie intérieure que Dieu y avait déjà écrites. Toutes se résumaient en un mot : l'amour !... Notre-Seigneur était sa passion. Cela explique cet attrait extraordinaire pour la souffrance qui l'a conduite à sa sublime vocation.

» Il y a deux sortes d'amour : l'amour qui reçoit et l'amour qui donne. Ce dernier fut le sien. Elle était généreuse. Pour elle, aimer, c'était se dévouer, se sacrifier, s'immoler : « Aimer jusqu'à en mourir ! » Comme elle le dit dans sa belle prière (1)... Elle voulait prouver à Dieu son amour, la contemplation ne lui suffisant plus, elle se donna. Et comment ? En une fois, tout entière en consacrant sa vie dans le cloître, et là ensuite goutte à goutte, elle a donné son sang dans tous les crucifiements du corps, du cœur, de l'âme... jusqu'à sa mort. Elle a été jusqu'au bout à l'exemple de son Maître, de son Bien-Aimé.

» Deux choses m'ont particulièrement frappée dans les aspirations de cette âme vibrante, toute faite d'élan : le besoin de la souffrance et le désir de la mort. Quand nous causions ensemble sur sa belle et si grande vocation, je ne pouvais m'empêcher de lui dire : « Ne vous y trompez pas, Elisabeth, Dieu prend au

---

(1) Elle se trouve à l'Appendice.



ÉLISABETH A VINGT ANS

*(D'après une photographie de 1901)*

*Divin Maître, que ma vie soit une oraison continuelle ;  
que rien ne puisse me distraire de vous  
ni mes occupations, ni les plaisirs, ni la souffrance ;  
que je sois abimée en vous...  
Prenez-moi, prenez-moi bien tout entière.*



» mot des âmes comme la vôtre. Il acceptera ce don de  
» vous-même ; en entrant au Carmel, n'ayez pas d'illu-  
» sions, vous vous jetez dans l'abîme de la souffrance ;  
» laquelle Dieu vous réserve-t-il, je l'ignore, peut-être  
» toutes puisque vous voulez être semblable à votre  
» Jésus... Cet abîme est sans fond... » Elle me répon-  
» dait avec son large et doux sourire : « Je m'y plonge à  
» l'avance ! Oh ! j'espère bien souffrir ; je ne vais au  
» Carmel que pour cela, et si le bon Dieu m'épargnait  
» un seul jour, je craindrais qu'il ne m'oubliât ! »

» Par moments, prise de cette nostalgie du ciel qu'ont  
connue tous les saints, elle regardait la mort avec envie,  
car la mort c'était la destruction de l'obstacle qui la  
séparait de la vision divine. Que de fois elle m'a dit  
avec un regard enflammé, comme l'enfant exilé  
qui parle du *home* qui l'attend : « Oh ! pour moi la  
» mort, c'est ce mur qui s'écroule (elle me montrait le  
» mur de ma chambre), et je tombe dans les bras de  
» mon Bien-Aimé. » Cette phrase sortait de son cœur  
comme un cri d'espérance ; puis calme et sereine, elle  
disait : « Il faut attendre ! » Elle n'a pas attendu long-  
temps, la chère petite, car elle a aimé « jusqu'à en  
mourir ». Et Dieu ne l'a pas oubliée un jour, car elle a  
souffert comme elle le désirait aussi, « jusqu'à en  
mourir ».

» Elle venait me voir souvent et toutes nos conversa-  
tions roulaient sur le même sujet : « Quand donc  
» pourrai-je entrer au Carmel ? Comme il fait bon  
» d'aimer Dieu ! Je ne pourrai dilater mon âme dans  
» cet amour, qu'isolée dans le cloître... J'ai hâte d'y aller  
» pour prier, souffrir, aimer. »

» En dehors de ces épanchements, elle ne se faisait remarquer en rien. Elle était d'une gaîté tranquille, comme l'âme paisible qui reste toujours souriante, mais d'un sourire sérieux et avec ce regard profond qui semblait déjà voir au delà de ce monde. Ce regard extraordinaire m'a saisie la veille de son entrée dans le cloître. Je l'attendais à la chapelle pour lui dire un dernier adieu ; j'entends un léger bruit ; je me retourne, et mes yeux rencontrent les siens... Jamais je ne pourrai exprimer ce que j'y ai vu... Ce n'était plus un regard humain, mais quelque chose d'angélique ! Ses yeux étaient lumineux, transparents ; ils brillaient d'un éclat céleste... J'en suis restée impressionnée pour toujours. Je la voyais en dehors des grilles pour la dernière fois... »

Avant d'introduire Elisabeth dans le cloître, encore un souvenir !... Il met en lumière la vertu de la généreuse postulante, toujours appliquée à se renoncer et si bien établie dans l'abandon.

Au début de ses rapports avec la Mère Prieure de Dijon, elle avait trouvé celle-ci préparant la fondation d'un Carmel à Paray-le-Monial. Il était tout naturel que l'on pensât à joindre cette âme d'élite au petit groupe choisi par le divin Maître : ne réalisait-elle pas l'idéal de sainte Térèse pour les sujets de ses fondations ! Quel exemple et quelle bénédiction pour asseoir un noviciat ! La Révérende Mère avait donc offert à Elisabeth de partager la grâce des élues du Sacré-Cœur. Celle-ci, croyant plus parfait de ne faire aucun choix, mais d'entrer simplement dans la proposition, avait accepté sans

avouer une préférence pour le Carmel de Dijon, qui l'attirait depuis si longtemps et où elle se sentait déjà fixée. D'autre part, les travaux d'une fondation, grâce réelle pour certaines âmes par le vaste champ ouvert à la vertu, répugnaient à celle d'Elisabeth, qui avait besoin de trouver établie dans son fonctionnement régulier, cette vie de solitude et d'oraison qu'elle désirait ardemment.

Plus le terme approchait, plus la chère enfant sentait augmenter la souffrance intime de la violence qu'elle faisait à son attrait, et plus aussi elle apportait d'énergie à dominer ses impressions. Ne s'était-elle pas « *livrée* tout entière à Dieu pour qu'Il arrangeât toutes choses selon son bon plaisir, ne se réservant que de l'aimer d'un amour fort et généreux ? »

La vue du chagrin de sa mère et de sa sœur, augmentant sa peine, l'engageait bien davantage encore à garder le silence, par crainte de faire intervenir la nature dans une question d'ordre tout surnaturel. Elle se laissa donc faire : c'était la loi de son amour.

Déjà son trousseau de postulante l'avait précédée à Paray-le-Monial ; le jour du départ n'était pas éloigné. Cependant M<sup>me</sup> Catez, accablée par la perspective d'une plus complète séparation, regrettait que la Mère Prieure à laquelle elle avait promis son Elisabeth, fit une fondation. Sa conscience délicate ne se croyait plus le droit de revenir sur sa promesse. Elle s'en ouvrit à une amie qui lui conseilla de soumettre le cas à quelqu'un d'autorisé. L'avis fut suivi, et M<sup>me</sup> Catez, encouragée à garder sa fille, en avoua le désir à la Mère Prieure de Paray. La réponse fut celle d'une âme qui ne regardait qu'à la

volonté de Dieu sans se laisser arrêter par les sacrifices que, depuis plusieurs mois, cette divine volonté demandait à son cœur.

« Vous savez sans doute, écrivit la Prieure à la chère postulante, que votre mère et Marguerite m'ont demandé de vous laisser à Dijon ; d'autre part, il semble que ce soit aussi votre désir. En tout cela je vois la volonté du bon Dieu que nous devons aimer et faire sans arrière-pensée. Donnez-vous à Notre-Seigneur où Il vous veut ; je ne vous aurais amenée ici que si Il l'avait voulu. Je vous reçois donc pour Dijon, ma chère enfant ; apportez-y tout ce que vous avez de cœur et d'âme pour aimer Notre-Seigneur. Je voudrais bien être là pour vous offrir à Lui, je ne le puis, étant retenue par des affaires ; mais ma prière et mon cœur y seront pour vous bénir. »

« Alors seulement, rapporte Marguerite, Elisabeth m'avoua que la perspective de ne pas entrer au Carmel de Dijon lui avait été bien pénible, mais qu'elle avait pensé se sacrifier plus complètement en se renonçant, même dans la question du monastère. »

Cependant la santé de sa fille se ressentant des émotions des derniers jours, M<sup>me</sup> Catez s'oublia courageusement, et vint nous prier de devancer la date fixée pour l'entrée de son Elisabeth au Carmel : le 2 août, nos portes s'ouvrirent à l'heureuse élue.

Les dernières heures d'intimité de ces êtres tendrement unis ont un caractère de simplicité touchante.

On était à la veille du premier vendredi du mois. Fidèle à son rendez-vous de Gethsémani, Elisabeth venait de passer en prière une partie de la nuit, quand sa

pauvre mère, incapable de repos, vint s'agenouiller près de son lit, donnant libre cours à ses larmes, auxquelles se mêlaient celles de la tendre enfant, qui ne cherchait pas à dissimuler le brisement de son cœur. « Alors pourquoi me quitter, disait la mère? — Ah! ma chère maman, puis-je résister à la voix de Dieu qui m'appelle? Il me tend les bras et me dit qu'Il est méconnu, outragé, délaissé. Puis-je l'abandonner, moi aussi? Il veut des victimes, il faut que je parte malgré mon chagrin de vous laisser, de vous plonger dans la douleur; il faut que je réponde à son appel. »

Le moment venu d'abandonner pour toujours le foyer domestique, Elisabeth alla s'agenouiller devant le portrait de son père, lui demandant sa bénédiction. Après cela, vaillante et sereine, elle vint assister à la Messe dans notre chapelle. Sa mère, sa sœur et quelques fidèles amies l'accompagnèrent à la Table sainte, puis à la porte conventuelle, qui se referma sur un dernier regard à celles qu'elle chérissait si tendrement.

Dès l'aube de ce grand jour, elle avait adressé les lignes suivantes à Carcassonne.

Vendredi, 2 août 1901.

« Avant d'entrer au Carmel, je veux vous envoyer un dernier souvenir. Nous allons communier à la Messe de huit heures, et, quand Il sera dans nos cœurs, maman me conduira à la porte de clôture. J'aime ma mère comme jamais je ne l'ai aimée, et au moment de consommer le sacrifice qui va me séparer de ces deux

êtres si chers, quelle paix inonde mon âme ! Ce n'est déjà plus la terre, je sens que je suis toute à Lui, que je ne garde rien ; je me jette en ses bras comme un petit enfant. »

C'est bien ainsi, avec l'abandon et la simplicité d'un petit enfant, qu'elle tomba dans les bras de celle qui devait lui tenir la place de Dieu (1).

---

(1) La Mère Sous-Prieure, en l'absence de la Révérende Mère Prieure retenue à Paray-le-Monial. Les élections allaient la placer à la tête de la communauté.

II.

## AU CARMEL

« Le bonheur de ma vie, c'est l'intimité au dedans avec les Hôtes de mon âme. »

SEUR ELISABETH DE LA TRINITÉ.



## CHAPITRE VI

---

### Le Postulat.

Le Carmel dans ses grandes lignes. — Joyeux élan. — Voie de recueillement. — Premiers échos de la solitude. — Fervente préparation. — La vêtue.

Le 2 août 1901 qui vit les portes du Carmel s'ouvrir à l'heureuse postulante, était le premier vendredi du mois, jour consacré aux souffrances du Sauveur et à la réparation, double attrait d'Elisabeth lorsqu'elle entra dans notre monastère du *Cœur agonisant de Jésus*.

Là jusqu'à la mort, sous la grâce du mystère qui si longtemps avait nourri son oraison, elle devait poursuivre son office d'ange consolateur, réalisant le désir de sainte Térése en ses fondations : « Donner à Notre-Seigneur des amis d'un dévouement à toute épreuve, à l'heure où tant d'autres l'oublient et l'offensent. »

Tandis que le divin Maître, exposé sur son trône eucharistique, recevait ses premières adorations, nous nous réjouissions en nos cœurs d'offrir à son souverain

Sacerdoce cette blanche hostie qu'était bien la virginale enfant.

« C'est une âme toute céleste, comme il en passe peu même dans les cloîtres », disait le Révérend Père Dominicain venu pour consacrer sa généreuse oblation. Ce mot la résume tout entière à l'aurore de sa vie religieuse. Elle avait traversé le monde dans la fraîcheur immaculée de son innocence, réalisant cette devise d'une autre âme d'élite : « Ne me touchez pas... je passe... » Au Carmel *elle passera comme une flamme et comme l'encens qui se consume dans le feu* (1).

Ses dons de nature et de grâce font pressentir ce qu'elle sera dans son nouveau milieu. L'esprit érémitique dont sainte Térèse dota ses couvents la caractérisait déjà ; fidèle au milieu des fêtes du monde à la cellule intérieure qu'elle s'était construite au fond du cœur, sur la sainte Montagne, elle devait « s'enrichir rapidement des trésors de la solitude ».

Une maxime de nos anciennes Mères résumant ce caractère propre de la Réforme térésienne : *Vivre seule avec le Seul*, la ravit dès les premiers jours et devint comme le mot d'ordre de sa vie religieuse.

Quant à l'oraison dont la séraphique Mère entendait faire le *ciment de ses monastères*, n'était-elle pas familière à la chère postulante ? Enfin, nous connaissons l'esprit de pénitence et le zèle apostolique qui l'animaient : c'était déjà le Carmel dans ses grandes lignes.

Les débuts de Sœur Elisabeth de la Trinité furent

---

(1) Ecclés., I, 9.

un joyeux élan dans la sainte carrière. Tout la charmait, et d'abord son nom qui exprimait si bien le caractère de son alliance avec Dieu. Pour y correspondre, elle entra dans un profond recueillement qui devait la livrer tout entière à ses « Trois ».

Ce recueillement nous frappa dès le premier exercice de communauté. C'était au réfectoire ; après avoir achevé son repas, la pieuse enfant, les paupières closes, joignit les mains sous sa pèlerine, révélant par toute son attitude un mouvement profond d'oraison, plutôt qu'un simple acte de recueillement. Pour elle, l'effort eût été de lever les yeux.

Une jeune sœur chargée du service, frappée d'un maintien déjà si religieux et d'une telle désoccupation de toutes choses, se disait : « C'est trop beau pour durer ; on n'arrive pas à un pareil esprit de mort du jour au lendemain. » Cependant jusqu'à la fin, jamais on ne devait surprendre un regard inutile au cours des exercices conventuels : c'était partout la même modestie, la même absorption en Dieu. Avertie qu'elle pouvait et devait se rendre compte des lieux et des choses, Sœur Elisabeth le fit, mais avec une certaine contrainte ; on sentait qu'elle ne perdait pas de vue le Maître divin. « Au jardin, dans les cloîtres, en tous lieux, disait-elle, Il est tellement là, qu'un léger voile semble seulement nous séparer et qu'Il est tout près d'apparaître. »

Sur un ton plus enjoué, elle écrivait dans le même sens à sa famille : « Vous aimez les détails, voici quelque chose d'intéressant. Nous avons fait la lessive. Pour la circonstance, j'ai retroussé ma robe, mis un

grand tablier par-dessus, et pour compléter, j'ai chaussé des sabots. Je suis ainsi descendue à la buanderie où l'on frottait tant et plus, et j'ai essayé de faire comme tout le monde. Je barbotais et m'éclaboussais pas mal, mais peu importe, j'étais ravie. Oh! voyez-vous, tout est délicieux au Carmel, on trouve le bon Dieu à la lessive comme à l'oraison; il n'y a que Lui partout; on le respire, on le vit. Je suis bien heureuse! Mon horizon grandit chaque jour. »

A celui qui, depuis quinze ans confient de son grand secret, avait suivi toutes les phases de son histoire intime et qui console aujourd'hui sa mère: « C'est de tout mon cœur, écrit-elle, que je viens vous remercier de vos bontés pour ma chère maman: ce qu'elle m'a dit ne m'a point étonnée. Vous savez combien je vous suis reconnaissante; je ne passe pas un jour sans prier pour vous. J'ai conscience que tous les trésors renfermés dans l'âme du Christ sont à moi, aussi je me sens infiniment riche. Avec quelle joie je viens puiser à cette source pour ceux que j'aime et qui m'ont fait du bien.

» Que le bon Dieu est bon! Je ne trouve pas d'expression pour dire mon bonheur; chaque jour je l'apprécie davantage. Ici, il n'y a plus rien que Lui. Il est tout. Il suffit à tout. J'aime, entre toutes les heures, celle du *grand silence*, et c'est pendant celle-ci que je vous écris. Représentez-vous Elisabeth dans sa petite cellule qui lui est si chère; c'est notre sanctuaire rien que pour Lui et moi; vous devinez les bonnes heures passées là avec mon Bien-Aimé! Tous les dimanches, nous avons le très Saint-Sacrement exposé dans un petit oratoire intérieur; quand j'ouvre la porte et que je contemple le

divin Prisonnier qui m'a faite sa captive dans ce cher Carmel, il me semble un peu ouvrir la porte du ciel ! Alors je place devant mon Jésus tous ceux qui sont dans mon cœur, et là près de Lui, je les retrouve ; vous voyez que bien souvent je pense à vous, mais je sais aussi que tous les matins, en offrant le saint Sacrifice, vous avez un souvenir pour votre petite Carmélite, qui vous confia son secret il y a fort longtemps. Je ne regrette pas ces années d'attente : mon bonheur est si grand qu'il fallait bien l'acheter. Oh ! que le bon Dieu est bon !...

» J'aime vivre en ce temps de persécution. Qu'il faudrait être sainte ! Demandez pour moi cette sainteté dont j'ai soif ; oui, je voudrais aimer comme les saints, comme les martyrs. »

A sa mère :

« Dimanche, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, j'ai pensé que c'était un peu ta fête, ma chère maman : aussi avec quelle ferveur j'ai prié pour toi ; j'ai mis ton âme dans celle de la Mère des douleurs et lui ai demandé de te consoler. Nous avons, dans le fond du cloître, une statue de *Mater dolorosa* à laquelle j'ai beaucoup de dévotion ; tous les soirs je vais lui parler de toi. J'aime tant ces larmes de la Vierge, je les unis à celles que ma pauvre maman verse en pensant à son Elisabeth. Que ne peux-tu lire en mon âme, tu verrais tout le bonheur que je goûte au Carmel ; bonheur mieux ressenti chaque jour et connu de Dieu seul ! Quelle belle part Il a faite à sa pauvre petite ! Si un

instant tu pouvais voir tout cela, tu serais obligée de te réjouir puisqu'il me fallait ton *fiat* pour entrer en ce coin du ciel. Merci encore de l'avoir prononcé si courageusement.

» Le bon Dieu t'aime, et ta fille te chérit plus que jamais. »

A une petite amie inconsolable de son départ, elle essaie de faire comprendre aussi cette joie profonde. Elle la rassure du moins au sujet de sa santé quelque peu ébranlée par les dernières émotions :

« Si tu savais combien je suis heureuse, tu ne pourrais plus pleurer, mais tu remercieras Dieu pour moi. Tu te demandes peut-être comment je puis goûter tant de joie, puisque pour entrer dans cette chère solitude, j'ai laissé ceux que j'aime. J'ai tout en Dieu, et ceux que j'ai quittés, je les retrouve près de Lui. Nous ne sommes pas séparées, les grilles n'existeront jamais pour nos cœurs, et le mien sera toujours le même. Au Carmel, il se dilate et sait aimer encore plus.

» Le bon Dieu m'a remontée sans poudres ni quinquina ; ma santé se fortifie chaque jour et j'ai un appétit dévorant. On me soigne bien, tu peux être rassurée sur mon compte. Je dors sur notre paillasse d'un sommeil que je ne connaissais plus. La première nuit, je ne me sentais pas bien solide, je pensais qu'avant le jour j'aurais roulé d'un côté ou de l'autre ; mais pas du tout, et maintenant que la connaissance est faite, ce lit me paraît délicieux. Tout est bon au Carmel, le temps

y passe vite et, d'autre part, il me semble que j'ai toujours vécu en ce cher monastère. »

Douce et obéissante comme dans le monde, au cloître elle fit paraître, dès la première heure, une charité pleine d'épanouissement, qui révélait bien l'Hôte divin de cette petite *maison*.

Sa voisine de cellule, habituellement éprouvée par de forts maux de tête, redoutait le plus léger bruit, Sœur Elisabeth régla en conséquence ses moindres mouvements pendant cinq années, sans jamais paraître contrariée d'assujettissements même exagérés par sa charité; s'oublier pour les autres lui était une seconde nature. Exercée depuis longtemps dans la pratique des vertus, elle y avait acquis une telle souplesse qu'elle semblait n'avoir aucun effort à faire pour se vaincre, et si nous n'avions connu son extrême sensibilité, elle eût passé pour indifférente au frottement inévitable des caractères (1).

(1) Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour ceux qui font de la lecture des *Souvenirs* une étude d'âme, de trouver ici le questionnaire rempli par notre petite Sœur sous forme récréative du noviciat huit jours après son entrée au Carmel :

D. *Quel est selon vous l'idéal de la sainteté?* — R. *Vivre d'amour.*

D. *Quel est le moyen le plus rapide pour y parvenir?* — R. *Se faire toute petite, se livrer sans retour.*

D. *Quel est le saint que vous aimez le mieux?* — R. *Le disciple bien-aimé qui reposa sur le cœur de son Maître.*

D. *Quelle est la sainte que vous préférez et pourquoi?* — R. *Notre sainte Mère Tèreise, parce qu'elle mourut d'amour.*

D. *Quel est le trait dominant de votre caractère?* — R. *La sensibilité.*

D. *Votre vertu de prédilection!* — R. *La pureté. « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »*

Son postulat fut le rayonnement d'une vie intérieure établie sur les fondements les plus solides, et cette intimité divine, Sœur Elisabeth la dépeint dans la lettre suivante :

« Vivre, pour une Carmélite, c'est communier à Dieu du matin au soir et du soir au matin. S'Il ne remplissait pas nos cellules et nos cloîtres, comme ils seraient vides ! Mais à travers tout, nous Le voyons, car nous Le portons en nous, et notre vie est un ciel anticipé... »

Et encore : « La prière est un repos, un délassement ; on vient tout simplement à Celui qu'on aime, on se tient près de Lui comme un petit enfant dans les bras de sa mère, et on laisse aller son cœur. »

Ses journées tout entières étaient visiblement cette communion perpétuelle à Dieu dont elle parle. Le silence du Carmel faisait ses délices, ce cher silence qui lui permettait de rester « aux écoutes » du côté du ciel !

« Vous me demandez quelles sont mes occupations, écrivait-elle un jour à une amie, je pourrais vous

D. *Le défaut qui vous inspire le plus d'aversion ?* — R. *L'égoïsme en général.*

D. *Donnez-nous une définition de l'oraison.* — R. *L'union de celle qui n'est pas avec Celui qui est.*

D. *Quel livre préférez-vous ?* — R. *L'âme du Christ, elle me livre tous les secrets du Père qui est aux cieux.*

D. *Avez-vous de grands désirs du ciel ?* — R. *J'en ai parfois la nostalgie, mais, sauf la vision, je le possède au plus intime de mon âme.*

D. *Un genre de martyre vous plairait-il davantage ?* — R. *Je les aime tous, surtout celui de l'amour.*

D. *Quel nom voudriez-vous avoir au ciel ?* — R. *Volonté de Dieu.*

D. *Quelle est votre devise ?* — R. *Dieu en moi, moi en Lui.*

répondre qu'il n'y en a qu'une pour la Carmélite : aimer et prier. Mais parce qu'elle est encore sur la terre, quoique vivant déjà dans le ciel, elle doit, tout en se livrant à l'amour, s'occuper, afin d'accomplir la volonté de Celui qui, le premier, s'est soumis au travail pour nous donner l'exemple. Nous commençons notre journée par une heure d'oraison ; ensuite nous récitons le saint Office, puis nous assistons à la Messe. A deux heures, vêpres ; à cinq heures, l'oraison jusqu'à six heures. A huit heures moins un quart, complies ; ensuite jusqu'à matines, qui se disent à neuf heures, nous prions ; ce n'est que vers onze heures que nous quittons le chœur pour aller prendre notre repos. Dans la journée, nous avons deux heures de récréation ; en dehors de cela, nous gardons le silence. Lorsque je ne suis pas employée ailleurs, je travaille dans notre cellule : une paillasse, une petite chaise, en voilà le mobilier ; mais c'est plein de Dieu, et j'y passe de bonnes heures avec l'époux ! La cellule, c'est quelque chose de sacré, c'est un sanctuaire intime rien que pour Lui et sa petite épouse ; nous sommes si bien tous les deux ! Je me tais, je l'écoute, je l'aime, tout en tirant l'aiguille dans cette chère bure que j'ai tant désiré porter. »

Cependant les mois s'écoulaient, et la chère enfant aspirait ardemment à revêtir les saintes livrées de la Vierge Immaculée, « Reine et gloire du Carmel ». Notre manteau, symbole de pureté, la charmait particulièrement. Quand donc s'approcherait-elle de la Table eucharistique enveloppée de sa blancheur ? Elle se le

demandait chaque jour, et fit plus : interrogea sainte Térése elle-même, et la pria de prendre sa cause en main.

Nous étions dans l'octave de sa grande solennité du 15 octobre. Sœur Elisabeth passait en oraison, près de la relique exposée en l'ermitage de la Sainte, l'heure qui sépare les complies des matines. Un soir qu'elle réitérait plus ferventes encore ses supplications pour obtenir, avec le double esprit du Carmel, le manteau qui, pour elle aussi, devait être le signe d'une bénédiction spéciale, il lui fut dit intérieurement qu'il lui serait donné en la fête prochaine de l'Immaculée Conception.

Dès le lendemain, elle confia la chose à la Mère Prieure. Celle-ci, pour l'humilier, lui dit qu'avant de songer à revêtir l'habit d'un Ordre, il fallait en acquérir l'esprit et les vertus ; Sœur Elisabeth reçut cette petite épreuve avec son calme accoutumé et se retira douce et sereine.

Un mois plus tard, le Chapitre délibérait de son admission à la vêtue. L'informant qu'elle aurait à en faire la demande le jour même, la Mère Prieure l'engagea à beaucoup prier : « Je ne sais ce que le bon Dieu et la communauté décideront, lui dit-elle ; quelle que puisse être la réponse qui vous sera donnée, préparez-vous à la recevoir dans la même paix. Vous avez encore beaucoup à acquérir, peut-être serez-vous ajournée. — Il est vrai, ma Mère, répondit-elle avec simplicité, je suis bien imparfaite, mais je crois que le bon Dieu veut me faire cette grâce ; quant à mes sœurs, pourront-elles me la refuser ? Elles doivent m'aimer, je les aime tant ! »

L'unanimité des voix prouva l'unanimité des cœurs à l'endroit de cette jeune sœur déjà si chère à sa famille religieuse.

Toute à l'action de grâce, Sœur Elisabeth de la Trinité s'en remit, pour sa préparation, à Celui-là même dont elle se savait tant aimée. Le divin Maître répondit à son attente, opérant en son âme des effets si puissants qu'elle semblait parfois défaillir. « Je ne puis plus porter ce poids de grâces », disait-elle. Ses désirs du ciel n'en devenaient que plus ardents ; comme l'Épouse des Cantiques, elle languissait dans l'attente de la vision, de l'éternelle union ; saintes langueurs que tempéraient seules l'impression constante du terme prochain de son attente et l'espérance de beaucoup souffrir pour Dieu.

Nous n'avons qu'à ouvrir le *Cantique spirituel* de notre Père saint Jean de la Croix pour lire, en ces pages admirables, l'histoire intime de Sœur Elisabeth de la Trinité : « Si l'âme cherche le Seigneur avec la même ardeur qu'elle chercherait un trésor, elle le trouvera, dit le Saint. L'âme embrasée d'amour cherche donc son Bien-Aimé avec plus d'ardeur que tous les trésors du monde, puisque pour lui plaire elle a renoncé à tout et s'est complètement détachée d'elle-même. Il arrive parfois que l'on jette de l'eau sur le feu d'une forge pour l'attiser davantage et augmenter l'intensité de la chaleur. Le Seigneur en agit de même envers les âmes en proie à ces langueurs d'amour. Il leur fait entrevoir quelque chose de son incomparable excellence afin d'exciter leur ferveur et de les disposer ainsi plus parfaitement à recevoir les grâces qu'il se

prépare à leur accorder. L'âme ayant vu et senti dans une certaine mesure le souverain bien et l'admirable beauté que cache l'obscurité de cette mystérieuse présence, se meurt du désir de voir tomber ces voiles (1). »

Ainsi Sœur Elisabeth de la Trinité était-elle préparée par Dieu même à la transformation intérieure dont sa vêtue n'était pour elle que le symbole.

Quand la date de la cérémonie avait été mise en question, enfant d'obéissance et d'abandon, elle n'avait exprimé aucun désir en faveur de l'espérance toujours vivante au fond de son cœur. Les dispositions de sa famille, pas plus que la liberté du prédicateur, n'avaient paru devoir concorder avec *la promesse de sainte Tère*, et la prise d'habit avait été fixée au 27 décembre, fête de l'apôtre saint Jean ; mais on se trouva de part et d'autre dans l'obligation d'anticiper, si bien que Sœur Elisabeth put écrire à Carcassonne : « C'est en la belle fête de l'Immaculée Conception que Marie me revêtira de sa chère livrée du Carmel ; je vais me préparer au grand acte de mes fiançailles par une retraite de trois jours. Oh ! quand j'y pense, je ne me sens déjà plus de la terre. Priez beaucoup pour votre petite Carmélite, afin qu'elle soit toute donnée, toute livrée, et qu'elle réjouisse le cœur de son divin Maître. »

Le 8 décembre 1901, ses vœux ardents furent donc réalisés. Et c'était un dimanche !... Coïncidence qui fut une grande joie pour cette âme toujours plus appliquée

---

(1) *Cantique spirituel*, str. XI.



*Reproduction d'un instantané.*

## SŒUR ÉLISABETH DE LA TRINITÉ LE JOUR DE SA VÊTURE

Sœur Elisabeth de la Trinité est prise comme elle sort du logis des Sœurs Tourières,  
ou elle vient de s'arracher à la tendresse maternelle.

Son âme et son regard s'élèvent vers Celui qui seul est digne du sacrifice qu'elle accomplit.  
et lui redisent :

*Seigneur, en la simplicité de mon cœur je vous ai tout donné.*



au mystère de la sainte Trinité : la Vierge toute pure l'offrait comme une hostie de louange à la gloire des trois divines Personnes. L'heureuse enfant, dans ce beau jour, fut ravie à tel point qu'elle perdit conscience des choses la concernant et se passant autour d'elle. La Prieure le comprit en la recevant à la porte de clôture et se demanda comment se terminerait la cérémonie. En échange d'un cœur totalement à Lui, le divin Maître comblait la généreuse novice d'une plénitude d'amour dont elle ne pouvait plus soutenir les effets.

Ici s'achève la première étape de sa vie religieuse. Sœur Elisabeth de la Trinité avait goûté les douceurs, les enivrements du Thabor ; mais devait-elle dresser là sa tente ? Comme les apôtres, comme les saints, elle était appelée à suivre le Sauveur dans les angoisses de l'agonie, dans les souffrances du Calvaire. Dieu, qui l'avait prévenue de ses faveurs, ne voulait pas de mesure pour celle dont l'amour ignorait les réserves. Il fallait donc augmenter la capacité de cette âme défaillante « sous le poids de sa grâce » ; il fallait creuser des profondeurs nouvelles au fleuve de vie qui déjà la débordait : la souffrance allait accomplir cette œuvre divine.



## CHAPITRE VII

---

### Le Noviciat.

« La nuit obscure ». — Les fruits de l'épreuve. — Le secret du bonheur. — Retraite de profession. — *Epouse du Christ*. — Programme de sainteté. — Le ciel dans l'âme.

Aux radieuses clartés du postulat succédèrent, pour Sœur Elisabeth de la Trinité, les ténèbres d'une nuit profonde, auxquelles ne tardèrent pas à s'ajouter des inquiétudes, des peines d'esprit, d'étranges fantômes de l'imagination : toutes choses dont parle saint Jean de la Croix, en la seizième strophe de son *Cantique spirituel* : « Le démon, témoin du bonheur de l'âme et méchamment jaloux des trésors qu'il découvre en elle, emploie toute sa perfidie et met en œuvre tous ses artifices pour la troubler et lui ravir, si peu que ce soit, du bien dont elle jouit. Il semble préférable à cet esprit maudit de priver de quelques degrés de gloire, de bonheur et de richesses spirituelles une âme parvenue à cet état, que d'en précipiter une foule d'autres dans un abîme de crimes énormes. »

Nous ne saurions dire ce que souffrit alors cette innocente enfant, naguère établie dans une paix qui paraissait inaltérable. Qu'elle était édifiante, exposant avec candeur et simplicité des états d'autant plus humiliants que le moindre coup d'aile semblait devoir suffire à l'en délivrer, d'autant plus douloureux qu'ils étaient opposés à tout ce qu'elle avait expérimenté jusque-là, comme à sa vie d'oraison.

La foi, l'obéissance aveugle qui la conduisait à sa Prieure lui faisaient trouver force et paix dans ces ouvertures, en même temps qu'elles donnaient toute facilité de seconder l'action divine dans le travail poursuivi sous le feu de l'épreuve.

Après six mois passés de la sorte, la pauvre novice attendait sa délivrance d'une retraite qui devait nous être donnée en octobre par le R. P. V..., alors exilé loin de Dijon ; mais elle n'y trouva qu'un surcroît de souffrances, dans l'impossibilité où elle était actuellement de goûter ces choses dont elle avait tant vécu. Ce qu'elle recevait jadis avec d'ineffables jouissances, semblait alors accroître les ténèbres de sa douloureuse nuit, en sorte que ses huit jours furent une véritable agonie. Son âme désolée s'abreuva pleinement au calice amer de la souffrance et de l'humiliation, sans toutefois l'épuiser. Trois mois encore devaient achever l'œuvre entreprise par l'amour.

Très bien douée pour notre vie, on peut dire que Sœur Elisabeth y était pleinement *entrée* ; pourtant, nous ne voulons pas prétendre qu'elle fût déjà parfaite ; elle avait non seulement à faire des progrès, mais à subir une transformation que nous vîmes s'opérer en

cette longue et pénible année. Foncièrement chrétienne déjà, il fallait qu'elle devint la Carmélite telle que notre sœuraphique Mère désire la rencontrer en ses filles.

Humble et modeste assurément, il lui était bon cependant de prendre conscience de l'impuissance humaine. Elle avait connu certaines révoltes de la nature, en avait ignoré d'autres; ayant triomphé de toutes les difficultés par les efforts de sa volonté comme par ses grâces d'oraison, elle s'étonnait parfois de pressentir certains états moins délivrés, et sans en avoir conscience, elle aurait pu prendre en elle-même quelque secrète complaisance ou se laisser aller à quelque sévérité de jugement. On l'avait mise en garde, il est vrai, contre ces subtilités de l'amour-propre, mais « *que sait l'homme qui n'a pas été tenté* (1)? » A l'école de l'épreuve, Sœur Elisabeth devait acquérir plus rapidement cette connaissance de soi-même qui n'est pas moins la base que la perfection de l'humilité. Dieu se servait de la tentation pour éclairer l'abîme de son néant et mettre sa propre gloire en assurance dans cette âme, qu'il voulait combler des richesses de sa grâce. Ainsi permet-il que « le démon soulève parfois, dans la partie sensible, bien des agitations; qu'il suscite à l'âme mille tracasseries spirituelles ou sensibles, dont elle n'a pas la possibilité de s'affranchir, tant que Dieu n'envoie pas autour d'elle l'ange qui protège et délivre ceux qui le craignent (2) »

---

(1) Ecclés., xxxiv, 9. — (2) *Cantique spirituel*, str. XVI.

Le messager céleste apportait, en effet, quelque trêve à cet état pénible, faisant régner la paix et la tranquillité « tout à la fois dans la partie sensible et dans la partie spirituelle de l'âme (1) ». Les heures de la prière amenaient généralement une détente pour la chère novice, bien qu'elles s'écoulassent sans consolation; mais son oraison si simple et rendue plus profonde encore par des accroissements de foi, la gardait toujours dans l'attitude du petit enfant reposant entre les bras de Celui qu'elle aimait sans le sentir, en qui elle croyait sans le voir, et dont l'amour restait son assurance, encore qu'elle n'éprouvât que les rigueurs de ses divines jalousies.

Ses efforts pour se maintenir tout le jour ainsi recueillie au fond d'elle-même, en dépit du tumulte de l'imagination et de la sensibilité, lui faisaient trouver secours dans ses peines et la maintenaient en vue des mêmes horizons; aussi nul autour d'elle ne put soupçonner ses souffrances intimes. Les lettres d'alors montrent le même fond, toujours éclairé par la lumière de foi, grandissant à la faveur des ténèbres qui l'enveloppaient.

Au mois d'août, elle célèbre dans l'action de grâce le premier anniversaire de son entrée au Carmel. « Comme le temps passe vite en Lui ! Il y a un an qu'Il m'a introduite en l'arche bénie, et maintenant, comme dit mon bienheureux Père saint Jean de la Croix en son *Cantique* : « La tourterelle a trouvé, sur » les rives verdoyantes, son compagnon tant désiré. »

---

(1) *Cantique spirituel*, str. XVI.

» Oui, je l'ai trouvé Celui qu'aime mon âme, cet Unique nécessaire que nul ne peut me ravir. Oh ! qu'Il est bon ! qu'Il est beau ! Je voudrais être toute silencieuse, tout adorante, afin de pénétrer toujours plus en Lui, et d'en être si pleine que je puisse le donner par la prière à ces pauvres âmes ignorantes du don de Dieu.

» Je sais que chaque jour, à la sainte Messe, vous priez pour moi. Oh ! mettez-moi dans le calice, afin que mon âme, baignée dans ce sang de mon Christ dont j'ai soif, devienne toute pure, toute transparente pour que la Trinité puisse s'y réfléchir comme en un cristal ; elle aime tant contempler sa beauté dans une âme ; cela l'attire à se donner plus, à venir plus comblante, afin d'opérer le grand mystère d'amour et d'unité.

» Demandez à Dieu que je vive pleinement ma vie de Carmélite, de fiancée du Christ ; cela suppose des unions si profondes ! Pourquoi m'a-t-il tant aimée ? Je me sens toute petite et pleine de misère ; mais je l'aime, je ne sais faire que cela. Je l'aime avec son amour à Lui ; c'est un double courant entre « Celui » qui est et celle qui n'est pas. »

Le double courant, ou plutôt *le double abîme*, comme parle sainte Catherine de Sienne, s'était révélé à Sœur Elisabeth de la Trinité en cette rude année de probation ; aussi nous paraissait-elle établie dans l'humilité. Sa foi et sa volonté avaient également bénéficié de l'épreuve : perfectionnées par la souffrance, elles équilibraient toujours plus un fonds de tendresse dont la sensibilité aurait pu diminuer les richesses. Les

conseils qu'elle donna plus tard à une personne éprouvée par des peines intérieures, fruits d'une expérience personnelle, révèlent sa propre conduite dans la phase douloureuse que nous venons d'esquisser.

« Je crois que le secret de la paix, du bonheur est dans l'oubli, la désoccupation de soi-même, ce qui ne consiste pas à ne plus sentir ses misères physiques et morales.

» Puisque vous me permettez de vous parler comme à une sœur, je vous le dis tout simplement, il me semble que le bon Dieu vous demande un abandon et une confiance sans limites. A ces heures pénibles où vous sentez ces vides affreux, pensez qu'Il creuse en votre âme des capacités plus grandes pour le recevoir, c'est-à-dire, en quelque sorte, infinies comme Lui-même; tâchez alors d'être, par la volonté, toute joyeuse sous la main qui vous crucifie; je dirai même, regardez chaque souffrance comme une preuve d'amour qui vous vient directement du bon Dieu pour vous unir à Lui. Lorsque le poids du corps se fait sentir et fatigue votre âme, ne vous découragez pas; mais allez par la foi et l'amour à Celui qui a dit : « *Venez à moi et je vous soulagerai* (1). » Pour ce qui regarde le moral, ne vous laissez jamais abattre par la pensée de vos misères. Le grand saint Paul dit : « *Où le péché abonde la grâce surabonde* (2) »; donc il me semble que l'âme la plus faible, même la plus coupable, est celle qui a le plus lieu d'espérer. Et cet acte qu'elle fait pour s'oublier et se jeter dans les

---

(1) Math., xi, 28. — (2) Rom., v, 20.

bras de Dieu, le glorifie plus que tous les retours sur elle-même et tous les examens qui la font vivre avec ses infirmités, tandis qu'elle possède au centre d'elle-même un Sauveur qui veut à toute minute la purifier.

» Vous souvenez-vous de cette belle page où Jésus dit à son Père qu'Il lui a *donné puissance sur toute chair, afin de lui communiquer la vie éternelle* (1)? Voilà ce qu'Il désire faire en nous : Il veut que vous sortiez de vous, que vous quittiez toute préoccupation pour vous retirer en cette solitude qu'Il se choisit au fond de votre cœur. Il est toujours là, encore que vous ne le sentiez pas ; Il vous attend et veut établir avec vous un « admirable commerce », comme il est dit en la liturgie ; une intimité d'époux et d'épouse. C'est Lui qui, par ce contact continu, veut vous délivrer de vos infirmités et de vos fautes, de tout ce qui vous trouble ; rien ne nous doit être un obstacle pour aller à Lui.

» Que vous soyez enflammée ou découragée, n'en tenez pas compte ; c'est la loi de l'exil de passer ainsi d'un état à l'autre ; croyez alors que Lui ne change pas ; qu'en sa bonté, Il est toujours penché sur vous pour vous emporter et vous établir en Lui. Si malgré tout, le vide, la tristesse vous accablent, unissez cette agonie à celle du divin Maître au jardin des Oliviers, alors qu'Il disait à son Père : « *S'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi* (2). » Il vous paraît peut-être difficile de vous oublier, ne vous en préoccupez pas ; si vous saviez comme c'est simple. Je vais vous donner mon secret :

---

(1) S. Jean, xvii, 2. — (2) Matth., xxvi, 39.

pensez à ce Dieu qui habite en vous, dont vous êtes le temple : c'est saint Paul qui parle, nous pouvons le croire. Peu à peu l'âme s'habitue à vivre en sa douce compagnie ; elle comprend qu'elle porte en elle un petit ciel où le Dieu d'amour a fixé sa demeure ; alors elle respire comme en une atmosphère divine ; je dirai même que son corps seul est sur la terre ; son âme habite au delà des voiles, en Celui qui est l'Immuable.

» Ne dites pas que ce n'est pas pour vous, que vous êtes trop misérable, car c'est, au contraire, une raison de plus pour aller à Celui qui sauve. Ce n'est pas en regardant cette misère que nous serons purifiés, mais en regardant Celui qui est toute pureté et sainteté.

» Aux heures plus douloureuses, pensez que le divin Artiste, pour rendre son œuvre plus belle, se sert du ciseau, et demeurez en paix sous la main qui vous travaille. Saint Paul, après avoir été ravi au troisième ciel, sentit son infirmité et s'en plaignit à Dieu, qui lui répondit : « *Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans l'infirmité* (1). » Voilà, n'est-ce pas, qui est bien consolant. Courage donc ! Je vous confie tout particulièrement à une petite Carmélite de Lisieux, morte à 24 ans en odeur de sainteté ; elle se nomme sœur Thérèse de l'Enfant Jésus (2) ; sa grâce est de dilater les âmes, de les lancer sur les flots de l'amour, de la confiance et de l'abandon. Elle dit avoir trouvé le bonheur quand elle commença à *s'oublier*. Voulez-vous la prier tous les

---

(1) II Cor., XII, 9.

(2) Appelée par les vœux de ceux qui connaissent l'*Histoire d'une âme*, et préparée par des faveurs signalées, la cause de béatification de la Servante de Dieu est soumise à la sainte Eglise.

jours avec moi, afin d'obtenir cette science qui fait les saints et donne à l'âme tant de paix et de bonheur. »

La virilité morale acquise par la chère novice influa heureusement sur ses forces physiques ; son tempérament, quelque peu éprouvé tout d'abord, se reconstitua dans la paix. Il s'adaptait mieux chaque jour à l'observance de notre Règle austère ; l'âme entraînait vraiment le corps, et l'on pouvait présumer qu'il en serait toujours ainsi : notre petite Sœur fut donc admise par le Chapitre à la grâce de la sainte profession. Quelle joie pour son cœur, qui désirait si ardemment cette consécration définitive à l'Epoux des vierges !

« L'Enfant Dieu réservait à mon âme un immense bonheur, écrit-elle au soir du 25 décembre 1902 ; en cette belle fête de la Nativité, Il m'a dit qu'Il allait venir comme Epoux. Le dimanche de l'Epiphanie, Il me fera sa Reine..., me liant à Lui par la profession religieuse. »

Et à M. le chanoine A... : « L'Epoux m'a fait entendre son appel, et le 11 janvier, fête toute de lumière et d'adoration, je prononcerai les vœux qui m'uniront à jamais à Notre-Seigneur. Vous qui m'avez suivie depuis mon enfance et avez reçu mes premières confidences, vous pouvez comprendre le bonheur dont mon âme est inondée. Ce soir, à la récréation, j'ai demandé les prières de ma chère communauté, et demain commencera ma retraite de dix jours ; cela me semble un rêve, je l'ai tant désiré. Voulez-vous, chaque matin, me donner une intention toute particulière à la sainte Messe, c'est quelque chose de si grand qui se prépare ! Je me sens enveloppée dans le mystère de la charité

de Dieu et, lorsque je regarde en arrière, je vois comme une divine poursuite sur mon âme. Oh ! que d'amour ! Je suis *écrasée* sous ce poids ; alors je me tais et j'adore.

» En cette matinée de l'Épiphanie, la plus belle de ma vie, quoique le bon Maître m'ait déjà fait passer par des jours si divins qu'ils ressemblent à ceux du paradis, en ce jour où vont se réaliser tous mes désirs, où je vais devenir enfin « Épouse du Christ », voulez-vous, cher Monsieur le chanoine, offrir le saint Sacrifice pour votre Carmélite ; puis donnez-la, afin qu'elle soit toute prise et qu'elle puisse dire avec saint Paul : « *Je ne vis plus, c'est le Christ qui vit en moi* (1). »

» Ai-je besoin de vous dire quelle sera ma prière pour vous ? Vous connaissez mon cœur... Je vous quitte pour entrer avec l'Époux en des silences profonds. »

Commencée dans la joie, cette retraite se poursuivit dans une recrudescence de tortures intimes telles que, la veille du grand jour, la pauvre novice était au comble de l'angoisse. Un entretien ménagé avec un religieux prudent et éclairé la réconforta vers le soir.

Le lendemain matin, elle gravissait les degrés conduisant à la salle du Chapitre, toute saisie par l'idée d'immolation qu'exprimait en ce jour le capitule des Vêpres : « *Mes frères, je vous conjure par la miséricorde de Dieu, de Lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, capable d'un culte spirituel* (2). »

---

(1) Gal., II, 20. — (2) Rom., XII, 1.

En cet esprit, elle prononça les saints vœux de pauvreté, chasteté, obéissance qui la consacraient enfin *Epouse du Christ*.

Quelle solennité aurait pu mieux convenir à la célébration des noces mystiques de cette enfant sur laquelle s'était levée « la gloire du Seigneur » ? La liturgie, ce jour-là, chantait en ses divers cantiques son histoire et sa vocation. Prévenue par la lumière divine, elle aussi, malgré l'éclipse momentanée de l'étoile, avait courageusement persévéré dans la recherche du Seigneur ; elle aussi, ouvrant ses trésors, lui offrait l'*or* d'un cœur pur, l'*encens* d'une vie toute d'oraison, la *myrrhe* du sacrifice de toutes choses et d'elle-même.

La sainte Eglise célébrait encore, en ce dimanche de l'Epiphanie, la manifestation de la Sainte Trinité dans le baptême de Jésus-Christ. Sœur Elisabeth, qui par sa profession scellait une alliance particulière avec les trois divines Personnes, n'était venue au Carmel que pour *écouter* Celui en qui le Père met toutes ses complaisances. Et nous lisions au Graduel : « Béni le Seigneur, le Dieu d'Israël qui seul opère de telles merveilles ! Que les montagnes de votre peuple soient visitées *par la paix* ! Alleluia ! Alleluia !... » Le Roi pacifique répondit, en effet, au don plénier de la généreuse enfant, mettant fin à sa longue épreuve, et tout s'acheva dans l'action de grâce.

« Qui pourrait dire la joie de mon âme, écrivait-elle quelques jours plus tard, lorsque contemplant le christ reçu après ma profession et placé par notre Révérende Mère comme un sceau sur mon cœur, j'ai pu me

dire : enfin Il est tout à moi et je suis toute à Lui, Il m'est tout ! Et maintenant, je n'ai plus qu'un désir : l'aimer, l'aimer tout le temps, « zéler son honneur » comme une véritable épouse », Lui offrir une demeure, un abri dans mon âme, et Lui faire oublier là, à force d'amour, tout ce que les mauvais font d'abominations. »

Et dans une autre lettre : « Ma joie est profonde, divine : elle est de celles qui ne peuvent s'exprimer. Oh ! remerciez pour moi, ma part est si belle ! Toute une vie à passer dans le silence, l'adoration, le cœur à cœur avec l'Époux divin ! Demandez que je sois fidèle, que j'aie jusqu'au bout de ses desseins sur mon âme, que j'accomplisse pleinement tous ses vœux. »

Sa prise de voile eut lieu le 21 janvier, jour « tout embaumé de la virginité d'Agnès et de sa glorieuse immolation », double attrait d'une âme en qui s'unissaient deux vertus dont l'alliance est le trait particulier de la beauté du christianisme : l'innocence et la pénitence.

Le soir, à la récréation, Sœur Elisabeth exprimait son bonheur et sa reconnaissance en quelques strophes commençant ainsi :

Dans un secret profond je vais m'ensevelir,  
 Ensevelie en Dieu, je vais vivre et mourir,  
 O mon Verbe adoré, ton amour est ma vie,  
 Laisse-moi me plonger en ta paix infinie.

Ces vers, ainsi que les lignes suivantes adressées à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Paray-le-

Monial, sont comme le programme de cette vie religieuse si courte et si bien remplie.

« Ma bonne Mère, priez un peu pour que la petite « Maison de Dieu » soit tout envahie par « les Trois ». Je suis partie dans l'âme de mon Christ; et c'est là que je vais passer mon carême. Demandez-Lui que je ne vive plus, mais qu'Il vive en moi; que l'union se consume chaque jour davantage, que je reste sous *la grande vision*; il me semble que c'est le secret de la sainteté, et c'est si simple. Oh! dire que nous avons notre ciel en nous, ce ciel dont parfois j'ai la nostalgie. Que ce sera bon quand le voile tombera enfin et que nous jouirons du face-à-face avec Celui que nous aimons uniquement! En attendant, je vis dans l'amour, je m'y plonge, je m'y perds; c'est l'infini, cet infini dont mon âme est affamée. »

Fidèle à son programme, Sœur Elisabeth devait rapidement atteindre la perfection à laquelle l'appelait le divin Maître; c'est qu'elle avait trouvé le secret de la sainteté. L'excès de la charité divine lui étant apparu, elle s'était fixée sous cette lumière qui ne devait plus s'éclipser. « Un mot résume ma vie, disait-elle, on pourrait l'écrire sur tous mes instants; c'était aussi la vie de saint Paul : *Propter nimiam charitatem* (1). Tout ce qui vient à moi est message ou assurance du *trop grand amour* de Dieu; je ne puis plus vivre d'autre chose.

» Pour atteindre à la vie idéale de l'âme, je crois qu'il faut vivre dans le surnaturel, prendre conscience

---

(1) Ephés., II, 4.

que Dieu est au plus intime de nous et aller à tout avec Lui ; alors on n'est jamais banal, même en faisant les actions les plus ordinaires, car on ne vit pas en ces choses, on les dépasse. Une âme surnaturelle ne traite pas avec les causes secondes, mais avec Dieu seulement. Oh ! comme sa vie est simplifiée ! Comme elle se rapproche de la vie des esprits bienheureux ! Comme cette âme est affranchie d'elle-même et de toutes choses ! Pour elle, tout se réduit à l'unité, à cet unique nécessaire dont parlait le divin Maître à Madeleine. Alors elle est vraiment grande, vraiment libre, parce qu'elle a « enclos sa volonté dans celle de Dieu », dit un auteur mystique. »

Sœur Elisabeth se livre à son insu. « Cette vie idéale » était la sienne, et nous devons la voir s'y plonger chaque jour davantage, jusqu'à ce qu'elle passât des obscurités de la foi en ces régions toutes de paix, de lumière et d'amour, où l'on contemple Dieu dans un éternel face-à-face.

Elle pouvait écrire : « Je commence déjà mon ciel, mais parfois j'aimerais me trouver de l'autre côté pour le voir, Lui, pour l'aimer et pour me perdre en son infini. Oh ! toi dont le cœur est si ardent, ne comprends-tu pas ce qu'est l'amour, quand il s'agit de Celui qui nous a tant aimés ? »

Au confidant de la première heure, elle communiquait ainsi ses impressions au cours de l'été 1903.

« Depuis ma dernière lettre, que de choses se sont passées ! La sainte Eglise m'a fait entendre le *Veni sponsa Christi* ; elle m'a consacrée, et maintenant tout est consommé, ou plutôt tout commence, car la pro-

fession n'est qu'une aurore, et chaque jour ma vie d'épouse m'apparaît plus belle, plus lumineuse, plus enveloppée de paix et d'amour.

» En la nuit qui précéda le grand jour, tandis que j'étais au chœur dans l'attente de l'Epoux, j'ai compris que mon ciel commençait sur la terre : le ciel dans la foi, avec la souffrance et l'immolation pour Celui que j'aime... Je voudrais tant l'aimer, l'aimer comme ma séraphique Mère, jusqu'à en mourir. Voilà toute mon ambition : être la proie de l'amour... Au Carmel, c'est si simple de vivre d'amour ! Du matin au soir, la Règle est là pour nous exprimer, instant par instant, la volonté du bon Dieu. Combien je l'aime cette Règle qui est la forme en laquelle Il me veut sainte ! Je ne sais si j'aurai le bonheur de donner à mon Epoux le témoignage du sang ; mais si je mène pleinement ma vie de Carmélite, j'ai du moins la consolation de *m'user* pour Lui, pour Lui seul. Alors qu'importe l'occupation en laquelle Il me veut, puisqu'Il est toujours avec moi ; l'oraison, le cœur à cœur ne doit jamais finir. Je le sens si vivant en mon âme ! Je n'ai qu'à me recueillir pour le trouver au dedans de moi, et c'est ce qui fait tout mon bonheur. Il a mis en mon cœur une soif d'infini et un besoin d'aimer que Lui seul peut rassasier ! Alors je vais à Lui comme le petit enfant à sa mère, pour qu'Il comble, qu'Il envahisse tout ; qu'Il me prenne et m'emporte en ses bras. Il me semble qu'il faut être si simple avec le bon Dieu !

» Ne viendrez-vous pas un jour bénir votre petite Carmélite et remercier tout près d'elle Celui qui l'a

« trop aimée » ? Mon bonheur ne peut plus se dire. Ecoutez tout ce qui se chante en mon âme pour Dieu et pour vous ; à la sainte Messe, baignez-moi dans le sang de l'Époux, n'est-il pas la pureté de l'épouse... et elle en a tellement soif !... »

## CHAPITRE VIII

---

### Louange de gloire.

Vie de foi. — A l'école de saint Paul. — *Laudem gloriæ*. — L'esprit de louange perfectionne les vertus. — Seconde portière. — Office d'*ange*. — Esprit de pénitence. — Sœur Elisabeth de la Trinité dans la vie de Communauté.

La chère enfant a retrouvé sa belle paix d'autrefois, mais les douceurs spirituelles ne seront pas l'état habituel de son âme grandie par l'épreuve : c'est de foi qu'elle devra vivre. Si le divin Maître lui dit, comme à Madeleine : « *Ne me touche pas* (1) », c'est pour l'emporter « dans cette école cachée et si éloignée des sens où le Verbe se fait entendre, dans ces obscurités convaincantes où Dieu se donne et s'unit à l'âme (2) ».

Saint Paul qu'elle rencontre alors, devient son guide lumineux. Sous sa conduite, elle s'exerce à comprendre « *la largeur, la hauteur, la profondeur* du mystère caché

---

(1) S. Jean, xx, 17. — (2) S. Augustin, *Des Etats d'oraison de Bossuet*, ch. xxiv.

en Dieu avant les siècles ; l'amour du *Christ qui surpasse toutes nos compréhensions, afin d'être remplie selon la plénitude de Dieu même* (1) ».

Les plus beaux textes du grand Apôtre appuient les mouvements de son âme contemplative ; avec la pénétration des cœurs purs, elle en découvre le sens profond, s'identifie cette doctrine substantielle qui la fortifie et alimente son incessante oraison (2).

Lettres, parloirs, couplets de fête, propos intimes ne sont plus que l'écho de saint Paul, délicieusement commenté par Sœur Elisabeth ; ainsi est-elle la joie et l'élan de ses jeunes campagnes.

S'entretenant un jour du *Nom nouveau* dont parle l'Apocalypse comme devant être le nom définitif des élus, Sœur Elisabeth de la Trinité dit avoir rencontré le sien dans saint Paul. « L'Apôtre, poursuit-elle, écrit que » *nous avons été prédestinés par un décret de Celui qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté, pour être la louange de sa gloire.* » J'ai trouvé là ma vocation ; puisque éternellement je serai louange de gloire, je veux être dès ici-bas *laudem gloriæ* (3) ! »

(1) Ephés., III, 18.

(2) Jusque-là ses lectures quotidiennes dans le *Nouveau Testament* lui apportaient relativement peu de lumières. Elle allait à ces sources de vie moins par attrait que par obéissance ; mais alors, le sens des saintes Ecritures lui fut vraiment donné, comme peuvent en témoigner les lumineux commentaires de saint Paul en particulier, dont sa correspondance est émaillée.

(3) « Ce nom que Sœur Elisabeth de la Trinité aimait à se donner parce qu'elle avait été intérieurement inspirée de le mériter, a besoin de quelque explication et même de quelque excuse. C'est dans saint Paul qu'elle le trouva. L'Apôtre dit deux fois (Ephés., 1) que nous sommes prédestinés enfants d'adoption en Jésus-Christ

Quelques notes rédigées pour sa sœur nous font connaître la manière dont elle entend justifier ce nom.

« Comment réaliser ce grand rêve du Cœur de notre Dieu, ce vouloir immuable sur nos âmes ; comment, en un mot, répondre à notre vocation et devenir parfaites louanges de gloire de la très sainte Trinité ? Au ciel, chaque âme est une louange de gloire au Père, au Verbe, à l'Esprit Saint, parce que chaque âme est fixée dans le pur amour et ne vit plus de sa vie propre, mais de la vie de Dieu ; alors elle le connaît, dit saint Paul, comme elle est connue de Lui.

» Une louange de gloire, c'est une âme qui demeure en Dieu, qui l'aime d'un amour pur et désintéressé, sans se rechercher dans la douceur de son amour ; qui l'aime par-dessus tous ses dons, et quand même elle

pour la louange de la gloire de Dieu, *in laudem gloriæ ipsius*. Notre vie ici-bas et notre gloire au ciel peuvent être appelées *louange de la gloire divine* et plus brièvement *louange de gloire*. Et comme il est légitime qu'un nom commun à plusieurs devienne le nom propre d'une âme qui en justifie la signification par un zèle partienlier et surtout par son unique ou suprême préoccupation, Sœur Elisabeth de la Trinité s'appliqua ce beau nom de tous les élus comme sa devise propre et l'expression la plus caractéristique de ce qu'elle voulait être. Une telle ambition est absolument digne d'un cœur tout donné à Dieu.

» Pourtant il y a lieu d'excuser la jeune religieuse peu soucieuse des scrupules de la langue latine. Dans la vivacité de son bon sentiment, elle n'a point pris garde qu'il s'exprimait en un terme incorrect. Elle prit le mot de saint Paul tel qu'il est, l'accommodant à toutes les phrases à la façon d'un mot français dont la forme est toujours la même, tandis que le cas *laudem* est rigoureusement réservé à une fonction grammaticale déterminée.

» Heureuses les âmes qui n'ont à déplorer que des fautes de grammaire. »

R. P. "", S. J.

n'aurait rien reçu de Lui, et qui désire du bien à l'Objet ainsi aimé. Or, comment désirer et vouloir efficacement du bien à Dieu, si ce n'est en accomplissant sa volonté, puisque cette volonté ordonne toutes choses pour sa plus grande gloire? Donc cette âme doit s'y livrer pleinement, éperdument, jusqu'à l'impossibilité de vouloir autre chose que ce que Dieu veut.

» Une louange de gloire, c'est une âme de silence, qui se tient comme une lyre sous la touche mystérieuse de l'Esprit Saint afin qu'il en fasse sortir des harmonies divines. Elle sait que la souffrance est une corde qui produit des sons plus beaux encore, aussi aime-t-elle la voir à son instrument, afin de remuer plus délicieusement le cœur de son Dieu.

» Une louange de gloire, c'est une âme qui contemple Dieu dans la foi et la simplicité; c'est un réflecteur de tout ce qu'Il est; c'est comme un abîme sans fond dans lequel Il peut s'écouler, s'épancher; c'est aussi comme un cristal au travers duquel Il peut rayonner et contempler ses perfections et sa propre splendeur. Une âme qui permet ainsi à l'Être divin de rassasier en elle son besoin de communiquer tout ce qu'Il est et tout ce qu'Il a, est en réalité la louange de gloire de tous ses dons.

» Enfin une louange de gloire est un être toujours dans l'action de grâces : ses actes, ses mouvements, ses pensées, ses aspirations, en même temps qu'ils l'enracinent plus profondément en l'amour, sont comme un écho du *Sanctus* éternel. Au ciel de la gloire, les Bienheureux n'ont de repos ni jour ni nuit, disant : « *Saint, Saint, Saint le Seigneur tout-puissant..., et se*

*prosternant, ils adorent Celui qui vit dans les siècles (1). »*

Dans le ciel de son âme, la louange de gloire commence déjà son office de l'éternité; son cantique est ininterrompu; elle est sous l'action de l'Esprit Saint, quoiqu'elle n'en ait pas toujours conscience, car la faiblesse de la nature ne lui permet pas d'être fixée en Dieu sans distractions. Elle chante toujours, elle adore toujours, elle est pour ainsi dire toute passée dans la louange et l'amour, dans la passion de la gloire de son Dieu.

» Dans le ciel de notre âme, soyons louanges de gloire de la Sainte Trinité. Un jour le voile tombera, nous serons introduites dans les parvis éternels; là, nous chanterons au sein de l'Amour infini, et Dieu nous donnera le Nom nouveau promis au vainqueur. Quel sera-t-il? — *Laudem Gloriæ.* »

Telle fut bien la vie de cette âme d'élite en qui la foi opérait par une ardente charité. A l'oraison, son extérieur révélait l'adoration intime qui l'absorbait. Au saint Office, c'était la même attitude; déjà elle semblait être au ciel, chantant avec les esprits béatifiés les louanges du Dieu trois fois saint.

Le zèle de Sœur Elisabeth pour la psalmodie et les cérémonies de l'Eglise n'empêchait pas d'assez fréquents oublis, que nous attribuions à sa grande application intérieure. N'est-il pas dit de plusieurs saints personnages que lorsqu'une profonde contemplation les distraitait des actes extérieurs, ils étaient avertis par leurs anges gardiens des cérémonies qu'ils devaient

---

(1) Apoc., iv, 8, 10.

accomplir. Notre petite Sœur ne reçut pas la même faveur, mais le Seigneur dut trouver sa gloire dans son attention minutieuse à tout prévoir, comme dans l'humilité sincère de ses réparations.

L'unissant au modèle divin qu'elle entendait exprimer aux yeux du Père, l'esprit de louange perfectionnait toutes ses vertus.

La première parole du Verbe entrant dans le monde : « *Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté (1)* », doit être comme le battement du cœur de l'épouse, et cette volonté de Celui qui l'a envoyée sera sa nourriture, en même temps que le glaive qui l'immolera. Ainsi raisonnait Sœur Elisabeth de la Trinité. A cette lumière, nos usages concernant les plus petites choses ne lui étaient pas moins chers que la Règle même et que les ordres des supérieurs. « *J'ai pris vos ordonnances pour être à jamais mon héritage, parce qu'elles sont les délices de mon cœur (2)*. » C'est par sa fidélité continue à ces « ordonnances » intérieures ou extérieures que l'épouse rendra témoignage à la Vérité et pourra dire : « *Celui qui m'a envoyée ne m'a pas laissée seule ; Il est toujours avec moi, parce que je fais toujours ce qui lui plaît (3)*. »

Nous la vîmes sans défaillance en plein exercice de ce témoignage ; quelques traits donneront une idée de la perfection avec laquelle la sainte enfant pratiquait l'obéissance. Chargée d'entretenir la salle du noviciat, elle doit, à la fin de la journée, pousser les volets intérieurs contre la fenêtre. Un soir, ce détail est oublié.

---

(1) Hébr., x, 9. — (2) Ps. cxviii, 111. — (3) S. Joan., viii, 29.

Après l'office des Matines, au moment de s'endormir, l'involontaire omission lui revient en mémoire ; elle se relève aussitôt, descend dans l'obscurité et traverse ainsi le cloître pour aller fermer ce volet. La vie des saints nous offre des exemples analogues d'une admirable fidélité ; tel notre bienheureux Père Jean de la Croix, se relevant une nuit parce qu'il se souvient d'avoir gardé à son scapulaire une épingle de plus que ne le permettait une simple tradition, et la déposant à la porte de sa cellule.

Dispensée de s'asseoir à terre pendant l'oraison, dans une circonstance particulière, on lui permet d'user de sa stalle sans s'y appuyer ; alors elle se place toujours de façon à n'avoir que le moins de soulagement possible. Deux ans plus tard, contrainte de recourir à la même dispense, mais pour un motif bien différent car elle était déjà malade, Sœur Elisabeth de la Trinité se conforme rigoureusement à l'usage ; aussi, jamais une sœur qui l'observe ne la voit s'appuyer tant soit peu ; jamais elle n'en demande la permission. En tout, elle obéissait à la lettre sans aucune interprétation personnelle, comme en témoigne encore le fait suivant.

Une petite promenade quotidienne lui est momentanément prescrite ; or, il lui survient au pied un mal assez douloureux pour qu'on la dispense des emplois qui l'obligent à marcher. Un jour, la Prieure la rencontre au jardin, boitant et paraissant bien souffrir. « Que faites-vous ici, lui demande-t-elle ? — Ma Mère, je me promène comme vous me l'avez ordonné. »

Combien de traits semblables pourrions-nous citer

de cette parfaite obéissante qui disait, quelques jours avant sa mort : « La volonté de notre Mère a été ma vie; quand elle avait parlé, la paix inondait mon âme. »

Non moins édifiante était son humilité. « Les impuissances dont j'ai tant souffert font aujourd'hui ma béatitude; il me semble qu'elles grandissent Dieu, et que sa petite *Louange de gloire*, mieux établie dans la vérité, est plus dépendante de Lui. »

L'humble enfant « trouvait une véritable suavité dans le sentiment de son impuissance en face de Dieu », selon l'expression d'un pieux auteur auquel elle emprunte une citation qui la dépeint : « Nul ne pourra troubler l'humble, car il s'est précipité dans un tel abîme que nul n'ira le chercher là. » Rien ne semblait, en effet, l'émotionner : on pouvait tout lui dire sans qu'elle s'excusât jamais, sans qu'aucune ombre parût en son regard. Pourtant sa sensibilité fut, dès l'enfance, le champ de ses luttes quotidiennes, comme de ses plus beaux triomphes. « On ne saura qu'au ciel, dirait-elle avant de mourir, combien j'ai souffert en ma vie. »

Nous nous souvenons qu'elle écrivait, à la fin d'une retraite dans le monde : « *J'ai pris, cette année encore, les mêmes résolutions : l'humilité, le renoncement, tout est là.* » Maintenant, nous la voyons recueillir le fruit de ses efforts sur un point dont, toute jeune, elle avait compris l'importance capitale.

« Si l'on me demandait le secret du bonheur, écrivait-elle, je dirais que c'est de ne plus tenir compte de soi, de se nier tout le temps; voilà une bonne

façon de faire mourir l'orgueil ; il faut que l'amour de Dieu soit si fort qu'il éteigne tout amour de nous-mêmes. »

Notre chère Sœur se conformait à ce principe ; aussi l'admirions-nous s'effaçant toujours pour faire ressortir les autres, alors que ses aptitudes auraient justifié certaines initiatives.

Fruit de l'humilité, sa patience était inaltérable ; on ne pouvait la surprendre en défaut. Que de fois pourtant elle fut mise à l'épreuve, particulièrement dans l'office de seconde portière. Elle était toujours à la disposition de sa première officière, et avait surtout à cœur d'adoucir les sacrifices imposés par notre rigoureuse clôture à nos sœurs tourières, qui recouraient fréquemment à son inépuisable complaisance. Une d'entre elles s'excusait un jour de la déranger si souvent : « Oh ! ne me dites pas cela, répondit Sœur Elisabeth, je suis si heureuse de vous rendre service ! Je voudrais vous faire oublier que vous ne pouvez venir chercher vous-même ce qui vous est nécessaire. »

Telle nous l'avons toujours connue, aimable et prévenante, jusque dans les souffrances les plus aiguës de ses derniers jours. Aussi comme volontiers on s'adressait à elle ! Jamais le sourire ne quittait ses lèvres, bien qu'elle dût parfois interrompre un travail pressé, sacrifier une heure d'oraison supplémentaire, ou modifier ses petits plans. Rien ne paraissait lui coûter, pourvu que ses renoncements fussent sanctionnés par l'obéissance.

Très aimante par nature, Sœur Elisabeth de la Trinité surnaturalisait ses affections du cloître comme celle de

la famille. La même charité qui la rendait empressée à secourir ses sœurs avec une grâce charmante, lui suggérait des attentions particulières pour qui pouvait lui être l'occasion d'une humiliation, d'un exercice de vertu, en sorte que toutes avaient part aux effusions de son cœur.

Deux fois l'office d'*Ange* (1) lui fut confié : elle s'en acquitta avec tact et discrétion. Une jeune personne qui passa quelques mois au Carmel, écrit à son ancienne Prieure : « Je me souviens de mon entrée dans la clôture ; mon petit *ange* était là, je devinai que c'était l'ange de la charité. Combien Sœur Elisabeth était heureuse de donner à mes livrées du siècle quelque apparence religieuse ! Comme elle savait voler à mon secours, réparer mes maladroites, pallier mes torts avec douceur, humilité, simplement et délicatement ! Elle veillait à tout : c'était vis-à-vis de son *Tobie*, une sollicitude continuelle.

» En m'initiant à l'entretien du noviciat : « Estimez ce balayage, me dit-elle, car c'est ici le petit sanctuaire où vous commencez votre vie de Carmélite. »

» Le respect pénétré d'esprit de foi avec lequel elle me mettait au courant de mon emploi, me faisait comprendre qu'elle vivait en la présence de Dieu et le voyait à travers ses moindres actes.

» Je m'excusais parfois d'avoir à la faire sortir de son cher silence ; mais elle, me regardant de ce regard qui la livrait, me répondait aussitôt : « Je suis votre *ange*,

---

(1) On donne le nom d'*Ange* à la sœur chargée d'initier une postulante aux usages de la communauté.

» venez à moi sans arrière-pensée ; veiller sur vous,  
» vous servir est ma mission. »

» Qu'elle était joyeuse de pouvoir me dire : « Notre  
» Mère vous verra aujourd'hui. » S'il arrivait que son  
tour fût retardé pour moi, elle disait : « Votre joie me  
» rend si heureuse que je sacrifie volontiers la mienne.  
» Vous allez voir notre Mère, profitez-en bien, c'est un  
» sacrement. »

» Plusieurs fois, me trouvant dans les larmes, elle me  
pressait entre ses bras, m'entourait affectueusement,  
puis devait aller vous prévenir, ma Mère, car ces jours-là,  
vous m'appeliez pour remettre d'aplomb la pauvre petite  
désemparée. Elle m'édifiait sans cesse, je n'avais qu'à  
l'imiter pour avancer dans l'amour et l'intimité du  
divin Maître. »

On comprend que la pénitence fut un impérieux  
besoin pour cette âme, ravie par l'excès de charité divine.  
Non seulement, comme nous nous plaisions à le dire  
devant quelque imprudence, elle n'avait pas l'*instinct*  
*de sa conservation*, mais elle possédait un tel mépris de  
soi qu'il n'y avait qu'à la retenir de ce côté-là. Sœur  
Elisabeth ne put suivre l'attrait qui l'eût portée aux plus  
rudes macérations ; son esprit si éclairé lui fit d'autant  
plus apprécier l'immolation constante de la Règle du  
Carmel, et tout ce que la Providence lui envoyait pour  
qu'elle réalisât le mot de saint Paul cher à sa foi : « *Je*  
*meurs chaque jour* (1). »

On ne pouvait surprendre ses goûts ni ses répugnances ; vraiment morte à elle-même, elle supportait

---

(1) I Cor., xv, 31.

ses fatigues et particulièrement des maux de tête continuels, sans rien laisser paraître au dehors. Aux repos qu'on voulait lui donner à cet égard, elle préférait une heure d'oraison, seul moment où elle assurait ne pas sentir la souffrance. Ce lui était d'ailleurs une si grande joie d'honorer, non plus par son propre choix, mais par celui du divin Maître, le couronnement d'épines !

Sœur Elisabeth de la Trinité avait souvent exprimé le désir d'*user* sa vie en silence. De trompeuses apparences de santé favorisèrent ce vœu en prolongeant nos illusions jusqu'au jour où elle dut gagner l'infirmerie pour n'en plus sortir. Certains aveux obtenus alors nous firent connaître quelque chose de l'héroïsme en lequel avait vécu la sainte enfant.

Quelle courageuse fidélité au travail ! Elle avait compris qu'il fait partie de notre pénitence et s'y appliquait dans cet esprit, plutôt que par attrait naturel, car bien que fort habile à manier l'aiguille, elle éprouvait quelque difficulté à joindre l'oraison, au degré où son âme était prise, avec l'assiduité que réclamait sa ferveur. A ce sujet, elle disait avoir expérimenté des choses étonnantes, de vrais *petits miracles*, quand, veillant à ne jamais s'empresser, elle voyait l'ouvrage d'autant plus avancer que son union à Dieu était plus intime.

A la roberie, secondée par son esprit d'ordre et de pauvreté, Sœur Elisabeth rendit d'inappréciables services et révéla ce don merveilleux de concilier les exigences d'un office parfois surchargé, avec l'attrait supérieur qui la gardait paisible et toute recueillie en son petit ciel intime.

Une sœur lui confiait la peine qu'elle avait à écarter

les pensées inutiles dans l'oraison. « Ah ! répondit-elle, pour qu'il en soit autrement, il faut une grande fidélité toute la journée. Voyant mon officière très pressée, il m'est arrivé une ou deux fois de me hâter dans le travail ; je m'enflévais, mais Dieu ne veut pas cela de ses épouses ; aussi quand j'allais au rendez-vous divin j'avais beau faire, je ne pouvais m'élever plus haut que *mes chiffons*. » Cette confiance témoigne du soin jaloux qu'elle apportait à se garder tout entière à son Dieu.

L'appréciation de quelques membres de la communauté vient ici à propos pour compléter la physionomie de l'angélique enfant.

« Notre chère petite Sœur excellait en toutes les vertus. Contemplative à ce degré qu'on l'eût soupçonnée incapable d'activité ; d'autre part, d'un dévouement inlassable, elle se faisait surtout remarquer par son beau calme, fruit d'une rare énergie ; il semblait qu'il n'y eût plus à lutter en cette âme si admirablement possédée par le « Dieu de paix ». Aussi comme elle le rayonnait !

» Grave et sérieuse par nature, avide de silence, Sœur Elisabeth ne se prêtait pas avec moins de grâce à nos petites fêtes de famille. Celle de sainte Marthe (1), par sa présence, avait un charme particulier. Nous combinions nos plans à l'avance, mais elle avait une habileté ravissante pour laisser aux autres tout le plaisir de la réussite, et avant tout veillait à ce que le recueillement ne fût pas troublé : il était convenu que nous

---

(1) Les novices remplacent en ce jour à la cuisine nos chères sœurs du voile blanc que nous fêtons avec affection.

étions à Béthanie servant Notre-Seigneur. La chère enfant ne savait qu'inventer pour réjouir nos bonnes sœurs du voile blanc ; quand elle avait pu leur faire une belle fête, son cœur était tout joyeux. »

« Pendant les *licences* (1), dit une autre religieuse, les anciennes aimaient à fréquenter Sœur Elisabeth de la Trinité, charmées de trouver en elle des lumières, un sens de notre vie carmélitaine d'un autre âge que le sien. Dans ces circonstances, je me suis toujours édifiée de son humilité, car encore qu'elle vécût très haut et fût fort avancée dans les voies spirituelles, cette chère sœur se faisait volontiers disciple ; on aurait dit qu'elle eût tout à apprendre. Divinement instruite à l'oraison, je la voyais écouter avec intérêt, mettre tout à profit sans laisser entendre qu'elle en savait bien davantage. »

« Nos récréations étaient délicieuses, rapporte à son tour une compagne de noviciat : que de fois ne m'a-t-elle pas émue, m'entretenant de ce *feu consumant* et de ce *seul regard* dont elle possédait si bien le secret. Je ne me rappelle pas l'avoir vue un seul jour moins aimable, moins gracieuse ou dévouée.

» Pendant de simples balayages, tandis qu'elle déployait une activité parfaite, l'expression profonde de sérieux et de recueillement répandue sur son visage me frappait et m'édifiait à la fois. Elle me semblait poursuivre à travers tout sa louange incessante. »

Terminons par l'appréciation d'une Sœur ancienne

---

(1) Certains jours, auxquels les sœurs peuvent se visiter dans les cellules et s'entretenir ensemble.

que l'on ne peut suspecter d'enthousiasme, et dont la rigoureuse régularité appuie le jugement :

« Ayant entendu affirmer qu'on n'avait jamais pu surprendre une imperfection en Sœur Elisabeth de la Trinité, je cherchai à m'assurer du fait, car je n'étais nullement prévenue en sa faveur. L'habitude du monde, une grande facilité d'expression mise au service de son intelligence et de son cœur, pouvaient, selon moi, lui donner l'apparence d'une vertu parfaite, mais non encore éprouvée. Bien que nos rapports fussent assez intimes, lorsqu'on me parlait de sa vertu, je faisais mes réserves, ne l'admettant ni si complète ni si soutenue ; tellement qu'un jour la Mère Sous-Prieure me posa la question : « N'aimeriez-vous pas Sœur Elisabeth ? — Pardon, je l'aime beaucoup ; mais j'attends » pour me prononcer. — Eh bien ! reprit-elle, je puis » dire que l'ayant fréquemment humiliée, je l'ai toujours » trouvée douce et humble. »

» Après cette affirmation, je l'étudiai plus attentivement encore et je fus obligée d'avouer n'avoir jamais constaté en elle une imperfection. Quelques personnes ont pu trouver un peu forte cette expression dans la « circulaire », pourtant elle est exacte.

» Ce n'était pas une de ces perfections rectilignes et désespérantes, mais plutôt humble et voilée qui n'excluait pas quelques fautes de fragilité ou d'inadvertance, toutefois je ne l'ai jamais surprise dans un mouvement de nature ; elle m'a toujours paru non seulement fidèle, mais j'ose dire héroïque, surtout en certaines circonstances particulièrement difficiles.

» Etant sa voisine de cellule, avec quelle prompti-

tude je l'entendais se lever le matin au premier signal. Arrivée au chœur, à l'oratoire, elle se mettait à genoux, et tout de suite on la sentait perdue en Dieu, restant immobile quels que fussent la fatigue des genoux et plus tard le poids de ses souffrances. Une année nous primes ensemble un *défi* de silence ; elle le garda avec une rare fidélité ; les deux ou trois fautes notées chaque semaine venaient toujours de son amabilité. »

Les relations extérieures de Sœur Elisabeth de la Trinité n'étaient pas moins que celles du cloître le rayonnement de sa vie intime ; elles trahissaient la même âme toute céleste, zélant avant tout la gloire du Seigneur, mais avec tant de tact, de simplicité, quelque chose de si surnaturellement affectueux, que la confiance de tous lui était acquise. Elle appréciait d'ailleurs la sévérité des règlements du parloir, et savait abrégier l'entretien s'il lui devenait difficile de le maintenir dans le cadre dont elle ne sortait jamais. Un courant s'établissait-il, alors elle emportait au foyer de sa vie, et l'on demeurait sous le charme de sa parole. « On ne pouvait l'approcher sans être embaumé, pénétré de la présence de Dieu, rapporte une amie ; elle avait une telle façon de parler des choses les plus élevées, qu'on ne se lassait pas de l'écouter. »

« Nos rares entretiens me faisaient le plus grand bien, dit une autre personne ; ils m'excitaient toujours à aimer plus Notre-Seigneur, à me recueillir et à me sacrifier davantage ; quelque chose de sa grâce semblait passer à travers la grille qui nous séparait. »

Une parente vint un jour de fort loin pour la visiter ;

saisie d'une vive impression : « O Elisabeth, lui dit-elle spontanément, je me place avec mes enfants sous votre protection. » Elle versa des larmes en la quittant et, en toute circonstance importante, sollicita son recours à Dieu, comme une faveur.

« J'ai entendu cette chère enfant, le 27 février 1905, écrit une amie de M<sup>me</sup> Catez. Je ne l'avais pas revue depuis son entrée au Carmel, et j'ai retrouvé son cœur si parfait. L'amour de Dieu l'enveloppait tout entière ; mais elle sut me dire des choses si tendres ; elle eut pour sa mère de tels élans d'affection que j'ai pleuré et pleure encore en me rappelant ces instants trop courts passés en sa compagnie. »

Telle nous est apparue Sœur Elisabeth de la Trinité au cours des années qui suivirent sa profession religieuse ; tels étaient les fruits de ses longs et profonds silences qui donnaient lieu à la parole divine, parole efficace, opérant, à *la louange de la gloire divine*, cette bienheureuse transformation esquissée par elle dans la strophe suivante :

Avec saint Paul je voudrais dire :  
J'ai tout perdu pour son amour  
Et ce que mon âme désire,  
C'est le mieux aimer chaque jour,  
Ce que je veux, c'est le connaître,  
Lui mon Christ et mon Rédempteur ;  
Conformer enfin tout mon être,  
A l'image de mon Sauveur.



## CHAPITRE IX

---

### Vie intime.

Assiduité à la prière. — Retraite de 1904. — Oraison. — Dévotion à l'auguste Trinité et à la Sainte Vierge. — Le 21 novembre 1904. — « Mon seul exercice est de rentrer au dedans. »

Nul ne saura jamais en quelle profondeur habitait cet ange, qui disait avec une candeur d'enfant les choses les plus sublimes, comme si elles fussent toutes naturelles. Ensevelie en la divinité, elle pourra, l'heure venue, gravir son Calvaire avec une force de martyr : l'héroïcité de sa volonté révélera bien alors à quel degré avait été vraie son oraison, qu'aucune douleur, si intense fût-elle, ne pourra plus interrompre.

« Ce qu'Il m'enseigne sans parole au fond de l'âme est ineffable, disait-elle. Il éclaire tout, Il répond à tous les besoins. »

A d'autres heures l'Astre divin s'éclipsait ; mais Sœur Elisabeth de la Trinité restait inébranlable en sa foi comme en son espérance, toute recueillie sous la grâce d'une parole de son bienheureux Père qui la charmait : « La foi, c'est le face-à-face dans les ténèbres, la

possession à l'état obscur. » « Dans les nuits qui passèrent sur son âme, elle s'attacha à Celui qu'elle aimait et pour qui elle souffrait, le suivant à la lumière de son obscure clarté (1). » Ceux qui ont expérimenté ces états en lesquels la foi s'épure et se simplifie, comprendront que nous parlions d'héroïsme en montrant l'assiduité de cette petite Sœur à la prière.

A voir son attitude calme et reposée près du trône eucharistique, qui aurait supposé qu'en certains dimanches et jours de fête passés à l'oratoire sans dérober un seul moment au divin Maître, elle eût pu souffrir jusqu'à « la tentation de fuir » ?

« Bien souvent, c'est la nuit profonde en toutes ces heures, disait-elle ; mais à l'oraison du soir, Il me dédommage, et plus encore le lendemain. Je recueille alors le fruit des actes et silences de la veille, aussi ne voudrais-je pas manquer ma communion du lundi. »

La première retraite qu'elle fit après sa profession religieuse confirma tous ces états d'âme, cette voie de foi obscure, mais lumineuse quand même, tant elle croyait à l'amour : il était sa lumière, l'éclairant au milieu de ses nuits ; aussi bénissait-elle en tous temps le Seigneur.

Durant cette retraite, Dieu sembla vouloir récompenser sa généreuse fidélité. Elle la fit avec son cher saint Paul, et fut comblée de grâces en cette forme profonde et substantielle que l'on ne peut exprimer.

Aussi rendant compte de ses dispositions, Sœur Elisabeth de la Trinité leva vers sa Prieure ses yeux pleins

---

(1) *Vie de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement.*

de lumière, et ne put que lui dire avec un accent tout céleste : « Il me communique la vie éternelle. »

« Le royaume de Dieu apporte nécessairement avec lui une vie éternelle, dit le saint abbé Moïse, et l'on y entre par la pratique des vertus, la pureté du cœur et par une science spirituelle et divine (1). »

Son oraison sembla se simplifier encore après cette retraite : « Il faut Le regarder tout le temps, disait-elle, parlant du divin Maître, il faut faire du silence, c'est si simple. » C'était son programme unique. Fût-il question d'une neuvaine, de la préparation à une fête, interrogée sur ce qu'elle ferait : « Je vais me taire pour Lui donner toute facilité de s'écouler en moi. »

Cette réponse invariable fut souvent prévenue par nos jeunes Sœurs, qui lui disaient un peu malicieusement : « Du silence, n'est-ce pas ? il faut se taire », et elle souriait.

Pourtant la chère enfant eut bien quelques doutes au sujet de sa constante passivité ; ne devait-elle pas être plus active à l'oraison ? Sa paix, momentanément troublée, lui fut toujours rendue par Celui-là même qui la voulait ainsi recueillie sous son action directe et continuelle. Un jour, c'était pendant les Quarante Heures, après avoir entendu ses compagnes s'exciter à la réparation, Sœur Elisabeth de la Trinité arrive à l'oraison un peu contristée de ne pouvoir s'y livrer dans cette forme active ; mais à peine s'est-elle prosternée pour adorer Notre-Seigneur, qu'Il l'enveloppe d'un rayon lumineux et pacifiant. L'obstacle créé par

---

(1) Vie des Pères du désert.

le péché à la diffusion de Dieu dans les âmes lui apparaît soudain comme une des peines les plus sensibles au divin Cœur ; en conséquence, pour le consoler, pour réparer cet outrage, elle doit se laisser *envahir* par Dieu et assurer en elle toute liberté d'action à sa grâce, à son amour ; son oraison habituelle était divinement approuvée, elle devint de plus en plus un état d'âme.

« N'avez-vous pas la passion de L'écouter ? écrivait-elle à un jeune séminariste ; parfois c'est si fort ce besoin de se taire, qu'on voudrait ne plus faire autre chose que de demeurer comme Madeleine aux pieds du Sauveur, avide de tout entendre, de pénétrer toujours plus en ce mystère de charité qu'Il est venu nous révéler. Ne trouvez-vous pas que dans l'action, alors qu'en apparence on remplit l'office de Marthe, l'âme peut toujours demeurer ensevelie comme Madeleine en sa contemplation, se tenant à cette source comme une affamée ? C'est ainsi que je comprends l'apostolat pour la carmélite comme pour le prêtre ; l'un et l'autre peuvent rayonner Dieu, le donner aux âmes, s'ils se tiennent sans cesse à ces sources divines. Il me semble qu'il faudrait s'approcher bien près du Maître, communier à son âme, s'identifier à tous ses mouvements, puis s'en aller comme Lui en la volonté de son Père.

» J'aime cette pensée « la vie du prêtre (et de la » carmélite) est un Avent qui prépare l'Incarnation » dans les âmes ». David chante en un psaume : *le feu marche devant le Seigneur* (1). Le feu, n'est-ce pas l'amour ? et n'est-ce pas aussi notre mission de pré-

---

(1) Ps. xcvi, 3.

parer les voies du Seigneur par notre union à Celui que l'Apôtre appelle un feu consumant? A son contact, notre âme deviendra comme une flamme d'amour se répandant dans tous les membres du corps du Christ, qui est l'Eglise; alors nous consolerons le cœur de notre Maître, et Il pourra dire en nous montrant au Père : « *Déjà je suis glorifié en eux.* »

Sœur Elisabeth de la Trinité comprenait l'apostolat du Carmel en vraie fille de sainte Térèse et de saint Jean de la Croix. Ecoutons notre bienheureux Père en son *Cantique spirituel*.

« L'âme qui jouit de l'amour solitaire semble oisive, cependant le plus petit acte de pur amour a plus de prix aux yeux de Dieu, il est plus profitable à l'Eglise et à l'âme elle-même que toutes les autres œuvres réunies. Voilà pourquoi Marie-Madeleine, dont les enseignements produisaient de si grands fruits et qui aurait pu, les continuant, en produire de bien plus précieux encore, se sentant consumée par un désir extrême de plaire à son divin Epoux et d'aider l'Eglise, se cacha trente ans dans le désert pour s'y livrer exclusivement à cet amour. Elle crut, en agissant de la sorte, avancer davantage l'œuvre de Dieu. Tant il est vrai que la moindre étincelle de pur amour est pour l'Eglise de la plus haute importance... En résumé, cet amour est la fin pour laquelle nous avons été créés (1). »

Le plein sens de cette doctrine si sûre, que possédait Sœur Elisabeth de la Trinité, apparaît plus évident encore dans les lignes suivantes :

---

(1) Saint Jean de la Croix, *Cant. spir.*, str. XXIX.

« Puisque Notre-Seigneur demeure en nos âmes, sa prière est à nous, et je voudrais y communier sans cesse, me tenant comme un petit vase à la source, afin de pouvoir ensuite communiquer la vie, laissant déborder ces flots de charité infinie.

« *Je me sanctifie pour eux afin qu'eux aussi soient* » *sanctifiés dans la vérité* (1). » Cette parole de notre Maître adoré, faisons-la toute nôtre ; oui, sanctifions-nous pour les âmes, et puisque tous nous sommes les membres d'un même corps, dans la mesure où nous aurons la vie divine, nous pourrons la faire circuler dans le grand corps de l'Eglise.

» Il y a deux mots qui, pour moi, résument toute sainteté, tout apostolat : « Union, amour », demandez que j'en vive pleinement, et pour cela que je demeure tout ensevelie en la Sainte Trinité. »

« Lorsque je songe à mon nom, écrit-elle au même séminariste, auquel des liens de grâce l'unissaient plus intimement que les liens de famille, mon âme est emportée sous la grande vision du mystère des mystères, en cette Trinité, qui, dès ici-bas, est notre cloître, notre demeure, l'infini en lequel nous pouvons nous mouvoir à travers tout. Je lis en ce moment les belles pages de notre Père saint Jean de la Croix sur la transformation de l'âme en les trois Personnes divines. Monsieur l'abbé, à quel abîme de gloire nous sommes appelés ! Oh ! je comprends les silences, les recueils des saints qui ne pouvaient plus sortir de leur contemplation : aussi Dieu pouvait-Il les emmener sur

---

(1) S. Joan., xvii, 19.

les sommets divins où l'union se consomme entre Lui et l'âme devenue épouse dans le sens mystique du mot.

» Dire que le bon Dieu nous appelle, de par notre vocation, à vivre sous ces clartés, quel mystère adorable de charité!... Je voudrais y répondre en passant sur la terre comme la Sainte Vierge, « gardant toutes ces choses en mon cœur », m'ensevelissant pour ainsi dire dans le fond de mon âme afin de me perdre, de me transformer en la Trinité qui y demeure ; alors ma devise, « mon idéal lumineux », comme vous me le dites, se trouverait réalisé, je serais bien : Elisabeth de la Trinité. »

Son attrait exceptionnel pour cet auguste mystère la portait à faire de chaque dimanche de l'année une fête de la Sainte Trinité. Lorsque nous récitons dans l'office de ce jour le symbole de saint Athanase, son âme, en le psalmodiant, était emportée au point de « pressentir les joies béatifiques ».

Elle ne manquait pas une occasion de rappeler aux siens la fête même de la Sainte Trinité, et la célébrait dans un recueillement plus profond encore, c'était toujours au centre d'elle-même que se faisait la rencontre et qu'elle adorait le mystère.

« Cette fête est bien la mienne, écrit-elle à sa sœur ; pour moi il n'en est pas une semblable. Au Carmel, elle est toute de silence et d'adoration ; je n'avais jamais si bien compris le sens de ma vocation, caché dans mon nom. C'est en ce grand mystère que je te donne rendez-vous pour qu'il soit notre centre, notre demeure. »

L'appartenance de Sœur Elisabeth aux trois divines Personnes accroissait encore sa tendre dévotion envers

la très Sainte Vierge et lui donnait comme une liaison de grâce plus intime avec Celle qui, selon son expression, fut *la grande louange de gloire de la Sainte Trinité*. « Ses mouvements d'âme sont si profonds, aimait-elle à dire, que l'on ne peut les surprendre ; elle paraît reproduire sur la terre cette vie qui est celle de l'Être divin : l'Être simple ; aussi est-elle si transparente qu'on la prendrait pour la lumière : pourtant elle n'est que le « Miroir du soleil de Justice ». Plus qu'aucune autre sainte, elle me semble imitable, sa vie était si simple ; rien qu'à la regarder, je me sens apaisée. »

Sœur Elisabeth de la Trinité revenait avec complaisance à l'heure bénie où l'Esprit Saint survenant en Marie et la vertu du Très-Haut la couvrant de son ombre, le Verbe s'incarnait en elle. Sous l'impression de grâce produite par cette contemplation, elle laissa un jour déborder son cœur dans une prière implorant quelques effets du mystère ineffable (1). Elle fut écrite le 21 novembre 1904, en la fête de la Présentation de Notre-Dame, que lui rendait chère l'alliance mystérieuse de la Vierge enfant avec les trois divines Personnes. Notre petite Sœur aimait à se recueillir en une profonde adoration sur le seuil du Temple, et renouvelait ses vœux dans ce même esprit d'oblation.

Le temps de l'Avent l'attirait particulièrement aussi ;

« Je n'ai besoin d'aucun effort, disait-elle, pour entrer dans ce mystère de l'habitation divine en la Vierge ; il me semble y trouver mon mouvement d'âme habituel, qui fut le sien : adorer en moi le Dieu caché.

---

(1) Voir à l'Appendice.

» Quand je lis en l'Évangile que Marie partit et s'en alla en toute diligence vers les montagnes de Judée pour remplir son office de charité auprès de sa cousine Elisabeth, je la vois passer, calme, majestueuse, recueillie au dedans avec le Verbe de Dieu. Comme Lui, sa prière fut toujours celle-ci : *Ecce, me voici*. Qui? la servante du Seigneur, la dernière de ses créatures, elle, sa mère!

» Elle fut sincère en son humilité parce qu'elle fut toujours oublieuse, ignorante, délivrée d'elle-même, aussi pouvait-elle chanter : « *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse* (1). »

Ces réflexions de Sœur Elisabeth nous rappellent qu'un religieux nous parlant d'elle un jour disait : « C'est une âme d'une simplicité exceptionnelle et toute délivrée par cette simplicité. » Dans une retraite, elle lui avait dit : « C'est bien obscur, bien pénible, mais je pense que c'est aussi simple de souffrir que de jouir. » Ce mot la dépeint.

En effet, la chère enfant allait à Dieu directement, sans s'attacher à la pratique de telle ou telle vertu spéciale ; sa vie de carmélite, que peut résumer la parole du divin Maître : « *Je fais toujours ce qui plaît à mon Père* (2) », les embrassait toutes, et sans qu'elle en eût conscience. « L'amour habite en nous, disait-elle ; aussi mon seul exercice est-il de rentrer au dedans et de me perdre en Ceux qui sont là. »

« Je suis Elisabeth de la Trinité, c'est-à-dire Elisabeth

---

(1) Luc, 1, 48. — (2) S. Jean, VIII, 29.

disparaissant, se laissant envahir par les « Trois ». Livrons-nous à eux, nous immolant de minute en minute, sans rechercher des choses extraordinaires, et faisons-nous bien petites, nous laissant porter comme l'enfant dans les bras de sa mère par Celui qui est notre Tout.

» Oui, nous sommes faibles, je dirai même nous ne sommes que misère, mais Il le sait bien ; Il aime tant nous pardonner, nous relever, et nous emporter en Lui, en sa pureté, en sa sainteté infinie ; c'est comme cela qu'Il nous purifiera, par son contact continu ; Il nous veut si pures ! et Lui-même sera notre pureté. Il faut nous laisser transformer en une même image avec Lui, et cela tout simplement, en aimant tout le temps, de cet amour qui établit l'unité entre ceux qui s'aiment. Je veux être sainte pour glorifier mon divin Maître ; demandez-Lui que je ne vive plus que d'amour : c'est ma vocation. Unissons-nous pour faire de nos journées une communion continuelle ; éveillons-nous dans l'amour ; tout le jour, livrons-nous à l'amour en faisant la volonté du bon Dieu, sous son regard, avec Lui, en Lui, pour Lui seul ; donnons-nous sans interruption et sous la forme qu'Il veut ; puis quand vient le soir, après un dialogue d'amour qui n'a pas cessé en notre cœur, endormons-nous encore dans l'amour ; peut-être verrons-nous des fautes, des infidélités, abandonnons-les à l'amour : c'est un feu qui consume, faisons ainsi notre purgatoire. »

Et encore : « Puisque nous aspirons à être « *victimes de charité* » comme notre sainte Mère Térése, il faut que nous nous laissions enraciner en la charité du

Christ, comme dit saint Paul dans la belle épître d'aujourd'hui. Et comment cela? En vivant sans cesse à travers toutes choses avec Celui qui habite en nous et qui est Charité. Il a soif de nous associer à tout ce qu'Il est, de nous transformer en Lui. Réveillons notre foi, pensons qu'Il est là au dedans et qu'Il nous veut bien fidèles. Que d'actes d'abnégation connus de Lui seul à Lui offrir; n'en perdons aucun. Il me semble que les saints, ce sont des âmes qui s'oublient tout le temps, qui se perdent en Celui qu'elles aiment sans retour sur soi, sans regard sur la créature, tellement qu'elles peuvent dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Pour arriver à cette transformation, sans doute il faut s'immoler, mais nous aimons le sacrifice parce que nous aimons le divin Crucifié. Oh! regardons-le bien, apportons-Lui notre âme, disons-Lui que nous voulons uniquement l'aimer, que Lui fasse tout en nous, car seules nous sommes trop petites, et c'est si bon d'être le petit enfant du bon Dieu!



## CHAPITRE X

---

### Relations de famille.

Premier anniversaire. — La fête des morts en 1902. — Le culte d'une mère. — Comment Dieu répond à la confiance. — « Mes deux beaux lis. » — Le mystère de l'adoption divine.

A côté d'accents séraphiques, nous en recueillons de particulièrement touchants à l'adresse de celles que Sœur Elisabeth disait n'avoir jamais tant aimées que depuis sa consécration religieuse. Sa correspondance avec sa famille n'offre pas moins de charmes que d'édification, en même temps qu'elle réfute éloquemment les préjugés du monde à l'égard de ceux qui sacrifient pour Dieu les douceurs et les joies du foyer.

Au mois d'août 1902, la petite novice écrivait à l'occasion du premier anniversaire de son entrée au Carmel.

CHÈRE MAMAN,

« Il y a un an, je donnais au bon Dieu la meilleure des mères, mais le grand sacrifice n'a pu séparer nos deux âmes; aujourd'hui plus que jamais elles n'en font qu'une, tu le sens, n'est-ce pas ? Oh ! laisse-moi te dire

que je suis heureuse, le bon Dieu a été trop bon pour moi ; c'est tout un flot qui déborde en mon âme, flot de reconnaissance et d'amour envers Lui et envers toi ; merci de m'avoir donnée à Lui. En repassant ces heures déchirantes, je rends grâces à Celui qui nous a tant soutenues.

» Marguerite était radieuse l'autre jour ; depuis un an je ne l'avais pas vue comme cela : son petit cœur est pris. Ne crois pas que celui qui est captivé par le Christ soit moins heureux. Il est si beau, mon Fiancé ! demain, je l'aime passionnément, et en l'aimant je me transforme en Lui ; puis c'est si bon, Il est toujours avec moi. Nous nous aimons tant ! Ah ! sans cela je serais encore avec toi. Je sens le sacrifice, mais je suis divinement heureuse.

» Dis aux fiancés que je les enveloppe de prière. »

Trois mois plus tard, la fête des morts devait reporter sa mère vers un passé douloureux. Sœur Elisabeth offre à son regard les radieuses clartés de sa foi.

1<sup>er</sup> novembre 1902

MA CHÈRE MAMAN,

« Notre Révérende Mère comprend la solitude de ton cœur et me permet de venir à toi pour te dire que ces jours-ci, mon âme sera encore plus unie à la tienne, et que dans la même foi, le même amour, nous retrouverons les chers disparus qui nous ont précédés là-haut ; jamais je ne les ai sentis aussi présents. Ils sont heureux que je sois au Carmel : le Carmel, c'est si près du ciel, c'est le ciel dans la foi !

» Quand tu entendras sonner l'office des morts, joins ta prière à la mienne; tout ce que je fais, tu le fais avec moi, c'est convenu avec le bon Dieu.

» C'est aujourd'hui que le divin Maître a dit : « *Bien-  
heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront con-  
solés* (1). » Au ciel *Il essuiera toute larme de leurs yeux* (2). Chère maman, je t'ai vue pleurer bien souvent; ta vie a été semée de douleurs et de sacrifices; mais tu le sais, plus Dieu demande, plus Il donne.

» Cet Agneau que les Bienheureux adorent dans la vision, c'est Celui-là auquel ton Elisabeth est fiancée, et dont il lui tarde tant de devenir l'Épouse. Oh ! que ma part est belle : tout ce monde divin est à moi; c'est le centre où je dois vivre, et dès ici-bas, suivre partout mon Agneau.

» Si tu savais mon bonheur, tu dirais merci à Celui qui m'a choisie; écoute ce qu'il te dit : « *Celui qui fait  
la volonté de mon Père, est ma mère, mon frère, ma  
sœur* (3). » Pense que tu n'es pas seule, l'Ami divin est avec toi, et ton Elisabeth avec Lui ! »

Nous retrouvons dans toutes ses lettres les mêmes échos de surnaturelles tendresses :

Février 1902.

MA CHÈRE MARGUERITE,

« ...Je t'envoie ma lettre à Lunéville, pensant que vous y êtes en ce moment. Je te charge de mille choses affec-

---

(1) Matth., v, 5. — (2) Apoc., vii, 17. — (3) Matth., xii, 50.

teuses pour M<sup>lle</sup> A... Dis-lui que les grilles du Carmel qui l'ont glacée et lui ont paru si sombres, me paraissent toutes dorées. Ah ! si l'on pouvait soulever le rideau, de l'autre côté quel bel horizon, c'est l'infini ! C'est pour cela qu'il grandit chaque jour. Le Carmel, ce seul-à-seul avec Celui qu'on aime, oui c'est un ciel anticipé. Ne soyez pas jalouses, Lui seul sait ce que j'ai sacrifié en vous quittant ; si son amour ne m'avait soutenue, je sens bien que je n'aurais pu le faire tant je vous aime, et il me semble que cet amour grandit chaque jour, car Il le divinise.

» Je passe des jours de carnaval délicieux, divins ; le Saint-Sacrement est exposé ; je suis à peu près toute la journée près de Lui, et Marguerite est là avec moi ; il me semble que je la garde en mon âme. Nous sommes dans l'obscurité, car la grille est ouverte, et toute la lumière vient de Lui, j'aime voir cette grande grille entre nous ; Il est prisonnier pour moi, et je suis prisonnière pour Lui.

» Puisque le bulletin de santé intéresse maman, dis-lui que je vais tout à fait bien ; je ne me douterais pas que je suis en hiver si je ne voyais les jolis rideaux que le bon Dieu met à nos petites fenêtres ; comme le cloître est joli avec ses guirlandes de givre... !

» Vis dans l'intimité avec Dieu, c'est en Lui que nous ne faisons qu'un. »

« Te rappelles-tu, écrit-elle à sa mère aux environs du 15 août 1903, avec quel soin ton Elisabeth se cachait pour te préparer une jolie surprise ? Cette année, je fais aussi mes préparatifs, mes *complots* avec mon divin

Epoux. Il m'ouvre tous ses trésors, et c'est là que je puise pour t'offrir un céleste bouquet, une couronne qui brillera sur ton front pour l'éternité, et ta petite, un jour dans le ciel, se réjouira en pensant qu'elle a aidé le divin Maître à la préparer, qu'elle l'a enrichie de beaux rubis, sang de ton cœur et du sien !...

» Je t'écris en notre petite cellule pleine de silence, pleine surtout de la présence de Dieu. Ce soir j'éprouve encore le besoin de te dire merci, car sans ton *fiat* tu sais bien que je ne t'aurais pas quittée, et Lui voulait que je te sacrifie pour son amour. Le Carmel, c'est comme le ciel, il faut se séparer de tout pour posséder Celui qui est Tout; mais je t'aime comme on aimera dans la patrie, il ne peut plus y avoir de séparation entre nous puisque celui que je possède en moi demeure en toi; nous sommes ainsi tout unies.

» Et maintenant, ma chère maman, il ne me reste que le temps de t'exprimer un souhait : que Dieu, qui m'a prise à Lui, soit toujours plus l'Ami en lequel tu te reposes de tout; vis en son intimité comme on vit avec Celui qu'on aime, en un doux cœur à cœur; c'est le secret du bonheur de ta fille, qui t'embrasse avec tout l'amour de son cœur de Carmélite, ce cœur qui est tout à toi, car il est tout à Lui, tout à la Trinité. »

Le recueillement intérieur, l'intimité avec Dieu, les joies du divin amour étaient le thème habituel des pieux entretiens de Sœur Elisabeth avec sa famille aux grilles du parloir. C'était un bonheur pour l'ardente enfant de pouvoir emporter toujours plus haut ces âmes tant aimées.

« Je suis ravie voyant ce que le bon Dieu fait pour maman et Marguerite, écrit-elle au vénéré Chanoine. Il m'a prise pour se donner davantage. »

Et une autre fois : « Il me tarde de vous envoyer ma chère maman, vous verrez comme Dieu poursuit son œuvre en elle ; quelquefois je pleure de bonheur et de reconnaissance ; c'est si doux d'avoir le culte de sa mère, de la sentir ainsi toute à Lui, de pouvoir lui dire toute son âme et d'en être comprise ! Qu'il fait bon se confier à Dieu, vivre d'abandon pour soi et pour ceux que l'on aime ! »

Le ciel répondit à ce total abandon en multipliant les bénédictions au foyer toujours cher à son cœur. C'est ainsi qu'elle vit sa jeune sœur contracter une alliance conforme aux désirs de sa foi. Elle prend occasion de cet événement pour exprimer à sa mère les sentiments les plus délicats à l'endroit de son propre bonheur.

« Marguerite est venue me voir avec son mari, ils ont l'air si heureux ! J'ai remercié Dieu pour eux... et pour moi ; du côté de la terre je semble n'avoir que le sacrifice, mais c'est tout de même moi qui ai la meilleure part, crois-le bien, et malgré les larmes et la douleur que cela impose au cœur d'une mère, elle doit se réjouir d'avoir donné une carmélite à Dieu, car après le prêtre, je ne vois rien de plus saint sur la terre ; une Carmélite, cela suppose un être tellement divinisé ! Oh ! demande à notre sainte Mère Tère, que toute petite tu m'appris à aimer, demande-lui que je sois sainte Carmélite, et réjouis-toi d'être aimée par ce petit cœur qui est tout au bon Dieu. Si je L'aime, c'est toi qui m'as orientée vers Lui ; tu m'as si bien préparée à la première rencontre,

ce grand jour où nous nous sommes donnés l'un à l'autre !... Merci pour tout ce que tu as fait ; je voudrais le faire aimer, et comme toi, Lui donner des âmes.

» Je confie un baiser à mon Christ pour qu'Il aille te le porter de la part de son épouse, ta petite aimée. »

Novembre 1903.

*« Le royaume de Dieu est au dedans de vous (1). »*

CHÈRE MARGUERITE,

« Quelle joie tu as fait à mon cœur en me fêtant ainsi ! Ton gentil mot m'a fait plaisir, et ta belle photographie m'a fait du bien ; sainte Elisabeth t'a tout à fait inspirée car je la désirais justement ; elle me recueille ; je pense que c'est nous deux qui sommes ainsi près de Notre-Seigneur. C'est si vrai qu'Il est en nos âmes et que tout le temps nous sommes avec Lui, comme Marthe et Marie. Tandis que tu vas à l'action, je te garde à ses pieds ; tu le sais, quand on L'aime, les choses extérieures ne peuvent distraire, et Marguerite est à la fois Marthe et Marie !

» Comme je t'enveloppe de prière, toi et le cher petit être qui est déjà dans la pensée de Dieu ! Laisse-toi toute prendre et envahir par sa vie divine, afin de la donner au cher petit qui arrivera au monde tout comblé de bénédictions.

» Je vous le souhaite bien gentil, et je me réjouis du

---

(1) Luc, xvii, 21.

bonheur qu'il apportera avec lui ; j'en remercie Dieu et m'associe à votre joie du fond de ma solitude aimée. »

Bientôt c'est l'arrivée d'une petite Elisabeth qu'elle accueille par ces lignes charmantes : « Je me sens toute pénétrée de respect en face de ce petit temple de la Sainte Trinité ; son âme m'apparaît comme un cristal qui rayonne Dieu, et si j'étais près d'elle, je me mettrais à genoux pour adorer Celui qui y fait sa demeure... Comme j'aimerais la bercer ! mais le bon Dieu m'a appelée sur la sainte montagne afin que je sois son ange, que je l'enveloppe de prière, et tout le reste, je Lui en fais bien joyeusement le sacrifice pour elle. Combien je suis heureuse en pensant que tu es mère ! Je te confie, toi et ton ange, à celui qui est tout amour ; avec vous je L'adore, et sur son cœur je vous étreins. »

Mars 1904.

*Que Dieu est bon !*

CHÈRE *Grand'mère*,

« Je suis émue en te donnant ce nom si doux, et tout heureuse que la chère petite s'appelle Elisabeth. Il me semble que le bon Dieu me la donne pour que je sois son ange, et je l'adopte tout à fait. J'ai tant prié pour elle avant sa naissance ! et désormais ma prière et mes sacrifices seront les deux ailes à l'ombre desquelles je l'abriterai.

» J'avais offert une neuvaine de Messes afin de la mettre sous le précieux Sang ; la neuvaine se terminait ce matin, fête des cinq plaies du Sauveur ; et le petit

ange nous vient de la blessure de son cœur, n'est-ce pas touchant ?

» Fais-moi savoir le jour du baptême pour que j'accompagne ma petite aimée aux fonts baptismaux, tandis que le Saint-Esprit descendra dans son âme. Ta Carmélite eût aimé te voir, mais le sacrifice est si bon, surtout celui du cœur ! Tu as donné ton Elisabeth à Dieu, Il t'en envoie une autre, et toutes deux, nous rivaliserons à qui t'aimera le plus... »

20 juillet 1904.

*Le regard de Dieu est sur elle, son amour  
l'environne comme d'un rempart.*

« Chère petite sœur, « écho de mon âme », c'est ainsi que Thérèse de l'Enfant Jésus nommait une de ses sœurs ; ce soir à la veille de ta fête, j'ai plaisir à te donner ce doux nom.

» Ma fleur chérie, *Marguerite*, je demande à Dieu, qu'Il comble tous les désirs de ton large « cœur d'or » ; qu'Il darde sur toi les feux de son amour, afin que, sous l'action de ses divins rayons, tu croisses, t'épanouisses et qu'à l'ombre de tes « grands pétales blancs » une autre petite fleur, bien chère à mon cœur, puisse entr'ouvrir sa tendre corolle.

» Qu'elle est jolie ta petite *Sabeth* ! hier, dans les bras de sa radieuse grand'mère, elle m'a fait toutes sortes de grâces. Elle était si gentille avec ses yeux fermés et ses mains croisées sur son cœur. J'ai fait sourire notre Révérende Mère en lui disant que ma nièce était une « adorante » ; c'est son office : « Maison de Dieu... »

Août 1904.

*Dieu est amour.*

« Ma petite sœur chérie, oui je te trouve aux pieds de Jésus ; plus que cela, je ne te quitte pas, je m'unis à la joie de son Cœur de trouver une *Marguerite* en laquelle Il puisse reposer. Sois son paradis en ce pays où Il est si peu connu, si peu aimé ; ouvre ton cœur tout au large pour l'hospitaliser, et là, dans ta petite cellule intérieure, aime, *Marguerite*. Il a soif d'amour, tenons-Lui compagnie... Je suis contente de toi, et le Maître aime sa fleur.

» Il me semble bien loin le temps où nous grimpons sur ces montagnes ; je me rappelle la jolie vue de notre chambre. Ne trouves-tu pas que cette nature parle de Dieu ; l'âme a besoin de silence pour adorer. Jouis de cette belle Suisse et de la douce intimité avec notre chère maman. Je comprends ton sacrifice de sentir *Georges* loin de vous ; c'est la loi ici-bas, le sacrifice à côté de la joie ; le bon Dieu veut nous rappeler que nous ne sommes pas arrivés au terme du bonheur ; mais nous y sommes orientés, et Lui-même veut nous conduire, nous porter en ses bras. Là-haut, petite sœur, Il comblera tous les vides ; en attendant vivons dans le ciel de notre âme, il y fait déjà si bon !... »

Pâques 1904.

*Alleluia.*

CHÈRE MARGUERITE,

« Nous avons chanté l'*Alleluia*, et je viens te dire combien je partage tes joies maternelles, je suis si con-

tente d'être encore une fois tante, et surtout d'une petite fille, car il me semble que l'union qui existait entre nous va se perpétuer à ton doux foyer, et je me réjouis que *Sabeth* ait une Odette, comme tante Elisabeth avait une Marguerite. *Sabeth* est née le jour de la fête des cinq plaies de Jésus, et voici qu'Odette arrive le jour où le Maître a été vendu pour racheter sa petite âme, n'est-ce pas touchant ?

» Pendant cette grande semaine, j'ai emporté ton âme partout avec la mienne, surtout pendant la nuit du Jeudi Saint ; et puisque tu ne pouvais aller à Lui, je Lui ai dit de venir à toi. Dans le silence de l'oraison, je disais tout bas à ma *Guite* ces paroles que le Père Lacordaire adressait à Madeleine, alors qu'elle cherchait son Maître au matin de la Résurrection : « Ne le demandez plus à » personne sur la terre, à personne dans le ciel, car *Lui*, » c'est votre âme, et votre âme, c'est *Lui* ! »

» Oh ! comme Il bénit ton petit nid, comme Il t'aime en te confiant ces deux petites âmes « *qu'il a élues en Lui avant la création, afin qu'elles soient saintes et sans tache en sa présence dans la charité !* (1). » C'est toi qui dois les orienter vers Lui et les garder toutes siennes.

» Je te charge de dire à Georges le retentissement qui se fait en mon cœur de toutes vos joies, pour lesquelles je rends grâces au « *Père de qui vient tout don parfait* (2) ».

» A Dieu, je me recueille avec toi près des petites ; chacune, à son côté, a un bel ange qui voit la Face de

---

(1) Eph., 1, 4. — (2) Jac., 1, 17.

Dieu ; demandons-leur de nous emporter et fixer en l'immuable amour.

» J'envoie à Odette une médaille qui a touché l'enfant Jésus miraculeux de Beaune ; elle est en cuivre, car je suis une pauvre Carmélite ; tu pourras la mettre à son berceau, afin que celui qui aime tant les petits la bénisse et la protège. ».

Plus tard, c'est à Elisabeth et à Odette elles-mêmes qu'elle s'adresse : ravissante façon de réjouir et de faire vibrer l'âme de leur mère, fidèle écho de la sienne.

« Mes chères petites nièces, mes deux beaux lis tout blancs, tout purs dont le calice renferme Jésus ; si vous saviez comme je prie pour vous, afin que son ombre vous couvre et vous garde de tout mal ! A qui vous contemple dans les bras de votre maman, vous semblez bien petites ; mais votre tante qui vous regarde aux clartés de la foi, voit en vous un caractère de grandeur infinie ; car Dieu de toute éternité vous portait en sa pensée. Il vous *prédestinait à être conformes à l'image de son Fils Jésus* (1), et par le baptême, Il vous a revêtues de Lui, vous faisant ainsi ses enfants en même temps que son temple vivant.

» O chers petits sanctuaires de l'amour, en voyant la splendeur qui rayonne en vous et qui n'est cependant qu'une aurore, je me tais et j'adore Celui qui crée de telles merveilles ! »

---

(1) Rom., VIII, 29.

Août 1905.

« Celui qui s'unit au Seigneur devient un même esprit avec Lui (1). »

« Ma chère petite sœur, c'est aujourd'hui dimanche, jour béni entre tous puisqu'il s'écoule auprès du Saint-Sacrement exposé à l'oratoire, sauf cependant le temps où je suis au Tour. J'en profite pour venir causer avec toi, sous le regard de Celui que nous aimons. Je prends une grande feuille, car lorsque je suis avec ma *Guite*, il vient tant de choses sous ma plume !

» Je viens de lire dans saint Paul des choses splendides sur le mystère de l'adoption divine ; naturellement j'ai pensé à toi. Tu es mère, tu sais quelles profondeurs d'amour Dieu a mises en ton cœur pour tes enfants ; tu peux saisir la grandeur de ce mystère : enfant de Dieu, Marguerite, est-ce que cela ne te fait pas tressaillir ? Ecoute parler mon cher saint Paul : « *Dieu nous a élus* » en Lui avant la création, Il nous a prédestinés à l'adoption des enfants pour faire éclater la gloire de sa grâce (2). » C'est-à-dire qu'en sa toute-puissance, Il semble ne pouvoir rien faire de plus grand. Ecoute encore : « *Si nous sommes enfants, nous sommes aussi* » héritiers (3). » Et quel est cet héritage ? « *Dieu nous a* » rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière (4). » Et puis, comme pour nous dire que cela n'est pas un avenir lointain, l'Apôtre ajoute : « *Vous n'êtes* » donc plus des hôtes ou des étrangers, mais vous êtes de

---

(1) I Cor., vi, 17. — (2) Ephés., i, 4, 5, 6. — (3) Gal., iv, 7. — (4) Colos., i, 12.

» *la cité des saints et de la maison de Dieu* (1). »  
O Marguerite, ce ciel, il est au centre de notre âme ; comme tu le verras en saint Jean de la Croix, lorsque nous sommes au centre le plus profond, nous sommes en Dieu. N'est-ce pas que c'est simple, que c'est consolant ! A travers tout, parmi tes sollicitudes maternelles, tu peux te retirer dans cette solitude pour te livrer à l'Esprit-Saint afin qu'Il te transforme en Dieu, qu'Il imprime en ton âme l'image de sa beauté divine, afin que le Père se penchant sur toi, ne voie plus que son Christ, et qu'Il puisse dire : « Celle-ci est ma fille bien-aimée en qui j'ai mis mes complaisances. » Petite sœur, au ciel, je me réjouirai voyant mon Christ si beau dans ton âme, je ne serai pas jalouse ; mais avec une fierté de mère, je Lui dirai : « C'est moi, pauvre » misérable, qui l'ai enfantée à votre vie. » Saint Paul parlait ainsi aux siens, j'ai bien de la prétention de vouloir l'imiter, qu'en dis-tu ?

» En attendant : « croyons à l'amour » avec saint Jean, et puisque nous le possédons en nous, qu'importent les nuits qui peuvent obscurcir notre ciel ? Si Jésus semble dormir, reposons-nous près de Lui ; soyons bien calmes et silencieuses, ne le réveillons pas, mais attendons dans la foi. Lorsque *Sabeth* et *Odette* sont dans les bras de leur chère maman, je crois qu'elles s'inquiètent peu s'il fait du soleil ou s'il pleut ; imitons ces chères petites, vivons dans les bras du bon Dieu avec la même simplicité.

» Ton grand parc m'attire, c'est si bon la solitude,

---

(1) Ephés., II, 19.

je crois que tu sais l'apprécier. Veux-tu faire avec moi une retraite d'un mois jusqu'au 14 septembre? Notre Mère me donne ce petit congé du Tour, je n'aurai plus à parler ni à penser; je vais m'ensevelir au fond de mon âme, c'est-à-dire en Dieu. Veux-tu me suivre en ce mouvement tout simple?

» Quand tu seras distraite par tes nombreux devoirs, je tâcherai de compenser, et, si tu veux, pour te ressaisir, à chaque heure tu entreras au centre de ton âme, là où demeure l'Hôte divin; tu pourras penser à la belle parole que je t'ai dite : « *Vos membres sont le temple de l'Esprit-Saint qui habite en vous* (1). » Et à celle-ci qui est du Maître : « *Demeurez en moi et moi en vous* (2). » Il est dit de sainte Catherine de Sienne qu'elle vivait toujours en cellule, quoique au milieu du monde, car elle vivait en cette habitation intérieure où Marguerite sait vivre aussi... »

---

(1) I Cor., III, 16. — (2) Joan., xv, 4.



## CHAPITRE XI

---

### « Seule avec le Seul. »

Lettres consolantes. — Qu'il est simple de mourir. — Soif d'immolation. — Retraite de 1905. — Impressions de la dernière heure. — Pressentiment.

La même fraîcheur et élévation de sentiment se retrouvent dans toute la correspondance de Sœur Elisabeth de la Trinité. Quelque sujet qu'elle traite, sa plume toujours délicate et surnaturellement inspirée, donne à ses écrits un charme personnel qu'on ne peut rendre ; ce qui a fait dire de la fille de sainte Térése, comme de la séraphique Mère, qu'elle ne sera bien connue que par ses lettres. Aussi volontiers les citerions-nous toutes à la suite de celles que l'on vient de lire sans la crainte d'allonger notre récit ; du moins qu'il nous soit permis d'en livrer encore quelques-unes : elles font pressentir la phase dernière, celle d'une âme qui s'éloigne de la terre et déjà remonte vers Dieu.

« J'apprends le douloureux sacrifice que Dieu demande à votre cœur, écrit-elle à M. l'abbé X..., à l'occa-

sion de la mort de son père. Il me semble qu'à de telles heures le Maître seul peut parler, Lui dont le cœur si divinement aimant « se troubla » au tombeau de Lazare. Nous pouvons donc mêler nos larmes aux siennes, et appuyés à Lui, retrouver force et paix. Je prie beaucoup pour l'âme de Monsieur votre père ; il était bien le *juste* dont parle l'Écriture, et quelle consolation de voir, au soir de sa course, cette belle vie si pleine ! Pour lui, le voile est tombé, l'ombre du mystère a disparu, il a vu..., suivons-le par la foi en ces régions de paix et d'amour, c'est en Dieu que tout doit finir. Un jour, Il nous dira son *Veni* à nous aussi ; alors, comme le petit enfant sur le cœur de sa mère, nous nous endormirons en Lui, et dans « *sa lumière, nous verrons la lumière* (1) ».

» A Dieu, Monsieur l'abbé, vivons bien haut, bien loin..., en Lui..., dans nos cœurs ; et puisque par la communion des saints, nous sommes en rapport avec ceux qui nous ont quittés, enveloppons d'une même prière l'âme de votre cher père afin que, si elle ne l'a déjà, elle puisse aller bientôt jouir de l'éternel face-à-face. C'est sous ce rayonnement de la Face de Dieu, que je vous demeure unie. »

A une amie qu'elle veut emporter au delà de sa douleur :

« Je comprends ton chagrin. Quel mystère insaisissable que la mort ; et en même temps quel acte simple pour l'âme qui a vécu de la foi, pour ceux qui, selon le

---

(1) Ps. xxxv, 10.

langage de saint Paul, « *n'ont pas cherché les choses visibles, car elles sont passagères, mais les invisibles qui sont éternelles* (1) ». Saint Jean dont l'âme si pure avait été tout irradiée des clartés divines, dit un petit mot bien court qui me semble une ravissante définition de la mort : « *Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père... (2).* » Ne trouves-tu pas cela d'une touchante simplicité?... Lorsque pour nous aussi sonnera l'heure décisive, il ne faut pas croire que pour nous juger, Dieu viendra au devant de nous, mais puisque nous serons fixés pour l'éternité dans l'état où Dieu nous trouvera et que notre degré de grâce sera notre degré de gloire, par le fait de la délivrance de notre corps, notre âme pourra le voir sans voile, en elle-même, tel qu'elle le possédait durant toute sa vie, mais sans pouvoir le contempler face-à-face. Ceci est tout à fait vrai, c'est de la théologie. Il est bien consolant, n'est-ce pas, de penser que Celui qui doit nous juger habite en nous pour nous sauver tout le temps de nos misères et nous les pardonner. Saint Paul dit positivement : « *Il nous a justifiés gratuitement par la foi en son sang* (3). » Que nous sommes riches des dons de Dieu, nous, les prédestinés à l'adoption divine, et par conséquent héritiers de son héritage de gloire ! »

Cette âme pour laquelle le ciel est si proche et la mort si simple, est presque au terme de l'exil ; sa soif d'immolation, grâce des premières années, était bien un divin appel au Calvaire qui se dessine maintenant à l'horizon.

---

(1) II Corinth., iv, 18. — (2) S. Joan., xiii, 1. — (3) Rom., iii, 24, 25.

Avec quelques ménagements, la santé de Sœur Elisabeth avait pu se maintenir jusqu'au printemps de 1905 ; mais alors nos saintes observances durent lui être adoucies : suprême renoncement pour cette vraie Carmélite qui désirait garder sa règle jusqu'à la mort, « *jusqu'à en mourir* ».

« Qu'il me fut pénible d'être ménagée, j'avais un tel besoin de suivre mon Maître dans l'immolation, confiait-elle à la Mère Prieure vers la fin de sa vie. Je me souviens encore du grand sacrifice que vous me fîtes faire un certain jour. C'était au début du Carême ; je vous demandai la faveur d'une simple collation. « Vous » prendrez tout ce que l'on vous servira », me dites-vous sans me laisser aucune espérance. Cette réponse équivalait pour moi à un refus, je me soumis non sans qu'il m'en coûtât ! Le soir venu, entrant au réfectoire, j'eus bien envie de regarder à ma place, mais je donnai cet empressement et ce regard à Notre-Seigneur, renouvelant le sacrifice du matin ; et voilà que me glissant sur le banc de notre table, j'aperçus la pauvre petite collation tant désirée. Je ne puis vous dire quelle joie inonda mon âme. Non, jamais sensuel n'éprouva devant un somptueux banquet l'impression que je ressentis ce soir-là en présence de ce frugal repas. Combien j'étais heureuse ! Quelle action de grâce montait de mon cœur à Dieu et à vous, ma Mère ! »

Hélas ! ce bonheur ne devait pas lui être renouvelé. Le jeûne était alors au-dessus de ses forces ; mais le médecin nous donnait pourtant l'espoir que cette crise passerait avec du repos et le grand air.

· Elle fut retirée de l'office de portière, et désormais

« seule avec le Seul », nous la vîmes pleinement correspondre à la grâce d'une profonde solitude.

« Notre bonne Mère, qui soigne ton Elisabeth avec un cœur tout maternel, écrit-elle à sa mère, tient à ce que j'aïlle au grand air ; aussi au lieu de travailler dans notre petite cellule, je m'installe comme un ermite dans l'endroit le plus désert de notre vaste jardin, et là, je passe des heures délicieuses. La nature me semble pleine de Dieu ; le vent qui souffle dans les grands arbres, les petits oiseaux qui chantent, le beau ciel bleu, tout me parle de Lui. O maman, j'ai besoin de te dire que mon bonheur grandit toujours ; il prend des proportions infinies comme Dieu Lui-même, et c'est un bonheur si calme, si doux ! Je voudrais te donner mon secret.

» Saint Pierre dans sa première épître dit : « *Parce* » que vous croyez, vous serez remplis d'une joie inébranlable (1). » La Carmélite puise en effet tout son bonheur à cette source divine : la foi. Elle croit, comme dit saint Jean, « à l'amour que Dieu a eu pour elle » ; elle croit que ce même amour l'a attiré sur la terre et dans son âme, car Celui qui s'est nommé la Vérité a dit en l'Évangile : « *Demeurez en moi et moi en vous* (2). » Alors tout simplement, elle obéit au commandement si doux ; elle vit dans l'intimité avec le Dieu qui demeure en elle, qui lui est plus présent qu'elle ne l'est à elle-même... Tout cela, chère maman, ce n'est pas de l'imagination ou du sentiment, c'est de la foi pure, et la tienne est si forte que le bon Dieu pourrait te répéter cette parole

---

(1) I Petr., I, 8. — (2) S. Joan., xv, 4.

qu'Il a dite jadis : O femme, votre foi est grande ! Oui elle fut grande lorsque tu conduisis ton *Isaac* pour l'immoler sur la montagne. Le bon Dieu a enregistré au grand livre de vie cet acte héroïque fait par ton cœur de mère ; je crois que ta page sera bien remplie, et que, dans une douce confiance, tu peux attendre l'heure des manifestations divines.

» Chère maman, c'est mardi ta fête, et quoique au Carmel ce ne soit pas l'usage d'écrire pour cette occasion, car nous devons être des sacrifiées, surtout en ce qui nous touche au cœur, notre Révérende Mère m'a permis de faire coïncider ma lettre avec cette date qui m'est si chère. Tu devines si je t'envoie ce que j'ai de plus tendre. Avec quelle joie je préparais jadis mes surprises pour ce jour, t'en souviens-tu ? Tout cela, je l'ai immolé sur l'autel de mon cœur à Celui qui est un Epoux de sang. Dire qu'il ne m'en a rien coûté serait bien loin de la vérité ; parfois je me demande comment j'ai pu quitter une mère si bonne, mais plus on donne à Dieu, plus Il se donne aussi, je le comprends mieux chaque jour. Donc bonne fête ! Je serais bien heureuse si la Sainte Vierge emportait en son Assomption tous tes soucis passés, présents, à venir, car tu ne t'en fais que trop, et ton Elisabeth ne peut voir passer une ombre sur ton visage aimé. »

Le « commandement si doux » que Sœur Elisabeth de la Trinité rappelle à sa mère « *demeurez en moi* » était pour elle-même, malgré les impuissances occasionnées par son état physique, le principe d'une paix inaltérable. Elle savait s'élever au-dessus de sa sensibilité :

« *Je m'élançai vers mon but qui est le Christ (1)* », disait-elle, et comme c'était vrai ! Plus tard elle avouera à sa Prieure avoir regardé quelquefois de son côté, en quittant la récréation du matin, avec l'espérance d'un petit signe d'appel attendu comme un rayon bienfaisant dans sa nuit. « Comme vous ne le remarquiez pas, ma Mère, je regagnais notre cellule avec ma souffrance. — Qu'y faisiez-vous ? — Je cherchais à m'élever au-dessus ou à me glisser dessous ; je prenais saint Paul qui avait toujours grâce pour moi, quoique bien dans la foi, je vous assure, à ces heures-là. Je relisais certains passages plus goûtés, ou bien je demandais à mon Maître de me conduire aux meilleurs pâturages, et ruminant ce que j'avais ainsi trouvé, je finissais par tout dominer. Mais si vous saviez ce que le bon Dieu veut de moi ! Il ne me permet pas un seul regard en dehors de Lui, pourtant si caché ; c'est tout bonnement de l'héroïsme qu'Il me demande. »

« Je pars ce soir pour un grand voyage qui n'est rien moins que ma retraite particulière, écrit-elle le 8 octobre 1905, à M. l'abbé X..., récemment ordonné prêtre. Pendant dix jours je vais être en solitude absolue, ayant plusieurs heures d'oraison supplémentaires, et ne circulant dans le monastère que le voile baissé : ma vie sera plus encore celle d'un ermite au désert. Avant de m'enfoncer en ma *Thébaïde*, je sens un vrai besoin de venir vous demander le secours de vos bonnes prières, surtout une grande intention au saint Sacrifice de la Messe. Lorsque vous consacrerez cette hostie où

---

(1) Philip., III, 12.

Jésus, *le seul Saint*, va s'incarner, voulez-vous me consacrer avec Lui comme hostie de louange à sa gloire, afin que toutes mes aspirations, tous mes mouvements, tous mes actes soient un hommage rendu à sa sainteté.

« *Soyez saints parce que je suis saint* (1). C'est sous cette parole que je me recueille ; elle est la lumière aux rayons de laquelle je vais marcher durant mon divin voyage. Saint Paul me la commente lorsqu'il dit : « *Dieu nous a élus avant la création, afin que nous fus-* »  
 » *sions immaculés et saints en sa présence dans* »  
 » *l'amour* (2). » C'est donc là le secret de cette pureté virginale : demeurer en l'amour, c'est-à-dire en Dieu : « *Dieu est charité* (3). »

» Durant ces dix jours, priez donc beaucoup pour moi, j'y compte tout à fait ; je dirai même que cela me paraît tout simple : c'est pour que nous nous aidions que le bon Dieu a uni nos âmes, n'a-t-Il pas dit : « *Le* »  
 » *frère aidé par son frère est comme une ville forti-* »  
 » *fiée* (4). » Voilà la mission que je vous confie.

» Voulez-vous, Monsieur l'abbé, faire pour moi cette prière qui, du grand cœur de saint Paul, montait vers Dieu pour ses chers Ephésiens. « *Que le Père, selon les* »  
 » *richesses de sa gloire, vous fortifie en puissance par son* »  
 » *Esprit, en sorte que Jésus-Christ habite par la foi en* »  
 » *votre cœur, et que vous soyez enracinés et fondés en* »  
 » *l'amour. Puissiez-vous comprendre la hauteur, la pro-* »  
 » *fondeur de ce mystère ; connaître l'amour du Christ qui*

---

(1) Lévit., xix, 2. — (2) Ephés., i, 4. — (3) I Joan., iv, 16. — (4) Prov., xviii, 19.

» *dépasse toute autre connaissance, afin d'être remplis selon la plénitude de Dieu* (1).

» *Sanctifions le Christ en nos cœurs* (2) », afin de réaliser ce que David chantait sous la touche de l'Esprit Saint : « *Sur lui s'épanouira avec éclat ma sanctification* (3). »

Cette retraite fut comme le couronnement de toutes les autres.

« Dieu me donne de telles lumières sur notre sainte vocation, disait-elle en rendant compte de ces jours pleins ; Il me la montre si haute et si sublime, que je le prie de ne pas me laisser vivre longtemps. Cela me paraît si difficile, lâche comme je le suis, d'atteindre à cette élévation et de m'y maintenir. Il a bien des moyens de suppléer à la gloire qu'Il pourrait attendre de sa petite *louange* ici-bas, et peut en quelques jours me faire parcourir une longue carrière. Il sait combien je L'aime et désire souffrir pour Lui. »

A la suite de cette retraite, nous pûmes constater son essor plus rapide encore vers ces régions supérieures où l'on ne vit que de Dieu. Parfois même nos jeunes Sœurs, ses voisines en récréation, disaient ne pouvoir plus la suivre en son sillon lumineux. C'était vraiment l'être de l'au-delà : tout contact avec elle le révélait.

Ses dispositions intérieures imprimaient aux mouvements de son corps une modestie, une dignité qui frappaient. Une novice l'ayant rencontrée dans les cloîtres, n'osa pas l'arrêter pour lui demander un service, tant elle l'avait sentie enveloppée de Dieu.

---

(1) Ephés., III, 16, 17, 18, 19. — (2) I Petr., III, 15. — (3) Ps. cxxxI, 19.

Ces impressions de la dernière heure rappellent bien celles du postulat ; mais des accroissements continuels de recueillement et d'oraison donnaient à cette âme privilégiée une maturité, une grâce communicative qui faisaient concevoir les plus hautes espérances.

Sœur Elisabeth de la Trinité allait quitter le noviciat, se dévouer davantage à sa famille religieuse, son influence devait tout naturellement s'étendre.

Dieu veut en faire une grande sainte ou la consommer rapidement, pensions-nous en voyant ces trésors de grâces. Cette dernière conjecture prévalut bientôt ; nos espérances durent céder à ses ardents désirs. Le divin Maître lui en donnait-il le secret pressentiment?... A Noël, préparant la crèche, on l'avait entendue dire au Saint Enfant Jésus : « Eh bien ! mon petit Roi d'amour, l'an prochain nous nous verrons de plus près. — Comment le savez-vous, lui demandai-je, raconte sa compagne ? Elle me regarda, sourit avec son air de séraphin et ne m'en parla plus. »

III.

AU SEUIL DE L'ÉTERNITÉ

« L'amour a été ton principe et ton milieu ; il doit être aussi ta fin, et tu ne peux vivre sans amour, vu qu'il est ta vie en ce monde et en l'autre ; car c'est moi, Dieu, qui suis l'AMOUR. »

(Dialog. de S<sup>te</sup> CAT. DE GÈNES.)



## CHAPITRE XII

---

### Dieu rappelle à Lui sa Louange de gloire.

Saint Joseph patron de la bonne mort. — Retraite fortifiante. — Le Carême et saint Paul. — La vénérable Marguerite du Saint-Sacrement. — Le dimanche des Rameaux. — Saint abandon. — Soudaine amélioration. — Lettres à sa famille.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1906, dans le tirage des saints protecteurs de l'année que nous faisons en récréation, saint Joseph échut en partage à Sœur Elisabeth de la Trinité ; elle en fut très consolée. « Saint Joseph est le patron de la bonne mort, dit-elle, il vient me chercher pour me conduire au Père. » Personne n'y crut, on sourit même de cette espérance qui la rendait toute joyeuse. Une sœur ancienne l'ayant aimablement reprise de songer déjà au repos de l'éternité, elle fit un petit signe qui confirmait son idée, ou plutôt son intuition.

A cours de ce même mois, elle suivit avec la communauté une retraite prêchée par un religieux de la Compagnie de Jésus, dont la grâce fut d'accroître encore la vigueur de sa volonté pour pleinement adhérer

à celle de Dieu ; elle était donc vraiment prête à entrer dans la voie douloureuse, ou mieux, ce viatique devait soutenir sa marche vaillante dans une voie déjà ouverte à la chère petite victime.

Sœur Elisabeth de la Trinité avouera plus tard qu'alors elle ressentait depuis plusieurs mois une fatigue telle que, sans le secours de Dieu, elle eût succombé. Ainsi, avant d'être retirée de l'office de portière, il lui avait été parfois difficile de presser le pas quand, un peu éloignée, elle s'entendait appeler. Un jour, entre autres, se trouvant au bas d'un escalier lorsque la clochette retentit, il lui fallut un réel effort pour en monter le premier degré ; elle n'en pouvait littéralement plus ; mais comme il est rapporté de nos anciennes Mères, la généreuse enfant tirait force de ses infirmités : « *Je puis tout en Celui qui me fortifie* (1) », disait-elle, et son extérieur répondant à ce grand courage, nul ne se serait douté qu'elle fût aussi foncièrement ébranlée. Celles-là même qui lui prodiguaient leurs soins, justement préoccupées de son état de santé, en ignoraient cependant encore la gravité. Sœur Elisabeth de la Trinité, dans la crainte d'exagérer ses souffrances, atténuait toujours ses expressions dans l'exposé qu'elle devait en faire. D'ailleurs, tout fut mis en œuvre pour son rétablissement, mais hélas ! on ne put triompher du mal.

« Le matin, après la récitation des petites Heures, disait-elle, poursuivant ses aveux, je me sentais déjà à bout de forces et me demandais comment je pourrais arriver au soir. Après Complies, *ma lâcheté* était à son

---

(1) Philip., iv, 13.

comble, aussi ai-je eu parfois la tentation d'envier une sœur dispensée de l'Office des Matines. — Ne croyez-vous pas manquer de simplicité en ne disant pas tout ce que vous éprouviez ? interrompit la Prieure émue de ces confidences. — Ma Mère, la pensée que je devais vous en parler ne m'est jamais venue ; vos soins, comme les exceptions auxquelles j'étais soumise, restant sans effet, je voyais clairement la volonté de Dieu ; d'ailleurs, je craignais toujours d'écouter la nature et de me plaindre ; puis qu'auriez-vous pu faire de plus pour moi ? Quand vous me donniez un repos, je n'en étais pas soulagée : brisée dans tout mon être, je ne trouvais ni position, ni sommeil profond, en sorte que je n'aurais pu dire qui l'emportait du jour ou de la nuit, en fait d'accablement.

» La prière était encore le meilleur remède à mes maux. Je passais le temps du *grand silence* dans une véritable agonie que j'unissais à celle du divin Maître, me tenant à côté de Lui, près de la grille du chœur. C'était une heure de pure souffrance, mais qui m'obtenait des forces pour Matines ; j'avais alors une certaine facilité à m'appliquer à Dieu : ensuite, je retrouvais mes impuissances, et sans être aperçue, grâce à l'obscurité, je regagnais tant bien que mal notre cellule, m'appuyant souvent au mur. »

Sœur Elisabeth de la Trinité, ajoute sa Mère prieure, fut encore inspirée de me confier certaines particularités touchantes de sa vie ; je l'écoutais non sans émotion, et me rappelant le mot de l'Apôtre : « *O profondeur des conseils divins !* » j'admirais les voies de Dieu sur cette enfant si jeune et déjà consommée dans la

vertu. Ainsi qu'elle le disait après Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, bien des pages de son histoire ne se liront qu'au ciel ; il en est même qui ne sauraient être comprises ici-bas, tandis qu'*éternellement nous chantons les miséricordes du Seigneur* (1) sur ses élus, voyant dans la lumière de Dieu que ses volontés à notre égard étaient toujours volontés d'amour.

*Seule avec le Seul*, notre petite sœur s'était acheminée vers son Calvaire, où il lui tardait de consommer l'im-molation suprême. N'était-elle pas depuis longtemps conviée à l'union plus intime que la souffrance prépare ! Elle savait « qu'il y a des échanges d'amour qui ne se font que sur la croix » : tout la pressait donc de s'y fixer.

En janvier 1906, elle écrit à son saint ami : « Combien on sent le besoin de se sanctifier, de s'oublier pour être tout aux intérêts de l'Eglise. Pauvre France ! j'aime la couvrir du sang du Juste, de *Celui qui est toujours vivant afin d'intercéder pour nous* (2) et de demander miséricorde. Quelle est sublime la mission de la Carmélite ! Elle doit être médiatrice avec Jésus-Christ, lui être comme une humanité de surcroît en laquelle Il puisse perpétuer sa vie de réparation, de sacrifice, de louange et d'adoration. Oh ! demandez que je sois à la hauteur de ma vocation et que je n'abuse pas des grâces qu'Il me prodigue. Comme parfois cela me fait peur ! Alors je me jette en Celui que saint Jean appelle le *Fidèle*, le *Véritable* (3), et je Le supplie d'être Lui-même ma fidélité. »

---

(1) Ps. LXXXVIII, 1. — (2) Hébr., VII, 25. — (3) Apoc., XIX, 11.

Voilà les pensées qui fortifiaient son âme pendant que ses forces physiques s'affaiblissaient sensiblement. Après avoir parlé de sa famille, Sœur Elisabeth de la Trinité termine ainsi sa lettre : « Regagnant notre cellule la nuit de Noël après la Messe, quelle joie paisible inondait mon âme, lorsque, pensant aux souvenirs si doux du passé, je me disais comme l'Apôtre : « *Pour son amour j'ai tout perdu* (1). » Demandez-lui que je me perde moi-même pour m'ensevelir en Dieu. Le dimanche de l'Épiphanie sera le troisième anniversaire de mes noces avec l'Agneau, voulez-vous au saint Sacrifice, en consacrant l'hostie où Jésus s'incarne, consacrer aussi votre petit enfant à l'Amour tout-puissant, pour qu'il la transforme en *Louange de gloire...* »

Au début du Carême, Sœur Elisabeth de la Trinité écoute les projets de ses jeunes compagnes pour la sainte Quarantaine, sans être attirée à contempler la Passion du Sauveur. Mais peut-elle conserver sa forme habituelle d'oraison ? En sa cellule, après la récréation, elle interroge saint Paul, et voici qu'ouvrant au hasard ses chères épîtres, le premier texte rencontré est précisément le cri passionné du grand Apôtre : « *Ce que je veux, c'est le connaître Lui, la communion à ses souffrances et la conformité à sa mort* (2). »

Elle est saisie par cette finale ; celui que naïvement elle nomme : « le père de son âme », ne lui annoncerait-il pas sa prochaine délivrance ? Elle le croit, et acquiert bientôt la certitude d'être appelée à honorer

---

(1) Philip., III, 8. — (2) Philip., III, 10.

par état, plus encore que par de pieuses considérations, les souffrances et la mort de son divin Maître.

Vers le milieu du Carême, les symptômes d'une grave maladie d'estomac se manifestèrent, et dans les premiers jours qui suivirent la fête de son saint protecteur, Sœur Elisabeth de la Trinité fut définitivement installée à l'infirmerie. « Je savais bien que saint Joseph viendrait me chercher cette année, dit-elle toute joyeuse, et le voici déjà. »

Nous-mêmes pressentions que, sans une intervention surnaturelle, nous allions perdre cette jeune religieuse sur laquelle reposaient tant d'espérances. Aussi entreprîmes-nous une vraie croisade de prières. Le procès de béatification de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement (1) s'instruisait à Rome : on désirait un miracle éclatant pour son heureuse issue, et nous espérions fixer le choix de la Servante de Dieu, nous souvenant des faveurs divines obtenues par elle à l'ancien Carmel de Dijon, au temps de ses communications avec le saint Enfant Jésus. Une relique appliquée à la chère malade ne devait plus la quitter, tandis que nous multiplions les neuvaines.

Mais Dieu avait d'autres vues, et l'*Épouse du saint Enfant Jésus* se pencha sur sa petite sœur pour l'entraîner dans les voies de la souffrance, qui devait imprimer en Elisabeth, comme en Marguerite, la ressemblance du divin Crucifié.

---

(1) Religieuse carmélite de Beaune, 1619-1648. Elle fut particulièrement appliquée à honorer les mystères de la sainte Enfance et de la douloureuse Passion du Fils de Dieu qui la nommait sa « petite épouse ».

Nous le comprîmes en constatant les progrès du mal ; quant à la chère enfant, consciente d'être l'objet d'un inexprimable amour, elle était toute à l'action de grâces. « Cette maladie me semble un peu mystérieuse, disait-elle ; je l'appelle la maladie de l'amour, car c'est lui qui me travaille et me consume. Je m'y livre, je m'y abandonne, joyeuse à l'avance de tout ce qu'il fera. »

Le dimanche des Rameaux lui réservait un puissant réconfort et une douce consolation : dans la soirée, une syncope aggrava subitement son état de faiblesse, nous songeâmes à lui faire recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction. La crise était passée lorsque le prêtre pénétra dans l'infirmerie. « Vous acceptez bien vos souffrances, lui demanda-t-il ? — Oh ! oui, je suis heureuse de souffrir. » Avec quelle piété touchante elle reçut ce sacrement, comme une nouvelle consécration pour la douleur, dont la « dispensation divine » allait lui être si largement départie. Qu'elle était belle à cette heure, le regard enflammé, les mains jointes, serrant le Christ de sa profession, et répétant sans se lasser, en de pieux transports : O Amour ! Amour ! Amour ! (1).

Elle eut le bonheur de recevoir le saint Viatique, fait rendu plus touchant par la coïncidence suivante : il est rapporté dans la vie de sainte Térése « qu'elle se disposait d'une manière particulière à sa communion du dimanche des Rameaux. Et cela par une charmante

---

(1) « Que la mort est douce au Carmel, disait, en quittant la clôture, le ministre des miséricordes divines ! Si j'étais plus jeune, je me ferais religieux. » Une lettre dans laquelle il confia plus tard à M<sup>me</sup> Catez ses impressions complète notre récit. (Voir à l'Appendice.)

délicatesse à l'égard de son bon Maître. Elle souffrait de voir les Juifs de Jérusalem jeter sur ses pas les branches de palmier, sans qu'une seule demeure s'ouvrit pour lui offrir un repas et l'hospitalité de la nuit. Elle le suivait du regard sur la route de Béthanie et, inquiète de la fatigue du chemin, elle le conjurait de s'arrêter dans son cœur et d'y prendre son repos (1). »

Sœur Elisabeth de la Trinité partageait cette dévotion : aussi, bien sensible lui avait été, au matin de ce jour, la privation de la sainte communion ; mais comme elle fut dédommée ! C'était à l'heure tardive où Notre-Seigneur était venu demander à ses amis de Béthanie compensation à l'oubli de son peuple, qu'Il venait reposer son cœur et son amour souffrant, en sa *petite maison*. Le lendemain, l'heureuse enfant ne pouvait assez dire son bonheur.

« Depuis la fin de mars, je suis à l'infirmerie, n'ayant plus d'autre office que d'aimer, écrira-t-elle. Au soir des Rameaux, j'ai eu une très forte crise et j'ai cru que l'heure était enfin arrivée où j'allais m'envoler dans les régions infinies, pour contempler sans voile la Trinité sainte. Dans le calme et le silence de cette nuit, j'ai reçu l'Extrême-Onction et la visite de mon divin Maître ; il me semblait qu'Il attendait cet instant pour rompre mes liens. Quels jours ineffables j'ai passés dans l'attente de *la grande vision* ! Notre révérende Mère était sans cesse à mon chevet, me préparant à la rencontre de l'Époux, et dans mon désir d'aller à Lui, je trouvais qu'Il tardait bien à venir. Qu'elle est suave et douce la mort, pour

---

(1) *Histoire de sainte Térèse d'après les Bollandistes*, chap. xx.

les âmes qui n'ont aimé que Lui et qui, selon le langage de l'Apôtre, « *n'ont pas cherché les choses visibles parce qu'elles sont passagères, mais les invisibles parce qu'elles sont éternelles !* (1). »

Ces jours *ineffables* furent pour Sœur Elisabeth de la Trinité une vraie montée du Calvaire; de vives douleurs, jointes à son état général déjà fort pénible, lui procurèrent une participation plus intime au grand mystère que nous célébrions. Absorbée par la contemplation du « Christ douloureux », elle se tenait unie à Lui comme une douce victime, heureuse d'avoir été choisie pour l'immolation. Sa patience ne se démentit pas un instant, son abandon fut parfait. Quand on lui apprit qu'une opération avait été décidée : « C'est cela ! dit-elle, avec un fin sourire : une opération... les médecins ne parlent plus d'autre chose ; mais ils peuvent faire de moi ce qu'ils voudront, je m'abandonne entre leurs mains comme entre les mains de Dieu. » Elle accueillit avec la même simplicité, quelques jours après, la décision contraire. Toute passée en Dieu, pour ainsi dire, elle se maintenait dans une paix vraiment céleste.

Au cours de la maladie, deux consultations furent demandées par sa famille. « Pendant la délibération des médecins, disait-elle ensuite, j'étais toute unie au divin Maître devant les tribunaux, alors que les juges délibéraient de sa vie ou de sa mort. »

Cependant si violentes étaient ses douleurs et si profond son épuisement que le Vendredi Saint nous

---

(1) II Epit. Corinth., iv, 18.

crûmes qu'elle allait expirer; grâce à Dieu, nos craintes ne se réalisèrent pas. La nuit suivante, elle ressentit comme un travail qui s'opérait en elle; à l'aurore, une amélioration sensible se produisit. Les infirmières retrouvèrent agenouillée sur son lit, celle qui, depuis huit jours, était incapable d'aucun mouvement. Sœur Elisabeth de la Trinité prit un peu de nourriture, alors que toute alimentation lui était devenue impossible, et, se disant guérie, exprima le désir de descendre au chœur pour le grand office du Samedi Saint. Elle en eût été incapable, mais nous espérions la revoir bientôt au milieu de nous; aussi quelle joyeuse action de grâces exprimèrent nos *Alleluia*! Jamais nos fêtes pascales ne furent marquées d'une plus vive allégresse.

Cette joie, nulle ne la ressentit mieux que la pauvre mère, agenouillée dans notre chapelle et remerciant Dieu de lui avoir conservé sa fille, qu'elle croyait ne plus revoir ici-bas.

Son dernier parloir avant le Carême ne lui avait pas fait pressentir la grande épreuve si prête à fondre sur elle. Sa chère enfant avait tenu à lui laisser ignorer son réel état de santé, car, très souffrante elle-même, M<sup>me</sup> Catez avait eu besoin d'être ménagée. La sainte Quarantaine s'était donc écoulée sans qu'on eût osé l'informer du progrès d'un mal qu'elle ignorait. Instruite le Lundi Saint du véritable état des choses, elle avait puisé dans sa foi le courage réclamé par la Croix qui lui était présentée : croix rendue plus douloureuse encore par l'impossibilité de revoir sa fille bien-aimée. Ses sentiments profondément chrétiens lui dictèrent une lettre admirable, que Sœur Elisabeth

relut souvent et à laquelle elle répondit par les lignes suivantes :

« Ma chère maman, jamais je n'ai été si près de toi ; ta lettre a été un repos pour mon cœur, une joie pour mon âme ; je l'ai baisée comme une relique, remerciant le bon Dieu de m'avoir donné une si incomparable mère. Si j'étais partie pour le ciel, comme j'aurais vécu avec toi ! Jamais je ne t'aurais quittée, et je t'aurais fait sentir la présence de ton Elisabeth.

» Sûre d'être comprise je t'avouerai tout bas ma grosse déception de n'être pas montée vers Celui que j'aime tant : pense ce qu'aurait été pour ta fille ce jour de Pâques au ciel !... Mais c'était encore personnel cela, et maintenant je suis toute à l'obéissance qui me fait demander ma guérison ; je le fais en union de prières avec toi, Marguerite et mes chers petits anges, que j'aurais aimé protéger si je m'étais envolée.

» Si tu savais comme elle est bonne notre Mère : une vraie maman pour ta fille, et je t'assure que le soir de ma crise, malgré ma joie d'aller à Dieu, j'avais besoin d'entendre sa voix et de sentir ma main dans la sienne, car tout de même ce moment est bien solennel : on se sent si petit, et les mains si vides ! »

M. le chanoine A... luttait avec nous contre le ciel pour prolonger les jours de la sainte enfant qui, répondant à sa lettre paternelle, lui ouvre tout son cœur : « A vous qui avez toujours été mon confident, je sais que je puis tout dire ; la perspective d'aller voir bientôt en son ineffable beauté, Celui que j'aime, et de m'abîmer en la Trinité sainte, me met une jouissance immense dans l'âme. Oh ! qu'il m'en coûterait de revenir sur la

terre, elle me paraît si vilaine en sortant de mon beau rêve; il n'y a qu'en Dieu que tout soit pur et saint; heureusement, dès l'exil, nous pouvons déjà demeurer en Lui! Pourtant le bonheur de mon Maître suffit pour faire le mien, et je me livre à Lui pour qu'Il fasse en moi tout ce qu'il désire.

» Puisque vous êtes son prêtre, consacrez-moi à Lui comme une petite hostie de louange qui veut le glorifier au ciel, ou sur la terre dans la souffrance tant qu'Il voudra... Si je m'en vais, vous m'aidez à sortir du purgatoire. Oh! combien je sens qu'en moi tout est souillé, tout est misère; j'ai bien besoin de ma bonne Mère pour en sortir. Chaque matin, elle vient faire son action de grâces près de mon petit lit; je communie ainsi dans son âme, et le même amour s'écoule dans l'âme de la mère et dans celle de son enfant (1).

» Je lui dis, car elle prie tant pour ma guérison, de me laisser partir, et je serai son ange au ciel; pour vous aussi, combien je prierai; il me sera si doux de faire quelque chose pour mon cher Monsieur le chanoine!

» A Dieu; qu'il fait bon vivre dans l'attente de l'Epoux! Prier pour que je lui donne tout dans la souffrance où Il me met, et que déjà je ne vive plus que d'amour. »

---

(1) Pour dédommager Sœur Elisabeth de la Trinité d'une privation fréquente de la sainte Communion, au début de sa maladie, la Mère Prieure venait faire son action de grâce auprès d'elle. C'était une grande consolation pour la chère enfant, qui se préparait à ces visites matinales comme à la réception même du Dieu caché qu'elle adorait en l'âme de sa Mère. Elle appelait ces heures-là, le soleil de sa journée.

L'amélioration de Sœur Elisabeth de la Trinité se soutenait ; mais trop faible encore et ne pouvant se rendre au parler, elle a recours à sa plume pour dédommager sa famille :

« Chère maman, ta petite malade veut t'envoyer un mot du cœur, de ce cœur plein de tendresse pour toi.

» Je sais que tu es souffrante, et ma bonne Mère d'ici, sans cesse à mon chevet, me tient au courant de ta chère santé. Tu ne peux t'imaginer les soins qu'elle me prodigue avec la tendresse, la délicatesse que renferme le cœur des mères ! Comme je suis heureuse dans la solitude de ma petite infirmerie ! Mon Maître est là avec moi, et nous vivons nuit et jour en un doux cœur à cœur. J'apprécie davantage mon bonheur d'être Carmélite, et je prie Dieu pour la chère maman qui m'a donnée à Lui. Depuis cette maladie, je me suis encore rapprochée du ciel ; un jour, je te dirai tout cela.

» O maman, préparons notre éternité ; vivons avec Lui, car seul, Il peut nous suivre et nous aider dans ce grand passage ; Il est un Dieu d'amour ; nous ne savons pas comprendre à quel point Il nous aime, surtout quand Il nous éprouve. »

Redoutant pour sa mère une émotion trop vive, elle n'exprime pas toute sa pensée ; mais se livre pleinement à sa sœur :

« Je ne sais si l'heure est venue de passer de ce monde à mon Père car je vais bien mieux, et la petite Sainte de Beaune semble vouloir me guérir. Mais parfois Il me semble que l'Aigle divin veut fondre sur

sa petite proie pour l'emporter là où il est, dans la lumière éblouissante.

» Tu as toujours su t'oublier pour le bonheur de ton Elisabeth, et je suis sûre que si je m'envole, tu sauras te réjouir de ma première rencontre avec la Beauté divine. Quand le voile tombera, avec quel bonheur je m'écoulerai jusque dans le secret de sa Face. C'est là que je passerai mon éternité, au sein de cette Trinité qui est déjà ma demeure ici-bas.

» Pense donc ! Marguerite, contempler dans sa lumière les splendeurs de l'Être divin, scruter toutes les profondeurs de son mystère, être fondue avec Celui qu'on aime, chanter sans repos sa gloire et son amour, *être semblable à Lui, parce qu'on Le voit tel qu'Il est* (1)!...

» Petite sœur, je serai heureuse d'aller là-haut pour être ton ange, et je serai jalouse de la beauté de ton âme, déjà tant aimée sur la terre !

» Je te laisse ma dévotion pour « les Trois » ; vis au dedans avec eux dans le ciel de ton âme ; le Père te couvrira de son ombre, mettant comme une nuée entre toi et les choses de la terre, pour te garder toute sienne ; Il te communiquera sa puissance pour que tu l'aimes d'un amour fort comme la mort. Le Verbe imprimera en ton âme, ainsi qu'en un cristal, l'image de sa propre beauté, afin que tu sois pure de sa pureté, lumineuse de sa lumière. L'Esprit Saint te transformera en une lyre mystique ; le silence, sous sa touche divine, produira un magnifique cantique à l'Amour ; alors tu seras *la louange*

---

(1) I Joan., III, 2.

*de sa gloire*, ce que j'avais rêvé d'être sur la terre ; c'est toi qui me remplaceras ; je serai *Laudem gloriæ* devant le trône de l'Agneau, et toi *Laudem gloriæ* au centre de ton âme : ce sera éternellement l'un entre nous.

» Crois toujours à l'amour ; si tu as à souffrir, c'est que tu es plus aimée encore ; aime et chante toujours *merci*.

» Apprends aux petits à vivre sous le regard de Dieu : j'aimerais qu'Elisabeth eût ma dévotion à la Sainte Trinité. Je serai à leur première communion ; je t'aiderai à les préparer.

» Tu prieras pour moi. J'ai offensé mon Maître plus que tu ne crois ; mais surtout dis-Lui merci, un *Gloria* tous les jours. Pardon, je t'ai donné souvent le mauvais exemple.

» A Dieu ! Comme je t'aime ! Peut-être irai-je bientôt me perdre dans le foyer d'amour ; qu'importe : au ciel ou sur la terre, vivons dans l'amour et pour glorifier l'*Amour*... »

Sœur Elisabeth de la Trinité disait vrai, l'Aigle divin allait fondre sur sa « proie », pour l'emporter au sein de l'éternelle lumière. Marguerite du Saint-Sacrement n'acheva pas l'œuvre commencée ; elle avait témoigné s'intéresser à notre cause en écartant toute idée d'opération, mais n'était-il pas meilleur à notre petite Sœur de hâter sa course vers le but de ses ardents désirs !...

Dans le courant de mai, une nouvelle crise mit ses jours en danger : « De nouveau, le ciel a semblé s'ouvrir, écrira-t-elle, et vous avez si bien prié que je suis

toujours captive, mais une heureuse captive qui, dans le fond de son âme, exalte nuit et jour l'amour de son Seigneur. Il est si bon ! On dirait qu'il n'a qu'à penser à moi, à n'aimer que moi tant Il se donne à mon âme ; c'est pour qu'à mon tour, je me livre à Lui pour son Eglise, pour ses intérêts, pour que j'aie soin de son honneur comme ma sainte Mère TèreŒse. Oh ! demandez que je sois aussi : « *Charitatis Victima* (1). »

---

(1) Hymne de l'office de sainte TèreŒse.

## CHAPITRE XIII

---

### La transformation en Jésus crucifié.

L'autel du sacrifice. — Coup d'œil général. — Emouvante entrevue. — Correspondance. — Les gloires du Carmel. — Un palais royal.

Victime du divin amour, Sœur Elisabeth de la Trinité le fut en réalité. Tandis que nous poursuivions nos neuvaines, elle restait liée sur l'autel du sacrifice, avec l'intime conviction que nos prières ne l'en feraient pas descendre. « *Je me sens pressée*, disait-elle avec saint Paul, *et je me réjouis d'accomplir en ma chair ce qui manque à la Passion du Christ* (1). — Oui, je suis heureuse d'être associée à l'œuvre rédemptrice; je souffre comme une extension de la Passion. — *Ce que je veux, c'est le connaître, Lui, la communion à ses souffrances, et me rendre conforme à sa mort* (2) », redira-t-elle sans cesse, s'appropriant les paroles du grand Apôtre qui l'avaient si vivement frappée au début de la sainte Quarantaine.

---

(1) Coloss., 1, 24. — (2) Philip., 111, 10.

Telle que nous l'avons vue, saisie par sa première confession, entrer en lutte contre elle-même ; prévenue par l'Époux des vierges Lui donner son cœur au jour de la première rencontre ; puis, après le vœu de ses quatorze ans, se retirer au dedans d'elle-même pour prendre conscience du don de Dieu ; enfin s'établir sous la lumière de foi, en union aux trois divines Personnes, telle nous la verrons en cette dernière phase, fidèle à son guide lumineux, regarder la croix et achever de se transformer en Jésus crucifié.

« Jamais mon bonheur n'a été si grand que depuis que Dieu a daigné m'associer aux douleurs du divin Maître, écrit-elle un jour. » Et à sa mère : « Tu crains que je sois une victime désignée pour souffrir ; je t'en supplie, ne t'en attriste pas, ce serait si beau ! je ne m'en sens pas digne. Pense donc ! avoir part aux souffrances de mon Époux crucifié, aller avec Lui à ma passion, pour être rédemptrice avec Lui !... »

Dans la crainte que Sœur Elisabeth de la Trinité ne recouvrât jamais l'usage de ses jambes, la Mère Prieure la fit porter au parloir pour la consolation des siens. Quelle émouvante entrevue ! M<sup>me</sup> Catez ne pouvait détacher son regard du visage amaigri, mais illuminé de sa chère enfant, qui ne dissimulait pas ses regrets d'être revenue à la vie. Elle voulut entretenir séparément sa mère et sa sœur, les pressa de se sanctifier et les prépara au sacrifice suprême, en les emportant là où elle-même vivait, sous ces clartés divines qui avaient fait le bonheur, en même temps que la sainteté de sa vie.

Les lettres durent suppléer bien souvent aux entre-

tiens à la grille, ce qui nous permet de lire en l'âme de Sœur Elisabeth de la Trinité et de la suivre dans les étapes de sa maladie

« Epancher son âme en celle de sa mère, lui écrit-elle au souvenir de ce récent parloir, la sentir vibrer à l'unisson, c'était si consolant ! Il me semble que mon amour pour toi est non seulement celui d'un enfant pour la meilleure des mères, mais encore celui d'une mère pour son enfant ; je suis la petite maman de ton âme, tu le veux bien, n'est-ce pas ? — Nous entrons en retraite pour la Pentecôte, moi plus encore en mon cher petit cénacle, séparée de tout. Je demande à l'Esprit Saint de te révéler cette présence de Dieu en toi dont je t'ai parlé ; tu peux croire ma doctrine, car elle n'est pas de moi. Si tu lis l'évangile selon saint Jean, tu verras sans cesse le divin Maître insister sur ce commandement : « *Demeurez en moi, et moi en vous* (1). » Et encore : « *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à Lui, et nous ferons en Lui notre demeure* (2). »

» Saint Jean, dans ses épîtres, souhaite que nous ayons *société* (3) avec la Sainte Trinité : ce mot est si doux, et c'est si simple ! Il suffit, saint Paul le dit, il suffit de croire. *Dieu est esprit* (4), et c'est par la foi que nous nous approchons de Lui. Pense que ton âme est *le temple de Dieu*, c'est encore saint Paul qui l'enseigne ; à tout instant du jour et de la nuit, les trois Personnes divines y demeurent ; tu ne possèdes pas la

---

(1) Joan., xv, 4. — (2) *Id.*, xiv, 23. — (3) I Joan., i, 3. — (4) Joan., iv, 24.

sainte Humanité comme quand tu communies, mais la divinité, cette essence que les Bienheureux adorent dans le ciel, elle est en ton âme ; quand on sait cela, une intimité tout adorable s'établit : on n'est plus jamais seul. »

A quelque temps de là, M<sup>me</sup> Catez devant assister à Paris aux fêtes qui suivirent la béatification des seize Bienheureuses Martyres de Compiègne, reçut les lignes suivantes :

« L'âme de ta Carmélite assistera avec la tienne au *triduum* de nos Bienheureuses Martyres. Oh ! quel bonheur si ta fille pouvait aussi donner à son Dieu le témoignage du sang ! Cela vaudrait la peine de rester sur la terre et d'avoir vu s'évanouir son rêve du ciel. Mais ce que je lui demande surtout, c'est ce martyre de l'amour qui a consumé ma sainte Mère Térése, et, puisque la Vérité a dit que la plus grande preuve d'amour est de donner sa vie pour Celui qu'on aime, je Lui donne la mienne, elle est à Lui depuis longtemps pour qu'Il en fasse ce qui Lui plaira. Si je ne suis pas martyre du sang, je veux l'être de l'amour. Chère maman, aimons Dieu, vivons avec Lui comme avec un être aimé dont on ne peut se séparer. Tu me diras si tu fais des progrès en la voie du recueillement, car je suis pleine de sollicitude pour ton âme. Rappelle-toi ces mots de l'Évangile : « *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous* (1). » Entre en ce petit royaume pour adorer le Souverain qui y réside ainsi qu'en son propre palais.

---

(1) Luc, xvii, 21.

Il t'aime tant! Il t'en a donné bien des gages, te demandant souvent au chemin de ta vie de l'aider à porter sa Croix!

» P.-S. — Vendredi, en wagon, n'oublie pas de faire oraison, c'est très propice, je m'en souviens. »

« Il faut rayer le mot « découragement » de ton dictionnaire d'amour, écrit-elle à sa sœur; plus tu sens ta faiblesse et éprouves de difficulté à te recueillir, plus Notre-Seigneur semble caché, plus tu dois te réjouir : tu Lui donnes alors; et quand on aime, n'est-il pas meilleur de donner que de recevoir!

» Dieu disait à saint Paul : « *Ma grâce te suffit, car la force se perfectionne dans la faiblesse* (1). » Le grand Saint l'avait bien compris! « *Je me glorifie, dit-il, dans mes infirmités, car lorsque je suis faible, la force de Jésus-Christ habite en moi* (2). »

» Qu'importe ce que nous sentons. Lui, Il est l'Immuable, Celui qui ne change jamais, Il t'aime aujourd'hui comme Il t'aimait hier, comme Il t'aimera demain, même si tu lui as fait de la peine. Rappelle-toi qu'*un abîme appelle un autre abîme* (3), l'abîme de ta misère attire l'abîme de sa miséricorde, Dieu me fait comprendre cela, et c'est pour nous deux; Il m'attire aussi beaucoup vers la souffrance, le don de soi : n'est-ce pas le terme de l'amour! Ne perdons aucun sacrifice; il y en a tant à recueillir dans une journée! Avec les petites, tu as bien des occasions. Oh! donne tout au bon Maître. Ne trouves-tu pas que la souffrance unit à Lui d'un

---

(1) II Cor., XII, 9. — (2) *Ibid.* — (3) Ps. XLI, 9.

lien plus fort? Ainsi, s'Il te prenait ta sœur, ce serait pour être encore plus tien. Aide-moi à préparer mon éternité; je crois que ma vie ne sera plus bien longue; tu m'aimes assez pour te réjouir que j'aille me reposer là où je vis depuis longtemps. J'aime te parler de ces choses, *petit écho de mon âme*; je suis égoïste, car je vais peut-être te faire de la peine; mais je veux t'emporter plus haut que ce qui meurt..., au sein de l'Amour infini. C'est la patrie des deux petites sœurs, c'est là qu'elles se retrouveront toujours.

» O Marguerite, ce soir, en t'écrivant, mon cœur déborde; je sens « *le trop grand amour* (1) » de mon Maître, et je voudrais faire passer mon âme en la tienne, pour que tu y croies toujours, surtout aux heures plus douloureuses. La nuit quand tu t'éveilles, unis-toi à ton Elisabeth; je voudrais pouvoir t'inviter à venir près de moi, elle est si mystérieuse et silencieuse cette petite cellule avec ses murs blancs, sur lesquels ressort une croix de bois noir sans Christ; c'est la mienne, celle où je dois m'immoler à tout instant pour être conforme à mon Epoux crucifié. Je suis la petite recluse du bon Dieu: j'aime la solitude avec Le Seul, et je mène une vie d'ermite vraiment délicieuse. Elle est loin d'être exempte d'impuissances; moi aussi, j'ai besoin de chercher mon Maître qui se cache bien; mais je réveille ma foi, et je suis contente de ne pas jouir de sa présence, pour le faire jouir, Lui, de mon amour.

» Depuis longtemps, je pense à la *Sainte-Marguerite*,

---

(1) Ephés., II, 4.

et j'ai la prétention de te fêter mieux que personne car je ne t'offre rien de ce qui passe, mais du divin, de l'éternel. Je prépare ta fête par une grande neuvaine : je dis chaque matin *septe* pour toi, c'est l'heure du Verbe, afin qu'Il s'imprime si bien en ton âme que tu sois une autre Lui-même. Et pendant l'heure de *none* que je consacre au Père, je lui demande qu'Il te possède comme une fille bien-aimée ; que *la force de sa droite* (1) te conduise en toutes tes voies et t'oriente toujours plus vers cet abîme où Il demeure et où Il veut t'ensevelir avec Lui.

» A Dieu ! Que les Trois bénissent mes trois petites *hosties*, et fassent en chacune leur ciel et le lieu de leur repos ! O abîme ! O Amour ! Voilà notre refrain sur nos lyres de louanges de gloire, et c'est ainsi que j'achève cette épître. »

Juin 1903.

« C'est moi qui viens dire à ma bonne maman que sa petite malade continue à se maintenir dans le mieux ; elle a plus de force pour s'asseoir sur son lit et sa tête est assez solide ; ce sont ses jambes qui ne veulent pas la soutenir ; sans cela, il me semble qu'elle pourrait se rendre quelques services ; ses infirmières s'empressent d'y suppléer avec autant de charité que d'affection.

» Aujourd'hui notre Mère m'a accordé la grande joie d'assister, d'une tribune, à la sainte Messe et de rester ensuite une bonne heure près du Saint-Sacrement.

---

(1) Ps. LXXXVIII, 14.

J'étais presque à sa hauteur, comme une reine à la droite de son Epoux.

» J'ai passé une grande partie de la journée d'hier sur la terrasse; grâce à la proximité du chœur, j'ai entendu chanter le salut; c'est notre Mère elle-même qui m'avait installée. Je lui dis parfois à cette bonne Mère qu'en me soignant ainsi, elle m'empêche de partir pour le ciel.

» Ta lettre m'a fort intéressée. Que la cérémonie de nos Bienheureuses devait être belle, et combien tu devais être reconnaissante au bon Dieu qui m'a conduite sur cette montagne du Carmel, en cet Ordre illustré par tant de saints et de martyrs. »

Son Ordre, comme elle l'aime! Saintement fière de lui appartenir, avec quelle joie elle y voit aboutir une vocation confiée à sa prière, ainsi que le témoigne cette lettre à un novice carme.

« Je rends grâce à Celui qui a bien voulu nous unir si étroitement en Lui, et le remercie de vous avoir *saisi par sa droite* (1) pour vous conduire sur la Montagne du Carmel, tout irradiée des rayons mêmes du soleil de Justice. C'est là, à la suite de notre sainte Mère Tère se et de tous nos Saints, que nos deux âmes, que le divin Maître a consommées en Lui, doivent se transformer en cette *louange de gloire* dont parle saint Paul.

» *Je brûle de zèle pour le Seigneur Dieu des armées* (2), ce fut la devise de tous nos Saints; elle fit de notre sainte Mère une *victime de charité*, comme nous le

---

(1) Ps. cxviii, 16, d'Eyragues — (2) III Reg., xix, 10.

chantons dans son bel office. Il me semble que si le bon Dieu me laisse encore sur la terre, c'est pour que je sois aussi cette victime d'amour, toute jalouse de son honneur. Voulez-vous obtenir à votre sœur de réaliser pleinement ce programme divin ; comme vous, elle a un grand désir de devenir une sainte pour donner toute gloire à son Maître adoré !

» Saint Paul, dont je lis beaucoup les magnifiques épîtres, dit que *Dieu nous a élus en Lui avant la création, pour que nous soyons immaculés et saints en sa présence, dans la charité* (1). Vivre en la présence de Dieu, n'est-ce pas un héritage que saint Elie a légué aux enfants du Carmel, lui qui dans l'ardeur de sa foi s'écriait : « *Il est vivant le Seigneur Dieu, en présence duquel je suis* (2). » Si vous le voulez, nos âmes, franchissant l'espace, se retrouveront pour chanter à l'unisson cette grande devise de notre Père ; nous lui demanderons, le jour de sa fête, ce don d'oraison qui est l'essence de la vie du Carmel ; ce cœur à cœur qui ne cesse jamais, parce que quand on aime, on n'est plus à soi, mais tout à l'objet aimé, et l'on vit plus en lui qu'en soi-même.

» Saint Jean de la Croix, notre bienheureux Père, a écrit là-dessus des pages divines, dans son *Cantique* et sa *Vive Flamme d'amour* ; ce cher livre fait la joie de mon âme, qui y trouve une nourriture toute substantielle.

» Je pense avec bonheur que les portes du noviciat se sont ouvertes pour vous, et je demande à la Reine

---

(1) Ephés., I, 4. — (2) III Reg., XVII, 1.

du Carmel de vous donner le double esprit de notre cher et saint Ordre : l'esprit d'oraison et de pénitence ; car pour vivre continuellement en contact avec Dieu, il faut être entièrement sacrifié et immolé. Ayons l'ardeur de nos Saints pour la souffrance, et surtout, sachons prouver à Dieu notre amour, par la fidélité à notre sainte Règle ; ayons pour elle une sainte passion ; si nous la gardons, elle nous gardera et fera de nous des saints, c'est-à-dire des âmes telles que les voulait notre séraphique Mère, *pouvant servir à Dieu et à son Eglise* (1). »

La foi de Sœur Elisabeth de la Trinité se nourrissait toujours en saint Paul ; si bien que, même au cours des visites du médecin, fréquentes dans les derniers temps, elle trouvait moyen de faire entrer en scène le grand Apôtre, et de telle sorte que le docteur émerveillé demandait en arrivant à l'infirmerie : « Eh bien ! ma sœur, que dit saint Paul aujourd'hui ? » — « Elle est extraordinaire, ajoutait-il en la quittant, quelle intelligence et quelle poésie ! » Le courage héroïque avec lequel une si jeune religieuse supportait des douleurs dont il pouvait mieux que personne apprécier l'acuité, provoquait surtout son admiration, et plus tard lui faisait dire : « Je n'ai jamais vu pareille force et sérénité dans la souffrance ; elle endure un vrai martyr. »

L'idéal entrevu et généreusement poursuivi la soutenait dans ce martyr. « Je n'envie plus seulement d'arriver au ciel pure comme un ange, confiait-elle à la Mère Sous-Prieure, mais transformée en Jésus crucifié.

---

(1) Sainte Têrèse.

De plus en plus la souffrance m'attire ; ce désir domine presque Celui du ciel, qui pourtant est bien fort. »

Elle écrit à une âme capable de la comprendre : « David a dit de Jésus-Christ : « *Sa douleur est immense.* » En cette immensité, j'ai fixé ma résidence ; c'est le palais royal où je vis avec mon Epoux crucifié (1). Je vous y donne rendez-vous, car vous savez apprécier le bonheur de la souffrance et la regarder comme la révélation du *trop grand amour*. Oh ! que je l'aime ! Elle est devenue ma paix, mon repos ; priez pour que Dieu augmente ma capacité de souffrir. »

Et à sa mère : « Le bon Dieu se plaît à immoler sa petite *hostie* ; mais cette Messe qu'Il dit avec moi et dont son amour est le Prêtre, peut durer longtemps encore ; la victime ne trouve pas le temps long dans

---

(1) Un jour, sœur Elisabeth dépose dans la cellule de sa Prieure un petit cartonnage représentant une citadelle avec pont-levis. Près de la porte close, une Vierge de Lourdes découpée, c'est *Janua cæli* (nous verrons plus loin le pourquoi de cette dénomination). A l'un des angles de la tour crénelée flotte un petit étendard portant cette inscription : « Citadelle de la douleur et du saint recueillement, habitation de *Laudem gloriæ*, en attendant la maison du Père. » Sous le pont-levis, les strophes suivantes :

*Amor meus crucifixus.*

Une sainte écrivait en parlant de son Maître  
Où donc habitait-il, sinon dans la douleur ?  
C'est là que je veux vivre, ô ma Mère, ô mon prêtre,  
Pour exalter bien haut la croix de mon Sauveur.

Mais j'ai besoin de toi, sous l'ombre de ton aile  
Je pourrai pénétrer en ce divin palais,  
En cette forteresse, en cette citadelle  
Où l'âme se repose en l'invincible paix.

David a dit du Christ : « Sa douleur est immense ».  
En cette immensité je fixe mon séjour.  
Là je veux m'immoler en un sacré silence  
Pour être transformée en victime d'amour.

la main de Celui qui la sacrifie ; elle peut dire que si elle passe par le sentier de la souffrance, elle demeure bien plus encore sur la route du bonheur, du vrai, chère maman, de celui que nul ne saurait lui ravir. Ton cœur de mère devrait divinement tressaillir en pensant que le Maître a daigné choisir ta fille, le fruit de tes entrailles, pour l'associer à son grand œuvre de rédemption ; qu'Il l'a marquée du sceau de sa croix et souffre en elle comme une extension de sa Passion. L'épouse est à l'époux ; le mien m'a prise ; Il veut que je lui sois une humanité de surcroît en laquelle Il puisse encore souffrir pour la gloire de son Père ; pour aider aux besoins de son Eglise : cette pensée me fait tant de bien ! Notre Mère m'en entretient souvent ; je l'écoute en fermant les yeux, et j'oublie que c'est elle ; il me semble que c'est mon Maître qui est près de moi, qui m'encourage et vient m'apprendre à porter sa Croix.

» Cette bonne Mère, si entraînant dans les voies de l'immolation, ne pense qu'à me soulager, ce que je lui fais remarquer souvent ; mais je me laisse faire comme un petit enfant. Notre-Seigneur a dit à sainte Tèrese qu'Il préférerait son obéissance aux pénitences d'une autre Sainte ; j'accepte donc les petites douceurs de Marguerite quand mon estomac veut bien y consentir, et c'est ce qui le fait le moins souffrir ces jours-ci.

» A chaque nouvelle souffrance, je baise la croix de mon Maître et je lui dis : merci, je n'en suis pas digne ; car je pense que la souffrance fut la compagne de sa vie et moi, je ne mérite pas d'être traitée comme Lui par son Père.

» Parlant de Jésus-Christ, une Sainte écrivait : « OÙ

*donc habitait-Il, sinon dans la douleur (1)?* » Toute âme broyée par la souffrance, sous quelque forme qu'elle se présente, peut donc se dire : j'habite avec Jésus-Christ; nous vivons dans l'intimité, la même demeure nous abrite.

» La Sainte dont je te parlais tout à l'heure, enseigne que le signe auquel nous reconnaissons que Dieu est en nous et que son amour nous possède, c'est de recevoir non seulement avec patience, mais avec reconnaissance ce qui nous blesse. Pour en venir là, il faut contempler longtemps le Crucifié par amour, et cette contemplation, si elle est vraie, aboutit infailliblement à l'amour de la souffrance.

» Chère maman, reçois à la lumière qui jaillit de la Croix toute épreuve, toute contrariété; ainsi on plaît à Dieu et l'on avance dans les voies de l'amour. Oh! dis-Lui merci pour moi; je suis si, si heureuse! je voudrais pouvoir semer un peu de mon bonheur chez ceux que j'aime.

» A Dieu! je ne peux plus tenir mon crayon, mais mon cœur ne te quitte pas; je te donne rendez-vous à l'ombre de la Croix, pour apprendre la science de la souffrance.

» Ton heureuse fille,

» ELISABETH DE LA TRINITÉ. »

---

(1) Cette parole de sainte Angèle de Foligno avait blessé son âme d'un nouveau trait d'amour. Je ne l'abordais guère sans la lui redire, sûre de la joie qu'elle en éprouverait. Alors, avec des accents émus, elle me parlait de la Passion du Sauveur et du bonheur qu'elle goûtait à *habiter avec Lui* par la souffrance. (Note de S<sup>r</sup> M.)



## CHAPITRE XIV

---

### Tout près du Sanctuaire.

*L'Ange de Lisieux.* — Nuit de grâce. — Reine des Vierges et des Martyrs. — *Janua cœli.* — La petite tribune. — Le 2 août 1906.  
— Dernière retraite.

Nous avons entendu Sœur Elisabeth de la Trinité exprimer le regret d'être revenue à la vie. Ses ardentes aspirations secondaient peu nos efforts et le ciel semblait lui donner raison. La Mère Prieure avait essayé de faire naître dans le cœur de la chère enfant le désir de sa guérison, la lui faisant envisager comme un moyen de reconnaître par le dévouement aux emplois de la communauté tout ce qu'elle tenait de la Religion ; c'était faire vibrer la corde sensible en ce cœur délicat. Sœur Elisabeth entra bien dans ces vues, mais un jour qu'elle répétait à son divin Maître l'obéissance reçue, elle crut entendre au fond de l'âme ces paroles qui la remplirent de paix et de joie : « Les offices de la terre ne sont plus pour toi. » Ses désirs de l'éternité ne devinrent que plus ardents, aussi demanda-t-elle à sa

Prieure de l'autoriser à s'y livrer pleinement, et de faire cesser des prières qui combattaient son espérance et retardaient son bonheur. Il n'en fut plus question en sa présence ; elle soupçonna pourtant nos secrètes supplications et chercha un appui auprès de l'*Ange de Lisieux* : Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus n'avait-elle pas éprouvé la divine nostalgie ? Elle devait donc comprendre sa souffrance et savoir y compatir. Toute confiante, notre petite Sœur sollicita, comme garantie contre ses craintes, la possibilité de marcher ; elle fut exaucée à sa grande joie, certaine alors de ne pas guérir.

« Mon estomac est toujours récalcitrant, écrit-elle à sa mère, mais figure-toi que je commence à marcher : je n'en reviens pas, car je ne suis pas plus forte qu'auparavant où je ne pouvais pas même m'asseoir.

» L'autre jour me sentant très fatiguée quand notre Mère est venue me voir, je lui dis que je m'en allais. « Au lieu de parler ainsi, me répondit-elle, vous feriez » bien mieux d'essayer de marcher. » J'aime tant à lui obéir ! Quand je fus seule, je fis des efforts sur le bord du lit et cela me faisait bien mal. J'ai prié Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, non pas de me guérir, mais de me donner des jambes, et j'ai pu marcher ; je suis comme une bonne vieille courbée sur mon bâton. Notre Mère me conduit à son bras sur la terrasse (1) ; je suis toute fière de mes allées et venues ; il me tarde de te donner une petite représentation ; tu riras pour sûr,

---

(1) Passage découvert reliant deux ailes du monastère et servant de promenoir aux infirmes.

car je suis bien drôle. Je me réjouissais de t'annoncer cette bonne nouvelle, pensant qu'elle te ferait grand plaisir.

» Ne pleure pas ton Elisabeth; le bon Dieu te la laissera encore un peu; et puis au ciel, ne sera-t-elle pas toujours penchée sur sa mère, cette mère si bonne et qu'elle aime de plus en plus. O chère maman! regardons là-haut. Cela repose l'âme de penser que le ciel, c'est la maison du Père; que nous y sommes attendus comme des enfants bien-aimés qui retournent au foyer après un temps d'exil, et que pour nous y conduire, Il se fait Lui-même notre compagnon de voyage! »

Nous ne traversons pas cette petite terrasse sans revoir en notre souvenir Sœur Elisabeth de la Trinité, surtout à l'heure matinale où, dans les beaux jours d'été, elle venait rafraîchir sa pauvre tête accablée par l'insomnie. A peine installée dans un fauteuil, en face du sanctuaire, elle remerciait d'un sourire sa chère infirmière; puis ses paupières s'abaissaient, et tout semblait avoir disparu pour elle. « Voilà *Laudem gloriæ* de nouveau perdue en sa contemplation », se disait-on; en vérité la nuit même ne l'en avait pas distraite. Auprès d'elle était son bréviaire pour lui permettre, quand sonneraient les petites Heures, de s'unir à la psalmodie. Elle tenait entre ses bras une statue de la Sainte Vierge, qui jamais ne la quittait depuis une certaine nuit de grâces en laquelle, poursuivant ses divins colloques, son regard s'était reposé sur une image fixée à la muraille et représentant la Mère de douleur. Pénétrée d'une douce émotion, elle avait senti au fond de

son cœur comme un affectueux reproche, une tendre et maternelle invitation à un plus filial recours. Elle avoua qu'en effet, elle pensait moins à la Sainte Vierge depuis quelque temps; mais dès lors, elle éprouva un redoublement d'amour pour sa Mère du ciel. Se souvenant d'une Vierge de Lourdes auprès de laquelle, jeune fille, elle avait reçu bien des grâces, Sœur Elisabeth la demanda à sa mère, afin que Celle qui avait veillé sur son entrée, *gardât aussi sa sortie* (1). Désormais, elle ne la nomma plus que *Janua cæli*.

Sous l'impression de cette visite nocturne, la chère malade écrivait : « La Reine des Vierges est aussi Reine des Martyrs; mais c'est *en son cœur que le glaive la transperça*, car chez elle tout se passe au dedans !

» Oh ! qu'elle est belle à contempler durant son long martyre, enveloppée d'une sorte de majesté qui respire à la fois la force et la douceur ! C'est qu'elle avait appris du Verbe Lui-même comment doivent souffrir ceux que le Père a choisis comme victimes; ceux qu'Il a résolu d'associer au grand œuvre de la rédemption.

» Elle est là, au pied de la croix, *debout* dans la force et la vaillance; et voici mon Maître qui me dit : « *Ecce Mater tua* (2). » Il me la donne pour Mère. Et maintenant qu'Il est retourné au Père, qu'Il m'a substituée à sa place sur la Croix, la Vierge est là pour m'apprendre à souffrir comme Lui.

» Quand j'aurai dit mon *Consummatum est*, c'est encore elle : *Janna cæli*, qui m'introduira dans les

---

(1) Ps. cxx. — (2) Joan., xix, 27.

parvis éternels, me disant tout bas la mystérieuse parole : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus* (1). » En attendant, Sœur Elisabeth de la Trinité confie à la Souveraine des Anges les entrées de son cœur, qui, pour elle, est déjà un ciel anticipé.

« Aujourd'hui je t'ai bien donnée à Notre-Dame, écrit-elle à sa sœur en la solennité du Mont-Carmel. Jamais je ne l'ai tant aimée ! Je pleure de joie en pensant que cette Vierge toute sereine, toute lumineuse est ma Mère ; comme son enfant je me réjouis de sa beauté. J'ai un mouvement très fort vers elle ; je l'ai établie reine et gardienne de mon ciel et du tien, car je fais tout pour nous deux. »

« *Janua cæli* » était devenue *le mur et l'avant-mur* (2) des sanctuaires où sœur Elisabeth de la Trinité aimait à se recueillir ; aussi la rencontrions-nous souvent au seuil d'une petite tribune donnant sur la chapelle. Dès que nous apercevions la Vierge Immaculée, nous étions certaines du voisinage de notre petite Sœur.

« Plusieurs fois par jour, je vais faire de bonnes visites à mon Maître, écrivait-elle à sa mère, et je le remercie de m'avoir donné des jambes pour aller jusqu'à Lui : quelle joie pour mon cœur ! »

Ce fut, en effet, une grande consolation pour la chère enfant de pouvoir se rendre dans cette tribune d'infirmier. Que de fois la Mère Prieure la trouva-t-elle là, pliée en deux par la souffrance ! Un jour, ne l'aperce-

---

(1) Ps. cxxi, 1. — (2) Is., xxvi, 1.

vant pas dans l'obscurité, elle l'appela par ce nom qui lui était si cher : « *Laudem gloriæ.* » La pauvre enfant, toute ramassée sur elle-même, essaya de se redresser, et, les larmes aux yeux, mais le sourire sur les lèvres : « Je suis venue, dit-elle, me réfugier sous la prière de mon Maître, car j'avais besoin de sa force divine : je souffre tant ! »

Le même fait se reproduisit souvent.

« Je la rencontrai comme une ombre, sur le palier de l'infirmerie, rapporte une de nos sœurs ; je lui demandai un renseignement qu'elle me donna avec son amabilité accoutumée, comme si elle n'eût pas souffert. J'appris ensuite qu'à cet instant même, elle se rendait à la tribune pour chercher la force de supporter une crise presque intolérable.

» Que de fois passant par là, je jetais un coup d'œil dans cette tribune ; elle paraissait vide, il fallait s'approcher assez près pour voir tout au fond notre bien chère Sœur, accroupie à terre, dans un petit coin sombre. Elle m'apparaissait comme une personnification de la prière et de la douleur. »

L'état de la chère malade s'aggravait ; il lui devenait chaque jour plus difficile de s'alimenter. Ses maux de tête étaient continuels, ses nuits sans sommeil ; mais une incessante oraison soutenait son courage.

« Votre chère lettre m'a fait un bien grand plaisir, écrit-elle à son vénérable ami ; j'aime la pensée de saint Paul que vous m'avez envoyée ; il me semble qu'elle se réalise en moi, sur ce petit lit qui est l'autel où je m'imole à l'amour. Oh ! demandez que la ressemblance avec l'image adorée soit chaque jour plus par-

faite : voilà ce qui me poursuit, ce qui donne de la force à mon âme dans la souffrance. Si vous saviez quelle œuvre de destruction je sens en tout mon être ! C'est la route du calvaire qui s'est ouverte pour moi, et je suis tout heureuse d'y marcher, comme une épouse à côté du divin Crucifié.

» Le 18, j'aurai vingt-six ans ; je ne sais si cette année s'achèvera dans le temps ou l'éternité, et je vous demande encore, comme une enfant à son Père, de vouloir bien, à la sainte Messe, me consacrer pour être hostie de Louange à la gloire de Dieu. Oh ! consacrez-moi si bien que je ne sois plus *moi*, mais *Lui*, Jésus ! et que le Père, en me regardant, puisse le reconnaître. Que je sois « *conforme à sa mort* (1) », que je souffre en moi ce qui manque à sa Passion, et puis, baignez-moi dans le sang du Christ pour que je sois forte de sa force à Lui ; je me sens si petite, si faible !

» A Dieu, cher Monsieur le Chanoine, je vous demande de me bénir au nom de cette Trinité sainte à laquelle je suis spécialement dédiée. Voulez-vous aussi me consacrer à la Sainte Vierge ; c'est elle, l'Immaculée, qui m'a donné l'habit du Carmel, et je lui demande de me revêtir de cette *robe de fin lin* (2) dont l'épouse se pare pour se rendre au souper des noces de l'Agneau.

» P.-S. — Le 2 août, j'aurai cinq ans de vie religieuse. »

---

(1) Philip., III, 10. — (2) Apoc., XIX, 8.

A cette date du 2 août, elle adresse au Révérend Père V... la lettre suivante :

MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je pense bien que l'an prochain je vous fêterai avec saint Dominique en l'héritage des Saints, dans la lumière; cette année, c'est encore dans le ciel de mon âme que je me recueille pour vous faire une fête tout intime, et j'ai besoin de vous le dire; besoin aussi, mon Père, de vous demander votre prière, afin que je sois toute fidèle et gravisse mon Calvaire en épouse du Crucifié. « *Ceux que Dieu a connus en sa prescience, Il* » *les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image* » *de son divin Fils* (1). » Oh! que je l'aime ce mot du grand saint Paul! il repose mon âme. Je pense qu'en son *trop grand amour*, Il m'a connue, appelée, justifiée (2), et en attendant qu'Il me glorifie, je veux être la louange incessante de sa gloire. Mon Père, demandez-Lui pour votre petite enfant. Vous souvenez-vous? Il y a cinq ans aujourd'hui, je frappais à la porte du Carmel, et vous étiez là pour bénir mes premiers pas dans la solitude; maintenant, c'est aux *portes éternelles* (3) que je frappe, et je vous demande de vous pencher encore sur mon âme et de la bénir sur le seuil de la Maison du Père. Quand je serai dans le grand foyer d'amour, au sein des « Trois » vers lesquels vous m'avez orientée, je n'oublierai pas tout ce que vous avez été pour moi, et, à mon tour, je voudrais donner

---

(1) Rom., VIII, 29. — (2) *Ibid.*, 30. — (3) Ps. XXIII, 7.

aussi à mon Père, de qui j'ai tant reçu. Oserai-je vous exprimer un désir? Je serais si heureuse de recevoir quelques lignes de vous, dans lesquelles vous me diriez comment je dois réaliser le plan divin : être conforme à l'image du Crucifié.

» A Dieu! mon révérend Père, je vous prie de me bénir au nom des « Trois », et de me consacrer à eux comme une petite hostie de louange. »

2 août.

« Chère maman, te rappelles-tu, il y a cinq ans?... Je me souviens moi, et Lui aussi!... Il a recueilli le sang de ton cœur dans un calice qui pèsera bien lourd dans la balance de sa miséricorde!

» Hier, je me reportais à notre dernière soirée, et, comme je ne pouvais dormir, je me suis installée près de la fenêtre et suis restée, presque jusqu'à minuit, en oraison avec mon Maître; j'ai passé une soirée divine. Le ciel était si bleu, si calme; on sentait un tel silence dans le monastère... et moi je repassais ces cinq années comblées de grâces. Chère maman, ne regrette pas le bonheur que tu m'as donné; oui, grâce à ton *fiat*, j'ai pu entrer en la sainte demeure, et seule avec Dieu seul, éprouver un avant-goût de ce ciel qui attire tant mon âme.

» Cette nuit, j'ai offert de nouveau le sacrifice que tu as fait il y a cinq ans, afin qu'il retombe en pluie de bénédictions sur celle que j'aime plus que tout. Vis avec Lui. Ah! je voudrais pouvoir dire à toutes les âmes quelles sources de force, de paix et aussi de bonheur

elles trouveraient, si elles consentaient à vivre en cette intimité; seulement elles ne savent pas attendre; si Dieu ne se donne d'une façon sensible, elles quittent sa sainte présence, et quand Il vient à elles avec tous ses dons, Il ne trouve personne; l'âme est au dehors, dans les choses extérieures; elle n'habite pas au fond d'elle-même. Recueille-toi de temps en temps, chère maman, et ainsi tu seras tout près de ton Elisabeth... »

Notre petite malade sentait sa fin prochaine, aussi préparait-elle sa pauvre mère, sérieusement atteinte elle-même, à consommer le grand sacrifice.

« Chère maman, qu'il fait bon parler de Lui et monter plus haut que ce qui passe et finit! plus haut que la souffrance et la séparation... là où tout demeure! Quelle consolation c'est à ton Elisabeth de pouvoir te parler de ses projets pour l'éternité. N'oublie pas que tu as promis, à l'élévation de la sainte Messe, de te tenir avec la Vierge au pied de la Croix pour offrir ensemble à Dieu *votre enfant*.

» Combien la souffrance est nécessaire pour faire l'œuvre de Dieu en l'âme! Le bon Dieu a un désir immense de nous enrichir de ses grâces; mais c'est nous qui Lui faisons la mesure, dans la proportion où nous savons nous laisser immoler par Lui: immoler dans la joie, dans l'action de grâces comme Jésus, disant avec Lui: « *Le calice que le Père m'a préparé, ne le boirai-je pas (1)?* » Le divin Maître nommait l'heure de la Passion, *celle pour laquelle Il était venu (2)*, et

---

(1) Joann., xviii, 11. — (2) Joan., xii, 27.

qu'Il appelait de tous ses désirs. Quand une grande souffrance ou un tout petit sacrifice se présente à nous, pensons bien vite que c'est *notre heure*, l'heure où nous allons prouver notre amour à Celui qui nous a « trop aimés ». Recueille donc tout, chère maman, offre une belle gerbe en ne perdant pas le plus petit sacrifice ; au ciel, ils seront autant de beaux rubis dans la couronne que ton Dieu te prépare si belle. J'irai l'aider à faire ce diadème, et je viendrai avec Lui, au jour de la grande rencontre, pour le déposer sur le front de ma mère chérie.

» A Dieu, aimons-le en vérité. Puisse courage en notre union avec Lui ; l'âme qui vit sous son regard se trouve revêtue de sa force, elle est vaillante dans la souffrance. »

A cette époque, les plus beaux passages de l'Apocalypse captivaient Sœur Elisabeth de la Trinité, la plongeant en des visions d'éternité qui l'attiraient vers les sommets sur lesquels l'Esprit et l'épouse s'appellent. Le besoin d'une plus complète solitude lui fit alors solliciter la grâce d'une retraite qu'elle entreprit au soir du 15 août pour préparer sa retraite éternelle. Voici en quels termes nous trouvons, à l'adresse de l'une de ses sœurs, l'annonce de l'heureuse nouvelle.

*Janua cæli, ora pro nobis!*

« *Laudem gloriæ* entre ce soir au noviciat du ciel, afin de se préparer à recevoir l'habit de gloire, et se sent pressée de venir se recommander à sa chère sœur A... La conformité, l'identité avec mon Maître adoré, le Crucifié par amour, voilà ce que je vais me

faire enseigner. Alors je pourrai remplir mon office de louange de gloire et chanter déjà le *Sanctus* éternel, en attendant d'aller l'entonner dans les célestes parvis. Ma sœur, fixons notre Maître et que ce regard de foi, simple et amoureux, nous sépare de tout et mette comme une nuée entre nous et les choses d'ici-bas ; notre essence est trop riche pour qu'aucune créature puisse la saisir. Réservons-Lui tout à Lui seul, et avec David chantons au Seigneur sur notre lyre : « *Je vous conserverai ma force* (1). »

Pendant ces jours bénis, Sœur Elisabeth fut emportée vers le Calvaire ; son Maître bien-aimé lui parlait de sa Passion, non en formules, mais lui ouvrant de nouveaux horizons sur l'amour caché dans la Croix, Il lui faisait comprendre que ses rêves d'union trouveraient leur réalisation dans la souffrance. La généreuse enfant, plus que jamais ravie d'amour s'enivrait au calice divin dont l'amertume se changeait pour elle en douceur infinie. Sa retraite s'acheva en la Dédicace des Eglises de l'Ordre (31 août). *Maison de Dieu*, Sœur Elisabeth de la Trinité avait un attrait spécial pour ces solennités ; elle y renouvelait, avec sa consécration aux Trois divines Personnes, son amour et son zèle pour leur gloire.

Une faveur toute spéciale avait préparé cette dernière Dédicace.

C'était le jour de l'Ascension, la Mère Prieure, retardée dans sa visite matinale à l'infirmerie, en exprimait le regret à sa chère enfant, non sans remarquer l'expression de sa physionomie toute transfigurée.

---

(1) Ps. LVIII, 10.

« O ma Mère, répondit la petite malade, n'ayez aucune peine à mon sujet ; le bon Dieu m'a fait une telle grâce que j'ai perdu la notion du temps. Dans la matinée, cette parole me fut dite au fond de l'âme : « *Si quelqu'un* » *m'aime, mon Père l'aimera ; nous viendrons en lui et* » *nous ferons en lui notre demeure* (1). » Et au même instant, j'ai vu combien c'était vrai. Je ne saurais dire comment les Trois divines Personnes se sont révélées ; mais pourtant je les voyais, tenant en moi leur conseil d'amour, et il me semble que je les vois encore ainsi. Oh ! que Dieu est grand et que nous sommes aimés ! »

Jusque-là, ajoute la Mère, la chère enfant avait souhaité que nos entrevues n'eussent pas de retard ; mais alors elle me dit : « Désormais, ne vous préoccupez plus de contenter mes désirs ; quand vous ne pourrez venir, vous penserez que je suis avec mes Hôtes divins ; je ne dois et ne peux plus rien vouloir, sinon vivre en leur intimité. Je sens si bien qu'ils sont là, disait-elle, joignant les mains sur son cœur. »

« Dans la suite, si je lui recommandais quelque particulière intention : « Je vais en parler à mon Conseil tout-puissant », répondait-elle ; c'est ainsi que, depuis l'Ascension, elle nommait les Trois divines Personnes. »

Cette manifestation intime de la Sainte Trinité couronne sa vie toute de recueillement sous la grâce du mystère qu'elle adorait sans cesse en elle-même, dans ce centre où saint Jean de la Croix nous le montre caché, mais divinement opérant. Elle apparaît comme une suprême dédicace de ce petit *Tabernacle*, dont la

---

(1) Joan., xiv. 23.

translation dans le Temple éternel n'était plus éloignée. Aussi la fête du 31 août 1906 fut-elle avant tout une fête d'action de grâce.

Dans la pensée que cette retraite serait la dernière pour son enfant bien-aimée, la Mère Prieure lui avait exprimé le désir qu'elle notât simplement *ses bonnes rencontres*. Il lui aurait été difficile de mettre par écrit ce qu'elle recevait de Dieu en la forme profonde autant que simple dont nous avons parlé. Cependant Sœur Elisabeth de la Trinité avait deviné sa Mère et put lui laisser un mémorial de sa chère *solitude*. « Dernière retraite de *Laudem gloriæ* », lui dit-elle, en le lui remettant à l'occasion d'un anniversaire préparé avec toutes les délicatesses d'un cœur filial...

Ces pages écrites au cours d'insomnies pénibles, sous l'étreinte de douleurs si vives que la pauvre enfant se sentait défaillir, paraissent tout d'abord n'être que de simples réminiscences de ses lectures dans l'Écriture sainte, accompagnées de réflexions personnelles; mais elles sont plus que cela : Sœur Elisabeth dit un jour à sa Mère Prieure qu'en ce petit recueil, elle avait essayé de lui exprimer comment elle envisageait son office de *louange de gloire*; comment elle comprenait qu'on pût dès ici-bas vivre de la vie du ciel. C'est l'idée dominante de sa *retraite*, ce fut celle de toute sa vie; aussi, à parcourir ces pages, semble-t-il qu'on lise en l'âme prédestinée qui aurait pu les intituler : *Souvenirs intimes*.

## CHAPITRE XV

---

### Joie dans l'immolation.

Les Laudes nocturnes. — Ecole des Saints. — Billets intimes. —  
Conseils virils. — Soif d'abjection. — Lettre écho de sa vie.

L'esprit de louange dont Sœur Elisabeth de la Trinité était pénétrée, lui rendait particulièrement cher l'Office des Laudes. Privée d'un sommeil, pourtant bien nécessaire, elle passait en oraison, près de sa petite fenêtre, les premières heures de la nuit ; et là, plongeant le regard dans le ciel étoilé, elle laissait envoler son âme sur l'aile des cantiques sacrés, jusqu'au sein de ses « Trois ». Quand vinrent les fraîches soirées d'automne, elle dut renoncer aux longues veilles, mais se releva cependant pour cette partie du saint Office. Il en fut ainsi jusqu'à la dernière semaine de sa vie. La chère enfant assurait trouver dans cet acte un apaisement dont elle profitait pour s'endormir promptement. Son intention évidente était de donner à Dieu tout ce qu'elle pouvait « extraire » encore de son être

épuisé. « Mon Maître me fait sentir qu'Il est heureux de ces Laudes nocturnes; cela m'encourage à continuer tant que je pourrai, disait-elle. » La foi et l'amour ordonnait tout en cette belle âme; à cette clarté, elle appréciait davantage encore les petites fidélités quotidiennes, aussi avouait-elle un jour ne s'être arrêtée avec quelque complaisance à l'idée de sa guérison qu'en vue d'une plus entière immolation par le détail de nos saintes Règles. Elle prouva bien la sincérité de ces dispositions pendant les deux derniers mois de son exil, se portant avec une ferveur croissante aux observances qu'il lui était possible de garder.

Malgré le déclin de ses forces, Sœur Elisabeth de la Trinité suivait avec ponctualité, de sa tribune d'infirmerie, les exercices du chœur. Un soir, souffrant plus que de coutume et se sentant épuisée, elle avait eu « la tentation » de regagner son lit. Sur l'observation qu'elle aurait dû faire ainsi et de là s'unir à l'oraison de la communauté : « Ma Mère, reprit-elle avec un accent pénétrant, j'ai pensé que ce serait bien lâche; alors j'ai quitté le fauteuil pour m'agenouiller et prier avec d'autant plus de foi que je me sentais moins de courage. Mon Maître m'a si divinement fortifiée que maintenant je puis facilement attendre la fin des Complies pour me reposer. » Elle était bien de l'école des Saints, cherchant force et repos dans le prolongement du sacrifice et de la prière.

Quand on voulait la soulager : « Ce n'est pas la peine, disait-elle, je suis au bout de ma carrière; Dieu me fait comprendre que devant bientôt le voir face-à-face, loin de se reposer, *Laudem gloriae* doit extraire

de son être toute la prière et la souffrance possibles. »

Dans ces sentiments, toute nouvelle occasion de s'immoler lui était une joie. On essaya des lavages d'estomac ; vu son état d'épuisement qui influait sur les nerfs, c'était un vrai supplice. « J'ai souvent désiré le martyr, disait-elle, je ne peux plus l'espérer ; du moins je me prépare dans cet esprit à ces pénibles séances. » Elle se fortifiait contre l'appréhension naturelle en baisant son crucifix, puis se livrait avec calme et sérénité.

Lorsqu'on lui demandait comment elle avait passé la nuit : « Comme une malade », répondait-elle simplement, et tout de suite, elle s'informait des autres sœurs souffrantes ou parlait de Dieu. Et cependant, son infirmière remettait à la Prieure des billets comme ceux-ci :

« 11 heures. — *Du palais de la douleur et de la béatitude.*

» Ma Mère, votre petite *Louange de gloire* ne peut dormir, elle souffre ; mais dans son âme, encore que l'angoisse y passe, il se fait tant de calme ! C'est votre visite qui est venue apporter cette paix du ciel : mon cœur a besoin de vous le dire et, dans sa reconnaissance, il prie et souffre incessamment pour vous ! Oh ! aidez-moi à gravir mon Calvaire, je sens si fort la puissance de votre *sacerdoce* sur mon âme et j'ai tant besoin de vous ! Ma Mère, je sens *mes Trois* si près de moi que je suis plus accablée par le bonheur que par la douleur. Mon Maître m'a rappelé que c'est ma résidence et que je ne dois pas choisir mes souff-

frances. Je me plonge donc avec Lui en la *douleur immense...* »

« 30 septembre. — Ma Mère bien-aimée, votre petite *Louange de gloire* souffre beaucoup, beaucoup; c'est le *trop grand amour*, la dispensation divine de la douleur. Elle pense que d'ici au 9, elle a juste le temps de vous faire une neuvaine de souffrances avec son Maître; daignez l'accepter pour réjouir son cœur. Je suis tout entière réfugiée sous la prière de mon *Jésus*, et je demeure confiante en sa vertu toute-puissante ! »

« J'ai conscience que ma volonté se développe et s'affermite par la souffrance, disait-elle, rendant compte de ses dispositions intimes. Si parfois devant un acte meilleur à accomplir j'ai éprouvé quelque hésitation, prévoyant la peine qui pouvait en résulter pour l'une ou l'autre de mes sœurs, aujourd'hui cette crainte ne m'arrête plus; je me sens prête à passer par le feu pour faire plus parfaitement une volonté de Dieu. »

Ce courage viril se retrouve dans toutes ses paroles ou ses écrits. Jadis elle attirait les âmes au recueillement, maintenant elle les entraîne à la pratique des plus fortes vertus. « Quand vous serez reprise, dit-elle à une novice qui l'interroge, faites plus que de vous soumettre, entrez dans la joie et dites : merci. » Et à une autre : « Dans nos difficultés, il faut plutôt accepter que vouloir être délivré; c'est l'acceptation qui nous délivre. Il faut vouloir de même les conséquences de nos fautes ou infidélités comme une justice rendue à Dieu, qui saura tirer gloire pour Lui et profit pour nous de cet état de choses... » Et à une autre encore : « Comme on se fait illusion sur la véritable union ! Les

âmes qui pensent y être arrivées parce qu'elles goûtent des consolations sensibles, font penser à des enfants jouant avec des cendres que le vent emporte. Non, non, l'union vraie n'est pas dans les délices, mais dans le dépouillement et la douleur. »

« Vous savez, dit-elle un jour à la Mère Sous-Prieure, si j'aime ma vocation, mon Carmel ; eh bien ! j'ai une telle soif d'abjection, que si notre Mère me disait : vous êtes indigne de porter le saint habit, indigne d'être Carmélite et me chassait, j'entrerais, il me semble, dans une immense joie d'être traitée comme je le mérite. »

« Oh ! si vous saviez les jours divins qui s'écoulent pour moi, écrit-elle à une amie ! Je m'affaiblis et sens que le divin Maître ne tardera plus à venir me chercher. Je goûte, j'expérimente des joies inconnues : les joies de la douleur, qu'elles sont suaves et douces. Avant de mourir, je rêve d'être transformée en Jésus crucifié, et cela me donne force dans la souffrance. Nous ne devrions pas avoir d'autre idéal, sinon de nous conformer à ce modèle divin ; quelle ardeur nous porterait au sacrifice, au mépris de nous-mêmes, si nous avons toujours les yeux du cœur orientés vers Lui. La douleur fut la résidence de Jésus-Christ durant les trente-trois années qu'Il passa sur la terre, et ce n'est qu'à ses privilégiés qu'Il la fait partager. Quel bonheur ineffable goûte mon âme en pensant que le Père *m'a prédestinée pour être conforme à son Fils crucifié* : c'est saint Paul qui nous fait part de cette élection divine, laquelle semble être mon partage !

» A la lumière de l'éternité, le bon Dieu me fait

comprendre bien des choses, et je viens vous dire comme de sa part, de ne pas avoir peur du sacrifice, de la lutte, mais plutôt de vous en réjouir. Si votre nature est un sujet de combat, un champ de bataille, ne vous découragez pas, ne vous attristez pas; je dirais volontiers : aimez votre misère, car c'est sur elle que Dieu exerce sa miséricorde. Lorsque sa vue vous jette dans la tristesse ou vous replie sur vous, c'est de l'amour-propre. Aux heures de défaillance, allez vous réfugier sous la prière du Maître divin : sur la Croix, Il vous voyait, Il priait pour vous; cette prière est éternellement vivante et présente devant son Père; c'est elle qui vous sauvera de vos misères. Plus vous sentez votre faiblesse, plus votre confiance doit grandir, car c'est à Lui seul que vous vous appuyez. »

Privée depuis plusieurs mois de tous rapports avec Sœur Elisabeth de la Trinité, sa petite amie N... se désolait à la pensée de ne plus recevoir ses conseils et encouragements, qui jusqu'alors lui avaient fait tant de bien; l'angélique malade sut trouver en son cœur aimant et dévoué la force de répondre au long questionnaire de l'enfant par cette belle lettre, fidèle écho de sa vie.

« Voici enfin Elisabeth qui vient s'installer, avec son crayon, près de sa petite N...; je dis avec son crayon, car de cœur à cœur l'installation est faite depuis longtemps, n'est-ce pas? Que j'aime nos rendez-vous du soir, c'est comme le prélude de cette communion qui s'établira entre nos âmes du ciel à la terre; il me semble que je suis penchée sur toi comme une mère sur l'enfant de sa prédilection. Je lève les yeux, je regarde

Dieu, puis je les abaisse sur toi, t'exposant aux rayons de son amour. Je ne lui dis pas de parole, mais Il me comprend bien mieux et préfère mon silence. Mon enfant chérie, je voudrais être sainte pour pouvoir t'aider déjà ici-bas en attendant de le faire là-haut ; que ne souffrirais-je pas pour t'obtenir les grâces de force dont tu as besoin !

» Je veux répondre à tes questions ; traitons d'abord de l'humilité. J'ai lu sur ce sujet des pages magnifiques ; le pieux auteur dit que « *l'humble trouve la plus grande saveur de sa vie dans le sentiment de son impuissance en face de Dieu* ». Petite amie, l'orgueil n'est point une chose qui se détruit par un beau coup d'épée ; sans doute, certains actes d'humilité héroïques comme on en voit dans la vie des Saints, l'atteignent sinon mortellement, du moins l'affaiblissent considérablement ; mais c'est à tout instant qu'il faut le faire mourir. « *Je meurs chaque jour (1)* », s'écriait saint Paul. Cette doctrine de mourir à soi-même, qui est la loi pour toute âme chrétienne depuis que le Christ a dit : « *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et se renonce (2)* », cette doctrine donc qui paraît si austère est d'une suavité délicieuse lorsqu'on regarde le terme de cette mort, qui est la vie de Dieu mise à la place de notre vie de péchés et de misères ; c'est ce que saint Paul voulait dire quand il écrivait : « *Dépouillez-vous du vieil homme et revêtez-vous du nouveau, selon l'image de Celui qui l'a créé (3)* ». Cette image, c'est Dieu Lui-même ; te souviens-tu de cette

---

(1) Cor., xv, 31. — (2) Luc, ix, 23. — (3) Coloss., iii, 10.

volonté qu'il exprime si formellement au jour de la création : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* (1). »

» Si nous pensions davantage à nos origines, les choses d'en bas nous paraîtraient si puériles, que nous n'aurions que du mépris pour elles. Saint Pierre écrit dans une de ses épîtres que « *nous sommes faits partici-* »  
» *pants de la nature divine* (2) ».

» L'âme qui a conscience de sa grandeur entre en la sainte *liberté des enfants de Dieu* (3); c'est-à-dire qu'elle dépasse toutes choses et se dépasse elle-même.

» Saint Augustin dit que nous avons en nous deux cités : la cité de Dieu et la cité du *moi*; dans la mesure où la première grandira, la seconde sera détruite. Une âme qui vivrait dans la foi, sous le regard de Dieu; qui aurait cet œil simple dont parle le Christ en l'Évangile, c'est-à-dire cette pureté d'intention qui ne vise qu'à Dieu, cette âme-là vivrait aussi dans l'humilité; elle saurait reconnaître ses dons, car l'humilité c'est la vérité, mais elle ne s'approprie rien, rapportant tout à Dieu, comme faisait la sainte Vierge. Tous les mouvements d'orgueil que tu sens en toi ne deviennent des fautes que lorsque la volonté s'en fait complice; tu peux beaucoup en souffrir, mais tu n'offenses pas le bon Dieu; ces fautes qui t'échappent, comme tu me le dis, sans même que tu y réfléchisses, dénotent sans doute un fonds d'amour-propre; mais cela, ma pauvre petite, fait en quelque sorte partie de nous; ce que Dieu te demande, c'est de ne jamais t'arrêter volontai-

---

(1) Gen., 1, 26. — (2) II Petr., 1, 4. — (3) Rom., VIII, 21.

rement à une pensée d'orgueil quelconque et de ne jamais faire un acte inspiré par ce même orgueil, ce qui ne serait pas bien ; et encore si tu constates une de ces choses, il ne faut pas te décourager, car c'est encore l'orgueil qui s'irrite ; mais tu dois étaler ta misère comme Madeleine aux pieds du Maître, et lui demander qu'Il te délivre, Il aime tant voir une âme reconnaître son impuissance ; alors, comme disait une grande sainte, « *l'abîme de l'immensité de Dieu se trouve en* » tête-à-tête *avec l'abîme du néant de la créature, et* » Dieu étreint ce néant (1) ».

» J'ai une compassion profonde pour ceux qui ne vivent pas plus haut que la terre et ses banalités ; je pense qu'ils sont esclaves et je voudrais leur dire : secouez le joug qui pèse sur vous ; que faites-vous avec ces liens qui vous enchaînent à vous-mêmes et à des choses moindres que vous ? Les heureux de ce monde sont ceux qui ont assez de mépris et d'oubli d'eux-mêmes pour choisir la croix pour leur partage ; quand on sait mettre sa joie dans la souffrance, quelle paix délicieuse !

» N'as-tu jamais vu de ces images représentant la mort moissonnant avec sa faucille ? Eh bien ! c'est mon état ; il me semble que je la sens me détruire ainsi ; pour la nature, c'est pénible, et je t'assure que si je restais là, je ne sentirais que ma lâcheté dans la souffrance ; mais ceci c'est le regard humain, et bien vite « j'ouvre l'œil de mon âme sous la lumière de foi » ; cette foi me dit que c'est l'amour qui me détruit, qui me

---

(1) Sainte Angèle de Foligno.

consume lentement, et ma joie est immense, et je me livre à lui comme une proie.

» Lorsque l'on contemple notre éternelle prédestination, les choses visibles semblent si méprisables ! Ecoute saint Paul : « *Ceux que Dieu a connus en sa prescience, Il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* (1). » Ce n'est pas tout, tu vas voir, ma petite, que tu es du nombre des connus. « *Et ceux qu'Il a connus, Il les a appelés* (2). » C'est le baptême qui t'a faite enfant d'adoption, qui t'a marquée du sceau de la Trinité sainte. « *Et ceux qu'Il a appelés, Il les a aussi justifiés*. » Que de fois ne l'as-tu pas été par le sacrement de pénitence et par toutes ces touches de Dieu en ton âme, sans même que tu en aies conscience. « *Et ceux qu'Il a justifiés, Il les a aussi glorifiés* (3). » C'est ce qui t'attend dans l'éternité ; mais rappelle-toi que notre degré de gloire sera le degré de grâce dans lequel Dieu nous trouvera au moment de la mort ; permets-Lui d'achever en toi l'œuvre de sa prédestination, et pour cela écoute encore saint Paul qui va te donner un programme de vie : « *Marchez en Jésus-Christ, enracinés en Lui, édifiés en Lui* (4). »

» Oui, petite enfant de mon âme ; *marche en Jésus-Christ* : il te faut cette voie large, tu n'es pas faite pour les sentiers étroits d'ici-bas. *Sois enracinée en Lui*, et pour cela, déracinée de toi-même, ou faisant tout comme, c'est-à-dire te niant chaque fois que tu te rencontres. *Sois édifiée en Lui*, bien au-dessus de ce qui passe, là où tout est pur, tout est lumineux.

---

(1) Rom., VIII, 29. — (2) *Ibid.*, 30. — (3) *Ibid.* — (4) Coloss., II, 7.

*Sois affermie en la foi*, c'est-à-dire n'agis que sous la grande lumière de Dieu, jamais d'après les impressions, l'imagination ; crois qu'Il t'aime, qu'Il veut t'aider Lui-même dans les luttes que tu as à soutenir ; crois à son amour, à son *trop grand amour*. Nourris-toi des grandes pensées de la foi qui nous révèlent toute notre richesse et la fin pour laquelle Dieu nous a créés ; si tu vis en ces choses, ta piété sera vraie. C'est si beau la vérité, la vérité de l'amour : « *Il m'a aimé, Il s'est livré pour moi !* (1). » Voilà, petite amie, ce que c'est qu'être vraie. Et puis enfin, crois en l'action de grâces ; c'est le dernier mot du programme, il n'en est que la conséquence ; si tu marches enracinée en Jésus-Christ, affermie en ta foi, tu vivras dans l'action de grâces, dans la dilection des enfants de Dieu. Je me demande comment l'âme qui a sondé l'amour qui est au cœur de Dieu pour elle, peut n'être pas joyeuse toujours, dans toute souffrance et toute douleur.

» Je me demande aussi ce que notre Révérende Mère va penser de ce *journal* ; elle ne me permet plus guère d'écrire, car je suis d'une faiblesse extrême, je me sens à tout moment défaillir. Cette lettre sera peut-être la dernière de ton Elisabeth ; elle a mis bien des jours pour l'écrire, c'est ce qui expliquera son incohérence, et ce soir je ne puis me décider à te quitter. Je suis en solitude, il est 7 h. 1/2, la communauté est en récréation, et moi, je me crois déjà un peu au ciel, en cette petite cellule, seule avec Lui seul, portant ma croix avec mon Maître bien-aimé ; mon bonheur grandit à

---

(1) Galat., II, 20.

proportion de ma souffrance. Si tu savais quelle saveur on trouve au fond du calice préparé par le Père des cieux !

» A Dieu, ma toute petite, qu'à *l'ombre de ses ailes* (1)  
Il te garde de tout mal. »

---

(1) Ps. xvi. 9.

## CHAPITRE XVI

---

### Dernières consolations.

Débordante de charité. — Le 4 octobre. — Les fêtes du Triduum —  
*En société avec l'Amour. — Les préparatifs d'une prise d'habit.*  
— Pendant la cérémonie. — *Feu consumant.*

Nous touchons aux dernières semaines de notre petite Sœur Elisabeth de la Trinité. Son pauvre estomac était arrivé à un tel état d'ulcération que l'on ne savait plus comment soutenir cette généreuse victime, qu'achevait de consumer le feu de l'amour et de la douleur. « Je fais ce que je peux pour ne pas mourir de faim, et ce, par amour pour le bon Dieu », écrivait-elle à sa famille, qui s'ingéniait à lui procurer quelque soulagement.

Malgré son épuisement, la chère enfant restait levée la plus grande partie de la journée. Elle multipliait et prolongeait ses visites au Saint-Sacrement, travaillait encore, suppliant qu'on lui permît de le faire au moins par demi-heure, et quand elle fut obligée de s'avouer vaincue par la maladie, elle s'occupait à rafraîchir les

fleurs de la sacristie, à rendre mille petits services autour d'elle, donnant à toutes choses le cachet d'ordre et de soin qui la caractérisait.

Débordante de charité comme son divin Maître alors qu'Il allait quitter les siens, Sœur Elisabeth de la Trinité trouvait encore la force d'épancher le trop-plein de son cœur en ceux qui réclamaient d'elle cette suprême consolation. Nous groupons ici ses dernières lettres, comme on assemble des aromates pour une composition de parfums, car « l'encens que doit répandre *Laudem gloriæ* sort de ces pages et en abondance comme d'un encensoir fumant ».

*A une religieuse Carmélite.*

« Avant de m'envoler au ciel, je tiens à vous assurer qu'en la maison du Père, je prierai bien pour vous. Je vous donne rendez-vous dans le foyer d'amour, c'est là que s'écoulera mon éternité, et vous pouvez déjà commencer la vôtre dès ici-bas. Chère sœur, je serai jalouse de votre beauté : lorsque l'on aime, ne désire-t-on pas du bien à l'être aimé ! Au ciel, je le crois, ma mission sera d'attirer les âmes dans le recueillement intérieur, en les aidant à sortir d'elles-mêmes pour adhérer à Dieu par un mouvement tout simple et tout amoureux, et de les garder en ce grand silence du dedans qui permet à Dieu de s'imprimer en elles, de les transformer en Lui. Chère petite sœur, maintenant il me semble que je vois toutes choses à la lumière du bon Dieu, et si je recommençais ma vie, comme je

voudrais ne plus perdre un instant ! Il ne nous est pas permis à nous, épouses du Christ, au Carmel, de faire autre chose que de l'amour, du divin ; et si par hasard, du sein de la lumière, je vous voyais sortir de cette unique occupation, vite je viendrais vous rappeler à l'ordre ; vous le voulez bien, n'est-ce pas ? Priez pour moi, aidez-moi à me préparer pour *le souper des noces de l'Agneau* (1) ; il faut beaucoup souffrir pour mourir, et je compte sur vous pour m'aider. A mon tour, je vous assisterai à votre mort. Mon Maître me presse, Il ne me parle plus que d'éternité... d'amour... C'est si sérieux, si grave ! .

» A Dieu, je n'ai ni la force, ni la permission d'écrire longuement, mais vous savez le mot de saint Paul : « *Notre conversation est dans les cieux* (2). » Petite sœur, vivons d'amour pour mourir d'amour et pour glorifier le Dieu tout amour. »

*Laudem gloriae.*

A une postulante dont elle fut l'Ange au Carmel et qu'une circonstance particulière avait rendue à sa famille :

« Mon cher petit *Tobie*, mon cœur d'ange a été remué délicieusement par votre lettre ; je suis heureuse que vous sentiez à quel point il est vrai que je ne vous quitte pas ! Ma prière et mes souffrances sont les ailes avec lesquelles je vous couvre pour *vous garder en toutes vos voies* (3). Avec quelle joie j'endurerais les plus grandes souffrances pour vous obtenir

---

(1) Apoc., xix, 9. — (2) Philip., iii, 20. — (3) Ps. xc, 11.

toujours plus de fidélité et plus d'amour ! Vous êtes l'enfant chérie de mon âme, et je veux vous aider, être votre ange invisible, mais toujours présent pour vous porter secours.

» Chère petite sœur, je crois que c'est l'amour qui nous permet de ne pas nous arrêter longtemps ici-bas ; du reste, saint Jean de la Croix le dit formellement ; il a un chapitre admirable où il décrit la mort des âmes victimes de l'amour et les derniers assauts qu'il leur livre.

» *Notre Dieu est un feu consumant* (1), si nous nous tenons tout le temps unies à Lui par un regard de foi simple et amoureux, si, comme notre Maître adoré, nous pouvons dire au soir de chaque journée : « *Parce que j'aime mon Père, je fais toujours ce qui lui plaît* (2) », Il saura bien nous consumer, et comme deux petites étincelles, nous irons nous perdre dans l'immense foyer pour brûler à notre aise durant l'éternité.

» Vous me dites de demander un signe au bon Dieu pour savoir si nous nous reverrons et si vous viendrez reprendre votre place près de votre petit ange ; mais malgré mon désir intense de vous plaire, je ne puis le faire ; ce n'est pas là ma grâce, il me semble que ce serait sortir de l'abandon. Ce que je puis vous dire, c'est que vous êtes aimée, beaucoup aimée par notre Maître et qu'Il vous veut sienne. Il a pour votre âme des jalousies divines, des jalousies d'Époux. Gardez-le dans votre cœur « seul et séparé » ; que l'amour soit

---

(1) Hebr., xii, 29. — (2) Joan., viii, 29.

votre cloître ; vous le porterez partout, et ainsi vous trouverez la solitude parmi toute multitude.

» J'ai lu que « *le plus saint, c'est le plus aimant, c'est celui qui regarde le plus vers Dieu et qui satisfait le plus pleinement les besoins de son regard* » : que ce soit notre programme.

» A Dieu ! tout me parle de mon départ pour le ciel. Si vous saviez avec quelle joie sereine j'attends le face-à-face ! Au sein de la lumière éblouissante, je serai toujours penchée sur *mon enfant* pour la garder au divin Maître comme un beau lis, afin qu'Il puisse la cueillir avec bonheur pour son parterre virginal et reposer son regard consumant sur cette fleur cultivée par Lui avec tant d'amour. »

*A la même.*

« Jamais je n'ai autant senti le besoin de vous couvrir de prière ; lorsque mes douleurs deviennent plus aiguës, je me sens tellement pressée de les offrir pour vous que je ne puis faire autrement ; seriez-vous dans la souffrance ? Je vous donne toutes les miennes, vous pouvez en disposer pleinement.

» Combien je suis heureuse en pensant que mon Maître va venir me chercher ! Que la mort est idéale pour ceux que Dieu a gardés !

» Au ciel je serai votre ange plus que jamais ; je sais combien ma petite sœur a besoin d'être préservée au milieu de ce Paris où s'écoule sa vie. Saint Paul dit que Dieu nous veut « *purs, immaculés en sa présence* » *dans l'amour* (1). Ah ! combien je lui demanderai que

---

(1) Ephés., 1, 4.

ce grand décret de sa volonté s'accomplisse en vous ; pour cela, écoutez le conseil du même Apôtre : « *Mar-* » *chez en Jésus-Christ, enracinés en Lui, édifiés en Lui,* » *affermis dans la foi et croissant de plus en plus en* » *Lui* (1). » Tandis que je contemplerai l'idéale Beauté en sa grande clarté, je lui demanderai qu'elle s'imprime en votre âme afin que déjà sur cette terre où tout est souillé, vous soyez belle de sa beauté, lumineuse de sa lumière.

» A Dieu, dites-Lui merci pour moi car mon bonheur est immense. Je vous donne rendez-vous en *l'héritage des saints* (2) ; c'est là que parmi le chœur des Vierges, cette génération pure comme la lumière, nous chanterons le beau cantique à l'Agneau, le *Sanctus* éternel, sous le rayonnement de la face de Dieu ; alors « *nous serons transformés en la même image, de clarté en clarté* (3) ».

A une amie.

Octobre 1906.

« L'heure approche où je vais passer de ce monde à mon Père ; avant de partir je veux vous envoyer un mot de mon cœur, un testament de mon âme. Jamais le divin Maître ne fut si débordant d'amour qu'à l'instant suprême où Il allait quitter les siens ; il me semble qu'il se passe quelque chose d'analogue en sa petite épouse au soir de sa vie, et je sens comme un flot qui monte de mon cœur au vôtre !

---

(1) Coloss., II, 7. — (2) *Ibid.*, I, 12. — (3) II Corinth., III, 18.

» A la lumière de l'éternité, l'âme voit les choses au vrai point. Oh! comme tout ce qui n'a pas été fait pour Dieu et avec Dieu est vide! Je vous en prie, marquez tout du sceau de l'amour, il n'y a que cela qui demeure... Que la vie est quelque chose de sérieux! Chaque minute nous est donnée pour nous *enraciner* plus en Dieu, selon l'expression de saint Paul; pour que la ressemblance avec notre divin Modèle soit plus frappante, l'union plus intime; mais pour réaliser ce plan qui est celui de Dieu Lui-même, voici le secret : s'oublier, se quitter, ne pas tenir compte de soi; regarder le Maître divin, ne regarder que Lui; recevoir également comme venant directement de son amour la joie ou la douleur : cela établit l'âme sur des hauteurs toutes sereines.

» Je vous laisse ma foi en la présence de Dieu, du Dieu tout amour, habitant en nos âmes; je vous le confie, c'est cette intimité avec Lui « *au dedans* » qui a été le beau soleil irradiant ma vie et déjà faisant d'elle comme un ciel anticipé; c'est ce qui me soutient aujourd'hui dans la souffrance; je n'ai pas peur de ma faiblesse, elle augmente ma confiance car *le Fort* (1) est en moi, et sa vertu toute-puissante opère, dit l'Apôtre, *au delà de ce que nous pouvons espérer*.

» A Dieu! Quand je serai là-haut, voulez-vous me permettre de vous aider, de vous reprendre même si je vois que vous ne donnez pas tout au divin Maître; et ce, parce que je vous aime! Je protégerai vos deux chers trésors et je demanderai tout ce qu'il vous faut pour en faire deux belles âmes, filles de l'amour. Qu'Il vous

---

(1) Is., ix, 6.

garde toute sienne, toute fidèle ; en Lui je serai toujours toute vôtre. »

Pour sa famille du cloître surtout, Sœur Elisabeth a des attentions charmantes, de ces mots profonds qui portent avec eux lumière et vie. Tel, par exemple, ce petit billet déposé dans une cellule à l'occasion d'un anniversaire de profession. Discrètement elle se place sous la dictée de la Vierge, dont l'image sert d'en-tête à ces lignes toutes recueillantes.

« C'est entre mes bras que Jésus fit sa première oblation au Père et Il m'envoie pour recevoir la tienne... Je t'apporte un scapulaire (1) comme gage de ma protection et de mon amour ; comme un « signe » du mystère qui va s'opérer en toi. Ma fille, je viens pour achever de te *revêtir de Jésus-Christ* afin que tu sois *enracinée en Lui* dans la profondeur de l'abîme, avec le Père et l'Esprit d'amour ; que tu sois *édifiée sur Lui*, « ton rocher, ta forteresse », que tu sois *affermie* en cette foi à l'amour immense qui du grand foyer se précipite au fond de ton âme ; cet amour tout-puissant fera en toi de grandes choses, crois à ma parole, c'est celle d'une Mère, et cette Mère tressaille en voyant de quelle particulière tendresse tu es aimée. Oh ! demeure en ta profondeur !...

» Voici l'Époux ! Il vient avec tous ses dons, l'abîme de son amour l'environne comme d'un vêtement.

» Silence ! Silence ! Silence !... »

Ce mois d'octobre réservait à Sœur Elisabeth de la Trinité les dernières joies dans l'exil. Elle désirait vivement prendre part à la fête intime par laquelle nous honorons chaque année la bienheureuse mort de notre séraphique Mère. Ce désir, confié au cœur de

---

(1) Toujours aimable et animée d'esprit de foi, la petite *robière* avait attendu cette circonstance pour remettre à sa sœur, sous cette forme gracieuse, le vêtement béni de Notre-Dame.

la Sainte, fut réalisé contre toute prévision. Dans l'après-midi de ce jour, elle avait pris occasion d'un changement de robe pour demander à renouveler la cérémonie de sa vêtue. Tout s'était passé près de la tribune qui la reliait au tabernacle. Avec quel esprit de foi se conforma-t-elle aux moindres détails du cérémonial, ne se dispensant pas même du grand prosternement.

Ce soir-là, nous la vîmes avec grande émotion revenir au chœur après sept mois d'absence. Frêle et chancelante, elle se laissait deviner plutôt qu'apercevoir dans la pénombre, toute perdue en une fervente oraison, qu'elle savait devoir être la dernière en ces lieux pleins de grâces et de chers souvenirs. Se prosterner devant la grille témoin de l'oblation du 8 décembre (1) et de la consécration du 21 janvier (2), lui fut une douce joie. Toute son âme passa dans un suprême *Suspice* que notre sainte Mère dut offrir comme une louange de gloire à la Sainte Trinité. Puis doucement radieuse, elle regagna sa « chère solitude », pour achever de livrer le don si sincèrement réitéré.

Sa sœur et son beau-frère qui avaient promis leur concours musical aux fêtes que nous préparions en l'honneur de nos Bienheureuses Martyres de Compiègne, vinrent un soir s'exercer à la Chapelle ; Sœur Elisabeth de la Trinité remarqua avec quelle douceur sa chère Marguerite accompagnait son mari et cherchait à le faire ressortir, disparaissant elle-même en quelque sorte.

---

(1) Sa vêtue. — (2) Sa prise de voile.

« C'est ainsi, dit-elle, que je dois être un instrument dont le divin Maître puisse tirer les sons qu'il préfère. Secondant simplement son action par la coopération à sa grâce, je dois m'effacer pour lui donner toute gloire. » Les moindres choses lui étaient ainsi l'occasion de s'élever à Dieu, ou plutôt rien ne la faisait redescendre sur la terre. « Elle n'y a plus que les pieds, disait un religieux à sa mère; le cœur, l'âme et l'esprit sont au ciel. »

De son petit sanctuaire, auquel s'appuyait le tableau des Bienheureuses, Sœur Elisabeth put prendre part à nos belles solennités; les nombreuses messes qui se célébrèrent durant trois jours lui permirent de s'unir plus intimement à la sainte Victime. Se trouvant à peu près à la hauteur du très Saint-Sacrement, elle aimait à dire, s'appliquant ce verset du Psalmiste : « *La reine se tient à la droite du Roi* (1); je profite du rang que j'occupe auprès de Celui qui m'a faite reine pour puiser en son cœur de nombreuses grâces. »

Elle pensait surtout aux jeunes lévites venus pour recueillir les enseignements élevés et profonds que nous avons le bonheur de recevoir, et suppliait « son Conseil tout-puissant » de leur faire sentir au fond du cœur cette onction mystérieuse qui jadis, sous la même parole, l'avait puissamment pénétrée.

Le 15, fête de sainte Térése, M<sup>gr</sup> Dadolle, alors notre Evêque et Père vénéré, proclama la gloire des Bienheureuses, qui alliaient à la blancheur virginale la

---

(1) Ps. XLIV, 11.

pourpre de leur immolation sanglante. L'union des deux fêtes invitait Sa Grandeur à présenter la vie de notre séraphique Mère sous le jour d'un martyr aussi, c'est-à-dire du plus grand don possible..., de l'amour suprême. Ce rapprochement fut développé dans un remarquable discours dont l'ardeur communicative pénétra les âmes. Sœur Elisabeth de la Trinité, s'éloignant du sanctuaire, emporta le besoin plus impérieux encore de donner au divin Maître sa mesure d'amour, par le sacrifice absolu. Monseigneur voulut bien lui accorder, à la grille du parloir, cette bénédiction de Père et de Pontife, que la petite hostie de louange attendait comme une dernière consécration.

Dieu lui avait ménagé une autre consolation en envoyant à notre Carmel, à l'occasion de ces fêtes, le religieux Dominicain dont son âme avait reçu cette influence de grâce à laquelle nous l'avons vue si fidèlement correspondre.

Comme elle confiait au Révérend Père son désir de souffrir, il lui dit de ne pas s'arrêter là, mais de se livrer simplement à Dieu, le laissant libre d'agir sans lui déterminer ses voies.

Depuis lors, son âme, orientée vers les cimes qui dépassent la souffrance, paraissait toujours plus lumineuse, et malgré ses douleurs, notre petite Sœur semblait habiter déjà le ciel de la gloire. « Je sens à côté de moi, disait-elle, l'Amour comme un être vivant qui me dit : « Je veux vivre en société avec toi ; pour cela, » je veux que tu souffres sans penser que tu souffres, » te livrant simplement à mon action. »

Encore un souvenir de ce mois d'octobre ; il nous

montre Sœur Elisabeth de la Trinité s'oubliant jusqu'à la fin pour la charité. Une postulante du *voile blanc*, compagne de noviciat, allait recevoir le saint habit; elle s'offrit à préparer sa blanche parure et mit, dans ce travail, son cœur et ses dernières forces. A considérer l'habileté, le goût exquis avec lesquels elle disposait toutes choses, comme sa présence d'esprit à prévoir les plus petits détails pour sauvegarder le recueillement de la jeune novice au matin du grand jour, on ne se serait pas douté que la semaine suivante, elle s'aliterait définitivement. Cependant la défaillance de ce pauvre corps, comparable à un squelette et réclamant toute l'énergie de l'âme pour les moindres mouvements, annonçait bien une fin prochaine. Ses doigts, ayant peine à tracer l'ourlet de la robe qu'elle essayait, retombaient parfois sur le plancher; la pauvre enfant souriait, mais n'entendait pas qu'une autre la remplaçât; sa grande charité la soutenait, car elle savait que son travail ferait la joie de son heureuse petite sœur.

Le 22 octobre, pendant la prise d'habit, toute recueillie à son poste habituel, elle ressentit un immense bonheur, pensant que bientôt elle serait déposée pour une autre cérémonie, là même où la jeune novice était prosternée. Hélas! trois semaines encore et cette espérance sera réalisée.

Au soir de ce jour, elle écrivait une dernière fois du *Palais de la douleur* : « Mon prêtre aimé (1), votre petite

---

(1) En ces derniers temps, *Laudem gloria*, devenue « hostie de louange », se plaisait à nommer son prêtre, celle entre les mains de laquelle s'était accomplie son oblation et se consommait le sacrifice suprême.

hostie souffre beaucoup, beaucoup, c'est une sorte d'agonie physique ; elle se sent si lâche ! lâche à crier ! Mais l'Être qui est la plénitude d'amour la visite ; lui tient compagnie ; la fait entrer en société avec Lui, tandis qu'Il lui fait comprendre que tant qu'Il la laissera sur la terre, Il lui dispensera la douleur. Ma mère, j'ai le mouvement, si vous permettez, pour vous préparer une belle fête de la Toussaint, de commencer pour vous une neuvaine de souffrance, pendant laquelle chaque nuit, tandis que vous reposerez, nous irons vous visiter avec la plénitude d'amour. »

A cette époque, une grande inflammation intérieure accroissait encore ses souffrances ; elle était littéralement calcinée et ne pouvait parler qu'avec peine ; mais la plus grande joie rayonnait sur son visage : « *Dieu est un feu consumant*, disait-elle ; c'est son action que je subis. »

« Je n'oublierai jamais l'impression que j'ai ressentie en donnant la sainte Communion à votre cher ange, trois semaines avant sa mort, nous écrit un religieux. Bien qu'averti, lorsque je vis cette langue rouge comme du feu, je fus tellement impressionné que ma main trembla en y déposant la sainte Hostie. Je considère comme une des plus grandes délicatesses du Cœur de Jésus, dans l'exercice du saint ministère, la consolation d'avoir pu communier celle qu'Il allait bientôt couronner dans le ciel. Notre-Seigneur semblait me faire comprendre que l'amour qui embrasait l'âme de sa sainte victime était encore plus ardent que le feu qui consumait son pauvre corps. »

Il en était bien ainsi, et Sœur Elisabeth de la Trinité se livra si pleinement à son action, que la *vive flamme d'amour* qu'elle portait en son cœur, la blessa divinement. Un matin, elle accueillit ainsi sa Prieure : « O ma mère, encore un peu, et vous n'auriez plus retrouvé sur terre *Laudem gloriæ*. — Comment cela? — Hier soir, mon âme était dans une sorte d'impuissance, quand tout à coup je me suis sentie comme envahie par l'Amour. Aucune expression ne me permet de rendre ce que j'ai éprouvé ; c'était un feu d'une douceur infinie, et en même temps, il semblait qu'il me causât une blessure mortelle. Je crois que si cela s'était prolongé j'aurais succombé. »

Ainsi s'achevait cette vie toute d'amour, que peut résumer la parole évangélique prononcée sur sainte Madeleine : « *Elle a beaucoup aimé* (1). »

Saint Jean de la Croix dit de ces prédestinés « qu'ils meurent dans des transports admirables et des assauts délicieux que leur livre l'amour, comme le cygne dont le chant est plus mélodieux quand il est sur le point de mourir. C'est ce qui fait dire à David que *la mort des justes est précieuse devant Dieu* (2), car c'est alors que les fleuves de l'amour s'échappent de l'âme et s'en vont se perdre dans l'océan de l'amour divin. Là le commencement et la fin, le premier et le dernier se réunissent afin d'accompagner le juste qui part pour son royaume (3). »

L'histoire intime de Sœur Elisabeth de la Trinité

---

(1) Luc, vii, 47. — (2) Ps. cxv, 5. — (3) *Vive flamme d'amour*, str. 1.

s'achève avec la fin du commentaire de notre Bienheureux Père.

« O flamme de l'Esprit Saint qui transpercez si intimement, si tendrement la substance de mon âme et qui la brûlez par votre divine ardeur ; si vous ne m'exauciez pas lorsque l'amour impatient ne me permettait pas de me résigner complètement à la condition de cette vie où vous me condamnâtes à demeurer... maintenant que mon amour est devenu tellement fort que mon cœur et ma chair, pénétrés de votre divine énergie, se réjouissent dans le Dieu vivant, avec une conformité parfaite à votre adorable volonté ; maintenant que je ne demande plus que ce que vous m'ordonnez de demander..., exaucez mes prières. Déchirez enfin, ô divine flamme, déchirez la toile légère de cette vie pour que je puisse vous aimer sans retard, avec toute la plénitude et la perfection que désire mon âme, c'est-à-dire sans mesure et sans fin (1). »

---

(1) *Vive flamme d'amour*, str. 1.



## CHAPITRE V

---

### Du calvaire au ciel.

Dernier parloir. — La gloire et l'amour. — L'Extrême-Onction. — Impressions de grâce près de l'angélique mourante. — Rêve symbolique. — L'*Angelus*. — Le ciel. — Les Dédicaces.

Le lundi 29 octobre, Sœur Elisabeth de la Trinité revit tous les siens au parloir ; on lui avait amené ses nièces, deux beaux petits anges que leur mère fit agenouiller près de la grille. Alors « avec une majesté qui avait quelque chose d'imposant, dit M<sup>me</sup> Catez, elle éleva son grand christ et les bénit après les avoir contemplées avec amour. Avait-elle le pressentiment de ne plus les revoir?... Nous la trouvions presque mieux, elle parlait plus facilement et nous entretint longuement, nous faisant ses dernières recommandations. Dieu sans doute eut pitié de nous en nous permettant d'emporter l'illusion de revoir encore notre chère Carmélite. Au moment des adieux, elle eut le courage de me dire : « Maman, lorsque la sœur tourière viendra t'apprendre

que j'ai fini de souffrir, tu tomberas à genoux en disant : Mon Dieu, vous me l'aviez donnée, je vous la rends ; que votre saint Nom soit béni ! »

Le lendemain, Sœur Elisabeth de la Trinité ne pouvait plus quitter l'infirmerie. « J'y entrai dans la journée, rapporte la Mère Prieure, et la trouvai fort pâle, une expression de bonheur éclairait pourtant son visage. Elle me montra une image suspendue à la muraille et s'exprima ainsi : « Je regardais tout à » l'heure notre sainte Mère et, pensant à sa gloire, je » me disais qu'au ciel sa pauvre enfant serait bien loin » d'elle. Au même instant, il me fut dit au fond de » l'âme que la gloire de sainte Térèse était moins la » récompense de ses grandes œuvres que de son amour, » ce qui m'a beaucoup consolée ; nous nous sommes » tant aimés, ajouta-t-elle, pressant sur son cœur le » christ du beau jour de sa profession. Cette lumière » vient confirmer, au soir de ma vie, tous mes attraits » de grâce... je ne veux plus vivre que d'amour. »

Ainsi préparée plus immédiatement à la dernière phase qui s'ouvre en ce jour, elle devait se maintenir « *en société avec l'amour* », tout le temps de sa longue et douloureuse agonie.

Le 30, vers le soir, M<sup>me</sup> Catez vint demander des nouvelles de sa fille. « Je saisis cette occasion, dit la Sœur portière qui trouva la Mère Prieure à l'infirmerie, pour recommander à Sœur Elisabeth de la Trinité, plusieurs choses me tenant fort à cœur. Sans y répondre précisément, elle me parla avec effusion, mais aussi avec une gravité tout à la fois simple et solennelle ; c'était comme un testament qu'elle me dictait, l'accou-

pagnant de promesses qui se sont accomplies. Ne me parlez plus, chère Sœur, vous vous fatiguez, lui dis-je, d'ailleurs, il faut que je porte mon message à votre bonne mère. — Dites que je suis à la mort, repartit la chère malade; je n'en puis plus. » Stupéfaite de l'entendre s'exprimer ainsi, j'admirai une fois de plus l'énergie de cette âme qui, pour ma consolation, avait su maîtriser à ce point sa souffrance.

Engagée à se reposer davantage : « Oh ! non, répondit Sœur Elisabeth, je suis tellement épuisée que je craindrais de ne pouvoir plus me relever. »

Ce même soir, vers la fin des Matines, la Prieure se sentit pressée d'aller voir son enfant bien-aimée; la pauvre petite l'attendait avec une sorte d'angoisse, craignant de mourir en son absence, car elle était prise d'un grand tremblement qui la secouait sur son lit. Rassurée, puis calmée par quelques soins, elle s'assoupit un peu. Vers trois heures du matin, un léger bruit fit accourir la Mère. Sœur Elisabeth souffrait beaucoup et croyait enfin toucher au terme bienheureux; aussi laissa-t-elle déborder son âme dans le cœur maternel qui veillait à son chevet... Heure inoubliable!... Le ciel semblait ouvert au regard de l'heureuse enfant, si parfaitement dégagée et toute prête à voler au premier appel du céleste Epoux.

Sa faiblesse était extrême, aussi la grâce des derniers Sacrements lui fut-elle renouvelée dès le matin du 31 octobre, vigile d'une fête bien chère à sa foi.

Ravie chaque année par le bel office de la Toussaint, Sœur Elisabeth de la Trinité espérait enfin se joindre

à cette *grande multitude*, aperçue par saint Jean *devant le trône de l'Agneau* (1).

A midi, quand les cloches des différentes paroisses sonnèrent l'*Angelus* : « O ma mère, s'écria-t-elle, ces cloches me dilatent ; elles sonnent pour le départ de *Laudem gloriæ* ! Déjà pour ma profession, toutes celles de la ville sonnaient, et voilà qu'elles s'ébranlent encore pour mon passage de l'Eglise militante à l'Eglise triomphante ; elles vont me faire mourir de joie ces cloches ! partons donc !... » Et elle tendait les bras vers le ciel.

Le jour de la Toussaint vers dix heures du matin, nous crûmes l'heure suprême arrivée ; la communauté se réunit à l'infirmerie pour réciter les prières du Manuel. Sœur Elisabeth de la Trinité sortit de l'affaïsement où elle était, s'assura de la présence de toutes, et demanda pardon en termes touchants ; puis sur un désir exprimé, laissa échapper de son cœur les paroles suivantes : « *Tout passe !... au soir de la vie, l'amour seul demeure... Il faut tout faire par amour ; il faut s'oublier sans cesse : le bon Dieu aime tant que l'on s'oublie... Ah ! si je l'avais toujours fait !...* » ajouta-t-elle avec un accent d'humilité qui nous pénétra... Sainte enfant, n'était-ce pas votre grâce personnelle que vous nous découvriez, ainsi que le secret de votre prompte consommation !

De nouveau les cloches sonnèrent toute la journée ; notre petite Sœur les écoutait ravie, mais elle n'entendit pas encore l'appel de Dieu.

« Si Notre-Seigneur m'offrait le choix entre la mort dans une extase ou dans l'abandon du Calvaire, je la

---

(1) Apoc., vii, 9.

préfèrerai sous cette dernière forme, non pour le mérite, mais pour Le glorifier et Lui ressembler », nous avait-elle confié quelques jours auparavant. On lui rappela ce désir ; la pensée qu'il allait être réalisé la consola.

Sa résolution si ferme de croire à l'amour à travers tout, avait tellement accru sa foi, qu'elle fut divinement soutenue par cette force des martyrs tout le temps que dura le sien, sous les impuissances, comme sous les impressions crucifiantes d'abandon, rappelant celui du Calvaire. « Il me semble, dit-elle un jour, que mon corps est suspendu et que mon âme est dans les ténèbres ; mais c'est l'Amour qui fait cela, je le sais et je jubile en mon cœur. »

Cette jubilation de la partie supérieure n'empêchait pas la sensibilité, livrée à une sorte d'agonie, d'ajouter son genre d'épreuve à tout ce que la chère enfant avait alors à endurer. « Si j'étais morte en mon état d'âme d'autrefois, c'eût été trop doux ! C'est dans la foi pure que je m'en vais, j'aime mieux cela : je suis ainsi plus semblable à mon Maître, et plus dans la vérité. »

Le désir d'être conforme au divin Crucifié lui faisait accueillir chaque nouvelle douleur avec un sourire angélique.

Vers la fin d'octobre, l'estomac à peu près consumé acceptait à peine quelques sucres d'orge (1); depuis la

---

(1) Jusque-là et depuis le commencement de sa maladie, Sœur Elisabeth de la Trinité ne s'était soutenue qu'avec du laitage ; la contenance d'un verre environ suffisait à ses quatre *repas*, selon son expression. Cet ange de la terre se nourrissait de Dieu, qui lui communiquait visiblement sa force divine.

Toussaint, c'était le jeûne absolu ; Sœur Elisabeth de la Trinité ne pouvait même pas avaler une goutte d'eau sans éprouver de vives douleurs ; sa bouche, en feu depuis trois semaines déjà, continuait à se dessécher. La soif ardente dont nous ne pouvions lui alléger le tourment, lui fut particulièrement pénible. « C'est une ressemblance avec Notre-Seigneur sur la croix, lui disions-nous. — Oh ! oui ; c'est ravissant ; Il est d'une délicatesse infinie, et n'oublie rien de ce qui peut m'associer à ses douleurs ! »

La sainte Communion, au matin du 1<sup>er</sup> novembre, fut pour elle la dernière ici-bas : dans l'état que nous venons de décrire, elle n'eût pu consommer même une parcelle de la sainte Hostie. Quand on lui parlait du grand sacrifice que devait lui occasionner la privation de son Dieu : « Je le trouve en la croix, disait-elle ; c'est là qu'Il me donne sa vie. »

Un particulier attirait à baigner son âme dans le précieux Sang du Sauveur excitait en elle, depuis quelques années, un grand désir du sacrement de Pénitence : grâce que M. l'Aumônier lui renouvela fréquemment au cours de cette dernière et laborieuse semaine, l'accompagnant de ces paroles réconfortantes qui soutiennent au plus fort de l'épreuve, et dont elle avait si largement bénéficié au cours de sa vie religieuse.

De violentes douleurs cérébrales nous firent redouter une méningite que nous réussîmes à conjurer par d'incessantes applications de glace. Celle-ci se liquéfiait instantanément sous la chaleur intense que la chère malade ressentait à la tête : son cerveau lui paraissait de feu. Les yeux de la pauvre enfant, injectés de sang

et constamment fermés, ne devaient plus s'ouvrir avant l'heure suprême ; par moments, sa parole était presque insaisissable. Alors nous comprîmes plus encore à quel degré l'âme, qui dominait toujours l'état physique, était ensevelie en Dieu. Jusqu'ici, en effet, malgré les douleurs qui la déchiraient, on pouvait concevoir son application intérieure ; mais voici qu'elle peut à peine diriger ses pensées ; et cependant l'union divine lui est devenue tellement habituelle qu'elle se maintient en dépit de tout.

Une Sœur la voyant dans une espèce de prostration voulut lui dire un petit mot d'encouragement ; grande fut sa surprise de l'entendre murmurer des paroles dont la profondeur lui révéla combien, morte en apparence, elle était vivante à Dieu. Cette impression, bien d'autres la recueillirent pendant ces neuf jours : ce fut la grâce que nous laissa ce petit séraphin, celle qui reste imprimée dans nos âmes comme un souvenir ineffaçable, un idéal à réaliser.

Au plus fort de son accablement, Sœur Elisabeth de la Trinité acceptait avec reconnaissance qu'on récitât auprès d'elle les prières connues sous le nom d'*Exercices de sainte Gertrude*. Elle témoignait y trouver quelque consolation, disant avec effort, quand on les terminait et pour qu'on les reprît, « ...*Gertrude!*... » Ces soupirs, ces élans d'un cœur assoiffé d'union exprimaient si bien ses propres sentiments!... « *O Amour! Amour! ne tarde pas d'accomplir pour moi la solennité des noces éternelles!... O Amour! hâte-toi de satisfaire mon désir... achève ce que tu as commencé.* »

A ces paroles : « *Louez-vous vous-même en vous ;*

*louez-vous vous-même en moi et par moi* », elle tressaillait et murmurait : « Oh ! c'est cela ! »

« Au chevet de la chère petite Sœur, les veilles étaient plus une consolation qu'une fatigue, rapporte une de ses infirmières ; l'approcher était une vraie joie... Lorsque j'avais le bonheur de toucher les membres de ce corps virginal, le parfum de pureté qui s'en exhalait m'imprégnait tout entière ; je sentais tellement en elle la présence de Notre-Seigneur que je lui baisais les mains avec la même foi, le même respect que si j'eusse baisé celles de Jésus crucifié. Elle se laissait faire avec simplicité et disait : « C'est pour Lui. »

« Les moments qui précédèrent sa bienheureuse mort me sont toujours présents ; je la vois dans l'attitude d'un athlète victorieux qui touche à la fin de sa carrière ; elle paraissait encore tenir le langage de saint Paul : *« J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course (1), je suis reine pour l'éternité. »*

Reine, ne l'était-elle pas déjà, gravissant son calvaire à la droite du divin Roi, avec une dignité qui nous frappait et qu'elle devait conserver jusqu'à la fin. « Notre-Seigneur me demande d'aller à ma passion avec la majesté d'une reine, avait-elle dit quelques mois plus tôt, donnant à entendre par là comment doivent souffrir les épouses de Jésus crucifié. C'est ainsi qu'elle porta sa croix, toujours dominée par la force divine qui

---

(1) II Tim., iv, 7.

l'affranchissait des préoccupations trop ordinaires aux malades (1).

La parole lui revenait par instant; la chère enfant s'en servait pour louer Dieu et consoler ses sœurs. Ayant un jour confié à l'une d'entre elles la grâce trouvée dans son nom, *Laudem gloriæ*, celle-ci lui avait demandé pour elle-même, un nom qui lui fût force et direction, et le 30 octobre, Sœur Elisabeth avait fait déposer, dans sa cellule, ce petit mot : *Abscondita in Deo* (2). « Il me tardait, dit la Sœur, de retourner près d'elle pour en savoir davantage; mais la maladie faisait de tels progrès que j'appréhendais de ne plus pouvoir lui parler. Quel ne fut pas mon étonnement le 5 novembre, m'étant trouvée seule un moment auprès d'elle, de sentir son étreinte et d'entendre d'une voix entrecoupée et presque expirante : « C'est *Abscondita*, n'est-ce pas? — Oui! — Eh bien! c'est Lui » seul qui vous a nommée, je l'ai compris; oh! quel » programme! *Abscondita in Deo*, c'est la séparation » de tout le terrestre, c'est une ascension continuelle » vers Lui. Quelle mortification, quelle prière, quel » effacement de soi, ce nom demande! Je ne peux tout

---

(1) « Une nuit, avait-elle antérieurement confié à l'une de nos sœurs, mes douleurs étant accablantes, je sentis la nature dominer; alors je réveillai ma foi et me dis : « Ce n'est pas ainsi qu'une » Carmélite doit souffrir »; puis, regardant Jésus à l'agonie, je lui offris ces douleurs pour le consoler, et je me sentis fortifiée. C'est ainsi que j'ai toujours fait dans ma vie; à chaque épreuve, grande ou petite, je regarde ce que Notre-Seigneur a enduré d'analogue, afin de perdre ma souffrance en la sienne et moi-même en Lui. »

(2) Coloss., III, 3.

» dire; mais de là-haut je vous aiderai », et chaque fois que je la voyais, elle répétait : « Je vous aiderai. »

« Jamais je n'oublierai les impressions ressenties en ces neuf jours, dit la Mère Sous-Prieure. D'une part, c'était une vive émotion en voyant ce pauvre corps, absolument méconnaissable, qui faisait penser à la descente de croix, et d'autre part, c'était une profonde admiration devant cette âme, tellement prise par le grand mystère de l'au-delà, qu'il ne lui était plus possible d'exprimer ce qu'elle semblait entrevoir.

» Lorsque notre Mère entrait à l'infirmerie, un sourire inexprimable l'accueillait toujours; Sœur Elisabeth cherchait à entr'ouvrir ses paupières pour la revoir; remarquait-elle l'altération de ses traits causée par les veilles à son chevet, elle s'employait à lui faire prendre un peu de repos, et avait à son endroit mille sollicitudes. Elle lui dit un jour : « Dès que j'arriverai » près du bon Dieu, ma première prière sera pour » votre santé. — Non, non, priez plutôt pour mon » âme; c'est beaucoup plus important, plus pressé. » — C'est vrai, l'âme passe avant le corps; mais au » ciel, je crois que l'on peut s'occuper de bien des » choses à la fois, car au ciel, c'est l'UNITÉ. » Dès que notre Mère s'absentait, elle me disait : l'hostie va être consommée, elle ne peut se passer de *son prêtre*.

En effet, l'assistance de sa Mère Prieure était une consolation pour la chère enfant; elle tenait sa main dans la sienne et disait : « Ne me quittez pas, j'ai tant besoin de vous pour achever de gravir mon calvaire. Dire qu'il y aura un moment où je devrai franchir seule ce passage mystérieux, si impressionnant! —

Mais la sainte Vierge sera là, c'est elle qui vous tendra la main; vous n'aurez rien à craindre avec une si bonne Mère. — Oui, c'est vrai, *Janua cœli* laissera bien passer la petite *Louange de gloire*... Mais comme l'heure à laquelle je me trouve est solennelle ! L'au-delà est saisissant; il me semblait l'habiter déjà depuis longtemps, et cependant, c'est l'inconnu... Oh ! qu'il faut prier pour les mourants ! Volontiers je passerais mon éternité auprès d'eux pour les assister, car la mort a quelque chose d'effrayant !... Elle doit être terrible pour ceux qui n'ont vécu que dans les plaisirs et qui ont tant d'attaches en ce monde. Pour moi, bien que libre de tout, il me semble, j'éprouve un sentiment indéfinissable, quelque chose de la justice, de la sainteté de Dieu. J'ai conscience que la mort est un châtement, et je me trouve si petite, si dépourvue de mérites !... Comme il faut porter les agonisants à la confiance !... »

Les impressions de l'angélique mourante, jointes aux souffrances que de multiples complications étendaient à tout son être, rappellent ses désirs si ardents, alors que jeune fille, elle s'offrit en *victime* pour les péchés du monde. Ses vœux étaient exaucés, et l'on comprenait près de ce petit lit, véritable autel du sacrifice, que le Souverain Prêtre achevait d'immoler sa blanche hostie.

« Vous êtes revêtue de l'Homme des douleurs, lui fut-il dit un jour; vous êtes bien conforme à Jésus crucifié. » Avec un accent de vrai bonheur : « Oh ! oui », répondit-elle simplement.

Par moments, son visage nous rappelait certaines

reproductions de la sainte Face du Sauveur ; cette expression douloureuse saisissait et pénétrait aussi d'un respectueux recueillement. D'autres fois, notre petite Sœur nous frappait par une physionomie tout à fait enfantine. Elle avait bien d'ailleurs le caractère, la simplicité de l'enfance ; cette disposition, perfectionnée au cours de sa maladie, donnait à toute sa personne, même sous l'étreinte de ses crises si pénibles, un charme incomparable. Aussi nous aimions à la visiter, à recueillir les paroles qu'elle nous adressait, semblait-il, du seuil de l'éternité, tant elles étaient lumineuses et pleines d'à-propos ; on eût dit que l'intime des âmes lui était dévoilé. Sa présence d'esprit nous surprenait, dans l'état aigu des derniers jours ; comme la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, interrogée sur le secours de Dieu qu'elle recevait alors, elle aurait pu dire : « *Le secours divin est immense.* »

« O Amour ! Amour ! s'était-elle écriée après une violente crise ; tu sais si je t'aime, si je désire te contempler ; tu sais aussi si je souffre ; cependant, trente, quarante ans encore si tu le veux, je suis prête. Epuise toute ma substance pour ta gloire ; qu'elle se distille goutte à goutte pour ton Eglise. » Elle demeura jusqu'à la fin dans ces dispositions.

Un soir pourtant, son infirmière la voyant beaucoup souffrir, lui dit : « Vous n'en pouvez plus, ma pauvre petite sœur ? — Oh ! non, je n'en puis plus. — Vous désirez le ciel ? — Oui ! jusqu'à présent je me suis abandonnée, mais je suis épouse, et maintenant j'ai le droit de Lui dire : Partons ! Quand on s'aime, il tarde de se voir. Oh ! je l'aime !... »

L'expression de son visage révéla un jour qu'il s'était opéré un changement dans son état d'âme : effectivement les *ténèbres* dont elle avait été enveloppée pendant ces premiers jours d'agonie avaient fait place à la lumière ; mais il ne lui fut plus permis d'exprimer les secrets entendus en ces régions, si proches de la vision de Dieu.

Un peu plus tard, elle parla d'un rêve qui l'avait charmée : « J'ai vu un beau palais tout blanc et doré, et dans ce palais une épouse d'une taille prodigieuse, mais si bien proportionnée qu'elle n'en paraissait pas moins pleine de grâce : sa majesté était incomparable. — C'était peut-être *Laudem gloriæ* ? — Je ne sais, dit-elle en souriant, je ne l'ai pas vue de face ; mais elle était belle ! elle était belle ! et ce rêve m'a mis dans le cœur une joie de paradis. » Que de fois en avons-nous fait l'application à notre chère petite Sœur : épouse du Christ, grandie par la souffrance, parée d'innocence et de grâce, elle allait être introduite dans les célestes parvis, pour les noces éternelles.

Un matin, elle entr'ouvrit les yeux, se pencha en avant comme si elle eût voulu se rendre compte d'un objet aperçu. « Que faites-vous, lui demanda-t-on ? — Je vois une palme, dit-elle en faisant un geste comme pour la saisir. — Une palme ? — Oui, une belle palme. — Serait-elle pour vous ? — Je l'ignore ; mais je ne suis pas égoïste, et j'en veux aussi pour toutes mes sœurs. »

Plus tard, elle dit encore, accompagnant sa phrase d'un geste qui donnait à entendre qu'elle se voyait enveloppée de clarté : « C'est plein de lumière ! C'est grand !... C'est... » Elle ne put achever.

L'avant-veille de sa mort, elle retrouva des forces pour exprimer son bonheur : le médecin venait, à sa demande, de lui avouer l'extrême faiblesse de son pouls. « Dans deux jours probablement, je serai au sein de mes Trois ; est-ce assez ravissant ! *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi !* C'est la Vierge, cet être tout lumineux, tout pur de la pureté de Dieu, qui me prendra par la main pour m'introduire dans le ciel, ce ciel si éblouissant ! »

La chère enfant, sous le flot des consolations de sa foi, ne cherchait pas à les dissimuler en présence du docteur. Comme celui-ci s'étonnait d'une telle joie, elle entreprit de l'expliquer par une comparaison qui l'amena à parler d'une manière touchante du mystère de l'adoption divine : bien des yeux se mouillèrent en l'entendant.

Elle s'était épuisée dans ces élans, et rentra définitivement dans son cher silence. Pourtant nous l'entendîmes encore murmurer d'une voix chantante : « *Je vais à la lumière, à l'amour, à la vie !...* » Ce furent ses dernières paroles intelligibles.

La nuit du 8 au 9 novembre lui fut très pénible, l'asphyxie s'ajoutant à ses autres souffrances. Sur le matin, les douleurs aiguës s'apaisèrent. Calme et silencieuse, cette vierge sage et prudente qu'entouraient ses mères et ses sœurs en prière, attendait dans la paix l'arrivée du divin Epoux. La cloche du monastère sonnait le premier *Angelus*. Invisiblement présente, la Reine du Carmel assistait son enfant bien-aimée ; elle attendait qu'ici-bas tout fût consommé pour l'introduire dans les cieux. Penchée sur le côté droit, la tête

rejetée en arrière, les yeux maintenant grands ouverts et fixés sur un point un peu élevé au-dessus de nos têtes, Sœur Elisabeth de la Trinité paraissait en extase plutôt qu'en agonie. Son visage avait une expression d'admirable beauté; nos regards ne pouvaient s'en détacher, et elle semblait contempler déjà les collines éternelles.

En cette attitude radieuse, elle nous quitta sans qu'il nous fût possible de surprendre son dernier soupir : tout était bien fini... *Laudem gloriæ* ne chantait plus sur la terre, nos cœurs la cherchaient dans le grand foyer d'amour, au sein des Trois, où avait-elle dit, « à peine sur le seuil du Paradis, je m'élancerai comme une petite fusée : une louange de gloire ne pouvant avoir d'autre place pour l'éternité ».

Et nous étions au matin d'une Dédicace ! Le 2 août 1901 rappelait déjà une de ces solennités (1). Alors, Sœur Elisabeth de la Trinité s'était consacrée à la vie parfaite et à la louange, sur la montagne du Carmel. Le 9 novembre 1905 (Dédicace de la Basilique du Saint-Sauveur), elle montait avec allégresse à la *Maison du Seigneur*, portant ses gerbes et chantant : gloire à Dieu ! (2) Et le premier office célébré en sa présence, au chœur, eut encore pour objet l'une de ces solennités, celle des Eglises de France, dont la belle liturgie se déroula en face de cette petite *Maison de Dieu*, qui rayonnait toujours sa gloire divine.

---

(1) La Dédicace de l'église de Notre-Dame des Anges, où le Séraphin d'Assise reçut de Notre-Seigneur l'indulgence dite de la Portioncule, et où, au témoignage de saint Bonaventure, il « commença la vie évangélique qu'il a inspirée à tout son Ordre ».

(2) Office de la Dédicace.

Que d'allusions touchantes dans ce majestueux office !  
*Le Seigneur a sanctifié son tabernacle ; ma maison est  
 une maison de prière... Sœur Elisabeth de la Trinité  
 n'était-elle pas aussi cette pierre taillée par les coups  
 salutaires et multiples du ciseau, polie par le marteau  
 de l'Ouvrier divin (1).*

Enfin, tous nos cœurs lui disaient à l'envi, empruntant la voix même de la sainte Eglise : « *O épouse, combien est heureux ton partage ! dotée de la gloire du Père, inondée de la grâce de l'Époux, épousée du Christ, ton Roi ! (2).* »

Nous eûmes le bonheur de conserver trois jours sa dépouille virginale ; de l'entourer de nos prières, de notre affectueuse vénération. Les traits profondément altérés de l'angélique enfant révélèrent son martyre. Oui, pour son Dieu, elle avait « épuisé toute sa substance », et c'est bien transformée en l'image de Jésus crucifié qu'elle dut *passer de ce monde à son Père* : son rêve était réalisé.

Dès que la nouvelle de son décès se répandit dans la ville, il y eut affluence au Carmel ; on se pressait pour contempler celle que tous nommaient la *petite sainte*, et à laquelle furent apportés, en grand nombre, chapelets et médailles : chacun tenant à bénédiction de garder d'elle quelque souvenir.

Ses obsèques furent un véritable triomphe. Vingt-quatre prêtres formèrent une couronne imposante autour de cette humble enfant qui, dans l'ombre et le silence, s'était immolée pour la sainte Eglise et son sacerdoce béni.

---

(1) Office de la Dédicace. — (2) *Ibid.*

De nombreux amis l'accompagnèrent à sa dernière demeure ; ils n'eurent qu'une voix pour redire les impressions célestes éprouvées en suivant ce cortège, moins de deuil que d'espérance. Pour nous-mêmes, la peine du sacrifice semblait dépassée par la joie sainte d'avoir offert à Dieu un don que nous savions lui être parfaitement agréable : la paix répandue sur notre Carmel n'en était-elle pas le gage en même temps que le reflet de celle où notre bien-aimée Sœur était entrée pour l'éternité !

« *Je voudrais me tenir sans cesse comme un petit vase aux sources divines afin de pouvoir communiquer la vie aux âmes, laissant déborder sur elles les flots de la charité infinie* », avait dit un jour Sœur Elisabeth de la Trinité.

Plongée dans l'Océan même de la vie éternelle, la sainte enfant peut aujourd'hui contenter pleinement ce désir de son cœur. Nous aimons à la voir envelopper les âmes de ce grand silence qui la tient toute recueillie au sein de l'Amour incréé, et remplir ainsi sa céleste *mission*. En révélant ce qui fut le bonheur et la force de sa vie dans l'exil, notre angélique Sœur continue d'initier à cette science divine de l'intimité avec Celui dont *les délices sont d'être avec les enfants des hommes* (1) et qui au soir de la Cène laissait tomber de son Cœur ces brûlantes paroles : « *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera : nous viendrons à lui et nous ferons en lui NOTRE DEMEURE* (2).

---

(1) Prov., VIII, 31. — (2) Joan., XIV, 23.



## APPENDICE

---

*Seigneur*, la pensée de l'homme  
confessera votre Nom, et les suites  
de cette pensée vous feront une fête.

Ps. LXXV, 10.



# DERNIÈRE RETRAITE

DE LAUDEM GLORIÆ <sup>(1)</sup>

---

## PREMIER JOUR

« *Nescivi!* Je n'ai plus rien su. » Voilà ce que chante l'Épouse des Cantiques après avoir été introduite dans le cellier intérieur. Il me semble que ce doit être aussi le refrain d'une *louange de gloire*, en ce premier jour de

---

(1) Nous conservons à ces pages leur titre et leurs divisions, rappelant toutefois qu'il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une retraite. Sous ce commentaire apparent de la sainte Ecriture, c'est en réalité le secret de sa sainteté que la chère enfant nous livre, son idéal pleinement réalisé au soir de sa vie. Ces notes intimes introduisent jusque dans le *Saint des saints* de la petite « Maison de Dieu ».

Sœur Elisabeth fut vraiment *l'âme d'une idée*: être à la très Sainte Trinité une louange de gloire. Pour elle, c'était commencer son ciel sur la terre, ainsi qu'elle l'écrit au lendemain de sa profession: « *Le ciel dans la foi avec la souffrance et l'immolation pour Celui que j'aime.* » Et plus tard: « *J'ai trouvé mon ciel sur la terre, puisque le ciel c'est Dieu, et Dieu est en mon âme; le jour où j'ai compris cela, tout s'est illuminé pour moi...* »

En cette *Retraite*, soulevant le voile et contemplant l'attitude des glorifiés sous la vision de l'Essence divine, elle s'écrie: « *Il me semble que ce serait donner au cœur de Dieu une joie immense que de s'exercer dans le ciel de son âme à l'occupation incessante des Bienheureux.. vivant au sein de la tranquille Trinité, en l'abîme intérieur, en la forteresse inexpugnable du saint recueillement dont parle saint Jean de la Croix.* »

Comme son incomparable Père, plus l'angélique enfant s'élève, plus elle devient pratique. Ayant vu dans la lumière de Dieu sa sainteté infinie, l'œuvre que sa grâce veut opérer en nous, l'union

retraite où le Maître la fait pénétrer jusqu'au fond de l'abîme pour lui apprendre à remplir l'office qui sera le sien durant l'éternité et auquel elle doit déjà s'exercer dans le temps, qui est l'éternité commencée, mais toujours en progrès. « *Nescivi* ! (1). » Je ne sais plus rien, je ne veux plus rien, sinon *le connaître, Lui, la communion à ses souffrances, la conformité à sa mort* (2). « *Ceux que Dieu a connus d'avance, Il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son fils* (3) », le Crucifié par amour. Quand je serai identifiée avec cet Exemple divin, toute passée en Lui, et Lui en moi, je remplirai ma vocation éternelle, celle pour laquelle Dieu m'a élue en Lui, « *in principio* », celle que je remplirai « *in æternum* », alors que, plongée au sein de la Trinité, je serai l'incessante louange de sa gloire, « *in laudem gloriæ ejus* (4) ». « *Nul n'a vu le Père, si ce n'est le Fils et ceux auxquels il a plu au Fils de le révéler* (5). » On peut ajouter que nul n'a pénétré le mystère du Christ en sa profondeur, si ce n'est la Vierge. Saint Paul parle souvent de l'*intelligence* (6) qu'il en a reçue lui-même, et pourtant, comme tous les Saints restent dans l'ombre quand on regarde aux clartés de la Vierge ! Le secret qu'elle gardait

---

sublime que nous pouvons atteindre dès ici-bas, impitoyable pour tout mouvement de nature qui pourrait y faire obstacle, elle poursuit le *moi* jusqu'en ses derniers retranchements.

Chaque jour la même pensée est exprimée, appuyée à un texte différent de la sainte Écriture ; le même but est poursuivi, le même moyen donné pour l'atteindre : *Nescivi*, ne plus rien savoir sinon *Lui*.

Ces pages ne sont-elles pas son *Cantique* et le prélude du *Sauctus* éternel ?

(1) Cant., vi, 11. — (2) Philipp., iii, 10. — (3) Rom., viii, 29. — (4) Ephés., i, 12. — (5) Joan., i, 18. — (6) Ephés., iii, 4.

et repassait en son cœur est inénarrable : nulle langue n'a pu le révéler, nulle plume n'a pu le traduire.

Cette Mère de grâce va former mon âme afin que sa petite enfant soit une image vivante, saisissante de son *premier né* (1), le Fils de l'Éternel, celui-là qui fut si parfaitement : louange de la gloire de son Père.

## DEUXIÈME JOUR

« *Mon âme est toujours entre mes mains* (2). » Voilà ce qui se chantait en l'âme de mon Maître; et c'est pourquoi, parmi toutes les angoisses, Il demeurait le Calme et le Fort. « *Mon âme est toujours entre mes mains* »; qu'est-ce à dire? Sinon cette pleine possession de soi en présence du Pacifique.

Il est un autre chant du Christ que je voudrais répéter incessamment : « *Je vous conserverai ma force* (3). » Ma Règle me dit : « *Votre force sera dans le silence.* » Conserver sa force au Seigneur, c'est faire l'unité en tout son être par le silence intérieur; c'est ramasser toutes ses puissances pour les occuper au seul exercice de l'amour; c'est avoir cet œil simple qui permet à la lumière de Dieu de nous illuminer.

Une âme qui discute avec son *moi*, s'occupe de ses sensibilités, poursuit une pensée inutile, un désir quelconque, cette âme disperse ses forces, elle n'est pas tout ordonnée à Dieu; sa lyre ne vibre pas à l'unisson; aussi quand le divin Maître la touche, ne peut-Il en

---

(1) Coloss., I, 15. — (2) Ps. cxviii, 109. — (3) Ps. lviii, 10.

faire sortir des harmonies divines. Il y a encore trop d'humain, c'est une dissonance.

L'âme qui se garde quelque chose en son royaume intérieur, dont toutes les puissances ne sont pas « encloses » en Dieu, ne peut être une parfaite louange de gloire; elle n'est pas en état de chanter sans interruption le *canticum magnum*, parce que l'unité ne règne pas en elle. Et au lieu de poursuivre sa louange à travers toutes choses, dans la simplicité, elle est sans cesse obligée de réunir les cordes de son instrument un peu perdues de tous côtés.

Combien cette belle unité intérieure est nécessaire à l'âme qui veut vivre ici-bas de la vie des Bienheureux, c'est-à-dire des êtres simples, des esprits. N'est-ce pas ce que le divin Maître voulait insinuer à Madeleine lorsqu'Il lui parlait de « l'*Unum necessarium* (1) ». Comme la grande Sainte l'avait compris ! Eclairée par la lumière de foi, elle avait reconnu son Dieu sous le voile de l'humanité, et dans le silence, dans l'unité de ses puissances, elle écoutait (2) la parole qu'Il lui disait, et pouvait chanter : « *Mon âme est toujours entre mes mains* », et encore ce petit mot : « *Nescivi !* »

Oui, elle ne savait plus rien sinon Lui ; on pouvait faire du bruit, s'agiter autour d'elle : « *Nescivi !* » On pouvait l'accuser : « *Nescivi !* » pas plus son honneur que les choses extérieures n'étaient capables de la faire sortir de son sacré silence.

Ainsi en est-il de l'âme entrée dans la forteresse du saint recueillement ; l'œil ouvert sous les clartés de la

---

(1) Luc, x, 42. — (2) *Ibid.*, 39

foi, elle découvre son Dieu présent, vivant en elle, et à son tour, Lui demeure si présente dans la belle simplicité, qu'Il la garde avec un soin jaloux. Alors peuvent survenir les agitations du dehors, les tempêtes du dedans; on peut atteindre son point d'honneur, « *Nescivi!* »; Dieu peut se cacher, lui retirer sa grâce sensible, « *Nescivi!...* » Elle s'écrie : « *Pour son amour, j'ai tout perdu* (1). » Désormais le divin Maître est libre, libre de s'écouler, de se donner à sa mesure, et l'âme ainsi simplifiée, unifiée, devient le trône de l'Immuable, puisque l'unité est le trône de la sainte Trinité.

### TROISIÈME JOUR

« *Nous avons été prédestinés par un décret de Celui qui fait toutes choses selon le conseil de sa volonté, afin que nous servions à la louange de sa gloire* (2). »

C'est saint Paul qui nous fait part de cette élection divine, saint Paul qui pénétra si loin le secret caché au cœur de Dieu. Écoutons-le maintenant nous donner la lumière sur cette vocation à laquelle nous sommes appelés.

« *Dieu, dit-il, nous a élus en Lui avant la création pour que nous soyons immaculés et saints en sa présence, dans la charité* (3). »

Si je rapproche ces deux exposés du plan divin, j'en conclus que pour remplir dignement mon office de *Laudem gloriæ*, je dois me tenir à travers tout en pré-

---

(1) Philip., III, 8. — (2) Ephés., I, 11-12. — (3) *Ibid.*, 4.

sence de Dieu : plus que cela, l'Apôtre nous dit : « *in charitate* », c'est-à-dire en Dieu; « *Deus charitas est* (1) », et c'est le contact de l'Être divin qui me rendra « *immaculée et sainte* » à ses yeux.

Je rapporte ceci à la belle vertu de simplicité « qui donne à l'âme le repos de l'abîme », c'est-à-dire ce repos en Dieu, abîme insondable, prélude du sabbat éternel dont parle saint Paul : « *Pour nous qui avons cru, dit-il, nous serons introduits dans ce repos* (2). »

Les glorifiés ont ce repos de l'abîme parce qu'ils contemplent Dieu dans la simplicité de son Essence. « *Ils le connaissent comme ils sont connus* (3) de Lui » ; c'est-à-dire par la vision intuitive, et c'est pourquoi « *ils sont transformés de clarté en clarté par la puissance de son Esprit, en sa propre image* (4) » ; alors ils sont une incessante louange de gloire à l'Être divin, qui contemple en eux sa propre splendeur.

Il me semble que ce serait donner une joie immense au cœur de Dieu que de s'exercer dans le ciel de son âme à cette occupation des Bienheureux, et d'adhérer à Lui par cette contemplation simple qui rapproche de l'état d'innocence dans lequel l'homme avait été créé.

« *A son image et à sa ressemblance* (5) », tel a été le rêve du Créateur : pouvoir se contempler en sa créature ; y voir rayonner toutes ses perfections, toute sa beauté, comme au travers d'un cristal pur et sans tache : n'est-ce pas là une sorte d'extension de sa propre gloire !

(1) I Joan., iv, 16. — (2) Hébr., iv, 3. — (3) I Cor., xiii, 12. — (4) II Cor., iii, 18. — (5) Gen., 1.

Par la simplicité du regard avec lequel elle fixe son divin Objet, l'âme se trouve séparée de tout ce qui l'entoure, séparée surtout d'elle-même; dès lors elle respandit de la *science de la clarté de Dieu* (1), parce qu'elle permet à l'Être divin de se refléter en elle. En vérité, cette âme est la louange de gloire de tous ses dons; elle chante à travers tout et parmi les actes les plus vulgaires le *canticum magnum*, le *canticum novum*, et ce cantique fait tressaillir Dieu jusqu'en ses profondeurs.

« *Ta lumière, peut-on lui dire, se lèvera dans les ténèbres, et les ténèbres deviendront comme le plein midi; le Seigneur te fera jouir d'un perpétuel repos; Il inondera ton âme de ses splendeurs, Il fortifiera tes os, tu seras comme un jardin que l'on arrose toujours, comme une fontaine dont les eaux ne tarissent jamais... Je l'élèverai au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé en ce monde* (2). »

#### QUATRIÈME JOUR

Hier, saint Paul soulevant un peu le voile me permettait de plonger le regard en *l'héritage des saints, dans la lumière* (3), afin que je voie quelle est leur occupation et que j'essaie, autant que possible, de conformer ma vie à la leur pour remplir mon office de *Laudem gloriæ*.

Aujourd'hui, saint Jean va m'entr'ouvrir les *portes éternelles* (4) pour que je puisse reposer mon âme en

---

(1) II Cor., iv, 6. — (2) Is., LVIII, 10-14. — (3) Coloss., i, 12. — (4) Ps. XXIII, 7.

la sainte Jérusalem, douce *vision de paix* (1)! Et d'abord, me dit-il, « *il n'est pas besoin de lumière dans la cité parce que la clarté de Dieu l'illumine et que l'Agneau en est le flambeau* (2) ».

Si je veux que ma cité intérieure ait quelque conformité et ressemblance avec celle du « *Roi des siècles immortel* (3) », et qu'elle reçoive la grande illumination de Dieu, il faut que j'éteigne toute autre lumière, et que *l'Agneau en soit le seul flambeau*.

Voici la foi, la belle lumière de foi qui m'apparaît ; elle seule doit m'éclairer pour aller au-devant de l'Époux. Le Psalmiste chante qu' « *Il se cache dans les ténèbres* (4) » ; et d'autre part il semble se contredire par ces paroles : « *La lumière l'environne comme d'un vêtement* (5). » Ce qui ressort pour moi de cette contradiction apparente, c'est que je dois me plonger dans la ténèbre sacrée, faisant la nuit et le vide dans toutes mes puissances ; alors je rencontrerai mon Maître, et *la lumière qui l'environne comme d'un vêtement* m'enveloppera aussi, car Il veut que l'épouse soit lumineuse de sa lumière, de sa seule lumière, *ayant la clarté de Dieu* (6).

Il est dit de Moïse qu'il était *inébranlable dans sa foi comme s'il avait vu l'Invisible* (7) ; telle doit être l'attitude d'une louange de gloire qui veut poursuivre à travers tout son hymne d'action de grâces : inébranlable dans sa foi, comme si elle avait vu l'Invisible ; inébranlable

---

(1) Off. de la Dédicace. — (2) Apoc., xxi, 23. — (3) I Tim., i, 17. — (4) Ps. xvii, 13. — (5) Ps. ciii, 2. — (6) Apoc., xxi, 11. — (7) Hébr., xxi, 21.

dans sa foi au *trop grand amour*. « *Nous avons connu la charité de Dieu pour nous, et nous y avons cru (1).* »

« *La foi est la substance des choses que l'on doit espérer, et la démonstration de celles que l'on ne voit pas (2).* »

Qu'importe à l'âme qui s'est recueillie sous la lumière créée en elle par cette parole, de sentir ou de ne pas sentir, d'être dans la nuit ou dans la lumière, de jouir ou de ne pas jouir ? Elle éprouve une sorte de honte à faire de la différence entre ces choses, et, se méprisant profondément pour son peu d'amour, elle regarde vite son Maître pour se faire délivrer par Lui ! « Elle l'exalte sur la plus haute cime de la montagne de son cœur », c'est-à-dire au-dessus des douceurs et consolations qui découlent de Lui, car elle a résolu de tout dépasser pour s'unir à Celui qu'elle aime.

A cette âme, à cette croyante inébranlable au Dieu charité, peuvent s'adresser ces paroles du Prince des apôtres : « *Parce que vous croyez, vous serez remplis d'une joie inébranlable et glorifiés (3).* »

## CINQUIÈME JOUR

« *Je vis une grande multitude que nul ne pouvait compter... Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau. C'est pourquoi ils sont devant le trône de Dieu, et ils le servent nuit et jour dans son temple... et Celui*

---

(1) I Joan., iv, 16. — (2) Hébr., xi, 1. — (3) Petr., i, 8.

*qui est assis sur le trône habitera en eux. Ils n'auront plus désormais ni faim ni soif, et le soleil ne tombera pas sur eux, ni aucune ardeur, parce que l'Agneau sera leur Pasteur, et il les conduira aux fontaines des eaux de la vie..., et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux (1). »*

Tous ces élus qui ont la palme en main et qui sont baignés dans la lumière de Dieu, ont dû auparavant passer par la *grande tribulation*, connaître cette douleur « *immense comme la mer (2)* » chantée par le Prophète. Avant de contempler à *face découverte la gloire du Seigneur*, ils ont communiqué aux anéantissements de son Christ; avant d'être *transformés de clarté en clarté en l'Image de l'Etre divin*, ils ont été conformes à celle du Verbe incarné, le Crucifié par amour.

L'âme qui veut servir Dieu nuit et jour dans son temple, dans ce sanctuaire intérieur dont parle saint Paul quand il dit : « *Le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple (3)* », cette âme doit être résolue à communier effectivement à la Passion de son Maître; c'est une rachetée qui doit à son tour racheter d'autres âmes, et pour cela, elle chantera sur sa lyre : « *Je me glorifie dans la croix de Jésus-Christ (4)... Avec Jésus-Christ je suis clouée à la Croix (5)*. » Et encore : « *Je complète ce qui manque en ma chair à la Passion du Christ, pour son corps qui est l'Église (6)*. »

« *La reine s'est tenue à votre droite (7)*. » Telle est l'attitude de cette âme; elle marche sur la route du Calvaire à la droite de son Roi crucifié, anéanti, humilié,

---

(1) Apoc., vii, 9, 14, 15, 16, 17. — (2) Thren., ii, 13. — (3) I Cor., iii, 17. — (4) Gal., vi, 14. — (5) *Ibid*, ii, 19. — (6) Coloss., i, 24. — (7) Ps. XLIV, 11.

et pourtant toujours si fort, si calme, si plein de majesté, allant à sa Passion pour faire éclater *la gloire de sa grâce* (1).

Il veut associer son épouse à son œuvre de rédemption, et cette voie douloureuse où elle marche lui apparaît comme la route de la béatitude; non seulement parce qu'elle y conduit, mais encore parce que le Maître saint lui fait comprendre qu'elle doit dépasser ce qu'il y a d'amer en la souffrance pour y trouver comme Lui son repos.

Alors elle peut *servir Dieu nuit et jour en son temple*; les épreuves du dedans et du dehors ne la font pas sortir de la sainte forteresse où Il l'a enfermée; elle n'a plus *ni faim ni soif*, car malgré son désir consumant de la béatitude, elle trouve son rassasiement en cette nourriture, qui fut celle de son Maître : *la volonté du Père*. Elle ne sent *plus le soleil tomber sur elle*; c'est-à-dire, elle ne souffre plus de souffrir, et *l'Agneau peut la conduire aux sources de la vie*, où Il veut, comme Il l'entend, car elle ne regarde pas les sentiers par lesquels elle passe; ses yeux sont fixés sur le Pasteur qui la conduit.

Dieu se penchant sur cette âme, sa fille adoptive, si conforme à l'image de son Fils *premier-né d'entre toutes les créatures* (2), la reconnaît pour une de celles qu'Il a *prédestinées, appelées, justifiées*, et Il tressaille en ses entrailles de Père, pensant à consommer son œuvre, c'est-à-dire à la *glorifier* en la transférant dans son royaume pour y chanter, dans les siècles sans fin, *la louange de sa gloire*.

---

(1) Eph., 1, 6. — (2) Coloss., 1, 15.

## SIXIÈME JOUR

« *Et je vis, et voilà l'Agneau debout sur la montagne de Sion, et avec Lui cent quarante-quatre mille qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts ; et j'entendis une voix du ciel comme la voix des grandes eaux, et comme la voix d'un grand tonnerre ; et la voix que j'entendis était comme de plusieurs joueurs de harpe, et ils chantaient comme un cantique nouveau devant le trône... et nul ne pouvait dire le cantique, sinon ces cent quarante-quatre mille..., car ils sont vierges. Ceux-là suivent l'Agneau partout où il va (1).* »

Il est des êtres qui, dès ici-bas, font partie de cette génération pure comme la lumière ; ils portent déjà sur leurs fronts *le nom de l'Agneau et celui de son Père. Le nom de l'Agneau*, par la ressemblance et conformité avec Celui que saint Jean appelle « *le Fidèle, le Vritable* », et qu'il nous montre vêtu d'une robe teinte de sang ; ces êtres-là sont aussi les fidèles, les vrais, et leur robe est teinte du sang de leur immolation continue. *Le nom de son Père* parce qu'Il rayonne en eux la beauté de ses perfections, tous ses attributs divins se reflétant dans ces âmes ; et ils sont comme autant de cordes qui vibrent et chantent le *Cantique nouveau*.

*Ils suivent aussi l'Agneau partout où Il va ; non seulement dans les routes larges et faciles à parcourir ; mais dans les sentiers épineux, parmi les ronces du chemin ; c'est que ceux-là sont vierges, c'est-à-dire libres, séparés, dépouillés... « Libres de tout, sauf de leur*

---

(1) Apoc., xiv, 1, 2, 3, 4.

amour » ; séparés de tout, et surtout d'eux-mêmes ; dépouillés de toutes choses, aussi bien dans l'ordre surnaturel que dans l'ordre naturel. Quelle sortie de soi cela suppose ! Quelle mort ! Disons le mot de saint Paul : *Quotidie morior* (1) ! »

Le grand Saint écrivait aux Colossiens : « *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (2). » Voilà la condition : il faut être *morts* ; sans cela on peut être caché en Dieu à certaines heures, mais on ne vit pas habituellement en cet Etre divin, parce que toutes les sensibilités, les recherches personnelles et le reste viennent en faire sortir.

L'âme qui regarde son Maître de cet œil simple qui rend tout le corps lumineux est gardée « *du fond d'iniquité* (3) » qui est en elle. Le Seigneur l'a fait entrer dans ce « *lieu spacieux* (4) » qui n'est autre que Lui-même ; là tout est pur, tout est saint.

O bienheureuse mort en Dieu ! O suave et douce perte de soi en l'Etre aimé qui permet à la créature de s'écrier : « *J'ai été crucifié avec le Christ, et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré Lui-même pour moi* (5). »

#### SEPTIÈME JOUR

« *Cæli enarrant gloriam Dei* (6). » Voilà ce que racontent les cieus : *la gloire de Dieu*.

---

(1) I Cor., xv, 31. — (2) Coloss., III, 3 — (3) Ps. xvii, 26. — (4) *Ibid.*, 22. — (5) Gal., II, 19, 20. — (6) Ps. xix, 1, d'Eyragues.

Puisque mon âme est un ciel où je vis en attendant la Jérusalem céleste, il faut que ce ciel chante aussi la gloire de l'Éternel, rien que la gloire de l'Éternel.

« *Le jour transmet au jour ce message* (1). » Toutes les lumières, toutes les communications de Dieu à mon âme sont ce jour qui *transmet le message* de sa gloire au jour. « *Le décret du Seigneur est pur*, chante le Psalmiste, *il illumine le regard* (2). »

Par conséquent, ma fidélité à correspondre à chacun de ses décrets, à chacune de ses ordonnances intérieures, me fait vivre dans la lumière; elle aussi est ce message qui transmet sa gloire.

Mais voici la douce merveille : « *Seigneur, qui te regarde resplendit* (3). » L'âme qui, par la profondeur de son regard intérieur, contemple Dieu dans la simplicité qui le sépare de toute autre chose, cette âme est *resplendissante* : elle est un jour qui *transmet au jour le message* de sa gloire. « *La nuit l'annonce à la nuit* (4). » Voilà qui est bien consolant ; mes impuissances, mes dégoûts, mes obscurités, mes fautes elles-mêmes racontent la gloire de l'Éternel. Mes souffrances d'âme ou de corps racontent aussi la gloire de Dieu.

« *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits que j'ai reçus de Lui? — Je prendrai le calice du salut* (5). » Si je le prends ce calice empourpré du sang de mon Maître, et que, dans l'action de grâces toute joyeuse, je mêle mon sang à celui de la sainte Victime qui le fait participer à son infini, il peut rendre au

---

(1) D'Eyragues, ps. xix, 2. — (2) *Ibid.*, 9. — (3) *Id.*, ps. xxxiv, 6.  
 — (4) *Id.*, ps. xix, 3. — (5) Ps. cxv, 3, 4.

Père une gloire superbe ; alors ma souffrance est un *message* qui transmet la gloire de l'Éternel.

Là (dans l'âme qui raconte sa gloire), *Il a placé une tente pour le soleil*. Le Soleil, c'est le Verbe, c'est l'Époux. S'Il trouve mon âme vide de tout ce qui ne rentre pas en ces deux mots : son amour, sa gloire, Il la choisit pour être sa *chambre nuptiale* ; Il s'y élance *comme un géant qui se précipite triomphant dans sa carrière*, et je ne puis me dérober à sa chaleur (1). C'est ce *feu consumant* (2) qui opérera la bienheureuse transformation dont parle saint Jean de la Croix : « *Chacun, dit-il, semble être l'autre, et tous deux ne sont qu'un* » pour être *louange de gloire* du Père.

#### HUITIÈME JOUR

« *Ils n'ont de repos ni jour, ni nuit, disant : Saint, Saint, Saint est le Seigneur tout-puissant qui était, qui est, qui sera dans les siècles des siècles... Et ils se prosternent et ils adorent, et ils jettent leurs couronnes devant le trône disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la gloire, et l'honneur, et la puissance* (3)... »

Comment imiter dans le ciel de mon âme cette occupation incessante des Bienheureux dans le ciel de la gloire ? — Comment poursuivre cette louange, cette adoration ininterrompues ? — Saint Paul me donne une lumière là-dessus lorsqu'il écrit aux siens : « *Que le Père*

---

(1) Ps. xix, 6, 7, d'Eyragues. — (2) Hébr., xii, 29. — (3) Apoc., iv, 8, 10, 11.

*vous fortifie en puissance par son esprit, quant à l'homme intérieur, en sorte que Jésus-Christ habite par la foi en vos cœurs et que vous soyez enracinés et fondés en l'amour (1). »*

Etre *enraciné et fondé en l'amour*, telle est, me semble-t-il, la condition pour remplir dignement son office de *Laudem gloriæ*.

L'âme qui pénètre et demeure dans *les profondeurs de Dieu* (2), qui fait par conséquent tout : « Par Lui, avec Lui, en Lui », avec cette limpidité du regard qui lui donne une certaine ressemblance avec l'Être simple, cette âme, par chacune de ses aspirations, par chacun de ses mouvements, de ses actes, quelque ordinaires qu'ils soient, s'enracine plus profondément en Celui qu'elle aime ; tout en elle rend hommage au Dieu trois fois saint ; elle est, pour ainsi dire, un *Sanctus* perpétuel, une *louange de gloire* incessante !

« *Ils se prosternent, ils adorent, ils jettent leurs couronnes.* »

Et d'abord, l'âme doit se prosterner, se plonger dans l'abîme de son néant ; s'y enfoncer tellement que, selon la ravissante expression d'un mystique, elle trouve « la paix véritable, invincible et parfaite que rien ne trouble, car elle s'est précipitée si bas que personne n'ira la chercher là ». Alors elle pourra *adorer*.

L'adoration, ah ! c'est un mot du ciel ; il me semble qu'on peut le définir : l'extase de l'amour ; c'est l'amour écrasé par la beauté, la force, la grandeur immense de l'objet aimé ; il tombe dans une sorte de défaillance,

---

(1) Ephés., III, 16, 17. — (2) I Cor., II, 10.

dans un silence plein, profond, ce silence dont parlait David lorsqu'il s'écriait : « *Le silence est ta louange* (1)... » Oui, c'est la plus belle louange, puisque c'est celle qui se chante éternellement au sein de la tranquille Trinité ; et c'est aussi « le dernier effort de l'âme qui surabonde et ne peut plus dire ».

« *Adorez le Seigneur car Il est saint* (2) », est-il dit dans un psaume ; et encore : « *On l'adorera toujours à cause de Lui-même* (3). » L'âme qui se recueille sous ces pensées, qui les pénètre avec le *sens de Dieu* (4), vit dans un ciel anticipé, au-dessus de ce qui passe, au-dessus des nuages, au-dessus d'elle-même !.

Elle sait que Celui qu'elle adore possède en Lui tout bonheur et toute gloire, et *jetant sa couronne* en sa présence comme les Bienheureux, elle se méprise, elle se perd de vue, et trouve sa béatitude en celle de l'Être adoré, parmi toute souffrance et douleur, car elle s'est quittée, elle est *passée* en un autre. En cette attitude d'adoration, l'âme ressemble à ces puits dont parle saint Jean de la Croix, qui reçoivent les eaux descendant du Liban ; et l'on peut dire en la voyant : « *L'impétuosité du fleuve réjouit la cité de Dieu* (5). »

## NEUVIÈME JOUR

« *Soyez saints parce que je suis saint* (6). » Quel est donc Celui qui peut donner un tel commandement ? Il

---

(1) Ps. LXV, 2, d'Eyragues. — (2) *Id.*, ps. XCIX, 9. — (3) Ps., LXXI, 15. — (4) Rom., XI, 34. — (5) Ps. XLV, 4. — (6) Lévit., XIX, 2.

a révélé Lui-même son nom, ce nom qui lui est propre, que Lui seul peut posséder. « *Je suis, dit-il à Moïse, Celui qui suis (1)* », le seul vivant, le principe de tous les êtres. « *En lui, nous avons l'être, le mouvement et la vie (2)*. »

« *Soyez saints parce que je suis saint* », c'est bien, il me semble, la volonté qui s'exprime au jour de la création, alors que Dieu dit : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (3)*. » C'est toujours le désir du Créateur de s'associer, de s'identifier sa créature.

Saint Pierre écrit que « *nous avons été faits participants de la nature divine (4)* ». Saint Paul recommande que nous « *conservions ce commencement de son être (5)* » ; et le disciple de l'amour nous dit : « *Dès maintenant nous sommes enfants de Dieu, et l'on n'a pas encore vu ce que nous serons. Nous savons que lorsqu'Il se montrera nous serons semblables à Lui, parce que nous le verrons tel qu'Il est, et quiconque a cette espérance en Lui se sanctifie comme Lui-même est saint (6)*. »

Etre saint comme Dieu est saint, telle est la mesure des enfants de son amour, le Maître n'a-t-il pas dit : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait (7)*. » Parlant à Abraham, Dieu lui disait : « *Marche en ma présence et sois parfait (8)*. » C'est donc là le moyen pour atteindre à cette perfection que notre Père du ciel nous demande.

(1) Exod., III, 14. — (2) Act., XVII, 28. — (3) Gen., I. — (4) II Petr., I, 4. — (5) Hébr., III, 14. — (6) I Joan., III, 2, 3. — (7) Matth., V, 48. — (8) Gen., XVIII, 1.

Saint Paul, après s'être plongé dans les conseils divins, révèle bien cela à nos âmes, écrivant : « Dieu nous a élus en Lui avant la création, afin que nous soyons immaculés et saints en sa présence, nous ayant, dans son amour, prédestinés à être ses fils adoptifs (1). »

C'est encore à la lumière de ce même Saint que je vais m'éclairer afin de marcher sans jamais connaître de détours sur cette route magnifique de la présence de Dieu où l'âme chemine « seule avec le Seul, conduite par la force de sa droite (2), sous la protection de ses ailes, sans craindre les alarmes de la nuit, ni la flèche qui vole au milieu du jour, ni le mal qui se glisse dans les ténèbres ni les assauts du démon du midi (3) ».

« Dépouillez-vous du vieil homme selon lequel vous avez vécu dans votre première vie, me dit-il, et revêlez-vous de l'homme nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté (4). »

Voilà le chemin tracé, il ne s'agit que de se dépouiller, pour le parcourir comme Dieu l'entend. Se dépouiller, mourir à soi, se perdre de vue, n'est-ce pas la pensée du Maître, lorsqu'Il dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et me suive (5). »

« Si vous vivez selon la chair, poursuit l'Apôtre, vous mourrez ; mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair vous vivrez (6). » Voilà la mort que Dieu demande et dont il dit : « La mort a été absorbée dans la victoire (7). O mort, dit le Seigneur, je serai ta mort (8) »,

---

(1) Ephés., I, 4, 5. — (2) Ps. XIX, 7. — (3) Ps. XC, 4, 5, 6. — (4) Ephés., IV, 22-24. — (5) Matth., XVI, 24. — (6) Rom., VIII, 13. — (7) I Cor., XV, 54. — (8) Os, XIII, 14.

c'est-à-dire : ô âme, ma fille adoptive, regarde-moi et tu te perdras de vue, écoule-toi tout entière en mon Etre, viens mourir en moi pour que je vive en toi!...

#### DIXIÈME JOUR

« *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (1). » Lorsque mon Maître me fait entendre cette parole au fond de l'âme, je comprends qu'Il me demande de vivre comme le Père dans un *éternel présent*, sans avant, sans après, mais tout entière en l'unité de mon être en ce *maintenant éternel*.

Quel est-il ce *présent*? — David me répond : « *On l'adorera toujours à cause de Lui-même.* » Voilà le *présent éternel* dans lequel une *Louange de gloire* doit être fixée. Mais pour qu'elle soit vraie en cette attitude d'adoratrice, pour qu'elle puisse chanter : « *J'éveille l'aurore* (2) », il faut qu'elle puisse dire aussi : « *Pour son amour, j'ai tout perdu* (3) », c'est-à-dire : à cause de Lui, pour l'adorer toujours, je me suis isolée, séparée, dépouillée de moi et de toutes choses, tant à l'égard du naturel que dans l'ordre surnaturel, vis-à-vis des dons de Dieu, car une âme qui n'est pas détruite, délivrée de soi, sera forcément, à certaines heures, banale et naturelle, ce qui n'est pas digne d'une fille de Dieu, d'une épouse du Christ, d'un temple de l'Esprit Saint.

Pour se prémunir contre cette vie naturelle, il faut que l'âme soit tout éveillée en sa foi, avec ce beau

---

(1) Math., v, 48. — (2) Ps. LVI, 11. — (3) Philip., III, 8.

regard tendu vers le Maître ; alors elle marchera *en l'intégrité de son cœur, dans l'intérieur de sa maison* (1) ; elle adorera toujours son Dieu à cause de Lui-même et vivra à son image dans cet *éternel présent* où Il vit.

« *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* » Dieu, dit saint Denys, *est le grand Solitaire*. Mon Maître me demande d'imiter cette perfection, de lui rendre hommage en étant une grande solitaire. L'Être divin vit dans une éternelle et immense solitude ; Il n'en sort pas tout en s'intéressant aux besoins de ses créatures : car Il ne sort jamais de Lui-même, et cette solitude n'est autre que sa divinité.

Pour que rien ne me retire de ce beau silence du dedans, toujours même condition, même isolement, même séparation, même dépouillement. Si mes désirs, mes craintes, mes joies ou mes douleurs, si tous les mouvements provenant de ces quatre passions ne sont pas parfaitement ordonnés à Dieu, je ne serai pas solitaire, il y aura du bruit en moi ; il faut donc l'apaisement, le sommeil des puissances, l'unité de l'être.

« *Ecoute, ma fille, prête l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père, et le Roi sera épris de ta beauté* (2). »

Cet appel est une invitation au silence : écoute... prête l'oreille... mais pour entendre, il faut oublier la maison de son père, c'est-à-dire tout ce qui tient à la vie naturelle, cette vie dont veut parler l'Apôtre quand il dit : « *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez* (3). »

Oublier son peuple, c'est plus difficile, car ce peuple,

---

(1) Ps. c, 3. — (2) Ps. XLIV, 12. — (3) Rom., VIII, 13.

c'est tout ce monde qui fait pour ainsi dire partie de nous-mêmes : c'est la sensibilité, les souvenirs, les impressions, etc., le *moi* en un mot ; il faut l'oublier, le quitter ; et quand l'âme a fait cette rupture, quand elle est libre de tout cela, le Roi est épris de sa beauté, car la beauté, c'est l'*unité* ; du moins c'est celle de Dieu...

### ONZIÈME JOUR

« *Le Seigneur m'a fait entrer dans un lieu spacieux..., Il a eu de la bonne volonté pour moi (1).* »

Le Créateur voyant le silence qui règne en sa création, la considérant toute recueillie en sa solitude intérieure, est épris de sa beauté, Il la fait passer en cette solitude immense, infinie, en ce lieu *spacieux* chanté par le Psalmiste, et qui n'est autre que Lui-même : « *J'entrerai dans les profondeurs de la puissance de Dieu (2).* »

Le Seigneur a dit par son Prophète : « *Je la conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur (3)...* » La voici cette âme entrée en cette vaste solitude où Dieu va se faire entendre. « *La parole divine est vivante et efficace, et plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants ; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles (4).* »

C'est donc elle directement qui achèvera le travail du dépouillement dans l'âme, car elle a ceci de propre et de

---

(1) Ps. xvii, 22. — (2) Ps. lxx, 17. — (3) Os., ii, 14. — (4) Hébr., iv, 12.

particulier qu'elle opère et crée ce qu'elle fait entendre, pourvu toutefois que l'âme consente à se laisser faire.

Mais ce n'est pas tout d'entendre cette parole, il faut la garder, et c'est en la gardant que l'on est *sanctifié dans la vérité*, selon le désir du Maître divin : « *Sanctifiez-les dans la vérité, votre parole est vérité* (1). »

A celui qui garde sa parole, n'a-t-il pas fait cette promesse : « *Mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons EN LUI notre demeure* (2). »

Toute la Trinité habite dans l'âme qui l'aime *en vérité*, c'est-à-dire en gardant sa parole. Et lorsque cette âme a compris sa richesse, les joies naturelles ou surnaturelles qu'elle peut ressentir ne font que l'inviter à rentrer en elle-même pour jouir du bien substantiel qu'elle possède et qui n'est autre que Dieu ; elle a ainsi, dit saint Jean de la Croix, une certaine ressemblance avec l'Être divin.

« *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* » Saint Paul me dit qu'Il opère toutes choses selon le conseil de sa volonté (3), et mon Maître me demande encore de lui rendre hommage en cela, « faire toutes choses selon le conseil de ma volonté », ne jamais me laisser gouverner par les impressions, par les premiers mouvements de la nature, mais me posséder par la volonté ; et pour que cette volonté soit libre, il faut l'enclorre en celle de Dieu ; alors je serai *mue par son esprit* (4) ; je ne ferai que du divin, que de l'éternel, et à l'image de

---

(1) Joann., xvii, 17. — (2) *Ibid.*, xiv, 23. — (3) Ephés., i, 11. — (4) Rom., viii, 14.

mon Immuable, je vivrai dès ici-bas dans un éternel présent.

## DOUZIÈME JOUR

« *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (1). » Dieu avait dit : « *Soyez saints parce que je suis saint* » : mais Il restait caché et inaccessible, la créature avait besoin qu'Il descendît jusqu'à elle, qu'il vécût de sa vie, afin qu'en mettant ses pas dans la trace des siens, elle pût ainsi remonter jusqu'à Lui et se faire sainte de sa sainteté.

« *Je me sanctifie pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés dans la vérité* (2). » Me voici en présence du secret caché aux siècles et aux générations, du mystère qui est le Christ; pour nous, dit saint Paul, « *l'espérance de la gloire* (3) », et il ajoute que l'intelligence de ce mystère lui a été donnée. C'est donc près du grand Apôtre que je vais m'instruire afin de posséder cette science qui dépasse toute science : la science de la charité du Christ-Jésus (4).

Et d'abord, il me dit qu' « Il est ma paix », que par Lui, « *j'ai accès près du Père* (5), car il a plu à ce Père des lumières que toute plénitude habitât en Lui; et de réconcilier tout en Lui-même, pacifiant par le sang de sa croix ce qui est, soit sur la terre, soit dans les cieux (6). Vous êtes remplis en Lui, poursuit l'Apôtre, ensevelis avec Lui par le baptême, et ressuscités avec Lui, par la foi en

---

(1) Joann., I, 14. — (2) *Id.*, xvii, 19. — (3) Coloss., I, 27. — (4) Ephés., *id.*, III, 19. — (5) *Id.*, II, 18. — (6) Coloss., I, 19, 20.

*l'opération de Dieu... Il vous a fait revivre en Lui, vous pardonnant tous vos péchés, effaçant la cédule du décret de condamnation qui pesait sur vous; Il l'a abolie en l'attachant à la croix: et dépouillant les principautés et les puissances, Il les a victorieusement traînées captives, triomphant d'elles en Lui-même (1)... pour vous rendre saints, purs, irréprochables devant Lui (2).* » Voilà l'œuvre du Christ en face de toute âme de bonne volonté, et c'est le travail que son immense, son *trop grand amour* le presse de faire en moi.

Il veut être ma paix, afin que rien ne puisse me distraire ou me faire sortir de la forteresse inexpugnable du saint recueillement; c'est là qu'Il me donnera *accès auprès du Père* et me gardera immobile et paisible en sa présence, comme si déjà mon âme était dans l'éternité. C'est par le sang de sa croix qu'Il pacifiera tout en mon petit ciel pour qu'il soit vraiment le repos de la Trinité Sainte... Il me remplira de Lui, Il m'ensevelira en Lui. Il me fera vivre avec Lui de sa vie : « *Mihi vivere Christus est* (3). »

Et si à tout instant je tombe, dans une foi confiante je me ferai relever par Lui, et je sais qu'Il me pardonnera, qu'Il effacera tout avec un soin jaloux; plus que cela : Il me dépouillera, me délivrera de mes misères, de tout ce qui fait obstacle à l'action divine; Il entraînera mes puissances et les fera ses captives, triomphant d'elles en Lui-même. Alors je serai toute passée en Lui et pourrai dire : « *Je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en*

---

(1) Coloss., II, 10, 12, 13, 14, 15. — (2) *Ibid.*, I, 22. — (3) Philipp., I, 21.

moi (1) », et je serai « *sainte, pure, irrépréhensible* » aux yeux du Père.

### TREIZIÈME JOUR

« *Instaurare omnia in Christo* (2). » C'est encore saint Paul qui m'instruit ; saint Paul, qui vient de se plonger dans le grand conseil de Dieu, me dit qu' « *Il a résolu en soi-même de restaurer toutes choses dans le Christ* ».

Pour que je réalise pleinement ce plan divin, l'Apôtre vient encore à mon aide et va lui-même me tracer un règlement de vie : « *Marchez en Jésus-Christ, enracinés en Lui, édifiés sur Lui, affermis dans la foi..., et croissant de plus en plus en Lui par l'action de grâces* (3). »

« *Marcher en Jésus-Christ* », il me semble que c'est sortir de soi, se perdre de vue, se quitter pour entrer plus profondément en Lui à chaque minute ; si profondément que l'on y soit *enraciné*, et qu'à tout événement, on puisse lancer ce beau défi : « *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ* (4) ? » Quand l'âme est fixée en Lui à de telles profondeurs que ses *racines* y sont plongées, la sève divine s'épanche à flots sur elle ; et tout ce qui est vie banale, imparfaite, naturelle, est détruit : « *Ce qui est mortel est absorbé par la vie.* » Ainsi dépouillée de soi et revêtue de Jésus-Christ, l'âme n'a plus à craindre les contacts du dehors ni les difficultés du dedans ; ces choses, loin de lui être un obstacle, ne font que l'enraciner plus profondément en

---

(1) Gal., II, 20. — (2) Ephés., I, 10. — (3) Coloss., II, 6, 7. — (4) Rom., VIII, 35.

l'amour de son Maître ; à travers tout, envers et contre tout, elle est en état de « *l'adorer toujours à cause de Lui-même* », parce qu'elle est libre, délivrée de soi et de tout. Elle peut chanter avec le Psalmiste : « *Qu'une armée m'assiège, je ne crains pas ; qu'un combat surgisse, j'espère malgré tout, car le Seigneur me cache dans le secret de sa tente (1)* », c'est-à-dire en Lui.

Voilà, me semble-t-il, ce que saint Paul entend par ces paroles : « *Soyez enracinés en Jésus-Christ.* »

Et maintenant, qu'est-ce qu'être *édifié sur Lui*? — Le prophète chante encore : « *Il m'a élevé sur un roc, alors ma tête se dresse au-dessus des ennemis qui m'entourent (2).* » N'est-ce pas la figure de l'âme *édifiée sur Jésus-Christ*. Il est ce *rocher* où elle est élevée au-dessus d'elle-même, des sens, de la nature ; au-dessus des consolations ou des douleurs, au-dessus de ce qui n'est par uniquement *Lui* ! Et là, en sa pleine possession, elle se domine, elle se dépasse elle-même et dépasse aussi toutes choses.

Saint Paul me recommande aussi « *d'être affermie dans la foi* » ; en cette foi qui ne permet jamais à l'âme de sommeiller, mais la tient toute en éveil sous le regard du Maître, toute recueillie sous sa parole créatrice ; en cette foi au *trop grand amour*, qui permet à Dieu de combler l'âme *selon sa plénitude*.

Enfin il veut que *je croisse en Jésus-Christ par l'action de grâces* ; car c'est en elle que tout doit s'achever. « *Père, je vous rends grâces (3)* » ; voilà ce qui se chantait en l'âme du Christ, et Il veut en entendre l'écho en la

---

(1) Ps. xxvii, 3, 5, d'Eyragues. — (2) *Ibid.*, 5, 6. — (3) Joan., xi, 41.

mienne. Mais il me semble que le *cantique nouveau* qui peut le mieux charmer et captiver mon Dieu, c'est celui d'une âme déponillée, délivrée d'elle-même, en laquelle Il peut refléter tout ce qu'Il est et faire tout ce qu'Il veut. Cette âme se tient sous sa touche semblable à une lyre, et tous ses dons sont comme autant de cordes qui vibrent pour chanter jour et nuit la *louange de sa gloire*.

#### QUATORZIÈME JOUR

« *J'estime que tout est perte depuis que je sais ce qu'a de transcendant la connaissance du Christ-Jésus mon Seigneur. Pour son amour j'ai tout perdu..., afin de gagner le Christ, afin d'être trouvé en Lui, non pas avec ma propre justice, mais avec la justice qui est de Dieu par la foi. Ce que je veux, c'est le connaître Lui, la communion à ses souffrances, et la conformité à sa mort...*

» *Je poursuis ma course, tâchant d'atteindre là où le Christ m'a destiné en me prenant; tout mon souci est d'oublier ce qui est en arrière, de tendre constamment vers ce qui est en avant. Je cours droit au but, au prix de la vocation céleste à laquelle Dieu m'a appelé dans le Christ-Jésus (1).* »

Cette vocation, l'Apôtre en a souvent révélé la grandeur : « *Dieu, dit-il, nous a élus en Lui, avant la création, pour que nous soyons immaculés et saints en sa*

---

(1) Philipp., III, 8, 9, 10, 12, 13, 14.

présence dans l'amour (1). Nous avons été prédestinés par un décret de Celui qui opère toutes choses selon le conseil de sa volonté, afin que nous soyons la louange de sa gloire (2)... »

Mais comment répondre à la dignité de cette vocation? Voici le secret : « *Mihi vivere Christus est* (3)... *Vivo enim, jam non ego, vivit vero in me Christus* (4). » Il faut être transformé en Jésus-Christ, donc il importe que j'étudie ce divin modèle, afin de m'identifier si bien avec Lui que je puisse sans cesse l'exprimer aux yeux du Père.

Et d'abord, que dit-Il entrant dans le monde? « *Me voici, je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté* (5). »

Le divin Maître fut vrai en sa première oblation; sa vie n'en fut pour ainsi dire que la conséquence. « *Ma nourriture, aimait-Il à dire, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé* (6). » Ce doit être aussi celle de l'épouse, en même temps que le glaive qui l'immole.

« *S'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; mais non pas comme je veux, Père, comme vous voulez* (7). » Et alors dans la paix joyeuse elle s'en va à toute immolation avec son Maître; se réjouissant d'avoir été connue par le Père, puisqu'Il la crucifie avec son Fils.

Ne le quittant jamais, prenant son contact si fortement, elle pourra rayonner cette vertu secrète qui délivre et sauve les âmes. Dépouillée, affranchie d'elle-même et de tout, elle suivra le Maître sur la montagne,

---

(1) Ephés., 1, 4. — (2) *Ibid.*, 11, 12. — (3) Philipp., 1, 21. — (4) Gal., 11, 20. — (5) Hébr., x, 9. — (6) Joan., iv, 34. — (7) Marc, xiv, 36.

pour y faire avec Lui, en son âme, *une oraison de Dieu* (1).

Puis toujours, par le divin Adorant, elle « *offrira sans cesse à Dieu une hostie de louange, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui rendent gloire à son nom* (2). » Et « *elle le louera dans l'expansion de sa puissance, selon l'immensité de sa grandeur* (3) ».

A l'heure de l'humiliation, de l'anéantissement, elle se rappellera ce petit mot : « *Jesus autem tacebat* (4) » et se taira, *conservant toute sa force au Seigneur*, cette force que l'on puise dans le silence.

Quand viendra l'abandon, le délaissement, l'angoisse, qui firent jeter au Christ ce grand cri : « *Pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (5) » ; elle se souviendra de cette prière : « *Qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie.* » Et buvant jusqu'à la lie « *le calice préparé par le Père* (6) », elle saura trouver dans son amertume une suavité divine.

Enfin, après avoir dit bien souvent : « *J'ai soif* (7) », soif de vous posséder dans la gloire, elle expirera en disant : « *Tout est consommé* (8)..., *je remets mon âme entre vos mains* (9). » Et le Père viendra la prendre pour la transférer en son héritage, où « *dans la lumière, elle verra sa lumière* (10) ». Sachez, chantait David, que Dieu « *a merveilleusement glorifié son Saint* (11). » Oui, le Saint de Dieu aura été glorifié en cette âme, parce qu'Il y aura tout détruit pour la revêtir de Lui-même et

---

(1) Luc, vi, 12. — (2) Hébr., xiii, 15 — (3) Ps. cxliv, 4. — (4) Marc, xv, 5. — (5) *Ibid.*, 34 — (6) Joan., xviii, 11. — (7) *Ibid.*, xix, 28. — (8) *Ibid.*, 30. — (9) Luc, xxiii, 46. — (10) Ps. xxxv, 10 — (11) Ps. iv, 4.

qu'elle aura conformé sa vie à la parole du Précurseur :  
« *Il faut qu'Il croisse et que je diminue* (1). »

### QUINZIÈME JOUR (2)

Après Jésus-Christ, sans doute à la distance qu'il y a de l'infini au fini, il est une créature qui fut aussi la grande louange de gloire de la Sainte Trinité; elle répondit pleinement à l'élection divine dont parle l'Apôtre : elle fut toujours *pure, immaculée, irrépréhensible* aux yeux du Dieu trois fois saint.

Son âme est si simple, les mouvements en sont si profonds que l'on ne peut les surprendre ; elle semble reproduire sur la terre cette vie qui est celle de l'Être divin, l'Être simple. Aussi, elle est si transparente, si lumineuse, qu'on la prendrait pour la lumière. Pourtant, elle n'est que le « miroir du soleil de justice » (*Spæculum justitiæ*).

« *La Vierge conservait ces choses en son cœur.* » Toute son histoire peut se résumer en ces quelques mots ; c'est en son cœur qu'elle vécut, et en une telle profondeur que le regard humain ne peut la suivre.

Quand je lis en l'Évangile que *Marie parcourut en toute diligence les montagnes de Judée* pour aller remplir son office de charité près de sa cousine Elisabeth, je la vois passer si belle, si calme, si majestueuse, si

---

(1) Joan., III, 30. — (2) Bien que nous ayons donné en divers endroits des extraits de cette pieuse élévation sur la sainte Vierge, nous la reproduisons intégralement au XV<sup>e</sup> jour que Sœur Elisabeth lui avait consacré dans cette petite retraite.

recueillie au dedans, avec le Verbe de Dieu ! Comme Lui, sa prière fut toujours celle-ci : *Ecce ! Me voici !* — Qui ? — La servante du Seigneur, la dernière de ses créatures, elle, sa Mère !

Elle fut si vraie en son humilité ! C'est qu'elle fut toujours oublieuse, ignorante, délivrée d'elle-même ; aussi pouvait-elle chanter : « Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ; désormais les générations m'appelleront bienheureuse. »

Cette Reine des vierges est aussi Reine des martyrs ; mais c'est en son cœur que le glaive la transperça, car chez elle tout se passe au dedans !

Oh ! qu'elle est belle à contempler durant son long martyre ! enveloppée dans une sorte de majesté qui respire à la fois la force et la douceur ; c'est qu'elle avait appris du Verbe lui-même comment doivent souffrir ceux que le Père a choisis comme victimes ; ceux qu'Il a résolu d'associer au grand œuvre de la rédemption ; *ceux qu'Il a connus et prédestinés pour être conformes à son Christ*, crucifié par amour.

Elle est là, au pied de la croix, *debout* dans la force et la vaillance ; et voici mon Maître qui me dit : *Ecce mater tua*. Il me la donne pour Mère ! Et maintenant qu'Il est retourné au Père, qu'Il m'a substituée à sa place sur la croix, afin que *je souffre en moi ce qui manque à sa Passion pour son corps qui est l'Eglise*, la Vierge est encore là pour m'apprendre à souffrir comme Lui ; pour me faire entendre les derniers chants de son âme, que nul autre qu'elle, sa Mère, n'a pu surprendre.

Quand j'aurai dit mon *consummatum est*, c'est encore

elle, *Janua cæli*, qui m'introduira dans les parvis éternels, me disant tout bas la mystérieuse parole : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus!*...

## SEIZIÈME JOUR

« Comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô Dieu! Mon âme a soif du Dieu vivant, quand irai-je et paraîtrai-je devant sa face (1)? »

Et pourtant, comme « le passereau qui a trouvé un lieu pour se retirer; et la tourterelle un nid pour y placer ses petits (2) », ainsi, en attendant d'être transférée en la sainte Jérusalem : « *Beata pacis visio* (3) », *Laudem gloriæ* a-t-elle trouvé sa retraite, sa béatitude, son ciel anticipé, où elle commence sa vie d'éternité.

« En Dieu mon âme est silencieuse, c'est de Lui que j'attends ma délivrance. Oui, Il est le rocher où je trouve le salut, ma citadelle, et je ne serai pas ébranlé (4). »

Voilà le mystère que chante aujourd'hui ma lyre. Comme à Zachée, mon divin Maître m'a dit : « *Hâte-toi de descendre, car il faut que je loge chez toi* (5). » *Hâte-toi de descendre*, mais où? — Au plus profond de moi-même, après m'être quittée moi-même, séparée de moi-même, dépouillée de moi-même; en un mot sans moi-même.

---

(1) Ps. xli, 1, 2. — (2) Ps. lxxxiii, 3. — (3) Hymne de la Dédicace. — (4) Ps. lxii, 2, 3, d'Eyragues. — (5) Luc, xix, 5.

« *Il faut que je loge chez toi.* » C'est mon Maître qui m'exprime ce désir, mon Maître qui veut habiter en moi avec le Père et son Esprit d'amour pour que j'aie *société* (1) avec eux. « *Vous n'êtes plus des hôtes ou des étrangers, mais vous êtes déjà de la maison de Dieu* (2) », dit saint Paul.

Voici comment j'entends être *de la maison de Dieu* : c'est en vivant au sein de la tranquille Trinité, en mon abîme intérieur, en cette forteresse inexpugnable du saint recueillement, dont parle saint Jean de la Croix.

« *Mon âme tombe en défaillance en entrant dans les parvis du Seigneur* (3). »

Telle doit être l'attitude de toute âme qui rentre en ses *parvis* intérieurs pour y contempler son Dieu, y prendre fortement son contact. Elle tombe en défaillance, dans un divin évanouissement, en face de cet amour tout-puissant, de cette majesté infinie qui demeure en elle. Ce n'est point la vie qui l'abandonne ; mais c'est elle-même qui méprise cette vie naturelle et s'en retire, car elle sent qu'elle n'est pas digne de son essence si riche, et elle s'en va mourir et s'écouler en son Dieu.

Oh ! qu'elle est belle cette créature ainsi dépouillée, délivrée ! Elle est en état de « *disposer des ascensions en son cœur, pour passer de la vallée des larmes* (c'est-à-dire de tout ce qui est moindre que Dieu), *vers le lieu qui est son but* (4) », ce lieu *spacieux*, qui est l'insondable Trinité : « *Immensus Pater, immensus Filius, immensus Spiritus Sanctus* (5). »

---

(1) 1 Joan., 1, 3. — (2) Ephés., 11, 19. — (3) Ps. LXXXIII, 1. — (4) *Ibid.*, 6. — (5) Symb. de saint Athanase, 9.

Elle monte, elle s'élève au-dessus des sens, de la nature ; elle se dépasse elle-même ; elle surpasse toute joie comme toute douleur, et passe à travers les nuages pour ne se reposer que lorsqu'elle aura pénétré en l'*intérieur* de Celui qu'elle aime et qui lui donnera lui-même *le repos de l'abîme*. Et tout cela, sans être sortie de la *sainte forteresse* ; le divin Maître lui a dit : « *Hâte-toi de descendre.* »

C'est encore sans sortir de là qu'elle vivra à l'image de la Trinité immuable en un *éternel présent*, l'adorant toujours à cause d'Elle-même, et devenant par un regard toujours plus simple, plus unitif, « *la splendeur de sa gloire* (1) », autrement dit : l'incessante *louange de gloire* de ses perfections adorables.

---

(1) Hébr., 1, 3.



## PIEUSE ÉLÉVATION

de Sœur Elisabeth de la Trinité <sup>(1)</sup>

---

O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en Vous, immobile et paisible comme si déjà mon âme était dans l'éternité; que rien ne puisse troubler ma paix ni me faire sortir de vous, ô mon Immuable, mais que chaque minute m'emporte plus loin dans la profondeur de votre Mystère.

Pacifiez mon âme; faites-en votre ciel, votre demeure aimée et le lieu de votre repos; que je ne vous y laisse jamais seul; mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre action créatrice.

O mon Christ aimé, crucifié par amour, je voudrais être une épouse pour votre cœur; je voudrais vous couvrir de gloire, je voudrais vous aimer... jusqu'à en mourir. Mais je sens mon impuissance, et je vous demande de me revêtir de Vous-même, d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre âme, de me submerger, de m'envahir, de vous substituer à moi, afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie. Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur.

O Verbe éternel, parole de mon Dieu, je veux passer ma

---

(1) Cette prière de Sœur Elisabeth de la Trinité a été trouvée sans titre dans ses notes.

vie à vous écouter, je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de vous; puis à travers toutes les nuits, tous les vides, toutes les impuissances, je veux vous fixer toujours et demeurer sous votre grande lumière; ô mon Astre aimé, fascinez-moi pour que je ne puisse plus sortir de votre rayonnement.

O *Feu consumant*, Esprit d'amour, survenez en moi afin qu'il se fasse en mon âme comme une Incarnation du Verbe; que je lui sois une humanité de surcroît, en laquelle Il renouvelle tout son mystère; et vous, ô Père, penchez-vous vers votre pauvre petite créature, ne voyez en elle que le Bien-Aimé en lequel vous avez mis toutes vos complaisances.

O mes « Trois », mon tout, ma béatitude, Solitude infinie, Immensité où je me perds, je me livre à Vous comme une proie, ensevelissez-Vous en moi pour que je m'ensevelisse en Vous, en attendant d'aller contempler en votre lumière l'abîme de vos grandeurs.

21 novembre 1904.

# LETTRES

de Sœur Elisabeth de la Trinité  
à une amie <sup>(1)</sup>



## Lettre I<sup>re</sup>.

1901.

« Je vois que ma petite N... ne se convertit guère, et je t'assure que cela me fait de la peine. Autrefois je te passais ces colères, mais maintenant tu n'es plus un bébé, et ces scènes sont ridicules. Je sais que tu permets tout à ton Elisabeth, aussi je te dis ce que je pense ; il faut t'y mettre absolument. Tu as ma nature, je sais ce que tu peux faire. Si tu savais comme c'est bon d'aimer Dieu et de Lui donner ce qu'Il demande, surtout quand cela coûte, tu n'hésiterais pas depuis si longtemps à m'écouter. Il est certain qu'au début tu ne sentiras que le sacrifice, mais après, tu goûteras une paix délicieuse. Je te voudrais si bonne !... Je vais te dire quelque chose : puisque je ne suis pas là pour recevoir à chaque instant le trop-plein de ton cœur, chaque fois que tu éprouveras le besoin de me faire une confidence, tu te sauveras

---

(1) « Elisabeth savait être ferme quand il le fallait », nous a dit cette jeune amie. Les lettres suivantes en témoignent, tout en nous faisant connaître les efforts personnels de notre chère petite sœur lorsqu'après sa première confession elle résolut d'être tout à Dieu.

dans ta chambre; entre ton crucifix et mon portrait que tu aimes tant, te recueillant un moment, tu penseras que je suis là avec Jésus et ma petite N... Chaque fois que tu te sentiras mal tournée, tu viendras là, c'est entendu, n'est-ce pas ?

» Dis merci à Dieu pour moi, je suis trop heureuse ! Tu ne comprends pas cela..., mais si tu savais combien c'est doux de ne plus vivre que de Lui ! Qu'il te l'apprenne, je le Lui demande de toute mon âme. »

### Lettre II<sup>e</sup>.

1902.

« Oui, je prie pour toi et je te garde en mon âme, tout près du bon Dieu, dans ce petit sanctuaire intime où je Le trouve à chaque heure du jour et de la nuit ; je ne suis jamais seule, mon Christ est toujours là priant en moi, et je prie avec Lui.

» Tu me fais de la peine. Je sens bien que tu es malheureuse, et c'est ta faute, je t'assure. Si je pouvais t'apprendre le secret du bonheur comme Dieu me l'a appris ! Tu dis que je n'ai ni soucis ni souffrances ; il est vrai que je suis bien heureuse, mais comme on peut l'être, alors même que l'on est contrarié ! Il faut toujours regarder vers Dieu ; au commencement il y a des efforts à faire lorsqu'on sent tout bouillonner en soi, mais tout doucement, à force de patience et avec le secours de la grâce, on en vient à bout. Comme moi, bâtis une petite cellule au dedans de ton âme ; tu penseras que le bon Dieu est là, et tu y entreras de temps en temps ; lorsque tu sens tes nerfs, que tu es malheureuse, vite sauve-toi

là, et confie tout au divin Maître. Si tu le connaissais un peu, la prière ne t'ennuierait plus.

» Tu aimais tant à t'asseoir tout près de moi et à me faire tes confidences; c'est comme cela que tu dois aller à Lui, tu ne souffrirais plus si tu le comprenais : c'est le secret de la vie du Carmel.

» Je te garde en ma petite cellule intérieure, de ton côté, garde-moi dans la tienne, ainsi nous ne nous quitterons jamais. »

### Lettre III<sup>e</sup>.

Avril 1902.

« J'ai passé un bien bon Carême. De tout ce que j'ai vu au Carmel, rien n'est plus beau que la Semaine Sainte et le jour de Pâques; je dirai même que c'est unique, je te raconterai cela quand je te verrai.

» Que l'on est heureux quand on vit dans l'intimité avec Dieu, quand on fait de sa vie un cœur à cœur, un échange d'amour avec le divin Maître, quand on sait le trouver au fond de son âme; alors on n'est plus jamais seul, et l'on a besoin de solitude afin de jouir de la présence de l'Hôte adoré! Il faut lui donner sa place dans ta vie, dans ton cœur qu'Il a fait si aimant, si passionné. Si tu savais comme Il est bon, comme Il est tout amour!

» Je lui demande de se révéler à ton âme, d'être l'ami que tu saches toujours trouver; tout s'illuminera, et alors c'est si bon de vivre! Ce n'est pas un sermon que je te fais, c'est le trop-plein de mon âme qui déborde en la tienne pour qu'ensemble nous allions nous perdre en Celui qui nous aime, dit saint Paul, d'un *trop grand amour...* »

Lettre IV<sup>e</sup>.

24 juillet 1905.

« J'ai toujours la grande lettre que tu m'as écrite avant ton départ ; je l'ai lue et relue, demandant au divin Idéal de captiver et de blesser ce cher petit cœur qu'Il cherche, qu'Il enveloppe et qui voudrait lui échapper pour vivre en des choses tellement au-dessous de la fin pour laquelle il a été créé et mis au monde !

» Je comprends que tu aies besoin d'un idéal, c'est-à-dire de quelque chose qui fasse sortir de soi pour emporter au delà ; il n'y en a qu'un, c'est *Lui*, le seul *vrai*. Si tu le connaissais seulement un peu comme ton Elisabeth !... Il fascine ; sous son regard, l'horizon devient vaste, beau, lumineux ; je l'aime passionnément, et en Lui j'ai tout. C'est à travers Lui, sous son rayonnement que je dois regarder chaque chose, aller à tout. Veux-tu t'orienter avec moi vers ce sublime Idéal ? Ce n'est pas une fiction, mais une réalité, c'est ma vie au Carmel ; regarde plutôt Madeleine, a-t-elle été captivée ! Puisque tu as besoin de vivre au delà, vis en Lui, c'est si simple. Et puis sois aussi la consolation de ta chère maman ; tu ne sais pas ce qu'il y a dans le cœur des mères comme celles que Dieu nous a données ; rappelle-toi qu'ici-bas il n'y a rien de meilleur, et je crois que mon Maître ne pouvait me demander plus que de lui donner la mienne. Je te veux soumise, toute dans la paix de Dieu, demeurant en Lui. Moins je te sais sage, plus je m'acharne à ton âme, car le Maître la veut ; puis n'es-tu pas ma petite enfant ? Il me semble

que je réponds un peu pour toi ; ne sois donc pas une conversion trop difficile, laisse-toi prendre dans les filets du Maître, il y fait si bon ! »

### Lettre V<sup>e</sup>.

Dieu est amour.

« Quel beau rêve je viens de faire ! Pour toi, je n'ai pas de secret, je sens que tu me comprends et je t'avoue qu'il m'en coûte de revenir sur la terre ; le ciel n'aurait fait que rendre la fusion de nos âmes encore plus vraie. Souvent, tu m'as dit que j'étais pour toi comme une petite mère et je sens, en effet, que mon cœur renferme à ton égard des tendresses maternelles ; que serait-ce si j'étais dans le grand foyer d'amour ! Quels jours divins j'ai passés dans l'attente de la grande vision de Dieu ! Il me semblait que l'Aigle divin allait fondre sur moi pour m'emporter en sa clarté éblouissante et tu devines la joie de mon âme à la pensée de ce premier face-à-face avec la Beauté divine. Oh ! si j'étais allée me perdre en Elle, comme j'aurais veillé sur toi ! J'ai tant d'ambition pour ton âme que cela me fait du bien de souffrir pour t'attirer une grâce surabondante ; ta lettre m'a fait un bonheur immense. Je sens que Dieu te travaille et que tu te rapproches de Lui, ce qui m'est une joie ineffable ; c'est si bon d'être sienne ! Dans la solitude de l'infirmierie nous sommes si heureux tous deux ; c'est un cœur à cœur qui dure nuit et jour ; c'est délicieux !

» A Dieu ! Je vais mieux ; je pense te revoir ici-bas ; en tout cas, au ciel ou sur la terre, nos âmes seront toujours Une. »

Avril 1906.

## Lettres à M. le chanoine A...

Lettre I<sup>re</sup>.

Avril 1902.

CHER MONSIEUR LE CHANOINE,

« Comme il fait bon passer un Carême, une Semaine Sainte, un jour de Pâques au Carmel ! C'est quelque chose d'unique. Avec quelle joie j'ai chanté l'*Alleluia*, enveloppée du blanc manteau, revêtue de ces chères livrées que j'ai tant désirées ! La journée du Jeudi Saint auprès de Lui était bien bonne, je vous assure ; j'y aurais passé la nuit tout entière, mais le Maître a voulu que je me repose. Cela ne fait rien, n'est-ce pas ; on le trouve dans le sommeil comme à l'oraison, puisque c'est Lui en tout, partout et toujours. A deux heures du matin, je suis redescendue au chœur ; vous devinez mon bonheur. J'aime de plus en plus les chères grilles qui me font sa captive d'amour ; c'est si bon de penser que nous sommes prisonniers, enchaînés l'un pour l'autre ! Plus que cela, que nous ne sommes qu'une seule victime, offerte au Père pour les âmes, afin qu'elles soient toutes *consommées en l'unité*.

» Lorsque vous pensez à votre petite Carmélite, remerciez Celui qui lui a fait une part si belle : c'est un ciel anticipé. L'horizon est si beau ! C'est Lui !... Oh ! que sera-ce là-haut, puisqu'ici-bas déjà il se fait des unions si intimes ? Vous connaissez ma nostalgie

du ciel, elle ne diminue pas ; mais déjà je vis ce ciel, puisque je le porte en moi ; au Carmel il semble qu'on en est si près. Ne viendrez-vous pas m'y voir un jour, et continuer à travers la grille les entretiens que vous aviez avec votre petite Elisabeth ? Vous rappelez-vous ma première confidence dans le cloître de Saint-Hilaire ? J'y ai passé de bons moments avec vous, et je demande à Dieu de vous rendre le bien que vous m'avez fait. Je me souviens encore de ma joie lorsque je pouvais avoir une petite conférence avec vous et vous confier mon grand secret ; je n'étais qu'une enfant, et cependant vous n'avez jamais douté de l'appel divin. »

### Lettre II<sup>e</sup>.

Août 1903.

« Je me rappelle encore nos entretiens pendant les dernières vacances en ces belles montagnes, nos promenades du soir au clair de la lune... là-haut près de l'église, c'était si beau dans le silence et le calme de la nuit ! Ne sentiez-vous pas toute mon âme emportée vers Lui ? Et la Messe dans la petite chapelle, cette Messe dite par vous... doux souvenirs que je n'oublierai jamais. Maintenant par l'âme, par le cœur, je vous suis, et je me sens bien près de vous ; je me plais à penser que c'est pour Lui que j'ai tout quitté ; c'est si bon de donner quand on aime, et je l'aime tant ce Dieu qui est jaloux de m'avoir toute pour Lui ! Je sens tant d'amour sur mon âme ! C'est comme un océan en lequel je me plonge et me perds ; c'est ma vision sur la terre, en attendant le face-à-face dans la lumière. Il est en

moi, je suis en Lui, je n'ai qu'à l'aimer, qu'à me laisser aimer, et cela tout le temps ; à m'éveiller dans l'amour, me mouvoir dans l'amour, m'endormir dans l'amour, l'âme en son âme, le cœur en son cœur, afin que, par son contact, Il me purifie, me délivre de ma misère. Si vous saviez comme j'en suis pleine ! J'aimerais à vous la confier comme autrefois à Saint-Hilaire, puis à me baigner dans le sang de l'Agneau ; ma chère maman me fait presque faire des péchés d'envie ! Au moins à la sainte Messe, voulez-vous mettre mon âme dans le calice et demander à l'Époux de me faire toute pure, toute vierge, toute une avec Lui. »

### Lettre III<sup>e</sup>.

Janvier 1904.

Puisque le divin Tout-Petit demeure en mon âme, j'ai toute sa prière, et j'aime la faire descendre sur ceux envers lesquels mon cœur reste toujours profondément reconnaissant ; c'est vous dire que vous avez une large part dans mes pauvres petites prières ! La belle fête de Noël, que j'ai toujours tant aimée, a un cachet tout particulier au Carmel. Au lieu de passer la sainte veille entre maman et *Guite*, c'était dans le grand silence, au chœur, tout près de Lui, et j'aimais à me dire : « Il est mon Tout, mon unique Tout. » Quel bonheur, quelle paix cela met dans l'âme ! Il est le seul, je lui ai tout donné ; si je regarde du côté de la terre, je vois la solitude et même le vide, car je ne puis dire que mon cœur n'ait pas souffert ; mais si mon regard reste toujours fixé sur Lui, mon Astre lumineux,

oh ! alors tout le reste disparaît, et je me perds en Lui comme la goutte d'eau en l'océan ; c'est tout calme, tout apaisé. Saint Paul parle de cette paix divine lorsqu'il dit qu'elle *dépasse tout sentiment* (1).

» Dimanche, anniversaire du grand jour de ma profession, je serai en retraite, et je me réjouis de passer la journée auprès de mon Epoux. J'ai faim de Lui ; il creuse des abîmes en mon âme, abîmes que Lui seul peut remplir, et pour cela Il m'emmène en des silences profonds dont je ne voudrais plus sortir. A Dieu, Monsieur le Chanoine, priez pour moi s'il vous plaît, j'ai tant besoin que vous m'aidiez ! Au saint Sacrifice, à l'autel de Celui que j'aime, souvenez-vous de votre Carmélite, dites au bon Dieu qu'elle veut être son hostie pour qu'Il demeure toujours en elle et qu'elle puisse le donner. »

#### Lettre IV<sup>e</sup>.

Janvier 1905.

« J'ai bien prié pour vous mon royal Epoux ; je lui ai demandé de vous donner ce qu'Il a de meilleur en ses trésors, et n'est-ce pas Lui-même, Jésus, le don de Dieu ? Chaque jour Il me fait mieux expérimenter combien il est doux d'être à Lui, à Lui seul, et ma vocation de Carmélite me jette dans l'adoration, dans l'action de grâces. Oui, c'est vrai ce que dit saint Paul : « *Il a trop aimé !* » trop aimé sa petite Elisabeth ; mais l'amour appelle l'amour, et je ne demande plus autre chose au bon Dieu, sinon de comprendre cette *science de la charité*

---

(1) Philipp., iv, 7.

dont parle saint Paul et dont mon cœur voudrait sonder toute la profondeur ; ce sera pour le ciel, n'est-ce pas ? Il me semble qu'on peut déjà le commencer sur la terre, puisque on le possède, Lui, et qu'à travers toutes choses, on peut demeurer en son amour. C'est ce qu'Il m'a fait comprendre en ma retraite particulière, que j'ai eu le bonheur de faire au mois d'octobre. Dix jours de silence plein, de solitude absolue ; vous voyez de Carcassonne, l'heureuse ermite s'ensevelissant dans son désert ; heureuse oui, je le suis, cela me fait du bien de le dire, surtout à vous, car je sens que vous me gardez votre affection toute paternelle.

» Ah ! si vous saviez comme mon cœur est toujours le même, que dis-je ? Il s'agrandit, s'élargit au contact du Dieu tout amour ; c'est en Lui que je demeure toute vôtre, et que je me recueille sous votre chère bénédiction. »

### Lettre V<sup>e</sup>.

Février 1905.

« Avant de m'ensevelir dans la solitude du désert, notre Révérende Mère me permet de venir vous dire combien votre bonne lettre m'a rendue heureuse. Je savais par maman que vous aviez mal au bras, mais votre chère missive me fait espérer que ce rhumatisme a disparu.

» Pauvre maman ! elle voudrait avoir déjà chanté l'Alleluia ; le bon Dieu lui tiendra compte de ce long jeûne pour son cœur de mère. Oui, Monsieur le Chanoine, comme vous me le dites, il y a beaucoup à expier, beaucoup à demander ; je crois que pour suffire à tant

de besoins, il faut devenir une prière vivante et continue et aimer beaucoup : elle est si grande la puissance d'une âme livrée à l'amour. Madeleine en est un bel exemple, un mot lui suffit pour obtenir la résurrection de Lazare ; nous avons grand besoin que le bon Dieu opère des résurrections dans notre chère France ; j'aime la mettre sous l'effusion du Sang divin. Saint Paul dit que « nous avons en lui la rémission des péchés selon les richesses de la grâce qui a surabondé en nous (1) ». Cette pensée me fait tant de bien ! Oh ! que c'est bon d'aller se faire sauver par Lui aux heures où l'on ne sent que sa misère, et j'en suis si pleine ! mais le bon Dieu m'a donné une mère, image de sa miséricorde, qui d'un mot sait calmer toute angoisse dans l'âme de sa petite enfant et lui donner des ailes pour s'envoler sous les rayons de l'Astre créateur ; aussi je vis dans l'action de grâces, m'unissant à la louange éternelle qui se chante dans le ciel des Saints, je fais mon apprentissage ici-bas... Pendant la sainte Quarantaine priez pour votre enfant, consacrez-la avec la sainte Hostie, afin qu'il ne reste plus rien de la pauvre Elisabeth, mais qu'elle soit toute *de la Trinité* ; alors sa prière pourra devenir toute-puissante, et vous en profiterez puisque vous avez si large part dans ses oraisons ; elle ne fait que s'acquitter d'une grande dette de reconnaissance !... Adieu, cher Monsieur le Chanoine, voici la cloche qui m'appelle à Matines, je n'oublierai pas d'y faire *mémoire* de vous : ce sera la première... »

---

(1) Ephés., 1, 7, 8.

Lettre VI<sup>e</sup>.

Ascension 1905.

« Je sais par ma chère maman que vous venez d'être bien souffrant, aussi ai-je demandé à notre Révérende Mère la permission de vous faire une petite visite. C'est aujourd'hui que le divin Maître retourne à son Père, qui est notre Père, et qu'Il va nous préparer une place en son héritage de gloire. Je lui demande de faire captives toutes vos captivités, et de vous remettre bien vite sur pieds ; vous me direz s'il a écouté sa Carmélite. Nous avons ce matin notre dernière récréation, et nous entrons en retraite au Cénacle jusqu'à la Pentecôte. Pendant ces dix jours il me semble que je serai encore plus près de vous, puisque je serai plus en Lui. Saint Paul, dont je cultive les belles Epîtres qui font mon bonheur, dit que « *nul ne sait ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu* (1) ». Le programme de ma retraite sera donc de me tenir par la foi et l'amour sous « *l'onction du Saint* » (2) dont parle saint Jean puisqu'il est le seul qui « *pénètre les profondeurs de Dieu* (3) ».

Oh ! priez pour que je ne contriste pas cet Esprit d'amour, mais que je lui permette d'opérer en mon âme toutes les créations de sa grâce, priez aussi pour ma chère communauté et surtout pour notre Révérende Mère et toutes ses intentions. Je vous demande de m'aider à m'acquitter de ma dette de reconnaissance envers elle, si vous saviez ce qu'elle est pour votre petite enfant. C'est à tout instant qu' « une vertu de

---

(1) I Cor., II, 11. — (2) I Joan., II, 20. — (3) I Cor., II, 10.

Dieu » s'écoule de son âme en la mienne. Si le jour de sa fête vous pouviez lui offrir le beau bouquet empourpré du sang de l'Agneau qui lui a fait tant de plaisir l'an dernier, mon bonheur serait grand, je vous assure. Je vous dis merci d'avance, certaine que mon désir sera exaucé si la chose est possible. Comme j'agis simplement avec vous ! mais n'êtes-vous pas le Père de ma petite âme ?

» A Dieu, cher Monsieur le Chanoine, bénissez-moi et donnez-moi à l'Esprit d'amour et de lumière. »



## Lettres à Madame \*\*\*

### Lettre I<sup>re</sup>.

« Il n'est point de bois comme celui de la croix pour allumer dans l'âme le feu de l'amour ; et Jésus a besoin d'être aimé, et de trouver dans le monde où Il est tant offensé, des âmes données, c'est-à-dire toutes livrées à Lui et à son bon plaisir ! « *Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé* (1). » Notre-Seigneur l'a dit le premier : communiant à Lui, l'âme entre dans le mouvement de son âme divine, et tout son idéal est de réaliser la volonté de ce Père, qui nous a aimés d'un éternel amour !

» Puisque vous me permettez de vous parler intimement et de lire un peu en votre cœur, laissez-moi

---

(1) Joan., iv, 34.

vous dire, chère Madame, combien dans vos souffrances je vois une volonté de Dieu. Il vous ôte la possibilité d'agir, de vous distraire, de vous occuper, pour que votre unique occupation soit de l'aimer et de penser à Lui. Je vous le dis de sa part : Il a soif de votre âme ? Vous lui êtes particulièrement consacrée, ce dont je suis bien heureuse ; vous voudriez être toute à Lui quoique dans le monde, et c'est si simple ! Il est toujours avec vous, soyez toujours avec Lui dans vos actions, vos souffrances ; quand votre corps est brisé, demeurez sous son regard ; voyez-le présent, vivant en vous.

» Si j'e n'avais mon Carmel, je serais jalouse de votre solitude, vous êtes si bien perdue en vos belles montagnes ! Il me semble que c'est une petite *Thébaïde* ; il fait bon s'en aller solitaire dans ces grands bois ; laisser livres, ouvrages, et dans un cœur à cœur tout intime, dans un regard plein d'amour, demeurer avec le bon Dieu ! Goûtez ce bonheur, il est divin. »

### Lettre II<sup>e</sup>

« Vous me demandez comment je peux supporter le froid. Croyez bien que je ne suis pas plus généreuse que vous ; seulement vous êtes souffrante, tandis que j'ai une bonne santé. Je ne me doute pas qu'il fait froid, ainsi vous voyez que j'ai peu de mérite. A la maison je souffrais beaucoup plus de l'hiver qu'au Carmel où je n'ai point de feu ; le bon Dieu donne des grâces ; puis il est bon, lorsqu'on sent ces petites choses, de regarder le divin Maître qui, lui aussi, a enduré

tout cela parce qu'Il nous a « trop aimés » ; alors on a soif de lui rendre amour pour amour. Au Carmel on rencontre bien des sacrifices de ce genre ; mais ils sont doux lorsque le cœur est tout pris par l'amour.

» Je vais vous dire ce que je fais lorsqu'il y a une petite fatigue : je regarde le divin crucifié ; et quand je vois comment Lui s'est livré pour moi, il me semble que je ne puis moins faire que de me dépenser, de m'user pour Lui rendre un peu de ce qu'Il m'a donné. Chère Madame, le matin à la sainte Messe, communions à son esprit de sacrifice ; nous sommes ses épouses, nous devons donc Lui être semblables. Dans la journée tenons-nous toujours en Lui ; si nous sommes fidèles à vivre de sa vie, si nous nous identifions à tous les mouvements de l'âme du divin Crucifié, nous n'aurons plus à craindre nos faiblesses, Lui sera notre force, et qui peut nous arracher à Lui ? Je crois qu'Il est bien content, et que vos sacrifices doivent consoler son Cœur. Pendant ce Carême je vous donne rendez-vous en l'infini de Dieu, en sa charité. Voulez-vous que ce soit le désert où avec notre divin Epoux, nous allions vivre en une profonde solitude, puisque c'est dans cette solitude qu'Il parle au cœur. »

### Lettre III<sup>e</sup>.

« Cela fait du bien de regarder l'âme des Saints et de les suivre par la foi jusque dans le ciel. Là ils sont tout lumineux de la lumière de Dieu, qu'ils contemplent face-à-face ! Ce ciel des Saints, c'est notre patrie, c'est la maison du Père où nous sommes attendues, où nous

sommes aimées, où un jour nous pourrons nous envoler nous aussi, et nous reposer au sein de l'Amour infini ! Lorsqu'on regarde ce monde divin qui, déjà dès l'exil, nous enveloppe, en lequel nous pouvons nous mouvoir, comme les choses d'ici-bas disparaissent ! Tout cela, c'est ce qui n'est pas ; c'est moins que rien. Les Saints, eux, avaient bien compris la science vraie, celle qui nous fait sortir de tout, et surtout de nous-mêmes, pour nous élaner en Dieu et ne vivre que de Lui ! Chère Madame, Il est en nous pour nous sanctifier ; demandons-Lui donc qu'Il soit Lui-même notre sainteté. Lorsque Notre-Seigneur était sur la terre, il est dit dans l'Évangile qu'une *vertu secrète* sortait de Lui ; à son contact, les malades recouvraient la santé, les morts étaient rendus à la vie. Eh bien ! Il est toujours vivant ! vivant au tabernacle dans son adorable Sacrement, vivant en nos âmes, c'est Lui-même qui l'a dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure (1). » Puisqu'Il est là, tenons-Lui compagnie comme l'ami à celui qu'il aime. Cette union divine et tout intime est pour ainsi dire l'essence de notre vie au Carmel ; c'est ce qui fait que notre solitude nous est si chère ; car, dit notre Père saint Jean de la Croix, dont nous célébrons la fête aujourd'hui, « deux cœurs qui s'aiment préfèrent la solitude à tout ».

» Samedi, fête de la Présentation de la sainte Vierge, nous avons la belle cérémonie de la rénovation des vœux. O chère Madame, quel beau jour ! Quelle joie de

---

(1) Joan., XIV, 23.

s'enchaîner au service d'un si bon Maître, de lui dire que c'est jusqu'à la mort qu'on est sienne, « épouse du Christ ». Je suis tout heureuse de vous sentir, vous aussi, donnée à Lui ; il me semble que du haut du ciel, notre grande sainte Elisabeth doit bénir et sceller l'union de nos âmes.

» ...Je n'irai plus jamais en vos belles montagnes ; mais par l'âme et le cœur, je vous y suivrai, demandant à Celui qui est notre « Rendez-vous », de nous attirer sur ces autres montagnes, sur ces sommets divins qui sont si loin de la terre qu'ils touchent presque le ciel. C'est là que je vous demeure tout unie sous les rayons du soleil de l'Amour ! »

#### Lettre IV<sup>e</sup>.

Février 1903.

« Avant d'entrer dans le grand silence du Carême, notre Révérende Mère me permet de venir vous dire combien je prie pour vous, ainsi que ma chère communauté. Je comprends vos appréhensions devant la perspective d'une opération et demande au Seigneur de les adoucir, de les calmer Lui-même. L'apôtre saint Paul dit que « *Dieu opère toutes choses selon le conseil de sa volonté* (1) » ; par conséquent nous devons tout recevoir comme venant directement de la main divine de notre Père qui nous aime et qui, à travers toutes les épreuves, poursuit son but : nous unir plus intimement à Lui. Lancez votre âme sur les flots de la confiance et de l'abandon ; pensez que tout ce qui la trouble et la jette

---

(1) Ephés., 1, 11.

dans la crainte ne vient pas du bon Dieu, car Il est le « *Prince de la paix* (1) », et Il l'a promise aux hommes de bonne volonté. Lorsque vous craignez d'avoir abusé de ses grâces, comme vous me le dites, c'est le moment de redoubler de confiance ; car, dit encore l'Apôtre : « *Où le péché abonde, la grâce surabonde* (2). *Il est riche en miséricorde notre Dieu à cause de son immense amour* (3) ! » Ne craignez donc point cette heure par laquelle nous devons tous passer. La mort, chère Madame, c'est le sommeil de l'enfant s'endormant sur le cœur de sa mère ; enfin la nuit de l'exil aura fui pour toujours, et nous entrerons en possession de « *l'héritage des Saints dans la Lumière* (4) ». Saint Jean de la Croix dit que nous serons jugés sur l'amour ; cela répond bien à la pensée de Notre-Seigneur qui a dit de Madeleine : « *Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé* (5). » Souvent je pense que j'aurai un bien long purgatoire, car il sera beaucoup demandé à qui a beaucoup reçu, et Il a été si comblant envers sa petite épouse ! Mais je m'abandonne à son amour et chante dès ici-bas l'hymne de ses miséricordes.

» Si chaque jour nous faisons croître Dieu en notre âme, quelle assurance cela nous donnerait pour paraître un jour devant sa sainteté infinie. Je crois que vous avez trouvé le secret : c'est bien par le renoncement que l'on arrive à ce but divin ; par lui nous mourons à nous-mêmes pour laisser toute la place à Dieu. Vous souvenez-vous de cette belle page de l'évangile selon

---

(1) Is., ix, 6. — (2) Rom., v, 20. — (3) Ephés., ii, 4. — (4) Coloss., i, 12. — (5) Luc, vii, 47.

saint Jean, où Notre-Seigneur dit à Nicodème : « *En vérité, je te le dis, si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu* (1). » Renouvelons-nous donc dans l'intérieur de notre âme ; « *dépouillons-nous du vieil homme et revêtons-nous du nouveau, selon l'image de Celui qui l'a créé* (2). » Cela se fait doucement et simplement en se séparant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors l'âme n'a plus ni craintes, ni désirs ; sa volonté est entièrement perdue en celle de Dieu, et c'est ce qui opère l'union.

» Prions bien l'une pour l'autre pendant ce saint temps du Carême ; retirons-nous au désert avec notre Maître, et demandons-lui de nous apprendre à vivre de sa vie. »

### Lettre V<sup>e</sup>.

Février 1904.

« Ces jours-ci, en lisant la vie de sainte Elisabeth, votre Mère, et ma patronne dans le ciel, je vous étais tout particulièrement unie. J'aime tant ces paroles que lui adresse Notre-Seigneur : « Elisabeth, si tu veux être avec moi, je veux bien être avec toi, et rien ne pourra nous séparer. » Chère Madame, l'Époux divin ne nous a-t-Il pas dit cela dans le silence de notre âme, lorsqu'Il nous invita à le suivre de plus près, à n'être qu'un avec Lui en devenant ses épouses ! Pendant ces jours des Quarante-Heures, nous avons le Saint-Sacrement exposé. Aujourd'hui dimanche, j'ai passé à peu près toute ma journée près de Notre-Seigneur, et j'au-

---

(1) Joan., III, 3. — (2) Coloss., III, 10.

rais voulu, à force d'amour, Lui faire oublier tout le mal qui se commet en ces jours de carnaval.

» Nous allons entrer mercredi dans la sainte Quarantaine ; voulez-vous que nous fassions un Carême d'amour? « *Il m'a aimé, Il s'est livré pour moi* (1). » C'est donc là le terme de l'amour : se donner, s'écouler tout entier en Celui que l'on aime. « L'amour fait sortir » de soi celui qui aime pour le transporter, par une » ineffable extase, dans le sein de l'Objet aimé. » N'est-ce pas que cette pensée est belle? Qu'elle soit comme une devise lumineuse pour nos âmes, afin qu'elles se laissent emporter par l'Esprit d'amour, et que sous la lumière de foi, elles aillent déjà chanter avec les bienheureux l'hymne d'amour qui se chante éternellement devant le trône de l'Agneau. Oui, chère Madame, commençons notre ciel sur la terre, notre ciel dans l'amour! Lui-même est cet amour, c'est saint Jean qui nous le dit : « *Dieu est charité* (2). » Ce sera là notre rendez-vous, n'est-ce pas? »

### Lettre VI<sup>e</sup>.

Janvier 1905.

« Je lisais dans les épîtres de saint Pierre une parole qui sera l'expression des souhaits de votre petite amie carmélite. « *Sanctifiez le Seigneur dans votre âme* (3). » Pour cela, il est nécessaire de réaliser la pensée de saint Jean-Baptiste : « *Il faut qu'Il croisse et que je diminue* (4). » Chère Madame, en cette nouvelle année

---

(1) Gal., II, 20. — (2) I Joan., IV, 8. — (3) I Petr., III, 15. — (4) Joan., III, 30.

que Dieu nous donne pour nous sanctifier et nous unir davantage à Lui, faisons-le grandir en nos âmes ; gardons-le « seul et séparé » ; qu'Il soit vraiment roi ; et nous, disparaissions, oublions-nous ; soyons seulement *la louange de sa gloire*, selon la belle expression de l'Apôtre.

» Je vous souhaite aussi toutes les grâces de santé dont vous avez besoin, puisque vous êtes si éprouvée de ce côté ! Rappelez-vous ce que disait saint Paul : « *Je me glorifie dans mes infirmités, car alors la force de Jésus-Christ habite en moi* (1). » Tout est dans la volonté du bon Dieu : dans les souffrances physiques qui atteignent aussi votre âme, réjouissez-vous, chère Madame, et pensez qu'en cet état d'impuissance porté fidèlement, avec amour, vous pouvez le couvrir de gloire. Notre sainte Mère Térése disait : « Lorsqu'on sait s'unir à Dieu et à sa sainte volonté, acceptant tout ce qu'Il veut, on est bien, on a tout ! »

» Je vous souhaité donc cette paix profonde dans le bon plaisir divin ; je comprends tous les sacrifices que vous impose votre santé ; mais il est doux de se dire : « C'est Lui qui veut cela. » Un jour Il disait à l'une de ses Saintes : « Bois, mange, dors, fais tout ce que tu voudras, *pourvu que tu m'aimes.* » L'amour, voilà ce qui rend son fardeau si léger et son joug si doux ! Demandons à l'Enfant-Dieu qu'Il nous consume par cette divine flamme, par ce feu qu'Il est venu apporter sur la terre... »

---

(1) II Cor., XII, 9.

Lettre VII<sup>e</sup>.

Janvier 1906.

« Que 1906 soit pour votre âme une chaîne de fidélité dont chaque anneau, soudé par l'amour, vous unisse plus intimement au divin Maître et vous fasse en vérité sa captive, « son enchaînée », comme dit saint Paul. Il souhaitait aux siens, en son large et grand cœur, que « *Jésus-Christ habite en eux par la foi, afin qu'ils soient enracinés et fondés dans l'amour* ». Je formule aussi ce souhait pour vous, chère Madame. Que le règne de l'Amour s'établisse aussi pleinement en votre royaume intérieur, et que son poids vous entraîne jusqu'à l'oubli total de vous-même, jusqu'à cette mort mystique dont parlait l'Apôtre lorsqu'il s'écriait : « *Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (2). » Dans le discours après la Cène, dernier chant d'amour de l'âme du divin Maître, Il dit à son Père cette belle parole : « *Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai consommé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire* (3). » Nous qui sommes ses épouses, chère Madame, et par conséquent qui devons nous identifier totalement à Lui, nous devrions au soir de chacune de nos journées, pouvoir redire ces mêmes paroles. Peut-être me demanderez-vous : mais comment le glorifier ? C'est bien simple : Notre-Seigneur nous en donne le secret lorsqu'Il nous dit : « *Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé* (4). » Attachez-vous donc aux volontés de ce Maître adorable ; regardez chaque

---

(1) Ephés., III, 17. — (2) Gal., II, 20. — (3) Joan., XVII, 4. — (4) *Ibid.*, IV, 34.

souffrance, chaque joie comme venant directement de Lui, et votre vie sera une communion continuelle, puisque chaque chose sera comme un sacrement qui vous donnera Dieu, et c'est très réel, car Dieu ne se divise pas : sa volonté, c'est tout son Etre ; Il est tout entier en toutes choses, et ces choses ne sont en quelque sorte qu'une émanation de son amour ! Voyez combien vous pouvez le glorifier en ces états de souffrance, de langueur si difficiles à porter ! Oubliez-vous tant que vous pourrez ; c'est le secret de la paix et du bonheur. Saint François-Xavier s'écriait : « Ce qui me touche, » ne me touche pas ; mais ce qui Le touche, me touche, » puissamment. » Heureuse l'âme qui est arrivée à ce dégageant total ; elle aime en vérité !... »



## Lettres à une aspirante au Carmel



### Lettre I<sup>re</sup>.

« Une Carmélite, c'est une âme qui a regardé le divin Crucifié ; elle l'a vu s'offrant comme victime au Père ; et se recueillant sous cette grande vision de la charité du Christ, elle a compris sa passion d'amour et a voulu se donner avec Lui. Sur la montagne du Carmel, dans le silence, dans la solitude, dans une oraison qui ne finit jamais, elle vit comme au ciel, de Dieu seul ! Le même qui fera un jour sa béatitude et la rassasiera dans la gloire, se donne déjà à elle ; Il ne la

quitte pas ; Il demeure en son âme, plus que cela, tous deux ne font qu'un ; aussi est-elle affamée de silence afin d'écouter toujours, de pénétrer toujours plus en l'Être infini ; elle est identifiée avec Celui qu'elle aime et le trouve partout. N'est-ce pas le ciel sur la terre ! Ce ciel vous le portez en vous, car la Carmélite, c'est *au dedans* que Jésus la reconnaît, c'est-à-dire à son âme. Ne le quittez jamais, faites tout sous son regard divin, et demeurez toute joyeuse dans sa paix et son amour. »

### Lettre II<sup>e</sup>.

« Vivons dans l'intimité avec notre Bien-Aimé, soyons toute à Lui comme Il est tout à nous. Vous êtes privée de le recevoir aussi souvent que vous désireriez, je comprends votre sacrifice, mais pensez que son amour n'a pas besoin de sacrement pour venir à vous ; communiez à Lui tout le jour, puisqu'Il est vivant en votre âme, écoutez ce que nous dit notre Père saint Jean de la Croix :

« Oh ! la plus belle des créatures, âme qui désirez  
 » si ardemment connaître le lieu où se trouve votre  
 » Bien-Aimé, pour le trouver et vous unir à Lui, vous  
 » êtes vous-même la retraite où Il s'abrite, la demeure  
 » où Il se cache. Votre Bien-Aimé, votre trésor, votre  
 » unique espérance est si près de vous qu'Il habite en  
 » vous-même, et, à vrai dire, vous ne pouvez pas être  
 » sans Lui. »

» Voilà toute la vie du Carmel, vivre en Lui ; alors les sacrifices, les immolations, tout devient divin.

Aimez le silence, l'oraison, c'est l'essence de notre vie ; demandez à la Reine du Carmel, notre Mère, de vous apprendre à adorer Jésus dans des recueils profonds. Priez aussi notre séraphique Mère sainte Tère, elle a tant aimé!... elle est morte d'amour! Demandez-lui sa passion pour Dieu, pour les âmes, car la Carmélite doit être apostolique ; toutes ses prières, tous ses sacrifices tendent à cela.

» Connaissez-vous saint Jean de la Croix, qui a été si loin dans les profondeurs de la divinité! Avant lui, j'aurais dû vous parler de saint Elie, notre premier père : vous voyez que notre Ordre est bien ancien puisqu'il remonte jusqu'aux Prophètes. Ah! je voudrais pouvoir chanter toutes ses gloires! Aimons-le, il est incomparable! Quant à la Règle, vous verrez un jour comme elle est belle : Vivez-en déjà l'esprit. »



## Fragments divers



BIEN CHÈRE MADAME,

« Le cœur de votre petite amie a besoin de vous dire que sa prière pour votre cher malade est bien intense.

» Comme Madeleine, aux pieds de mon Maître, je vais me faire toute suppliante et je lui dirai : *Celui que vous aimez est malade.*

» Jésus donne sa croix à ses vrais amis afin de

venir encore plus à eux. Dans son Cœur je vois un bien grand amour pour vous.

» Je m'unis à l'ange que vous avez perdu et qui de là-haut veille sur vous, afin de toucher le cœur du bon Dieu. »

---

« J'apprends à l'instant que Dieu vient à vous avec sa croix, en vous demandant le plus douloureux des sacrifices, et je le prie d'être Lui-même votre force, votre appui, votre divin Consolateur.

» Je partage toute votre douleur ; vous devinerez entre ces lignes ce que mon cœur ne peut vous dire. En face de semblables épreuves, Dieu seul peut parler, car Il est le consolateur suprême. Le divin Maître dont le cœur est si compatissant est près de vous ; c'est Lui qui a reçu là-haut cette chère âme, laquelle chaque jour aura part à nos prières et sacrifices. Vivez avec elle, en cet au-delà si près de nous ; par la foi soulevons le voile, et suivons celui qui a disparu en ces régions toutes de paix et de lumière, où la souffrance est transformée en amour.

» Je demande à Dieu de vous être tout ce qu'Il vous a ôté, et d'essuyer Lui-même de sa main divine toutes les larmes de vos yeux. »

---

« Je sais que vous travaillez avec un dévouement inépuisable pour la plus grande gloire de Dieu. Sous une forme ou sous une autre, c'est à cela que notre vie doit être employée, c'est notre *prédestination*, selon

le langage de saint Paul. Que cette année qui commence soit une année d'amour, toute à la gloire de Dieu. Ce serait si bon, au dernier jour, de pouvoir dire avec notre Maître adoré : « *Père, je vous ai glorifié sur la terre, j'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire* (1). » Quelle consolation de donner Dieu aux âmes et les âmes à Dieu ! La vie est tout autre lorsqu'on s'oriente de ce côté. Du fond de notre cellule, je vous suis partout et recommande au Père de famille « ces deux » qui travaillent si bien à sa moisson, tandis que je suis leur petit *Moïse* sur la montagne... »

---

BIEN CHÈRE MADAME,

« Votre bonne lettre m'a fait de la peine, car je sens la profonde tristesse de votre âme. J'ai beaucoup prié pour vous, j'ai communiqué au Verbe de Vie, à Celui qui est venu pour apporter la consolation à toutes les douleurs et qui, à la veille de sa passion, dans ce discours après la Cène où Il livre toute son âme, disait en parlant des siens : « *Je veux qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie* (2). » L'abandon, chère Madame, voilà ce qui nous livre à Dieu. Je suis bien jeune, mais il me semble que parfois j'ai bien souffert. Oh ! alors, quand tout s'embrouillait, quand le présent était si douloureux et que l'avenir m'apparaissait encore plus sombre, je

---

(1) Joan., xvii, 4. — (2) *Ibid.*, 13.

fermais les yeux, je m'abandonnais comme un enfant dans les bras de ce Père qui est aux cieux.

» Chère Madame, voulez-vous permettre à cette petite Carmélite qui vous aime tant, de vous dire quelque chose de la part du divin Maître. Ce sont les paroles qu'Il adressait à sainte Catherine de Sienne : « *Pense à moi, je penserai à toi.* » Nous nous regardons trop, nous voudrions voir et comprendre, nous n'avons pas assez confiance en Celui qui nous enveloppe de sa charité. Il ne faut pas s'arrêter devant la croix pour la regarder en elle-même, mais se recueillant sous les clartés de la foi, il faut monter plus haut et penser qu'elle est l'instrument qui obéit à l'amour divin. « *Une seule chose est nécessaire, Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée* (1). » Cette *meilleure part*, qui semble être mon privilège en ma bien-aimée solitude du Carmel, est offerte par Dieu à toute âme chrétienne. Il vous l'offre, chère Madame, parmi vos soucis et vos sollicitudes ; croyez que toute sa volonté est de vous emmener toujours plus loin en Lui, livrez-vous à Lui avec toutes vos préoccupations... J'ai trouvé mon ciel sur la terre puisque le ciel c'est Dieu et Dieu est en mon âme. Le jour où j'ai compris cela, tout s'est illuminé en moi, et je voudrais dire ce secret à ceux que j'aime, afin qu'eux aussi adhèrent toujours à Dieu à travers tout, et que se réalise cette prière du Christ : « Père, qu'ils soient consommés en l'unité (2). »

---

(1) Luc, x, 42. — (2) Joan., xvii, 23.

# POÉSIES

de Sœur Elisabeth de la Trinité



## La Carmélite <sup>(1)</sup>

AIR : *Reste avec moi Jésus-Eucharistie.*



La Carmélite est une âme donnée,  
Une immolée à la gloire de Dieu ;  
Avec son Christ, elle est crucifiée,  
Mais son calvaire, ah ! qu'il est lumineux !  
En regardant la divine Victime,  
Une lumière en son âme a jailli ;  
Et comprenant sa mission sublime  
Son cœur blessé s'écria : *Me voici !*

---

(1) Sœur Elisabeth de la Trinité composa ces strophes la première année de son noviciat. Malgré leurs fautes de versification, nous les donnons comme exprimant l'idéal dès lors entrevu par la chère enfant, et qu'elle devait si fidèlement réaliser. D'ailleurs elle n'avait aucune prétention à l'art poétique. Sainte Tère se voulait qu'en certaines circonstances ses filles se récréassent par de pieux couplets sur le mystère ou l'objet de la fête qui les motivait. Sœur Elisabeth s'essaya donc à rimer, comme elle devait le faire plus tard pour répondre aux désirs de ses sœurs et leur témoigner son affection. « C'est surtout par l'intention, l'ardeur de vie, l'accent, que valent les compositions poétiques d'Elisabeth. » Elles la révèlent encore, redisons-nous ici, et c'est le motif de la publicité que nous leur donnons.

La Carmélite est une âme envahie,  
Pleine du Christ pour le donner toujours ;  
Comme la Vierge, un jour Dieu l'a choisie  
Pour demeurer à ses pieds nuit et jour.  
Regardez bien en cette captivée,  
Son oraison ne s'interrompt jamais ;  
Son âme est prise, elle est tout enchaînée,  
Et de son Christ plus rien ne la distrait.

La Carmélite est une âme adorante,  
Toute livrée à l'action de Dieu ;  
A travers tout grande communiant,  
Le cœur en haut, brûlant d'un divin feu.  
Elle a trouvé l'*unique nécessaire*,  
L'Être divin, lumière et charité,  
Enveloppant le monde en sa prière,  
Voici qu'elle est apôtre en vérité.

La Carmélite est une âme fermée  
A ce qui passe, aux choses d'ici-bas,  
Mais tout ouverte et tout illuminée  
Pour contempler ce que l'œil ne voit pas.  
L'Aigle divin l'emporte en sa lumière,  
Sur les sommets élevés, lumineux,  
Pour l'abriter en la maison du Père,  
La consommer toute en l'*Un* avec Dieu.

29 juillet 1902.

## Noël 1902

AIR : *La médaille miraculeuse. Emporte-moi...*

---

J'ai vu briller l'étoile lumineuse  
 Qui m'indiquait le berceau de mon Roi,  
 Et dans la nuit calme et mystérieuse,  
 Elle semblait s'orienter vers moi.  
 Puis j'entendis, pleine de charme,  
 La voix de l'Ange qui me dit :  
 « Recueille-toi, c'est en ton âme  
 » Que le mystère s'accomplit,  
     » Jésus, *splendeur du Père*,  
     » En toi s'est incarné :  
     » Avec la Vierge-Mère,  
     » Etreins Dieu nouveau-né,  
         » Il est à toi. »

O messager de ce Dieu qui m'appelle,  
 N'est-il pas vrai qu'il se nomme l'Epoux!  
 Que lui offrir en cette aube nouvelle?  
 Il m'apparaît si puissant et si doux.

L'ANGE : « Ta mission sur cette terre,  
 » C'est de ne plus savoir qu'aimer.  
 » C'est pénétrer tout le mystère  
 » Qu'il est venu te révéler.  
     » Jésus, *splendeur du Père*,  
     » En toi s'est incarné :  
     » Avec la Vierge-Mère,  
     » Etreins Dieu nouveau-né,  
         » Il est à toi. »

Il est l'Époux, et sa voix me convie;  
 Son premier mot pour moi fut un *Veni* (1),  
 L'astre brillant de son Epiphanie  
 A l'horizon soudain a resplendi.  
 O mon Seigneur, donne à mon âme,  
 Donne-lui l'amour et la foi,  
 Esprit-Saint augmente ma flamme  
 Pour m'unir à mon divin Roi.  
     Jésus, *splendeur du Père*,  
     Jésus, regarde-moi;  
     C'est en toi que j'espère,  
     Et pour aller à toi,  
     Prépare-moi.

Le séraphin avait quitté la terre,  
 Mais le rayon brillait toujours en moi,  
 Me recueillant sous sa douce lumière,  
 Je touchai Dieu par l'amour et la foi;  
 Puis me faisant tout adorante  
 Pour écouter la *Vérité*,  
 J'entendis tout ce qui se chante  
 Au sein de la Divinité.  
     Jésus, *splendeur du Père*,  
     Jésus, regarde-moi.  
     C'est en toi que j'espère;  
     Oh! pour aller à toi,  
     Prépare-moi.

---

(1) En ce jour de Noël 1902, Sœur Elisabeth était admise par le Chapitre à prononcer ses saints vœux en la fête de l'Epiphanie.

## Noël 1904

AIR : *La médaille miraculeuse. Emporte-moi...*

---

Il en est un qui sait tout le mystère  
Et qui l'étreint de toute éternité,  
Et celui-là, c'est le Verbe du Père,  
C'est la splendeur de sa divinité.  
En la charité qui le presse,  
En un divin excès d'amour,  
Voici le Fils de sa tendresse,  
Que Dieu nous donne en ce grand jour.  
Que je passe ma vie,  
O Verbe, à t'écouter,  
Et sois cette envahie  
Qui ne sait plus qu'aimer.  
*Amo Christum.*

*Maison de Dieu*, j'ai toute la prière  
De Jésus-Christ, le divin adorant ;  
Elle m'emporte aux âmes comme au Père,  
Puisque c'est là son double mouvement.  
Etre Sauveur avec mon Maître,  
C'est encore ma mission :  
Pour cela je dois disparaître,  
Me perdre en Lui par l'union.  
Jésus, Verbe de vie,  
Unie à toi toujours,  
Ta vierge et ton *hostie*  
Rayonnera l'amour.  
*Amo Christum.*

Il est en moi, je suis son sanctuaire :  
Oh! n'est-ce pas la vision de paix!  
Dans le silence et le profond mystère,  
Il me captive et m'enchaîne à jamais.

Oh! que je sois ton écoutante,  
Toujours apaisée en ma foi ;  
A travers tout, ton adorante,  
Celle qui ne vit que de toi.

Sous ta grande lumière,  
O Verbe, nuit et jour,  
Que je sois tout entière  
Une proie à l'amour.

*Amo Christum.*

Mère de Dieu, dis-moi ton doux mystère  
Depuis l'instant de l'Incarnation ;  
Dis-moi comment tu passas sur la terre,  
Ensevelie en l'adoration,

En une paix tout ineffable,  
Un silence mystérieux,  
Tu pénétrais l'Être insondable,  
En toi portant le don de Dieu.

Sous la divine étreinte,  
Garde-moi sans retour ;  
Que je porte l'empreinte  
De ce Dieu tout amour.

*Amo Christum.*

## Noël 1905

AIR : *Les anges dans nos campagnes.*

---

Dans une humble et pauvre étable  
 Repose le Verbe de Dieu ;  
 C'est le mystère adorable  
 Que l'Ange révèle en tout lieu.  
*Gloria in excelsis Deo !*

AIR : *L'ange et l'âme.*

Le Tout-Puissant a besoin de descendre  
 Pour épancher les flots de son amour ;  
 Il cherche un cœur qui le veuille comprendre,  
 Et c'est en lui qu'il fixe son séjour.  
 Dans son amour, oubliant la distance,  
 Il a rêvé la divine union ;  
 Du fond du ciel, le voici qui s'élance  
 Pour consommer enfin la fusion.

Oh ! profondeur, insondable mystère !  
 L'Être incréé s'oriente sur moi !  
 A tout instant, je puis, dès cette terre,  
 Le contempler aux clartés de la foi.

Comme autrefois à ma sainte Patronne,  
 Jésus me dit : « Veux-tu vivre avec moi ?  
 » Elisabeth, ma grâce t'environne,  
 » Et je voudrais n'être qu' « un » avec toi ;  
 » Je viens t'apprendre à devenir épouse,  
 » A t'immoler pour consoler mon cœur ;  
 » De mon honneur, ah ! sois toujours jalouse,  
 » Et désormais cherche en tout mon bonheur. »

Oh! profondeur, insondable mystère!  
 C'est l'Éternel qui s'incline vers moi :  
 A travers tout, je puis, dès cette terre,  
 M'unir à Lui, le toucher par la foi.

« Regarde-moi, tu pourras mieux comprendre  
 » Le don de toi, l'anéantissement ;  
 » Pour m'exalter, tu dois toujours descendre,  
 » Que ton repos soit dans l'abaissement.  
 » C'est là toujours que se fait la rencontre :  
 » Pour me trouver, il faut s'anéantir ;  
 » Aux tout petits, se révèle et se montre  
 » Le Dieu caché que ton cœur veut saisir. »

Oh! profondeur, insondable mystère!  
 L'Être infini s'ensevelit en moi ;  
 A travers tout, je puis, dès cette terre,  
 Me perdre en Lui, l'êtreindre par la foi.

Maître adoré, vous cherchez une hostie,  
 Et vous voulez en votre charité  
 Perpétuer à jamais votre vie,  
 Vous incarnant parmi l'humanité.  
 Car vous rêvez que montent vers le Père  
 Le sacrifice et l'adoration  
 De votre sang, vous couvrirez la terre,  
 Pour nous sauver par cette effusion.

Oh! profondeur, insondable mystère!  
 Mon cœur devient votre humble sacrement,  
 Venez en lui glorifier le Père,  
 Dans le silence et le recueillement.

## Instaure omnia in Christo.

AIR : *Dieu de paix et d'amour.*

---

Mère, t'en souvient-il, en sa belle Encyclique,  
Le Souverain Pontife exprimait un désir :  
Mon cœur l'a recueilli comme une fleur mystique,  
Et voici qu'aujourd'hui je voudrais te l'offrir.  
Oui, je rêve vraiment qu'en moi se réalise  
Le souhait si divin de notre doux Pasteur,  
Et pour cela j'ai pris sa sublime devise :  
Tout restaurer en toi, mon Christ et mon Sauveur.

Ce programme si beau, dicté par la Sagesse,  
Est celui de Dieu même en son éternité ;  
Saint Paul, dans ses écrits, le répète sans cesse :  
C'est « *le trop grand amour* », l'excès de charité.  
Écoutons-le parler, faisons un peu silence,  
O Mère, il nous dira le décret solennel.  
« *Pour que nous soyons purs et saints en sa présence,*  
» *Dieu nous élut en Lui d'un vouloir éternel.* »

Mais nous avons péché : grande est notre misère ;  
Qu'allons-nous devenir si Dieu ne vient à nous ?  
*Riche en miséricorde*, Il reste notre Père :  
La prière du Christ apaise son courroux,  
Et pour faire éclater la gloire de sa grâce,  
Il nous justifia par la Rédemption ;  
Désormais nous pouvons voir l'éclat de sa Face,  
Car Il nous a nommés « *ses fils d'adoption* ».

Oh! oui, pour accomplir sa volonté suprême,  
*Restaurons dans le Christ* et la terre et les cieus :  
Le ciel, il est en nous, et l'Esprit Saint lui-même  
Veut le renouveler dans l'ardeur de ses feux.  
Puis restaurons aussi le royaume de France ;  
Offrons *le sang du Juste* ; il est notre rançon :  
Par lui nous obtiendrons la paix, la délivrance,  
Et Dieu prononcera le suprême pardon.

« *O Père, c'est pour eux que je me sanctifie* » ;  
Tel est de Jésus-Christ le dernier chant d'amour.  
Recueillons sa prière, elle est source de vie,  
Et faisons-la monter jusqu'à Dieu nuit et jour.  
A l'heure décisive où tout doit disparaître  
Je voudrais répéter cet hymne de l'Epoux :  
« *Je vous ai fait aimer, je vous ai fait connaître,*  
» *J'ai consommé votre œuvre... ô Dieu, je viens à vous!* »

« *Il nous a transférés*, dit encore l'Apôtre,  
» *Des ombres de la mort au royaume éternel ;*  
» *L'héritage des Saints est devenu le nôtre,*  
» *Et nous sommes déjà de la cité du ciel.* »  
Telle est notre grandeur, telle est notre noblesse,  
Car « *nous sommes au Christ et le Christ est à Dieu* ».  
Pour son immense amour, bénissons-le sans cesse :  
Que sa louange éclate en tout temps, en tout lieu!

## Le Ciel de la gloire et le Ciel de la foi.

AIR : *Reste avec moi, Jésus-Eucharistie.*

---

### VOIX DU CIEL

Au sein des « Trois », baignés dans la lumière,  
 Sous les rayons de la face de Dieu,  
 Nous pénétrons les secrets du mystère,  
 Et chaque jour brille d'un nouveau feu.

Etre infini, profondeur insondable !  
 Ravis, perdus en ta divinité,  
 O Trinité, Dieu trois fois immuable,  
 Nous te voyons toi-même en ta clarté.

### VOIX DE LA TERRE

Les Saints du ciel, les âmes de la terre,  
 Viennent se fondre en un unique amour :  
 Dieu rassasié en l'ombre du mystère  
 Comme aux clartés du céleste séjour.

A travers tout, oui, déjà sur la terre,  
 On te possède, ô vision de paix !  
 Tous réunis sous la même lumière,  
 Nous nous perdons en Dieu seul pour jamais.

### VOIX DU CIEL

Communiant à la divine Essence,  
 Vous possédez tout ce que nous avons ;  
 Vous n'avez pas la même jouissance,  
 Mais vous donnez plus que nous ne donnons.

Et c'est si bon de donner quand on aime !  
 Vous le pouvez à toute heure, en tout lieu ;  
 Employez bien cette grâce suprême,  
 Immolez-vous à la gloire de Dieu.

1904.

## Les lois de l'amour.

AIR : *Mignon sur la rive étrangère.*

---

Aimer! pour une Carmélite,  
C'est se livrer comme Jésus;  
Un amour vrai jamais n'hésite,  
Il veut se donner toujours plus.  
Soyons une image fidèle  
De notre Epoux sacrifié;  
Retraçons en nous le modèle  
De ce divin Crucifié.

Aimer! c'est s'oublier soi-même,  
Comme fit l'Ange de Lisieux,  
Pour se perdre en Celui qu'on aime  
Et se consumer en ses feux.  
Thérèse avait bien su comprendre  
En sa grande simplicité,  
Cet appel si fort et si tendre :  
« *Demeurez en ma charité.* »

Aimer! c'est comme Madeleine  
Ne jamais quitter le Seigneur,  
Mais se tenir en paix sereine  
Aux pieds de ce divin Sauveur...  
Elle écoutait en grand silence  
La parole qu'il lui disait;  
Pour mieux savourer sa présence,  
Tout en son être se taisait.

Aimer! c'est être apostolique,  
Zéler l'honneur du Dieu vivant;  
C'est vraiment l'héritage antique  
Que nous laissa le grand Voyant.  
Recueilli par sainte Thérèse  
Qui nous le transmet à son tour,  
Le Carmel devint la fournaise,  
Le foyer du divin amour.

Aimer! c'est imiter Marie,  
De Dieu célébrant la grandeur,  
Alors que son âme ravie  
Chantait son cantique au Seigneur;  
Votre centre, ô Vierge fidèle,  
Était l'anéantissement,  
Car Jésus, splendeur éternelle,  
Se cache dans l'abaissement.

Aimer! c'est rendre témoignage  
A notre Christ, à notre Roi,  
Et donner notre vie en gage  
Pour mieux affirmer notre foi.  
Comme nos seize Bienheureuses,  
Pussions-nous verser notre sang,  
Chantant en nos âmes joyeuses,  
Un hymne tout reconnaissant.

*A la louange de sa gloire,*  
Sachons nous immoler toujours,  
Car pour remporter la victoire,  
Dieu réclame notre concours.  
Imitons nos anciennes Mères  
Dans leur zèle et dans leur ferveur;  
Nous sortirons de nos misères,  
Et notre Roi sera vainqueur.

29 juillet 1905.

## Le rêve d'une louange de gloire.

---

Je m'étais réjouie, ô ma douce Bergère,  
De te fêter au ciel dans le foyer d'amour ;  
Mais *Laudem Gloriæ* chante encor sur la terre,  
N'ayant fait qu'entrevoir le radieux séjour...  
Tout bas je me disais qu'en la maison du Père,  
En son secret divin, au centre de son Cœur,  
Je pourrais, à mon tour, te combler, ô ma Mère,  
Et cela m'inondait d'un immense bonheur.

Jamais je n'oublierai les heures ineffables  
Où tu me préparais au divin rendez-vous ;  
Je formais avec toi des projets adorables,  
Tandis que j'attendais le *Veni* de l'Époux.  
Et Lui te consacrait pour que tu sois le *prêtre*,  
Le sacrificateur m'offrant à son amour ;  
C'est toi qui lui donnais, qui lui livrais mon être,  
Afin qu'il le consume et la nuit et le jour !

Mère, te souviens-tu que le Fleuve de vie  
Passait toujours par toi pour s'écouler en moi...  
Sous ses flots débordants, j'étais ensevelie  
Quand je communiais *en ton cœur* par la foi.  
A chaque aube nouvelle, en un profond silence,  
Tu venais m'apporter mon Maître et mon Sauveur :  
Qu'il t'exprime l'amour et la reconnaissance  
Que ta petite enfant garde au fond de son cœur !

Si Dieu n'a pas voulu rompre encore la toile,  
Qui dérobe à mes yeux l'éclat de sa beauté,  
Ah! du moins par la foi, je soulève le voile,  
Et je vis avec Lui en son éternité.  
Là, mon Maître m'a dit, en un profond mystère,  
Qu'il réaliserait le rêve de mon cœur,  
Et je ne cesse plus de prier pour ma Mère,  
Afin de l'enrichir des grâces du Seigneur.

Depuis mon premier jour, j'ai tout fait avec elle,  
Et c'est entre ses bras que je veux m'endormir  
Pour aller contempler la splendeur éternelle  
Et chanter le *Sanctus* qui ne doit plus finir!  
Si *Laudem Gloriæ* n'a jamais su lui dire  
Le merci de son cœur au terrestre séjour,  
En écoutant vibrer les cordes de sa lyre,  
Bien sûr elle entendra son doux refrain d'amour.

15 juin 1906.

## Le Ciel dans l'âme.

---

O Seigneur, je voudrais m'écouler en ton sein  
Comme une goutte d'eau dans une mer immense ;  
Daigne détruire en moi ce qui n'est pas divin,  
Pour que mon âme libre, en ton Etre s'élance.

Il faut que je pénètre en ce *lieu spacieux*,  
Cet abîme insondable et ce profond mystère,  
Pour t'aimer, ô Jésus, ainsi qu'on t'aime aux cieux,  
Sans que rien du dehors ne puisse me distraire.

Je désire habiter en ton foyer d'amour,  
Sous le rayonnement des clartés de ta Face ;  
Et vivre de toi seul comme au divin séjour,  
En cette douce paix que nul bien ne surpasse.

C'est là que se fera la transformation,  
Là que je deviendrai comme une autre toi-même ;  
Mais je n'y parviendrai qu'à la condition  
De tout perdre ici-bas pour toi, Beauté suprême.

On ne vit plus en soi lorsqu'on aime vraiment,  
Car on sent le besoin de s'oublier sans cesse ;  
Le cœur n'a de repos et de délassement  
Que quand il a trouvé l'objet de sa tendresse.

Voilà pourquoi, Jésus, en mon amour pour toi,  
Je ne désire plus que ta sainte présence ;  
A tout instant du jour, je veux sortir de moi,  
Et, sous ton seul regard, m'immoler en silence.

Dans le calme profond de ton Etre éternel,  
Daigne m'ensevelir pour que, dès cette vie,  
Je puisse à travers tout demeurer comme au ciel.  
En ta dilection et ta paix infinie.

Ce n'est pas au dehors que je dois te chercher  
Pour adhérer à toi de substance à substance ;  
Au centre de mon cœur, je n'ai qu'à me cacher  
Pour me perdre à jamais en ta divine Essence.

Août 1906.

## Rendez-vous de Laudem gloriæ à sa chère sœur \*\*\*

---

Voici que je te donne un rendez-vous intime,  
Un rendez-vous secret, divin, mystérieux...  
O ma sœur, cachons-nous au fond du *double abîme*,  
C'est là que nous attend la douce paix des cieux.

Sachons toujours descendre à la dernière place,  
Afin de ressembler à Jésus notre Epoux;  
Alors luira sur nous la clarté de sa Face,  
Car il est attiré vers les humbles, les doux!

Pour pouvoir demeurer sans cesse en sa présence,  
Il faut s'anéantir, c'est la condition :  
Oh! que l'abaissement soit notre résidence,  
Notre palais royal, notre habitation.

Septembre 1906.

Immensus Pater, immensus Filius, immensus Spiritus  
sanctus.

---

A SA MÈRE PRIEURE POUR UN ANNIVERSAIRE

Ma nacelle, à son gré, voguant en pleines eaux,  
O bonne Mère, a fait voyage des plus beaux;  
Par une nuit paisible, en un profond silence,  
Je glissais doucement sur l'océan immense.  
Tout était en repos sous la voûte du ciel  
Et semblait écouter la voix de l'Éternel.  
Mais survinrent soudain quelques lames profondes  
Et le léger esquif disparut sous leurs ondes.  
C'était la Trinité qui m'entr'ouvrait son sein,  
Et j'ai trouvé mon centre en l'abîme divin.  
On ne me verra plus sur le bord du rivage,  
Je plonge en l'infini, c'est là mon héritage:  
Mon âme se repose en cette immensité,  
Et vit avec « ses Trois » comme en l'éternité.  
O Mère, écoute bien la fin de cette histoire  
Afin de réjouir ta *Louange de gloire* :  
C'est pour mieux te fêter qu'elle est entrée en Dieu,  
Qu'elle veut demeurer en cet auguste lieu.  
Et puisqu'en ce séjour, c'est sans fin l'immuable,  
Voici que son cœur forme un projet ineffable :  
Ta fête durera jusqu'au jour solennel  
Où *Laudem Gloriæ* partira pour le ciel.  
Là, je te fêterai mieux encor que sur terre,  
Dans le secret divin de la face du Père.

24 septembre 1906.

## Qui est comme Dieu !...

---

A UNE SŒUR, POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA PRISE D'HABIT

Je pense bien à toi sur le mont du Calvaire ;  
 Aujourd'hui tout mon cœur te fête en ce saint lieu :  
 Il chante avec le tien, en cet anniversaire,  
 Le défi de Michel : *Qui donc est comme Dieu ?*

*Qui donc est comme Dieu ?...* Magnifique devise  
 Pour l'être tout épris d'anéantissement,  
 Et distillant sa vie afin d'aider l'Eglise,  
 Dans le profond silence et le recueillement.

*Qui donc est comme Dieu ?...* Ma sœur, pour le comprendre,  
 A l'ombre de la Croix, oh ! fuyons sans retour ;  
 Celui qu'elle soutient daignera nous l'apprendre,  
 Il nous révélera les droits de son amour.

*Qui donc est comme Dieu ?...* Quand nous voyons le Maître,  
 Devant son Père saint, s'anéantir ainsi,  
 Voici qu'à notre tour, nous voulons disparaître,  
 Et pour Lui ressembler, nous abaisser aussi.

*Qui donc est comme Dieu ?...* Pour pouvoir rendre hommage  
 A son divin pouvoir comme à sa majesté,  
 Pour être à chaque instant vrai dans ce témoignage,  
 Je crois qu'il faut chérir la belle humilité.

Cultivons avec soin la douce violette,  
Son suave parfum plaît tant à notre Epoux ;  
Il sera si content d'en faire la cueillette,  
Lorsque viendra le soir du divin rendez-vous.

Oh! précipitons-nous au fond *du double abime* :  
L'immensité de Dieu, notre propre néant ;  
Notre louange alors montera plus sublime,  
Et pourra rendre gloire au Seigneur tout-puissant.

Il se plaît à trouver l'âme en cette attitude  
D'anéantissement, de sainte humilité ;  
Il s'élance vers elle avec sa plénitude, -  
Et l'admet sans retard en son intimité.

29 septembre 1906.

## A l'une de ses sœurs.

---

Chère petite sœur, sais-tu bien ta richesse,  
 As-tu jamais sondé l'abîme de l'amour ?  
 Je viens te révéler l'immuable tendresse  
 Qui plane sur ton âme et la nuit et le jour.  
 Par un regard tout simple, oh ! que ta foi contemple  
 Le mystère caché qui s'opère en ton cœur :  
 Voici que l'Esprit Saint te choisit pour son temple.  
 Tu ne t'appartiens plus, et c'est là ta grandeur...  
 Sous la touche divine, oh ! demeure en silence  
 Pour qu'il imprime en toi l'image du Sauveur ;  
 Tu fus prédestinée à cette ressemblance  
 Par un mystérieux décret du Créateur.  
 Vraiment tu n'es plus toi, mais tu deviens Lui-même ;  
 A tout instant a lieu la transformation :  
 Rends grâce au Seigneur pour ce vouloir suprême :  
 Que ton être s'abîme en l'adoration.  
*Crois toujours à l'amour* malgré tout ce qui passe ;  
 Si Dieu semble dormir au centre de ton cœur,  
 Ne le réveille pas, car c'est une autre grâce  
 Qu'il te ménage encore, ô ma petite sœur.  
 Puisque je suis ton *ange*, il faut que je te chante  
 Avant de m'envoler au lumineux séjour ;  
 Je saurai t'attirer une grâce comblante  
 Lorsque j'habiterai le foyer de l'amour.  
 Oui, je te couvrirai sans cesse de mon aile,  
 Et guiderai tes pas tout le long du chemin,  
 Pour que jamais ton pied ne tremble ni chancelle,  
 Et qu'avec tout, ma sœur, tu fasses du divin.

N'est-ce pas là, dis-moi, la mission bien chère  
Qui me fut confiée en un jour solennel?  
Ah! j'y serai fidèle, et déjà sur la terre,  
Je voudrais te combler de tous les dons du ciel.  
C'est que de ta beauté je suis vraiment jalouse,  
Je rêve de te voir, chère petite sœur,  
Toujours à la hauteur de ton titre d'épouse,  
Mettant toute ta gloire en la croix du Sauveur.  
Sous la main qui t'immole, oh! sois calme et sereine  
Comme ton Christ aimé qui, dans toute douleur,  
Restait toujours *le Fort*, gardant paix souveraine  
Jusque dans l'agonie et l'angoisse du cœur.  
Contemple à travers tout ce divin Exemple,  
Pour être en vérité sa reproduction;  
Ainsi tu pourras rendre immense gloire au Père,  
Et Lui te gardera dans sa dilection.

Août 1906

## Lettre de M. l'abbé D... à M<sup>me</sup> Catez

---

24 mars 1907.

MADAME,

« Il est plus facile de discerner l'action divine dans une âme, d'en constater la force et la suavité, que de formuler, dans notre pauvre langage humain, l'impression qu'elle laisse dans la mémoire. Et cependant, c'est peut-être un devoir de rendre témoignage à la sainteté quand on a eu le bonheur de la rencontrer, ne fût-ce qu'en passant, et de déclarer comme saint Jean : « *Nos vidimus et testamur.* » Il est utile pour le monde, il est bon même, pour les chrétiens fidèles, non seulement de croire, mais encore de savoir par des exemples tangibles que la sainteté existe toujours comme une réalité vivante et actuelle, et que les âmes saintes, merveilleuses créations de la grâce, ne manquent jamais à l'Eglise.

» La Mère Prieure qui a suivi jour par jour, pas à pas, l'enfant que vous lui avez confiée, qui l'a guidée dans les ascensions de sa vie religieuse si courte, mais si pleine, a déjà tracé son portrait en quelques pages adressées à ses sœurs. Il est à souhaiter pour la joie

et l'édification d'un plus grand nombre, qu'elle transmette à d'autres ce qu'elle a entendu de celle qui fut si bien dès ici-bas *une louange de gloire*, et qu'elle recueille pour eux tout le parfum de cette fleur du Carmel.

» Pour moi qui ne l'ai rencontré qu'un instant pour lui donner l'Extrême-Onction, et deux ou trois fois plus tard pour lui porter la sainte Communion, je regarde cette rencontre providentielle comme une des grâces de ma vie sacerdotale. J'en conserve un précieux et inoubliable souvenir, une impression très profonde et très vive, encore que je ne puisse guère la traduire ni l'exprimer.

» Ce que je puis dire seulement, c'est que si j'ai vu quelquefois dans le cours de mon ministère se soulever « les voiles qui cachent aux mourants les éternelles clartés » pour en laisser pénétrer jusqu'à eux quelque lueur, si j'ai vu parfois une sorte de transfiguration et comme une auréole au front de ceux qui partent vers Dieu, jamais une splendeur qui n'est pas de la terre, ne m'apparut plus visible que le soir où j'entrai dans la cellule de votre chère Carmélite pour lui administrer les derniers Sacrements. Au milieu de ses grandes souffrances, les mains jointes pour la prière, elle était si calme et comme souriante, elle répondait avec une telle lucidité d'esprit aux paroles de la Mère Prieure, elle accueillait avec une reconnaissance si évidente la grâce qui lui était apportée, enfin les sentiments de fermeté, de courage, d'abandon à Dieu, d'union à Jésus Crucifié étaient si bien empreints sur sa physionomie, que je jugeai inutile de lui faire

l'exhortation que le prêtre doit à ses malades en pareil moment.

» Avec quelle profondeur de foi elle s'unissait aux prières liturgiques ! Et pendant qu'elle recevait les onctions saintes, il me semblait qu'elle réalisait en pleine conscience, avec toute sa volonté, cette consécration, cette oblation de son corps « *en victime vivante, sainte et agréable à Dieu* », dont parle saint Paul.

» Dur et laborieux sacrifice qui ne devait s'achever qu'après de longues semaines, pendant lesquelles j'ai eu la consolation, célébrant la Messe au couvent, de porter deux ou trois fois à celle que l'on appelait déjà la petite sainte, le Pain vivant qui renouvelait ses énergies surnaturelles. J'ai remarqué et je me rappelle encore le mouvement vif, décidé, avec lequel elle se soulevait pour s'approcher de la grille de communion. On eût dit que toutes ses forces physiques se retrouvaient pour la porter au-devant de Notre-Seigneur qui venait à elle.

» Chère Madame, j'ose vous adresser ces lignes qui vous ramènent vers un passé qui vous enchante et vous désole tour à tour, vers un calvaire que vous avez gravi avec tant de foi chrétienne. Mais tous ces souvenirs doivent aboutir à une louange à Dieu. Il y a une parole faite pour fortifier et consoler à jamais les âmes, un mot sublime mais écrasant pour notre infirmité, et que la religion seule a pu prononcer : « *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur.* » C'est par cette joie toute spirituelle, mêlée de résignation et d'espérance, que vous honorerez le mieux la mémoire bénie, et que

vous réjouirez les regards de votre sainte enfant. Pour moi, j'aime à compter sur son aide, sur son intercession qu'elle m'a promise au nom de l'obéissance, et plus d'une fois déjà j'en ai éprouvé la bienfaisante efficacité. En priant pour les prêtres, elle continue près de Dieu d'accomplir sa vocation de Carmélite. »



## TABLE DES MATIÈRES

---

APPROBATION DE SA GRANDEUR M <sup>gr</sup> MONESTÈS, EVÈQUE DE DIJON . . . . .	VII
APPROBATION DE SA GRANDEUR M <sup>gr</sup> DADOLLE . . . . .	XIII
LETRES D'APPROBATION . . . . .	XV
INTRODUCTION . . . . .	1
LETTRE POUR LA CINQUIÈME ÉDITION. . . . .	9

---

### I. — LES PRÉVENANCES DIVINES

CHAPITRE PREMIER. — <i>Premières années</i> . . . . .	15
Famille d'Elisabeth. — Naissance et éducation de l'enfant. — Défaut naturel corrigé par le cœur. — Mort de son père. — Conversion. — Talent musical. — Première communion. — Maison de Dieu. — Séjours à Carcassonne.	
CHAPITRE II. — <i>L'appel divin</i> . . . . .	29
Résolution d'être toute à Dieu. — Vœu de virginité. — Au foyer de la famille. — Vocation mise à l'épreuve. — Plaidoyer fraternel. — Journal d'Elisabeth.	
CHAPITRE III. — <i>La mission de 1889</i> . . . . .	45
Flamme apostolique. — Correspondance à la grâce. — Douleur de ses fautes. — Confession générale. — Elans de reconnaissance. — Clôture de la mission.	

CHAPITRE IV. — *Vertus surnaturelles* . . . . . 59

Esprit de prière. — Grâces d'oraison. — Influence d'Elisabeth. — *O crux, ave, spes unica*. — Rapports avec le Carmel. — Dernière retraite dans le monde.

CHAPITRE V. — *Adieux au monde* . . . . . 73

Tarbes et Lourdes. — Le Carmel de Dijon. — Heure de grâce. — Etat de foi et d'abandon. — Lettres et souvenirs. — Le 2 août 1901.

---

 II. — AU CARMEL
CHAPITRE VI. — *Le postulat* . . . . . 89

Le Carmel dans ses grandes lignes. — Joyeux élan. — Voie de recueillement. — Premiers échos de la solitude. — Fervente préparation. — La vêtue.

CHAPITRE VII. — *Le noviciat* . . . . . 103

« La nuit obscure. » — Les fruits de l'épreuve. — Le secret du bonheur. — Retraite de profession. — *Epouse du Christ*. — Programme de sainteté. — Le ciel dans l'âme.

CHAPITRE VIII. — *Louange de gloire* . . . . . 119

Vie de foi. — A l'école de saint Paul. — *Laudem gloriæ*. — L'esprit de louange perfectionne les vertus. — Seconde portière. — Office d'ange. — Esprit de pénitence. — Sœur Elisabeth de la Trinité dans la vie de Communauté.

CHAPITRE IX. — *Vie intime* . . . . . 137

Assiduité à la prière. — Retraite de 1904. — Oraison. — Dévotion à l'auguste Trinité et à la Sainte Vierge. — Le 21 novembre 1904. — « Mon seul exercice est de rentrer au dedans. »

CHAPITRE X. — *Relations de famille.* . . . . . 149

Premier anniversaire. — La fête des morts en 1902. —  
Le culte d'une mère. — Comment Dieu répond à la  
confiance. — « Mes deux beaux lis. » — Le mystère  
de l'adoption divine.

CHAPITRE XI. — « *Seule avec le Seul.* » . . . . . 165

Lettres consolantes. — Qu'il est simple de mourir. —  
Soif d'immolation. — Retraite de 1905. — Impressions  
de la dernière heure. — Pressentiment.

---

 III. — AU SEUIL DE L'ÉTERNITÉ
CHAPITRE XII. — *Dieu rappelle à Lui sa Louange de gloire* . . . . . 177

Saint Joseph patron de la bonne mort. — Retraite  
fortifiante. — Le Carême et saint Paul. — La vénérable  
Marguerite du Saint-Sacrement. — Le dimanche des  
Rameaux. — Saint abandon. — Soudaine amélio-  
ration. — Lettres à sa famille.

CHAPITRE XIII. — *La transformation en Jésus crucifié.* 193

L'autel du sacrifice. — Coup d'œil général. — Emouvante  
entrevue. — Correspondance. — Les gloires du Carmel.  
— Un palais royal.

CHAPITRE XIV. — *Tout près du sanctuaire* . . . . . 207

L'Ange de Lisieux. — Nuit de grâce. — Reine des  
Vierges et des Martyrs. — *Janua cæli.* — La petite  
tribune. — Le 2 août 1906. — Dernière retraite.

CHAPITRE XV. — *Joie dans l'immolation* . . . . . 221

Les Laudes nocturnes. — Ecole des Saints. — Billets  
intimes. — Conseils virils. — Soif d'abjection.  
Lettre écho de sa vie.

CHAPITRE XVI. — *Dernières consolations* . . . . . 233

Débordante de charité. — Le 4 octobre. — Les fêtes du Triduum. — *En société avec l'Amour*. — Les préparatifs d'une prise d'habit. — Pendant la cérémonie. — *Feu consumant*.

CHAPITRE XVII. — *Du calvaire au ciel*. . . . . 249

Dernier parloir. — La gloire et l'amour. — L'Extrême-Onction. — Impressions de grâce près de l'angélique mourante. — Rêve symbolique. — *L'Angelus*. — Le ciel. — Les Dédicaces.

---

 APPENDICE

DERNIÈRE RETRAITE DE « <i>LAUDEM GLORIÆ</i> » . . . . .	269
PIEUSE ÉLÉVATION . . . . .	305
LETTRES . . . . .	307
POÉSIES . . . . .	335
LETRE DE M. L'ABBÉ D... A M <sup>me</sup> CATEZ . . . . .	358





Réseau de bibliothèques  
Université d'Ottawa  
Échéance

Library Network  
University of Ottawa  
Date Due

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	04	02	21	14	6